



ZÉLIE
DANS LE DÉSERT.

TOME SECOND.



ZÉLIE DANS LE DÉSERT,

Par Madame D........

SECONDE ÉDITION.

TOME SECOND.

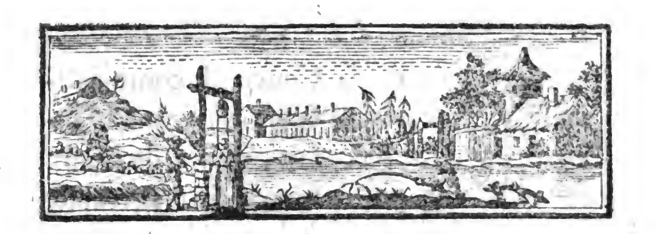


A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez { BELIN, rue Saint-Jacques.
DESENNE, au Palais Royal.
ROYEZ, quai des Augustins. }

M. DCC. LXXXVII.



ZÉLIE DANS LE DÉSERT.

Iere. LETTRE.

Onze heures du soir.

JE n'ai que des choses agréables à vous marquer, ma bonne maman. Le Père Missionnaire a dîné avec nous : le repas a été fort gai : on s'est bien réjoui aux dépens du Roi. M. Sping le fils nous a appris beaucoup d'anecdotes plaisantes au sujet

des préjugés de la Cour : il conte joliment & avec grace. C'eſt un jeune homme, grand & bien fait, qui a de beaux traits & une phyſionomie fort agréable. Il a paſſé la journée à la maiſon ; ce qui a fait grand plaiſir à ſa mère qui l'aime beaucoup.

Après le dîner, je ſuis entrée pour la première fois dans une pièce que l'on appele ſalon. J'ai été bien ſurpriſe de voir ma ſigure répétée dans une glace, depuis la tête juſqu'aux pieds. Comme je ne m'étois jamais vue que dans votre petit miroir de toilette, j'ai jeté un cri, en reculant de deux pas ; ce qui a fort étonné la compagnie. J'ai dit alors que je n'avois jamais vu de glace ſi haute, parce que j'avois été élévée dans une retraite où l'on ne connoiſſoit que de très-petits miroirs, dont on ſe ſervoit pour la toilette. « Au reſte, ai-je » dit en parlant à Madame Sping, je vous » ai prévenue de mon ignorance : en voilà » une preuve ; mais vous en verrez bien

» d'autres. ---- Tant mieux, tant mieux, » a-t-elle dit, je ne vous en aime que da- » vantage ». J'ai entendu en même temps son fils qui disoit à sa sœur, que, d'après l'aisance & les graces que j'avois dans les manières, l'on croiroit que j'avois été élevée dans le plus grand monde.

Je vous répète ces louanges, ma bonne maman, parce que si elles sont vraies, c'est votre ouvrage que l'on a loué.

Il est venu une visite : on a voulu me persuader que c'étoit pour moi. C'étoit Assan - Effendi, celui que j'ai vu le premier jour de mon arrivée ici. C'est un jeune homme, à ce qu'il paroît, fort doux & très - honnête : mais je n'ose pas le regarder, tant sa vilaine peau me dégoûte. Le jeune Sping m'a beaucoup contrariée à ce sujet : il prétend que je l'aimerai quand je le connoîtrai mieux, & qu'il a déja lu dans mes yeux que j'étois fâchée de le voir partir. S'il avoit bien regardé, il auroit vu le contraire ; car je ne puis pas le souffrir.

Mais M. Sping badine sans doute : il a

voulu auſſi me perſuader que ce vilain Noir eſt amoureux de moi ; & à ce propos, il m'a dit les plus jolies choſes du monde avec toute la grace poſſible. Je trouve qu'il reſſemble beaucoup à M. d'Ermancour dans ſes manières : il a, comme lui, quelque choſe de fin & de délicat dans la façon de s'exprimer. . . . . Mais il eſt bien tard. Adieu, maman.

IIe LETTRE.

Dix heures du ſoir.

Ah ! maman, vous aimeriez Madame Sping, ſi vous voyiez tout ce qu'elle fait pour moi. Elle eſt entrée ce matin dans ma chambre avec une ouvrière qui m'apportoit deux habits complets, les plus jolis du monde & bien faits à ma taille. On ne m'avoit parlé de rien. On avoit donné pour modèle le corſet de la petite Sophie (c'eſt le nom de la plus jeune des filles de Madame Sping.) Il y a un habit de taffetas roſe ; l'autre eſt d'une belle toile de Perſe ; tous deux ſont faits à l'Angaliſe,

ſuivant la mode du pays. L'ajuſtement eſt complet; les bas, les ſouliers, les chapeaux, les bonnets à la françaiſe, enfin juſqu'à des éventails & des gants; tout eſt déjà acheté. C'eſt M. Sping le fils qui s'étoit chargé d'en faire l'emplette. Il étoit allé à la ville pour faire dépêcher les ouvriers & compléter les ajuſtemens. On dit même qu'il a ajouté aux ordres de ſa mère.

Voici pourquoi on s'eſt preſſé de faire faire tous ces vêtemens. Madame Sping me mène demain à la ville avec toute ſa famille dîner chez un vieil oncle, bien riche & bien âgé, de M. Sping le père, qui eſt ſon héritier. Je ſerois enchanté de tous ces cadeaux; mais quelque choſe me chagrine & m'inquiète. J'ai vu, ſans que Madame Sping s'en apperçût, qu'elle donnoit beaucoup de pièces d'or & d'argent à l'ouvrière pour l'emplette & la façon de mes habits. J'ai enſuite queſtionné Mademoiſelle Mirza, qui m'a dit qu'ils coûtoient beaucoup d'argent. Elle le ſait d'autant mieux qu'elle a ſa petite bourſe pour toutes

ſes dépenſes particulières. Elle m'a conté que l'on n'a rien ici ſans argent; que les gens qui n'ont pas de biens, ou qui n'y ſuppléent pas par leur travail ou leur induſtrie, ſont dans la misère..... Hélas! je ſe-
» rois donc auſſi dans la misère, ai-je dit,
» ſi je n'avois point trouvé Madame Sping.
» --- Mais ſi vous n'aviez pas trouvé ma-
» man, m'a dit cette généreuſe fille, vous
» en auriez trouvé une autre. Car il n'y
» a perſonne qui ne ſe fit un plaiſir de ré-
» parer le malheur de votre ſituation. Moi-
» même je voudrois de tout mon cœur
» pouvoir partager avec vous tout ce que
» je poſſède ».

Je l'ai embraſſée en lui témoignant ma vive reconnaiſſance. Mais depuis cette converſation, j'ai fait beaucoup de réflexions humiliantes ſur mon ſort.... « Comment
» rendrai-je jamais à ces honnêtes gens
» tout ce qu'ils font pour moi. Non ſeu-
» lement je ne poſsède rien à préſent,
» mais je n'ai pas d'eſpérance pour l'ave-
» nir. Il faut donc que j'apprenne à travail-

» ler pour me procurer de l'argent. Je ſais
» qu'il y a ici des maîtres qui inſtruiſent les
» jeunes gens ; & je m'informerai de quelle
» manière on peut avoir recours à eux ».

Ces réflexions m'ont rendue un peu ſérieuſe pendant le dîner. Le jeune Sping qui s'en eſt apperçu, l'a fait remarquer à ſa mère, & l'a priée de m'en demander la raiſon. Elle m'a queſtionnée à ce ſujet avec tout le ménagement poſſible. Malgré cela, j'ai bien vu que Mirza leur avoit fait part de notre converſation.... « Mademoiſelle
» Ninette, m'a dit Madame Sping, (car
» je leur ai appris mon nom, & leur ai dit
» que je n'étois pas mariée, ce qui fait
» qu'on ne m'appele plus Madame.) Pour-
» quoi avez-vous aujourd'hui l'air plus
» ſérieux qu'à l'ordinaire, eſt-ce que vous
» craindriez d'aller demain à la ville ; ou
» bien aurois-je bleſſé votre délicateſſe ce
» matin en vous préſentant les petites
» bagatelles que vous avez eu la bonté
» d'accepter ? --- Ah ! Madame, lui ai-je
» répondu, en me jetant dans ſes bras,

» vous êtes trop délicate vous-même pour » blesser jamais la sensibilité de personne: » je suis pénétrée de vos bontés ; mais » pardonnez ces petites distractions que » votre intérêt pour moi vous a fait re- » marquer. N'en accusez que ma malheu- » reuse situation qui me fait craindre de » ne pouvoir peut-être jamais vous témoi- » gner ma reconnaissance comme je le » desirerois. -- Vos craintes offensent l'ami- » tié, a repris la bonne Madame Sping ; » mais je vous les pardonne jusqu'à ce » que vous me connaissiez mieux. En at- » tendant promettez-moi de ne plus vous » en occuper ; & allons gaiement rejoindre » la compagnie pour rassurer mon fils. » Car je ne vous cache pas qu'il s'est ap- » perçu le premier de votre air rêveur & » sérieux. Il en étoit très-affecté. — Com- » ment ! votre fils a aussi la bonté de s'in- » téresser à moi » !

En disant cela, je l'ai vu qui rentroit dans le salon. Il n'a pas relevé cette der- nière phrase, quoiqu'il l'eût bien entendue :

mais, quelque temps après, quand tout le monde a été occupé, les uns à jouer, les autres à causer, il est venu se placer à côté de moi dans une embrasure de fenêtre, où j'étois très-appliquée à un point de tapisserie que Mademoiselle Mirza m'avoit appris le matin. Il a commencé par quelques propos vagues; il m'a demandé ensuite l'explication d'une phrase qu'il m'avoit entendu prononcer en entrant dans le salon.... « Si j'en crois l'exclamation » qui l'a précédé, Mademoiselle, vous » êtes fort étonnée que je prenne quel- » qu'intérêt à ce qui vous regarde: » mais pourquoi cette surprise? Vous » croyez donc qu'on peut vous voir, & » rester indifférent »? Je ne répondois rien: j'avois les yeux baissés sur mon ouvrage, & j'étois fort émue. Le rouge que je sentois sur mon visage, ajoutoit à mon embarras. Heureusement Mademoiselle Mirza est venue s'asseoir à côté de nous, & alors pour déguiser l'état où je me trouvois, j'ai dit que j'avois fait mon ou-

vrage tout de travers, & que j'en étois impatientée. « Voyons, voyons », a dit M. Sping, en voulant prendre la pièce de tapisserie que je ne voulois pas lui donner de peur qu'il ne s'apperçut de mon petit mensonge. Pendant ce débat, il avoit mes mains dans les siennes. Il les a serrées trés-tendrement malgré les efforts que je faisois pour les retirer. Enfin, il m'a laissée parce qu'on a annoncé M. London, un jeune Anglois de ses amis. Je vous parlerai une autre fois de cet Anglois. Il est trop tard aujourd'hui. Je vais me mettre au lit.

IIIe LETTRE.

Comment vous peindrai-je l'étonnement & l'enthousiasme où je me suis trouvée aujourd'hui à la ville où nous sommes allés ; & comment vous représenterai-je ces grandes rues pleines de monde qui me regardoit de manière à m'embarrasser. On a préféré d'aller à pied pour me faire mieux voir la ville. On m'a conduite par le port, où j'ai été bien surprise de

la quantité de monde & du mouvement des vaiſſeaux qui arrivoient ou qui partoient. Les cris, les tumultes ſont encore préſens à mon eſprit; mais mes idées ne ſont pas aſſez nettes pour pouvoir vous détailler tout ce que j'ai vu. C'eſt un cahos qne je ne puis débrouiller. Il ne me reſte de cette journée ſi bruyante que beaucoup de laſſitude & un grand mal de tête.

Je n'ai pas été plus tranquille dans la maiſon où nous avons dîné. Il y eſt entré preſque autant de monde qu'il y en avoit dans les rues. J'ai demandé pourquoi M. de Turnof (c'eſt le nom de l'oncle de M. Sping) recevoit tant de monde chez lui? On m'a dit qu'il n'en avoit pas toujours autant, que c'étoit pour me voir que la la plus grande partie de ces gens-là étoient venus.... « Vous badinez apparemment, » ai-je dit au jeune Sping qui me faiſoit » cette réponſe. — Comment vous ne » vous en doutiez pas, Mademoiſelle? » Ah! vous êtes trop modeſte. Je vous aſ» ſure que ſi pareille choſe arrivoit à la

» plupart de nos Dames, elles feroient plus
» que s'en douter. --- Mais à propos de
» Dames, lui ai-je dit, Mademoiselle Mirza
» m'en a fait remarquer une de votre con-
» naissance qui m'a paru fort jolie & très-
» aimable. --- Cela se peut, a-t-il repris ; j'en
» connois plusieurs ; Mais je n'en ai vu
» qu'une aujourd'hui, & ce n'est pas celle
» que vous voudriez malicieusement dé-
» signer ».

Il est venu du monde qui a interrompu notre conversation ; entr'autres ce jeune Anglais dont je vous ai déjà parlé ; j'ai su que c'étoit un prétendant à Mademoiselle Mirza ; mais il n'y a encore rien de décidé pour le mariage. Ce Monsieur vouloit revenir avec nous à la maison : Madame Sping s'y est opposée ; ce qui a fâché un peu la pauvre Mirza. On a parlé à souper du monde qui étoit accouru pour me voir. Je m'en plaignois beaucoup & vraiment j'en étois excédée. M. Sping le père est convenu que mon apparition subite auprès de la montagne des esprits malfaisans

avoit fait aſſez de bruit à la cour pour exciter la curioſité des gens de la Ville, au point où nous l'avons vu.

Mais je ſuis laſſe, adieu, maman. Hélas! vous ne m'entendez pas & vous ne ſavez pas comme je penſe à vous à tous les inſtans de ma vie; combien je deſire de vous revoir, mais l'eſpérance me ſoutient.

IVe LETTRE.

J'apprends à deſſiner, maman, j'ai pris ce matin une leçon du maître de Meſdemoiſelles Sping. Il vient trois fois par ſemaine à la maiſon. Mais il faut vous conter ce qui m'a décidée ſi promptement à ce genre d'étude. J'ai trouvé ce matin une bourſe de cinquante pièces d'or ſur ma toilette: j'ai imaginé que quelqu'un l'avoit l'aiſſée là par haſard; & ſur le champ j'ai couru dans la chambre de Mirza pour lui demander ſi elle ne ſauroit pas à qui elle appartenoit. Elle a d'abord fait l'étonnée; enſuite elle a badiné ſur l'empreſſement que j'avois de rendre cette

bourſe; & enfin elle m'a conſeillé de la garder... « Comment, lui ai-je dit, Made-
» moiſelle, vous n'avez pas apparemment
» réfléchi au conſeil que vous me donnez !
» Pourquoi voulez-vous que je garde une
» bourſe d'or qui n'eſt pas à moi ? — Mais
» pardonnez-moi, certainement elle eſt à
» vous; c'eſt moi qui l'ai miſe où vous
» l'avez trouvée. Maman n'en ſait rien.
» Cet argent eſt à moi, & je vous prie en
» grace de le garder juſqu'à ce que vous
» ſoyez en état de me le rendre ».

Je lui ai témoigné alors toute ma reconnaiſſance pour ſa généreuſe amitié; & en même temps je l'ai priée de reprendre ſa bourſe qui étoit beaucoup trop conſidérable pour mes beſoins, & pour les foibles eſpérances que j'avois de pouvoir jamais lui rendre ce qu'elle voudroit bien me prêter. Je lui ai dit, pour ne la pas fâcher, que j'acceptois une des cinquante pieces qui étoient dans la bourſe, que cela me ſuffiroit, & que je n'en voulois pas davantage.

Quand j'ai vu qu'elle ne vouloit pas reprendre cette bourſe, je l'ai miſe ſur ſa table, & je ſuis rentrée dans ma chambre. Comme j'avois laiſſé ma porte ouverte, j'ai vu le jeune Sping entrer chez ſa ſœur; & un inſtant après celle-ci eſt venue me rapporter la bourſe. Cela m'a fait ſoupçonner que c'étoit plutôt le frère que la ſœur qui me faiſoit ce préſent; & j'en ai d'autant plus réſiſté aux prières que Mirza m'a faites pour garder cet argent. Elle l'a enfin repris quand elle m'a vue bien décidée à ne pas l'accepter. En lui rendant la bourſe la ſeconde fois, j'ai gliſſé dedans, ſans qu'elle s'en apperçût, la pièce d'or que j'en avois ôtée.

Quand elle a été partie, j'ai envoyé ſur le champ prier M. Suple de paſſer chez moi, parce que j'avois quelque choſe à lui communiquer. Ce bon Miſſionnaire m'avoit déjà donné pluſieurs fois de bons conſeils. Il m'avoit inſtruite des mœurs & des uſages du pays. Il m'avoit recommandé ſur-tout d'avoir la plus grande attention

à ma conduite. Il m'avoit dit qu'il falloit bien peu de chose pour ternir la réputation d'une jeune personne, & que je devois prendre d'autant plus de précautions, qu'étant inconnue dans le pays, on me jugeroit avec plus de sévérité. Il m'avoit assurée que j'étois dans une maison honnête & respectable; mais qu'il falloit me défier de M. Sping le fils. Il paroissoit, selon lui, bien épris de mes charmes, & il avoit renoncé à aller à la ville, depuis que j'étois chez ses parens. On le soupçonnoit avant mon arrivée d'y avoir une inclination, c'est-à-dire, d'aimer une Demoiselle.
« --- Je crois bien, m'avoit-il dit encore que » vous n'auriez pas à craindre d'être aban- » donnée comme elle; mais il n'en faut » pas moins vous tenir sur vos gardes. Car » supposons, comme je l'espère, que vous » retourniez chez vos parens; ils vous » donneront sans doute un époux de leur » choix. Vous seriez alors bien malheu- » reuse si vous vous étiez attachée à quel- » qu'autre. Il ne faut jamais oublier qu'une » honnête

» honnête ſemme ne doit aimer que ſon » mari ».

Vous ſavez, maman, que mon ignorance ſur ce dernier devoir, a penſé me devenir bien funeſte. Mais à préſent que je ſuis avertie, ne craignez pas que j'y manque. O non! je n'aimerai jamais que mon mari; & dans ce cas là je n'aimerai probablement jamais perſonne. Je ne ſuis pas née pour avoir un époux, puiſqu'il faut du bien pour ſe marier, & que je n'en ai point.

M. Suple avoit ajouté que le jeune Sping eſt riche, & qu'il voudra une femme qui le ſoit auſſi. C'eſt l'uſage. Eh bien! à la bonne heure. Mais toutes ces circonſtances m'avoient fait prendre le parti d'apprendre à M. Suple qui je ſuis, pour qu'il en inſtruisît tous les honnêtes gens de cette maiſon qui m'ont ſi bien accueillie. « Il ne faut » pas qu'ils croient, avois-je dit à ce bon » père, que je ſuis riche & d'une bonne » famille ».

Je lui avois conté enſuite mon hiſtoire

& la vôtre, maman, excepté les circonſtances qui m'ont engagée à vous abandonner. Je lui avois laiſſé croire que je m'étois égarée dans la forêt en me promenant ſeule; qu'en cherchant la route qui devoit me conduire chez vous, j'en avois pris une contraire; qu'alors plus j'avois marché, plus je m'étois éloignée de l'endroit où je voulois aller; & qu'enfin après deux jours de marche, j'étois arrivée dans la cabane d'où il avoit eu la bonté de me tirer pour me placer ici. Je lui avois avoué que je ne connoiſſois pas mes parens, que vous ne m'aviez jamais parlé que de ma mère qui avoit fait naufrage avec vous; & qu'elle étoit morte en me donnant le jour, quelques mois après votre arrivée dans l'île.

Il avoit écouté toute cette hiſtoire avec beaucoup d'attention, & avoit paru fort étonné de l'établiſſement de votre famille, & de l'ordre qui y règne. Il m'avoit appris que votre mariage n'étoit pas valide; que dans le monde vos enfans ne ſeroient pas légitimes, & qu'on leur diſputeroit de vous

appartenir. Il avoit ensuite beaucoup réfléchi, sans me communiquer ce qui l'occupoit. Il avoit fini par me dire qu'il n'abuseroit pas de ma confiance, que je pouvois en être sûre; mais qu'il croyoit qu'il ne falloit pas se presser d'apprendre tous ces détails à la famille Sping; & qu'il alloit en attendant, chercher comme je desirois, quelque ressource honnête, qui pût me mettre à même de n'être pas toujours à charge à mes amis.

Voilà où j'en étois avec M. Suple, quand je l'ai envoyé chercher ce matin pour lui conter l'histoire de la bourse. Il a jugé comme moi, qu'elle étoit un présent de M. Sping le fils.... « Cela ne m'étonne » pas, a dit ce bon père, après m'avoir » entendu louer la manière honnête dont » le jeune Sping s'y étoit pris, pour » me la faire accepter; & je suis sûr qu'il » sera très-fâché s'il apprend que vous le » soupçonnez. C'est un jeune homme fort » noble & très-généreux »

J'ai été bien aise de le voir penser

comme moi, ſur le compte de M. Sping. Quoique je ne l'aime point plus qu'un autre, je lui rends la juſtice qu'il mérite. Il eſt sûr qu'indépendamment de ſa figure, qui eſt très-agréable, il a beaucoup de qualités fort eſtimables. Je me ſuis enſuite informée de ce bon père s'il avoit penſé à notre dernière converſation, & ſi je pouvois eſpérer par ſon moyen, de me tirer de l'état miſérable où j'étois.... « Hélas! » lui ai-je dit, Monſieur, je n'ai connu » toute la valeur de cette expreſſion, que » depuis que je ſuis ici. Je n'avois juſ- » qu'alors entendu parler que vaguement » de pauvre & de riche. Je n'avois jamais » demandé d'explication ſur ces diſtinc- » tions ſi importantes pour ceux qui » vivent dans les grandes ſociétés. A com- » bien de riſques je me ſuis expoſée, en » arrivant ici dans cette ignorance! J'avois » beſoin d'un protecteur zélé & honnête; » je l'ai trouvé en vous. Vous m'avez re- » çue avec la plus grande bonté, dès le » premier moment. Vous m'avez procuré

» un afyle sûr & décent, vous m'avez ap-
» pris ce que je dois aux autres & à moi-
» même. Apprenez-moi à préfent, mon
» refpectable ami, ce qu'il faut que je faffe
» pour me rendre digne de toutes vos bon-
» tés. -- Ah! Mademoifelle, s'eft-il écrié,
» en joignant fes mains & en me regar-
» dant avec la tendreffe d'un père ; Dieu
» bénira votre noble façon de penfer; il
» vous protégera; il aura foin de vous
» procurer le bonheur que vous méritez;
» il achèvera fon ouvrage. Car n'en doutez
» point, c'eft lui qui s'eft fervi de mon
» foible miniftère pour vous donner les fe-
» cours dont vous me témoignez beaucoup
» trop de reconnaiffance.

« Mais revenons à votre queftion. Vous
» me demandez, Mademoifelle, fi je me
» fuis fouvenu de notre dernière conver-
» fation? Vous allez voir fi je m'en fuis
» occupé. Après avoir beaucoup réfléchi
» à ce que je pouvois faire pour vous pro-
» curer un talent qui vous convint, je
» me fuis fixé à la peinture. J'ai penfé

» en même temps que j'avois dans la Com-
» munauté de la Conception une connaiſ-
» ſance qui pourroit me ſervir dans ce
» projet. Je ſuis allé la trouver. C'eſt une
» femme qui peint très-bien en miniature,
» qui montre le deſſein aux Demoiſelles du
» Couvent, & qui veut ſe retirer dans
» quelques années. Elle m'a promis de
» garder ſa place qui eſt très-honnête &
» fort lucrative, juſqu'à ce que vous ſoyez
» en état de l'occuper vous-même. Elle
» offre de vous perfectionner quand vous
» aurez fait une année d'étude avec le
» maître qui vient ici trois fois par ſe-
» maine, pour les Demoiſelles Sping.
» Ainſi, Mademoiſelle, vous pouvez dès
» aujourd'hui, prendre une leçon. J'ai déjà
» prévenu le Deſſinateur; mais il faut en
» demander la permiſſion à Madame Sping.
» Elle ſera ſans doute charmée de vous
» procurer cette ſatisfaction. Il ne faut pas
» lui dire cependant l'uſage que vous voulez
» faire du deſſin ».

Adieu ma bonne, ma reſpectable maman;

m'aimez-vous encore? m'aimerez-vous toujours?... Ah! je le crois parce que je le désire. Je ferai tout mon possible pour le mériter & pouvoir un jour vous en assurer moi-même. Je n'existe que par cette espérance.

Ve LETTRE.

J'ai passé trois jours sans écrire, pour donner tout mon temps à l'étude du dessin.... Ah! si vous voyez, maman, comme j'ai envie d'apprendre; je ne voudrois plus faire autre chose que dessiner. J'ai déjà bien gâté du papier: c'est tout ce que je puis faire encore. Car je ne crois pas aux complimens que me fait M. Sping le fils, à ce sujet. Mais tout le monde dit que j'ai de grandes dispositions.

Il est venu tous ces jours-ci beaucoup de monde à la maison; entr'autres M. London, l'amant de Mademoiselle Mirza, avec un Anglais de ses amis. J'entends ces Messieurs faire beaucoup de reproches au jeune Sping, de ce qu'on ne le voit plus à la Ville. Il s'excuse très-modestement, en

difant que fa mère a defiré qu'il s'occupât davantage des plantations & d'autres détáils dont il va bientôt être chargé. Ces Mef-fieurs ont fouri. Je vois que l'on me foup-çonne d'être la caufe de ce changement de conduite. Mais qu'importe, pourvu qu'il en réfulte un bien. J'en vois un très-afluré dans la fatisfaction de la mère qui s'applaudit beaucoup d'avoir retiré fon fils de la diffipation où il paroiffoit entraîné. Je crois auffi que la nouvelle conduite de M. Sping lui fera plus avantageufe. Il n'en peut retomber aucun blâme fur moi; c'eft le fentiment de M. Suple que j'ai con-fulté à ce fujet. Je lui ai fait part de mes fcrupules & de ma manière d'agir à l'égard de ce jeune homme qui n'a pour moi que des attentions honnêtes & refpectueufes. Il eft vrai qu'il ne néglige rien de ce qui peut me plaire; qu'il me loue beaucoup & qu'il s'intéreffe vivement à moi. Il aime à me faire de petites agaceries; mais très-fines & fort délicates. Il joue avec moi comme avec fes fœurs; mais jamais il

n'entre dans ma chambre qu'avec elles, ou accompagné de ſon père ou de ſa mère. Dans les commencemens de mon ſéjour ici, j'allois quelquefois me promener ſeule avec lui dans le jardin. Mais depuis les conſeils de M. Suple, je n'y vais plus ſeule. M. Sping m'en a fait des reproches: j'ai toujours mon deſſein qui me ſert d'excuſe & qui, comme je l'aſſure, prend tout mon temps le matin.

Je crois que nous perdrons bientôt Mademoiſelle Mirza. Son mariage va ſe terminer. Elle en eſt fort occupée; je deſire beaucoup qu'elle ſoit heureuſe. Mais hélas! je n'oſe l'eſpérer. Il me ſemble que M. London n'eſt pas l'homme qu'il lui faut. Elle eſt bonne, douce, honnête & généreuſe; & ſon époux prétendu ne me paroît pas poſſéder une ſeule de ſes bonnes qualités. Il n'a pas au moins cette honnêteté délicate qui annonce une ame noble. Il marchande ſur la dot de ſon amante, depuis cinq ou ſix jours, ſans aucun égard pour cette compagne de ſa vie qu'il dit préfé-

rer à toutes les femmes de l'Univers. La pauvre Mirza à qui il ne cesse de faire de belles protestations, le croit parce qu'elle l'aime, & persiste à vouloir l'épouser malgré tous ses défauts. Elle ne les apperçoit pas apparemment : toute la famille s'est long-temps opposée à ce mariage. Mais il paroît que la mère commence à céder aux importunités du jeune homme, & aux désirs de sa fille ; j'en suis fâchée, car j'aime cette pauvre Mirza ; elle est chérie de toute sa famille. Comment, avec toutes les bonnes qualités du cœur & de l'esprit, a-t-on de l'inclination pour quelqu'un qui probablement ne fait aucun cas de tous ces avantages ? C'est ce que j'objectois hier au jeune Sping qui déploroit avec moi l'entêtement de sa sœur. Cette question m'attira de sa part une réponse qui m'embarrassa beaucoup. . . . . .
« L'amour, Mademoiselle, que vous ne
» connoissez pas, l'amour assortit tout,
» & allie les plus grandes contrariétés, je
» dis l'amour aveugle. Tel est celui de ma

» sœur pour M. London. Mais l'amour » éclairé & digne de l'objet qu'on adore, » c'eſt l'amour vrai ; c'eſt celui que je con- » nois, & qui n'en eſt pas plus heureux » quand il ne fait pas naître un amour ſem- » blable ».

Je ne repliquai tien. J'évite toutes les converſations de ce genre, je ne dois pas aimer M. Sping, puiſque je ne puis l'épouſer. C'eſt ce que je me dis vingt fois par jour ; & en conſéquence j'écarte tout ce qui pourroit l'engager à me découvrir des ſentimens paſſagers, que l'occaſion & les circonſtances où je me trouve, lui ont peut-être inſpirés pour moi.

Je terminai donc notre entretien, en parlant à la petite Sophie qui n'étoit pas éloignée de moi. M. Sping parut très-piqué de cette diſtraction. Je le vis changer de couleur & ſortir à l'inſtant. J'en fus très-fâchée, & j'avoue que je n'ai jamais eu tant d'impatience de le voir rentrer dans le ſalon où tout le monde étoit alors raſſemblé.... « Ce n'eſt point le temps d'aller

» viſiter les plantations, diſois-je, en comp-
» tant les heures de ſon abſence. Où peut-
» il être ? S'il étoit allé à la Ville, ſes pa-
» rens le ſauroient; j'en aurois entendu
» parler ». J'étois piquée de ce que per-
ſonne ne s'inquiétoit de cette abſence ; &
je ne ſais quoi m'empêchoit de rompre le
ſilence que tout le monde gardoit, ſur une
choſe qu'il m'importoit tant de ſavoir.

On le rompit enfin ce ſilence. Il arriva un Anglais que j'avois déjà vu pluſieurs fois à la maiſon. Il demanda en entrant des nouvelles de M. Sping. « Mon fils,
» dit la mère, d'un air qui marquoit que
» cette queſtion la faiſoit appercevoir à
» l'inſtant que ſon fils étoit abſent ; je ne
» ſais où il eſt. Mais il va rentrer ſans doute,
» il n'eſt pas loin.... Aſſéyez-vous, Mon-
» ſieur, ajouta-t-elle ». On parla enſuite de
choſes indifférentes.

Sir George Harture (c'eſt le nom de l'Anglais) profita d'un moment où l'on ne parloit plus, pour me demander, en s'approchant de moi, s'il y avoit long-

temps que M. Sping étoit ſorti. J'eus la bêtiſe de rougir juſqu'aux yeux, en répondant que je n'en ſavois rien: & je continuai mon ouvrage ſans le regarder....
» Mais, ma belle Demoiſelle, permettez-
» moi de vous dire que cette réponſe eſt
» bien vague. -- Elle eſt vraie, Monſieur,
» toujours ſans lever les yeux. -- Je le crois,
» puiſque vous me le dites. Car en effet,
» qu'elle raiſon auriez-vous de me tromper?
» Malgré cela il me reſte quelques doutes
» que j'éclaircirois bien mieux, ſi vous
» n'aviez pas toujours vos beaux yeux baiſ-
» ſés ſur votre ouvrage ».

Je les levai alors, & lui dis d'un air très-ferme & très-ſec, que ſes queſtions m'ennuyoient; & que je le priois de changer de converſation. Il parut un peu déconcerté, & après m'avoir fait beaucoup d'excuſes, il renoua une converſation générale, à laquelle je me prêtai de bonne grace, même en lui adreſſant la parole comme à l'ordinaire. Mademoiſelle Mirza qui nous avoit entendus m'a dit ce matin,

qu'il l'avoit priée de me renouveler ſes excuſes, & de faire enſorte que je lui accordaſſe ſon pardon. Elle m'a aſſuré qu'il avoit un véritable regret de m'avoir déplu... « Cela m'eſt fort égal, lui ai-je dit, je ne » garde point de rancune contre une per- » ſonne qui m'eſt indifférente. -- Oh! voilà » ce qui s'appèle être piqué au vif! Je » vous en ſais bon gré, ma chère amie; » car ce M. Harture eſt le mortel le plus » contrariant de toute la terre. Il me tour- » mente bien plus. Mais je vois bien que » c'eſt parce que je ſuis trop bonne. Je » prendrai dorénavant le parti que vous » avez pris: il me paroît excellent, mon » frère l'a fort approuvé, & en a bien ri. » -- Comment! vous le lui avez dit? » -- Eh! pourquoi non? Il s'intéreſſe » ſi fort à ce qui vous regarde, que » j'étois bien sûre du plaiſir que je lui fe- » rois. D'ailleurs il avoit beſoin d'être un » peu égayé. Je le trouve depuis hier, ſin- » gulièrement rêveur; il n'a pas ſa gaieté » ordinaire, j'ignore ce qu'il a; je l'ai

» queſtionné pour le ſavoir : je craignois » qu'il ne fût malade, mais il m'a aſſuré » qu'il ſe portoit bien ».

Adieu maman, il eſt bien tard.

VIe LETTRE.

Il s'eſt paſſé bien des jours, & j'ai vu bien des choſes, Maman, depuis que je ne vous ai écrit. D'abord le mariage de Mademoiſelle Mirza. Il s'eſt fait ſans bruit à la vérité ; mais il y a eu enſuite tant de dîners, de ſoupers & de bals, que j'en ſuis excédée. Je préfère la vie que nous menons ici, à toutes ces fêtes bruyantes. Cependant il faut vous en parler.

Après la célébration du mariage, nous ſommes tous allés à la ville chez M. de Turnof. Nous y avons paſſés trois jours. Il y a eu deux bals chez lui, un grand & ſuperbe dîner à bord d'un vaiſſeau, un feu d'artifice & des illuminations. Je n'y ai pas eu tout le plaiſir que j'aurois pu y goûter, ſi cette fête eût été donnée par un autre que par Sire George. C'eſt lui, comme

Officier de Marine & ami de M. Sping, qui nous a fait ce cadeau. Mais il m'a tant fatiguée par ſes prévenances, ſes attentions étoient ſi marquées pour faire connoître à l'aſſemblée que cette fête étoit pour moi, qu'il m'a dégoûtée pour la vie de me trouver jamais à un pareil ſpectacle. Cependant Madame Sping que je n'ai pas quittée, & M. Suple même à qui on avoit tout raconté, m'ont dit tous deux que je m'étois conduite comme un ange, au gré de toute cette nombreuſe aſſemblée. Je ne ſais pas pourquoi M. Sping le jeune m'en auroit fait volontiers des remercicmens.

Au reſte je ſuis très-flattée d'avoir mérité l'approbation de toutes les perſonnes que j'eſtime & que j'aime. Mais il s'en faut bien que je ſois contente ni de Sir George ni de ſes intentions. En tout cas s'il avoulu me plaire, il s'y eſt bien mal pris.

Madame Sping regrette & pleure beaucoup ſa chère Mirza. Je partage ſa peine. Je ne la quitte pas, ſur-tout dans les momens où ſa fille, étoit avec elle. Je lui ai offert

offert de la remplacer autant que j'en ferois capable, pour tous les services qu'elle lui rendoit. Cette attention lui a fait grand plaisir. Le papa la regrette aussi. Le frère & la petite sœur, tous s'apperçoivent qu'il manque quelque chose à notre société ordinaire. Pourquoi des amis qui se conviennent & qui se trouvent bien ensemble, sont-ils obligés de se séparer ?

Cette réflexion que les circonstances où nous sommes actuellement, me font faire, m'attriste & remplit mon cœur d'amertume. Quand je vois cette bonne mère pleurer sa fille, je me dis en soupirant : hélas ! j'ai aussi une bonne maman qui me regrette, & qui est encore plus affligée que Madame Sping, puisqu'elle ne sait aucune nouvelle de cette enfant qu'elle a élevée avec tout le soin de la mère la plus tendre.

Ah ! maman, me pardonnerez-vous jamais la bizarrerie de mon caractère ? Elle m'a fait abandonner tout ce que j'ai de plus cher au monde, pour me soustraire à une honte que je n'aurois pu supporter

près de vous. Maintenant que je vois ma faute d'un autre œil, je frémis lorſque je penſe au riſque où je me ſuis expoſée, en vous quittant. Ah ! je n'aurai de vraie ſatisfaction que lorſque je pourrai me rapprocher de vous. Je ne vois pas encore d'apparence à ce projet que je forme en ſecret. Mais la ſeule idée de pouvoir le réaliſer un jour me ſoutient.

VIIe LETTRE.

Il y a déjà bien du temps que je ſuis ici. Depuis quinze jours, nous ne ſommes ſortis de la maiſon que pour quelques promenades dans les environs. Ainſi je ne vous apprendrai rien de nouveau. Je vous dirai ſeulement qu'il y a un très-grand changement dans la conduite de M. Sping le fils. Il va tous les jours à la ville depuis le mariage de ſa ſœur. Nous ne le voyons plus ici qu'à l'heure des repas. Il ne les prend même qu'à la hâte, pour retourner à l'endroit d'où il vient. Je ne devine pas où il paſſe le reſte de la journée.

Ce qui m'étonne, c'eſt la tranquillité où eſt la mère qui s'inquiétoit autrefois de ſes voyages à la ville. Il me ſemble qu'ils ſont plus fréquens que jamais, & elle n'en dit rien. Apparemment que ce qui la raſſure c'eſt qu'elle le croit chez ſa ſœur. Mais j'ai bien de la peine à me perſuader qu'il ne ſoit queſtion que de ſa ſœur.

Au reſte ce ne ſont pas mes affaires. Je ne m'en occupe que pour l'intérêt que je prends à toute cette honnête famille, à laquelle j'ai tant d'obligations & à laquelle je m'attache tous les jours de plus en plus. Madame Sping ſur-tout me traite vraiment comme ſon enfant. Elle m'en donne même le nom, depuis le mariage de Mirza. Elle m'appele ſa fille aînée. Je fais de mon côté tout ce qui m'eſt poſſible, pour mériter ce titre flatteur, & répondre à ſes bontés. A propos de ce nom, je reviens encore à M. Sping le fils. Je ne vois pas pourquoi il eſt ſi content, quand il entend ſa mère me donner le nom de ſa fille. Je dois lui être bien indifférente, quoiqu'il ait voulu

quelquefois me perſuader le contraire. Mais il a peut-être ſes vues pour me faire ſa cour & pour déſirer que je plaiſe à ſa mère.

Voici ce que j'imagine. S'il ſe marie & qu'il aille comme ſa ſœur s'établir à la ville, il ſeroit bien aiſe apparemment de laiſſer à ſa mère, qu'il aime beaucoup, une amie pour la conſoler & la dédommager, au moins en partie, de la perte de ſes enfans. Voilà comme j'explique cette joie vive que je remarque dans ſes yeux, quand il entend Madame Sping me nommer ſa fille.

Quoi qu'il en ſoit, je m'applaudis beaucoup de n'avoir pas cru tout ce qu'il auroit voulu me perſuader par ſes louanges & ſon empreſſement, à ſaiſir adroitement tout ce qui pouvoit me prouver qu'il faiſoit ſon unique bonheur de me plaire. M. Suple y a été trompé, car il m'a dit qu'il le croyoit fort épris de moi. Je vous aſſure, maman, que toutes ces réflexions ne tournent pas à ſon avantage dans mon eſprit.

A quoi bon tant de dissimulation ? N'auroit-il pas mieux valu qu'il m'eût dit : « attachez-vous à ma mère. Toute la famille » vous en saura gré. Nous nous aimerons » tous ». Cette idée me donne de l'humeur. D'ailleurs je ne fais pas dans l'étude du dessein des progrès aussi rapides que je l'espérois ; je l'ai même beaucoup négligée, depuis quelques jours. Aussi je me suis ennuyée à mourir. Je n'ai plus d'occupation qui me plaise, & par conséqent je ne prévois plus de ressource, pour n'être plus à charge à personne. Je me vois retombé dans ma première misère. Je suis d'autant plus malheureuse que j'avois espéré mieux ; mais c'est ma faute, maman : quand vous ne me plaindriez pas, je ne devrois point en murmurer. Je n'aurois pas dû vous quitter ; je ne devois jamais vous abandonner. Ah ! si je peux quelque jour, me retrouver avec vous, rien au monde ne pourra m'en séparer. Adieu, ma tendre, ma bonne maman ; toutes ces réflexions sur mon sort m'ont attristée. En

ceſſant de vous écrire, je vais me trouver ſeule. Je ne ſais... mais il me ſemble que tout me manque; je ne tiens plus à rien dans l'Univers : je ne me ſoucie de rien, je voudrois être morte. Eh! que fais-je ſur la terre? Eh! qu'y ai-je fait? ... affliger mes amis par une conduite extravagante.

Ah! maman, j'arroſe ce papier de mes larmes; vous ne le verrai peut-être jamais. J'en déſeſpère, depuis que je ne réuſſis plus dans l'étude où je croyois pouvoir me perfectionner. J'avois compté ſur cette reſſource pour avoir de l'argent; & avec cet argent j'aurois pu trouver quelqu'un qui auroit riſqué de vous porter de mes nouvelles : je lui aurois indiqué à-peu-près, la route que j'ai ſuivie pour venir ici. J'aurois peut-être été du voyage. Mais toutes mes eſpérances ſont évanouies.

Adieu, adieu, maman, plaignez-moi.

VIIe LETTRE.

J'étois bien triſte hier, maman, en vous écrivant : je n'ai pas dormi : j'ai été malade

toute la matinée. Mais le tendre intérêt que tout le monde a pris à mon mal, m'a touchée si vivement que je n'ai bientôt plus senti que le plaisir d'être aimée, vraiment aimée par cette respectable famille. Si vous aviez vu comme ils étoient tous inquiets, & empressés à me rendre les petits soins dont j'avois besoin. On ne m'a pas quittée; tout le monde a passé la journée dans ma chambre: M. Sping le fils n'en est pas plus sorti que les autres. On m'a fait garder le lit jusqu'à midi. Ensuite la compagnie est allée dans une chambre voisine pour me donner le temps de me lever. M. Sping est rentré le premier avec Sophie. Pendant qu'elle s'amusoit à la fenêtre, il est venu se placer à côté de moi; & avec l'air de l'intérêt le plus touchant, il a pris une de mes mains qu'il a serrée dans les siennes: & il m'a dit que je l'avois bien inquiété ce matin; que depuis quelques jours il s'appercevoit d'un petit changement dans mon humeur; qu'il l'avoit attribué au dérangement de ma santé.

Je n'ai pu alors m'empêcher de dire que j'étois étonnée qu'il eût fait cette remarque, lui qui étoit si dissipé & restoit si peu à la maison..... « Ah ! cette dissipation » ne m'a pas éloigné de vous ; au contraire » je ne m'en suis que plus rapproché par » mon absence. --- « C'est une énigme que » je ne chercherai point à deviner, ai-je » dit ; vous me l'expliquerez quand vous » voudrez. En attendant cette complai- » sance de votre part, donnez-moi des » nouvelles de Madame London. -.-- Des » nouvelles de ma sœur ? Je n'en sais pas » plus que vous ; je ne l'ai point vue de- » puis les fêtes. -- C'est encore une énigme » à laquelle je ne comprends rien... Mais, » Monsieur, vous êtes le maître de vos » secrets. Je ne cherche point à les pé- » nétrer. ».

Quoique je lui aie fait cette réponse d'un ton un peu sec, il m'a regardée d'un air de satisfaction qui m'a étonnée. Il sembloit vouloir découvrir dans mes yeux le sentiment qui m'affectoit en ce moment ;

& tout de ſuite il m'a dit en ſoupirant...
« Ah! que j'aurois de plaiſir à le décou-
» vrir, ce ſecret que je tiens renfermé au
» fond de mon cœur! Mais il ſeroit mal
» reçu puiſque vous ne l'avez pas encore
» deviné. --- Eh bien! ai-je dit en badi-
» nant, je vais deviner, ſans cependant
» vous engager à rien. Votre ſecret eſt un
» mariage. Il vous occupe d'autant plus que
» vous êtes ſur le point de conclure. N'eſt-
» ce pas cela qui vous donne un air diſtrait
» depuis quelque temps, & qui vous fait
» aller tous les jours à la ville? — Non,
» vous ne le croyez pas, charmante Ni-
» nette, a-t-il dit, en me fixant tendrement;
» ou je ſerois bien mal-adroit de vous avoir
» donné des idées ſi contraires à ma fa-
» çon de penſer ».

Ici la petite Sophie nous a rejoints, & le père & la mère ſont entrés dans le même moment.

Que veut-il dire avec ce ſecret que j'aurois dû deviner, & qui n'eſt pas ce que j'avois imaginé? Cela m'a donné à rêver

toute la journée. Je me suis apperçu qu'il avoit l'air inquiet & embarrassé. En attendant l'explication de toutes ces énigmes, je vais me coucher moins triste qu'hier au soir. Je me porte mieux.

Adieu ; ma bonne maman, je vous embrasse de tout mon cœur.

IXe LETTRE.

M. Suple est venu ce matin dans ma chambre sous prétexte de s'informer de ma santé, mais en effet pour une proposition de mariage, qui m'a bien étonnée. Croiriez-vous que c'est M. Harture qui la chargé de me pressentir sur cette étrange proposition.

En vérité je n'en reviens pas. Il croit sans doute que je suis riche & de grande maison. Sans cela il n'auroit pas daigné jeter les yeux sur moi. Je vous ai dit, maman, qu'il étoit venu ici plusieurs fois, pour voir peut-être quel effet auroit produit sur moi cette superbe fête. Je ne sais pas ce qu'il en aura jugé après m'avoir

vue ; mais je ſais bien que cette fête n'a rien diminué de mon indifférence pour lui. Je l'ai avoué tout naturellement à M. Suple. Il m'a fait quelques repréſentations ſur le parti que je refuſois, un peu légèrement ſelon lui.

« Mais, lui ai-je dit, me connoît-il, » celui qui me fait l'honneur de me choiſir » pour ſon épouſe ? s'informe-t-il ſi je » l'aime ? Non, tout cela lui eſt indiffé- » rent.... Il eſt apparemment aſſez riche » & aſſez préſomptueux pour croire qu'il » n'aura qu'à le vouloir pour être aimé de » ſa femme. Non, Monſieur Suple, non, » Sir George Harture ne ſera jamais mon » mari ».

Cet air décidé a fait ſourire l'ambaſſadeur. Il m'a enſuite beaucoup approuvée. « J'ai rempli ma miſſion, a-t-il dit ; je puis » maintenant vous dire ce que je penſe. » Les vues de M. Harture ne me paroiſſent » pas auſſi honnêtes qu'il voudroit le faire » croire. Il met au mariage qu'il propoſe, » des conditions que j'étois bien sûr que

» vous n'accepteriez pas. Il voudroit que
» pendant quelque temps, vous habi-
» tassiez la ville dans une honnête maison
» où il auroit la liberté de vous visiter.
» Vous pourriez réciproquement vous con-
» noître avant que de vous engager dans des
» liens indissolubles. --- Cette prévoyance
» est très-sage, ai-je dit; mais comme je
» n'ai pas besoin de tant de précautions
» pour me décider, vous pourrez lui dire
» que je refuse absolument sa proposition,
» & que je prie de n'y plus penser ».

J'ai voulu ensuite que M. Suple m'expliquât ce que c'étoit que cette façon de demander une Demoiselle en mariage. Cet honnête homme a eu beaucoup de peine à consentir à ce que j'exigeois de lui; & il avoit bien raison. Car malgré tout le ménagement & la décence avec lesquels il m'a donné cette explication, j'ai rougi plusieurs fois, & je l'ai interrompu souvent, pour lui marquer mon indignation. Il a eu beau me dire pour me consoler, qu'il se pouvoit que M. Harture n'eût pas des vues

ſi criminelles que ſa propoſition paroiſſoit l'indiquer ; qu'il m'avoit parlé des mœurs dépravées de quelques jeunes gens de la ville, mais qu'elles n'étoient pas générales. « Si on pouvoit les reprocher à celui dont » nous parlons, m'a dit M. Suple, il ſeroit » exclus de la maiſon de M. Sping. C'eſt » un jeune militaire qui réuſſit très-bien » dans ſon état & qui vit ici très-magnifi- » quement. Ses parens ſont riches & ne le » laiſſent point manquer d'argent. On n'a » eu juſqu'ici à le blâmer, que de quel- » ques folies de jeuneſſe que l'on tolère » trop facilement parmi les gens de ſon » rang. Ils ſe croient autoriſés par cette » indulgence à ſe faire un jeu de ſéduire » de jeunes & innocentes perſonnes, pour » s'en glorifier entr'eux. Cette conduite qui » leur fait ſouvent négliger leurs devoirs, » les mène quelquefois aux plus grands » crimes. --- Eh ! que deviennent les jeunes » perſonnes qu'ils ont ſacrifiées à leurs » plaiſirs, ai-je demandé à M. Suple ? --- » Elles deviennent miſérables quand elles

» ſont abandonnées. Celles qui ſont ſen-
» ſibles au déshonneur, paſſent leur vie à
» gémir ſur leurs fautes, & tachent de
» les faire oublier, par une meilleure con-
» duite. --- Ah! quelle horreur, me ſuis-
» je écriée! Quoi! le ſentiment le plus
» noble, le vœu de la nature entière, eſt
» avili, profané: ah! Monſieur Suple,
» gardez-moi de ces indignes ſéducteurs.
» menez-moi dans cette maiſon dont vous
» m'avez parlé, où on élève les jeunes per-
» ſonnes de mon ſexe, iſolées & abſolu-
» ment ſéparées des hommes & de leurs
» piéges. Ah! procurez-moi cette honnête
» retraite, je vous en conjure, ou ſi par
» une plus grande bonté, vous pouviez
» me fournir les moyens de retourner
» dans mon Déſert..... ».

Il m'a interrompue ici, en me diſant que je prenois trop vivement, & trop généralement, ce qu'il m'avoit dit des hommes; qu'ils ne penſoient pas tout auſſi mal; qu'il y en avoit d'aſſez honnêtes pour reſpecter la vertu, & lui rendre hommage.... « Ne

» désirez pas, m'a dit ce vertueux Vieil-
» lard de changer de demeure : conduisez-
» vous toujours comme vous faites, &
» ne vous inquiétez de rien. Le Seigneur
» vous protège, il vous garde par mes
» yeux : ayez confiance en lui, & comptez
» sur moi ; je ferai à M. Harture la ré-
» ponse qu'il convient que je fasse. J'étois
» bien sûr, avant de vous avoir enten-
» due, du parti que vous prendriez,
» mais je devois vous prévenir de ses des-
» seins, pour vous mettre à portée d'éviter
» avec soin tout ce qui pourroit vous com-
» promettre ».

Il est parti en me priant de n'avoir aucune inquiétude sur mon sort, parce que j'étois entourée de mes amis..... Ah ! je n'en doute pas, ai-je dit en le voyant s'éloigner malgré moi. J'étois fâché qu'il me privât du plaisir de lui témoigner ma reconnoissance. Mon cœur étoit si pénétré de tant de bontés, si attendri, qu'il m'auroit vue en larmes, s'il avoit tourné ses regards sur moi.

Que de triſtes réflexions n'ai-je pas faites enſuite ſur la faute énorme que j'ai commiſe, en vous quittant! J'ai tout perdu loin de vous, ma tendre mère: vous ſeule pouviez m'inſtruire, me perfectionner, & conduire mes pas dans le chemin de la vertu. Vous le connoiſſez ſi bien! J'ai manqué à l'obéiſſance que je vous devois à ſi juſte titre: je me ſuis ſéparée d'une famille reſpectable, qui m'avoit adoptée & traitée comme une enfant chérie. Oui, j'étois aimée de tous ces amis que j'ai abandonnés pour venir dans une terre étrangère où je ſuis inconnue à tous ceux qui l'habitent. Ne ſerois-je pas dans le plus grand abandon, & peut-être dans le dernier mépris, ſans le haſard heureux qui m'a fait rencontrer des ames honnêtes & généreuſes, qui m'ont accueillie avec bonté, & qui me traitent avec égards.

Ah! que je ſerois confuſe & humiliée de la propoſition de M. Harture, ſi je n'étois point protégée par cette famille reſpectable! Mais elle me met à l'abri des pourſuites

poursuites criminelles auxquelles une jeune personne sans défiance peut si aisément succomber.

Adieu, adieu, ma bonne & chère maman.

Xe LETTRE.

Que j'étois injuste, maman, quand j'accusois M. Sping le fils d'aller tous les jours à la ville! Ah! si vous saviez à quoi il s'occupoit dans le temps que je le soupçonnois de songer à un mariage! Il ne pensoit qu'à me donner les marques les plus fortes du plus tendre intérêt.

Cette cabane abandonnée & à moitié ruinée, où je me suis arrêté en arrivant, est liée, à ce qu'il dit, avec une époque si intéressante pour lui, qu'il a voulu en perpétuer l'idée, en conservant les restes de cette cabane. On m'a ménagé à ce sujet la surprise la plus agréable: j'y ai été, je l'avoue, bien sensible. Depuis quelques jours on me préparoit à cette fête: on me disoit que M. Sping avoit acheté à la campagne

une petite maiſon où nous irions dîner dès qu'elle ſeroit en état de nous recevoir. On avoit invité M. & Madame London, le vieil oncle, une nièce qui demeure avec lui depuis quelque temps, cinq ou ſix amis de M. & de Madame Sping, & ce jeune Seigneur noir qui m'avoit ſecourue avec tant d'honnêteté, dans le temps de mon évanouiſſement.

Toute cette compagnie étoit déjà au rendez-vous, quand nous y ſommes arrivés. Je ne pourrai jamais vous peindre l'étonnement & le plaiſir que j'ai éprouvés en reconnoiſſant cette ſolitude déſerte, où je m'étois trouvée ſeule dans un entier abandon. Quelle différence de ce moment de détreſſe, à celui où je me voyois environnée & fêtée par un grand nombre d'amis qui ſembloient partager toute la joie qu'ils me procuroient ! J'ai embraſſé Madame Sping pour lui marquer ma reconnoiſſance : je n'ai pu m'exprimer que par des larmes. Elle m'a répondu avec le même attendriſſement, en me ſerrant dans ſes

bras. Un ſoupir s'eſt échappé de mon cœur : il étoit pour vous, maman..... Ah! quand me donnerez-vous de pareils témoignages de votre tendreſſe ? Pourquoi ne pouvez-vous partager aujourd'hui cette fête ? Votre préſence l'embelliroit à mes yeux, & la rendroit bien plus chère à mon cœur : c'eſt ce que je me diſois à chaque inſtant de ce jour que l'on a célébré avec la plus grande gaieté.

Mais il faut vous en donner un détail plus circonſtancié. Hier étoit le jour que l'on avoit choiſi pour dîner dans cette maiſon de campagne. On étoit convenu que je m'habillerois dans le même coſtume que j'avois en arrivant ici; c'eſt-à-dire, en petite pélerine, avec mon panier à ma ceinture, & ma tourterelle ſur le poing ou dans la poche de mon tablier. C'eſt dans cet équipage que je ſuis arrivée, avec M. & Madame Sping, dans ce lieu ſolitaire. Une muſique charmante, que j'ai entendue à quelque diſtance, a diſpoſé mon cœur aux objets agréables que je de-

vois trouver en avançant. J'ai vu enfin & reconnu les restes de cette pauvre cabane: ils tenoient encore à un superbe pavillon où l'on m'a fait entrer aux acclamations de toute la compagnie. On chantoit des vers relatifs à mon arrivée & au jour que l'on célébroit.

Représentez-vous mon embarras & ma reconnaissance : C'est alors que j'ai embrassé Madame Sping. Après le moment d'attendrissement que ma sensibilité lui a inspiré, elle m'a dit que c'étoit son fils & son mari qui m'avoient fait cette petite supercherie; qu'elle n'y étoit que pour le secret qu'elle avoit bien gardé.

On m'a fait voir ensuite une inscription écrite en lettres d'or sur la porte. C'étoit le sens de ce que je vous ai dit plus haut, que mon arrivée dans ce lieu avoit fait une époque si touchante & si intéressante pour mes amis, qu'on avoit élevé ce monument, afin d'en perpétuer le souvenir.

Je n'ai pu résister à la vive impression que j'éprouvois : je suis tombée aux pieds

de ces chers amis, en les priant de m'épargner, & de considérer que je ne méritois pas des marques si distinguées de leur bonté. Ils m'ont tous relevée, & m'ont embrassée les larmes aux yeux. Je dis *tous*; car j'ai aussi embrassé de bon cœur le jeune Sping. J'ai senti ses larmes couler sur mes joues..... Ah ! maman, je n'ai jamais connu de sensation plus douce que celle qu'a fait naître en moi la sensibilité si expressive de cet homme charmant. Ce monument de sa tendresse ne s'effacera jamais de mon cœur

Mais écoutez toute l'histoire de cette journée ravissante : le bon papa Sping m'a donné la main pour me faire asseoir sur un canapé au-dessus duquel j'ai remarqué mon portrait en pied, dans le même costume que j'avois en arrivant. J'étois en pélerine, avec mon oiseau sur la main. On m'a fait passer ensuite dans un joli boudoir orné avec goût : il donnoit sur un parterre garni de toutes les fleurs du pays & de la saison. Une musique agréable

a égayé le dîner dont on a voulu que je fiſſe les honneurs. Je m'en ſuis acquittée le moins mal que j'ai pu : j'étois au reſte plus embarraſſée de répondre aux louanges que l'on me prodiguoit, que du ſoin dont j'étois chargée. J'étois vraiment honteuſe des choſes flatteuſes que la compagnie m'adreſſoit à tout inſtant. Mais on me réſervoit la plus grande ſurpriſe pour l'après-dînée.

Je ne vous ai pas dit que ne voyant pas M. Suple dans l'aſſemblée, j'en avois demandé la raiſon à Madame Sping : elle m'avoit répondu que nous ne le verrions qu'après le dîner. Il eſt venu effectivement comme on ſortoit de table : il étoit accompagné de tous les Noirs que j'avois vus à la porte de ma cabane, le jour de mon arrivée, & qui m'avoient fait tant de peur. Je ne ſaurois vous dire le plaiſir que j'ai eu de les revoir dans cette circonſtance. Ils m'ont tous ſaluée avec les démonſtrations de la joie la plus vive. On les a fait bien dîner à la même table que

nous quittions, & j'ai été chargée ensuite de leur distribuer à chacun deux pièces d'argent. Ils les ont reçues avec des transports d'allégresse que j'ai partagés de tout mon cœur. Enfin, pour me remercier, ils ont bu à la santé de la belle Dame de la montagne : c'est ainsi qu'ils me nomment entre eux. J'ai tâché de leur faire comprendre, en montrant la famille Sping, que c'étoit à elle qu'ils devoient adresser leur reconnaissance ; que je n'étois que l'interprète de sa bonté & de sa générosité. J'ai prié M. Suple de leur dire ce que je ne pouvois leur faire entendre que par des signes. Tous, à l'envi l'un de l'autre, ont adressé leurs remercîmens à cette famille respectable qui les traite, je ne dis pas avec humanité, mais avec la plus grande bonté. M. Suple, qui leur sert de truchement, & qui est le directeur de leurs consciences, m'a conté combien cette malheureuse espèce d'hommes est à plaindre, quand ceux qui la composent, n'ont pas le bonheur d'appartenir à des maîtres

doux & bienfaiſans, tels que ceux-ci. Ces maîtres inhumains & avides les chargent de travaux, &, pour les moindres fautes, ils leur font ſubir les peines les plus cruelles & les plus outrageantes. Les femmes mêmes & les enfans ſont traités durement & ſans pitié.

Cette explication a encore augmenté mon admiration pour cette noble famille qui ſait ſi bien ſe diſtinguer des autres par ſa bienfaiſance & ſes bons procédés. C'étoit un plaiſir raviſſant pour moi, de voir ſur le viſage noir de toutes ces bonnes gens, l'expreſſion vive de leur reconnoiſſance, en s'adreſſant à M. & à Madame Sping qui paroiſſoient ſouffrir impatiemment des remercîmens, à mon avis, bien mérités. Madame London & la petite Sophie n'ont pas été oubliées : mais quand ils ſont venus à M. Sping le fils, ils ont redoublé leurs félicitations, & lui ont demandé, preſqu'à genoux, la permiſſion de lui baiſer la main. Il la leur a donnée de la meilleure grace du monde : il a pris

la main de chacun d'eux dans les ſiennes, & l'a ſerrée amicalement, en leur parlant, dans leur langage, de la manière la plus affable.

J'ai remarqué un de ces Noirs qui a l'air d'être plus ſpirituel que les autres. M. Sping le fils a paru lui marquer quelque préférence : c'eſt un grand jeune homme bien fait, qui a beaucoup de vivacité & de gaieté. J'ai jugé qu'il parloit de moi, par les démonſtrations que je lui ai vu faire, en portant de mon côté la main de M. Sping qu'il tenoit dans les ſiennes. Toute l'aſſemblée l'a applaudi, excepté ſon jeune maître qui lui a impoſé ſilence d'un air de gravité, accompagné cependant d'un ſourire agréable.

J'ai beaucoup rougi ſans ſavoir pourquoi. Madame London, qui s'eſt apperçue de mon embarras, m'a priſe par le bras pour me conduire dans le jardin. Le frère eſt bientôt venu nous rejoindre; ce qui m'a encore déconcertée: car enfin je ne pouvois pas me diſſimuler que je lui de-

vois beaucoup de reconnaiſſance. Vous me direz peut-être pourquoi tant d'embarras pour un ſentiment ſi naturel ? Hélas ! maman, c'eſt ma ſenſibilité que je crains de montrer : puiſque je ne dois pas aimer M. Sping, je dois lui cacher qu'il eſt le ſeul homme au monde que mon cœur diſtingue. Il ne faut pas qu'il s'apperçoive que je n'ai de joie & de bonheur que par lui. Je ſais qu'il eſt deſtiné à faire celui d'une autre. Ce n'eſt qu'à cette condition que les grands biens de ſon oncle lui ont été légués. C'eſt ce que Madame London m'a appris ce matin ; & moi, comme ſi j'avois eſpéré le contraire, je n'ai pu m'empêcher de répandre des larmes, lorſqu'elle m'a quittée. Pourquoi, & de quoi me ſuis-je tant affligée ? En vérité je n'en ſais rien : je ne comprends rien à la bizarrerie de mon cœur. Je devrois être gaie, contente : j'ai tout à ſouhait ici ; rien ne me manque. Je deſirois d'avoir de l'argent ſans le devoir à perſonne ; j'en gagne par mon travail. Je fais de petits deſſeins de fleurs

que M. Suple se charge de vendre à la ville. Je puis à présent payer les services que les domestiques me rendent : je puis m'entretenir très-proprement. Il est étonnant combien ces bagatelles sont recherchées dans ce pays. Je vais à présent m'occuper uniquement de vous faire parvenir de mes nouvelles. Ah ! quel moment délicieux pour moi, que celui où j'en recevrai des vôtres. Adieu, maman.

XIe LETTRE.

MADAME London a passé ici huit jours, & je ne l'ai presque pas quittée pendant tout ce temps. Elle venoit même causer dans ma chambre, quand tout le monde étoit retiré. C'est ce qui m'a empêché de vous écrire ; & j'en ai d'autant plus de choses à vous dire aujourd'hui. Il faut commencer par vous apprendre que M. Suple a trouvé deux personnes qui se chargeront d'aller chercher votre demeure, sur l'indice que je leur donnerai pour suivre à-peu-près le chemin que j'ai

pris en venant ici. Je me livrerois à tout le plaisir que me cause l'espérance d'avoir bientôt de vos nouvelles, si je n'étois contrariée par d'autres circonstances qui m'inquiètent & m'affectent alternativement en bien & en mal. Voici ce que c'est: Madame London, qui est la meilleure & la plus honnête des femmes, aime à parler & à dire, non pas les secrets qu'on lui confie, mais ceux qu'on lui cache & qu'elle croit deviner. En conséquence elle m'en a conté beaucoup qui me regardent personnellement.

Elle prétend d'abord que son frère m'aime plus qu'il n'a jamais aimé aucune femme, même celle qui lui est destinée, & qu'il a connue dès son enfance. Il l'a à la vérité, dit-elle, perdue de vue depuis ce temps; mais il n'a pu l'oublier. Les parens ont eu attention de lui rappeler souvent les engagemens qu'ils avoient pris réciproquement pour les unir quand ils seroient en âge d'être mariés. Cette Demoiselle est maintenant chez le vieil

oncle. Celui-ci desire de voir la conclusion de ce mariage avant sa mort: mais M. Sping le fils le retarde tant qu'il peut; il néglige même beaucoup la jeune personne. L'oncle s'en plaint; & M. & Madame Sping répondent à cela qu'ils ne forceront jamais l'inclination de leur fils; qu'on doit se souvenir que c'est là une des conditions du traité. Ils ajoutent qu'ils ne changeront pas de façon de penser; qu'ils ont toujours desiré & desirent encore ce mariage pour le bonheur de leur fils; mais qu'il est libre de le refuser. Voilà où en sont actuellement les choses, m'a dit Madame London. Je parierois bien, a-t-elle ajouté, que mon frère n'épousera jamais Mademoiselle Turnof (c'est le nom de la nièce): c'est la même qui étoit à la fête du pavillon de la montagne avec le cher oncle.

Si j'avois su toutes ces circonstances alors, je pourrois mieux vous faire aujourd'hui son portrait; mais je ne l'ai pas beaucoup examinée: je me rappele seulement qu'elle

eſt jeune & jolie. Madame London, pour me prouver que ſon caractère ne répond pas à ſa figure, m'a cité une anecdote de la fête, que je n'avois pas remarquée. « Vous » ſouvenez-vous, m'a-t-elle dit, du com- » pliment du Nègre à mon frère, & de ſa » démonſtration qui déſignoit à merveille » qu'il falloit vous unir enſemble ? Les » applaudiſſemens qui ont ſuivi, ont dé- » concerté ma couſine, au point que je » l'ai vue changer de couleur. Elle a dit » en même temps, à demi-voix, en ſe » tournant vers ſon oncle : *effectivement* » *elle eſt tombée du ciel exprès*; & toute la » ſoirée elle a été boudeuſe & mauſſade.

» Cela ne prouve rien, ai-je répondu; » elle eſt piquée & mortifiée de voir une » étrangère trop bien acceuillie, & plus » fêtée qu'elle ne le mérite. ».

Dans le vrai, elle n'a pas tort, maman: je ne conçois pas comment M. & Madame Sping ont ſouffert que leur fils lui aitcauſé cette mortification. Je n'y aurois jamais conſenti, ſi l'on m'avoit conſultée. Elle

doit me déteſter, cette pauvre femme : voilà peut-être tout ce qui me reſtera de cette brillante journée. Car enfin, que puis-je eſpérer de la préférence que M. Sping paroît me donner ſur elle ? Il ne m'épouſera pas, puiſqu'il lui faut une femme riche, & que je n'ai rien. S'il a de l'éloignement pour ſa couſine, il prendra une autre femme dont le choix eſt peut-être déjà fait dans ſon cœur.

Ces réflexions, auxquelles je me livre à chaque inſtant depuis la converſation de Madame London, m'attriſtent, & me déterminent à ſolliciter plus vivement que jamais, la place que M. Suple m'a fait eſpérer dans cette communauté de jeunes demoiſelles. Hélas! je voudrois y être, & je redoute en même temps le moment où il faudra me ſéparer de cette famille, à laquelle je dois tant de reconnaiſſance. Elle me donne tous les jours des marques ſi vraies de la plus tendre bienveillance, & je lui ſuis ſi attachée, que je ne la quitterai qu'avec la plus grande peine. Il le faut

pourtant; oui, il faut m'éloigner: il faut abandonner ce que j'ai de plus cher au monde après vous, maman. Vous me le conſeilleriez vous-même, ſi vous ſaviez tout ce qui ſe paſſe dans mon cœur, ſi vous ſaviez comme je lutte continuellement contre moi, pour ne montrer que de l'indifférence à l'homme du monde que j'aimerois le mieux, ſi j'avois.....

Ah! pourquoi n'ai-je pas des biens immenſes, une couronne même à lui offrir? Je mettrois tout à ſes pieds; & je croirois n'avoir pas encore aſſez fait pour mériter un cœur ſi noble & ſi tendre. Si vous connoiſſiez, maman, tout ce qu'il fait pour moi, vous en jugeriez de même. Il n'eſt occupé que de ce qui peut me plaire: Il a l'air de ne penſer, de n'exiſter que pour moi. La ſuite de ma converſation avec Madame London, m'a fait ſoupçonner que l'argent que je reçois de mes deſſeins, eſt l'effet d'une tournure honnête qu'il a imaginée pour me mettre a mon aiſe ſur la reconnaiſſance. Si cela eſt, comme je ne puis

puis guère en douter, M. Suple eſt de moitié dans cette honnête ſupercherie. Mais comment m'en éclaircir ? Je ne le puis qu'en trahiſſant Madame London à qui j'ai promis de garder les ſecrets qu'elle m'a confiés. Je ſuis donc obligée d'agir comme ſi je ne ſoupçonnois rien. Cette réſerve me pèſe : je rougis d'être forçée de cacher ma reconnaiſſance. C'eſt une ſituation plus humiliante encore que celle que je voulois éviter. Mais je ne puis plus écrire ; mes yeux ſe ferment malgré moi. Adieu, adieu, maman.

Je veux pourtant encore vous dire que M. Sping le père va partir dans trois ou quatre jours pour Batavia où il a des parens. Madame London m'a dit qu'il alloit pour terminer avec eux des affaires de famille.

XIIe LETTRE.

Maman, les gens ſont partis hier pour aller chez vous. Je fais des vœux continuels pour qu'ils trouvent cette demeure

ſimple & ſolitaire, qui renferme tout ce que j'ai de plus cher au monde. Je leur ai confié mes papiers: M. Sping leur a donné une lettre pour vous. Je voulois partir avec eux; mais tout le monde s'y eſt oppoſé. On m'a fait tellement redouter les riſques auxquels je m'étois déjà expoſée, que j'ai enfin conſenti à les laiſſer partir ſans moi.

Je vais compter les heures comme Madame Sping compte les jours depuis le départ de ſon mari. Tout le monde deſire ſon retour. C'eſt une famille comme la vôtre, maman, pour la façon de penſer; ce ſont de bons parens, de bons amis & d'honnêtes citoyens.

Quel bonheur feroit égal au mien, ſi je pouvois un jour vous réunir, ou au moins vous faire connoître réciproquement! Vous aimeriez Madame Sping, & M. d'Ermancour feroit bientôt l'ami de toute la famille. Je leur parle ſouvent de vous & de mes ſouhaits à cette égard. Depuis que je leur ai appris votre hiſtoire,

le jeune Sping ſe plaît à me faire raconter votre façon de vivre & la mienne quand j'étois avec vous : il finit toujours par dire qu'il envie le ſort de M. d'Ermancour. Il eſt bien perſuadé que le bonheur eſt par-tout avec ce qu'on aime.

« Si mes eſpérances ne ſont pas trom-
» pées, me dit-il l'autre jour ; ſi je ſuis aſſez
» heureux pour toucher le cœur de la ſeule
» perſonne que j'adore, je n'envierai pas
» le ſort des plus grands de la terre. Avec
» elle tous les lieux qu'elle aura choiſis, ou
» que le deſtin la forcera d'habiter, ſeront
» agréables pour moi. Une cabane me
» ſemblera plus belle que les plus ſuperbes
» palais où je ſerois privé de la voir.

» Cela ſeroit peut-être bien penſé, lui
» dis-je, ſi vous étiez né pour vivre dans
» un bois : mais les uſages, les conve-
» nances du pays que vous habitez, la
» ſoumiſſion que vous devez à des parens
» qui vous choiſiront ſûrement une com-
» pagne. --- Non, dit-il, mes parens
» ne diſpoſeront jamais de mon cœur : il

» eſt donné ». Et il s'arrêta en me fixant, comme s'il eût voulu découvrir dans mes yeux, l'effet que cet aveu produiſoit ſur moi.

L'aveu & l'examen m'embarraſsèrent beaucoup : je ne pus que rougir & baiſſer les yeux. . . . « Oui, charmante Ninette, » ajouta-t-il, j'ai donné mon cœur à la » plus belle des femmes, ſans ſon conſen- » tement, ſans ſavoir ſi elle approuvera » cette témérité, ſans nulle eſpérance, & » même je pourrois dire, ſans nulle ap- » parence d'avoir touché le ſien ». Il s'arrêta encore, en me regardant. J'avois alors les yeux levés ſur lui : je vis les ſiens remplis de larmes. Elles pénétrèrent juſqu'à mon cœur ; je le crus malheureux dans l'objet de ſes amours. « Que je vous plains, » lui dis-je de la meilleure foi du monde ! » Que votre douleur me touche ! Que je » vous ai mal jugé juſqu'à préſent ! Je » vous croyois l'homme le plus heureux, » comme vous êtes en effet digne de » l'être. ------ Ah ! ſi vous le croyez,

» adorable Ninette, raſſurez donc ce cœur
» timide, qui craint de ne vous avoir inſ-
» piré que de l'indifférence.... C'eſt trop
» me contraindre, dit-il, en ſe mettant à
» mes pieds : c'eſt vous, vous ſeule que
» j'adore, & qui pouvez d'un mot raſſurer
» mon bonheur, ou me rendre le plus in-
» fortuné des hommes. ----- Qu'en-
» tends-je, M. Sping ? Avez-vous réfléchi
» à ce que vous dites ? Quoi ! Je ferois
» l'arbitre de votre deſtinée ? moi, que
» vous ne connoiſſez pas, qui ne ſuis rien,
» qui ne poſsède rien dans tout l'univers,
» qui n'y exiſte, & ne m'y ſoutiens que
» par la bonté & la généroſité de... ----
» C'en eſt trop dit-il, en m'interrompant :
» je ne puis ſouffrir cet excès de modeſtie
» qui vous fait mépriſer ce que la nature
» a de plus parfait & de plus noble. Vous
» êtes faite pour régner en Souveraine ſur
» cet Univers où vous ne croyez tenir à
» rien. Ma chère, mon adorable Ninette,
» ne rejettez pas l'hommage d'un cœur
» que vous poſſédez entièrement. Ne le

» déſeſpérez pas par trop d'indifférence ; » laiſſez-moi croire que vous ne ſerez pas » toujours inſenſible. Dites, la plus belle » des femmes, dites que vous me permet- » tez d'eſpérer. Ah ! j'ai goûté un inſtant » ce plaiſir : je ne puis me le rappeler » qu'avec tranſport, ce délicieux moment » où j'ai cru voir votre cœur ſenſible pour » moi, où j'ai cru le ſentir ſur cette bouche » de roſe, dont mes lèvres brûlantes crai- » gnoient de ternir la fraîcheur & l'éclat. » Ah ! ne rougiſſez pas, ne vous repentez » pas, charmante Ninette, d'avoir fait mon » bonheur un inſtant....

» Je ne me repentirai jamais, lui répon- » dis-je, de vous avoir marqué ma vive » reconnoiſſance. Je ne m'eſtimerois pas » ſi j'oubliois, ou ſi je croyois pouvoir » jamais oublier ce que je vous dois & à » votre famille. ----- Toujours de la » reconnoiſſance, a-t-il dit, avec un air » d'impatience. Que ce ſentiment eſt froid, » comparé à celui que vous m'avez inſ- » piré ! Quoi ! l'amour le plus tendre &

» le plus respectueux, l'attachement le plus
» vif, l'abandon d'un cœur qui vous est
» entièrement soumis & qui vous adore,
» n'obtiendront que de la reconnoissance !
» Ah ! ce cœur que j'ai vu s'attendrir un
» instant pour moi, m'auroit-il trompé ?
» Me serois-je abusé quand j'ai cru remar-
» quer quelquefois dans ces beaux yeux
» un sentiment plus favorable pour moi
» que de la reconnoissance ? Quoi ! des
» larmes, ma tendre amie !..... Ah ! si
» c'étoit l'amour qui les fît couler !.....
« cette main que tu m'abandonnes, me
» l'assure. Viens, mon adorable amante,
» viens dans mes bras ».

Hélas ! maman, que direz-vous, que penserez-vous de moi quand vous lirez cet écrit ? Voilà votre enfant abandonnée à la bonne foi d'un homme que vous ne connoissez pas. Mais rassurez-vous, chère maman, cet homme séduisant qui a surpris le secret de mon cœur, a respecté ma vertu. Mon trouble, mon effroi même, que je n'ai pu dissimuler lorsque je me

ſuis ſentie preſſée dans ſes bras, ont bientôt modéré ce tranſport paſſionné que l'aveu de mon cœur avoit excité. Il s'eſt éloigné de quelques pas, & m'a priée à genoux, de me calmer & de l'entendre. « Levez-vous, ai-je dit, au nom de Dieu, » levez-vous. Je ne veux plus rien enten- » dre; je veux ſortir d'ici »: & je ſuis en effet ſortie très-précipitamment.

J'ai paſſé dans ma chambre où j'ai été juſqu'à l'heure du ſouper. Des larmes, des réflexions ſucceſſivement conſolantes & triſtes, n'ont pu calmer mon cœur. J'étois honteuſe, humiliée, & même un peu piquée contre M. Sping de ce qu'il m'avoit arraché mon ſecret..... « Pourquoi cette » obſtination à vouloir me faire dire que » je l'aime? Que prétend-il? Qu'eſpère-t-il » d'un aveu qu'il ne devoit exiger de moi, » que du conſentement de ſes parens & » en leur préſence? Croit-il donc qu'il » ſuffit d'avoir ravi mon cœur pour me » faire oublier la vertu... Ah! ne le croyez » pas: non, ce cœur qui vous a ſans dé-

» tour avoué qu'il vous aime, ne confentira jamais à fa honte.... Mais ne fuis-je
» pas injufte dans mes foupçons? Quel févère examen! Quelle ingratitude de ma
» part! Quoi! cet homme fi honnête, fi
» grand, fi vertueux, qui, depuis que je
» fuis ici, ne s'eft pas démenti un feul
» inftant, qui m'a donné tant de marques
» du plus tendre attachement, qui m'a
» facrifié tous fes goûts, fes plaifirs, tout
» ce qui l'occupoit avant mon arrivée;
» c'eft lui que j'outrage : c'eft au plus
» charmant des hommes que je cherche
» des torts! Ah! je rougis de mon injuftice. Pardonne cher objet de ma tendreffe, pardonne une défiance que mon
» cœur défavoue! Non, tu ne veux pas
» me perdre, tu ne cherches pas à m'humillier.... Mais eft-il en ton pouvoir de
» réalifer tous les titres flatteurs que tu
» m'as prodigués dans l'ivreffe de ton
» cœur? Tu m'as nommée ton amie, ta
» femme, ta compagne chérie. Ah! puis-je
» efpérer de mériter jamais ces noms fi

» chers ? Quoi ! je ſerois l'épouſe de cet
» homme ſi recherché, ſi deſiré par toutes
» les femmes d'Achem ?.... Et cette cou-
» ſine ſi jolie, qui doit t'apporter une dot
» ſi conſidérable ?..... Tu me ferois tant
» de ſacrifices ! Ah ! je devrois m'y oppo-
» ſer, ſi j'étois auſſi déſintéreſſée que toi :
» je devrois m'éloigner. Je le devrois auſſi
» pour la ſatisfaction de tes parens : ils ſe
» reprocheront un jour de m'avoir ſi bien
» reçue.....

» Mais je n'aurai jamais ce barbare cou-
» rage : les liens qui m'attachent à toi, ſont
» plus forts que ma raiſon. Je ne connois
» plus, je déteſte même cette grandeur
» d'ame héroïque qu'un honneur chimé-
» rique inſpire. Je ne ſerai point grande ;
» mais je ſerai honnête & vertueuſe. Je
» ne fuirai pas ». Non, cette reſſource
que j'ai employée pour vous abandonner,
maman, m'a trop coûté de pleurs & de
regrets. Je ne quitterai pas une ſeconde
fois la maiſon de mes protecteurs, de mes
amis, ſans les prévenir, ſans leur demander

les conſeils & les ſecours qui me feront néceſſaires, ſi je ſuis obligée de prendre ce parti..... Adieu, adieu : je ſuis accablée. Je vous donnerai bientôt la ſuite de cette intéreſſante converſation.

XIIIe. LETTRE.

M. Sping, en me quittant, s'étoit retiré dans ſon appartement. Il n'en ſortit que lorſqu'on alla l'avertir que le ſouper étoit ſervi. Nous nous rencontrâmes, en entrant dans le ſalon. Il me préſenta la main pour m'y conduire, & il eut l'adreſſe de gliſſer dans la mienne une lettre que je n'eus que le temps de mettre dans ma poche, en abordant la compagnie. Malheureuſement elle étoit nombreuſe. Je dis malheureuſement, parce qu'on ne nous avoit pas vus ni l'un ni l'autre depuis le dîner, & on pouvoit croire, en nous voyant arriver enſemble, que nous ne nous étions pas quittés. J'en étois d'autant plus fâchée que M. Harture

y étoit. Je vous ai entretenue de ce jeune étourdi qui m'a donné une fête, & qui m'a fait faire les belles propofitions dont je vous ai parlé; le même qui m'avoit déjà impatientée par fes remarques malignes, fur la vie retirée que menoit M. Sping, depuis que j'étois chez fes parens. Joignez à cela le tête à tête que j'avois à me reprocher intérieurement, la lettre que je venois de recevoir; & vous concevrez fans peine mon embarras. Heureufement Madame London m'en tira en me faifant affeoir près d'elle.

Le fouper fut fort gai. M. Sping en faifoit les honneurs. Il avoit l'air fi content qu'il communiqua fa fatisfaction à toute l'affemblée. Ah! maman, j'ai promis de vous découvrir jufqu'à mes plus fecrètes penfées. Je ne vous cacherai donc pas que j'étois enchantée de voir & de partager la joie de ce cœur où je régnois fouverainement. Je n'avois jamais vu cet homme charmant, fi complètement fatisfait. Je ne

pouvois me diſſimuler la cauſe de cette exceſſive gaieté; & ſi j'en avois douté, ſes regards où ſon ame étoit peinte, qui me diſoient à chaque inſtant & ſi clairement qu'il n'étoit heureux que par moi, auroient ſuffit pour diſſiper mes doutes. Ce qui ſuivit le ſouper dut auſſi bien enchanter mon cœur.

On propoſa la promenade. Le temps étoit beau, & la lune fort claire. M. Sping, comme ſans y penſer, dirigea les pas de la compagnie du côté du pavillon de la montagne. On fut fort ſurpris à quelque diſtance, d'entendre une muſique charmante; mais on le fut encore plus en arrivant, de voir cette demeure champêtre, éclairée en dehors & en dedans, comme pour un jour de fête.

Il faut vous dire, maman, que depuis quelque temps on m'avoit nommée, Mademoiſelle de Montrouge, parce que bien des gens appellent la montagne des Eſprits malfaiſans, la montagne Rouge. Comme

j'étois ſortie de cette montagne, M. Sping avoit imaginé que le nom de Demoiſelle de Montrouge m'alloit à merveille; & on ne m'appeloit plus que Mademoiſelle de Montrouge.

Tout le monde félicitoit M. Sping ſur l'agréable ſurpriſe qu'il nous avoit procurée, & le ſecret qu'il avoit ſi bien gardé. Mais il dit que c'étoit moi qui donnois cette petite fête, pour célébrer le jour où l'on m'avoit nommée Mademoiſelle de Montrouge. Cette réponſe à laquelle je ne m'attendois point du tout, m'étonna ſi fort que je fus quelques minutes ſans pouvoir parler. J'étois piquée de la petite malice de M. Sping qui ſembloit jouir de mon embaras. Pour m'en tirer, je m'adreſſai à la bonne maman. Je la priai, en l'embraſſant, de gronder ſon fils qui ſe faiſoit un plaiſir de ſe moquer de moi. « Pour le » punir, ma chère enfant, me dit cette » bonne mère, dites-lui que ſa fête n'eſt » ni aſſez belle, ni aſſez agréable, pour

» en attribuer l'honneur à perſonne; qu'il » peut ſans vanité, convenir hautement » qu'il en eſt l'auteur ».

Ce petit badinage où le jeune Harture dit ſon mot, m'a coûté cher & à manqué de nous devenir bien funeſte à tous. Mais la joie que je goûtai dans cet inſtant, ne fut troublée par aucune crainte de ce qui eſt arrivé quelques jours après. On danſa une partie de la nuit. On ſe promena. On fit collation, & chacun ſe retira chez ſoi fort content. Il n'y eut que M. Harture qui, à ce que me dit M. London en me quittant, lui parut de fort mauvaiſe humeur, après un moment d'entretien avec ſon frère.

Je ne fis pas grande attention à cette remarque. J'étois trop occupée de ma joie & de mon bonheur. J'avois pendant le bal, trouvé le moment de lire cette lettre charmante que je tranſcris ici.



LETTRE

De M. Sping à Mlle de Montrouge.

« Vous m'aimez, charmante Ninette, vous me l'avez dit ſans prononcer *je vous aime.* Vous l'avez mieux exprimé, cent fois mieux par ces larmes délicieuſes que j'ai recueillies ſur mon ſein. J'aurois voulu pouvoir les conſerver à jamais, comme un gage ſacré de votre amour. Ah! ne vous en défendez pas. Laiſſez-moi mon bonheur. Laiſſez-moi la flateuſe eſpérance que j'ai conçue, en recevant cette main chérie dans les miennes. Elle ſerrera le lien de nos cœurs. Je la demandois à genoux chère amante, cette main que vous m'avez refuſée, en me fuyant avec une eſpèce d'effroi. Ah! qui a donc pu vous cauſer cette crainte offenſante? La délicateſſe des ſentimens que vous m'avez inſpirés méritoit plus de confiance. Sondez votre cœur, ma tendre amie, voyez s'il n'a pas quelque reproche à ſe faire; & ſi j'ai trouvé grace dans ce cœur que j'adore, aſſurez-m'en

m'en la possession, par le don de votre main. Accordez-la moi pour gage de la foi que je vous ai jurée. Un mot chère amie, un mot. Donnez-moi cette marque de confiance & d'amour. Elle mettra le comble à mon bonheur, & le confirmera pour toujours.

Je ne veux recevoir que de vous; le précieux don que je desire. Ne consultez que votre cœur; & craignez de percer le mien d'un coup mortel, en me refusant ».

Ah! maman, qu'auriez-vous fait à ma place? Que m'auriez-vous conseillé? J'ai bien desiré de vous avoir, pour me décider dans une circonstance aussi délicate. Je ne pouvois pas même consulter M. Suple. Il est allé faire un petit voyage de quelques jours, dans les environs. Étant privée de cette ressource & n'en ayant pas d'autre, j'ai suivi l'avis de M. Sping, de cet homme charmant. Je n'ai écouté que mon cœur, & j'ai fait la réponse que vous allez lire.

Réponse.

« A mes genoux, Monsieur Sping. Ah! levez-vous, levez-vous, pour recevoir dans vos bras cette femme que vous aimez & qui vous adore. Mais avant de vous unir à mon sort par des nœuds que la mort seule peut rompre, connoissez entièrement cet être infortuné que vous voulez élever jusqu'à vous.

Je ne tiens à personne dans l'Univers, par les liens du sang. Ma mère est morte en me donnant le jour, & ne m'a laissé que sa recommandation auprès d'une amie. C'est dans les bras de cette femme respectable, que j'ai trouvé tous les secours dont j'avois besoin. C'est elle qui m'a élevée avec la tendresse d'une mère. C'est elle qui auroit dû disposer de ce cœur qu'elle a formé. Mais le sort en a décidé sans son approbation. Il s'est donné au plus digne & au plus aimable des hommes.... Oui cher ami, il est à vous ce cœur qui ne connoît pas l'art de feindre.

Il eſt entièrement à vous, & pour toujours. J'aime à vous le répéter, parce que je ſuis sûre du plaiſir que vous aurez à l'entendre. Mais cette main que vous m'offrez, ce bien précieux qui feroit mon bonheur & ma gloire, ne feroit-il pas le tourment de vos parens ? N'aurois-je pas des regrets éternels de leur avoir déplu ? Ah ! je me haïrois, ſi j'étois jamais aſſez injuſte & aſſez ingrate pour leur cauſer le moindre déplaiſir.... Non je ne ſerai jamais à vous que de leur conſentement. Je ſerai votre amie, votre tendre & ſincère amie, quoiqu'il arrive ; je ſerai l'amie de vos parens. Ils m'aimeront comme leur enfant, quand même ils m'en refuſeroient le titre. Je leur en tiendrai lieu dans un temps où votre nouvel état vous éloignera d'eux. Je ſerai la conſolation de leur vieilleſſe ; & ſi je ſuis aſſez heureuſe pour retrouver mes amis du Déſert & les raſſembler tous ici, je paſſerai ma vie dans le ſein de la tendre amitié. Tous mes jours ſeront conſacrés à m'acquitter envers eux. Je ſerai contente,

ſi vous me conſervez le tendre attachement que vous avez pour moi, ſi je puis vous voir, & ne pas déplaire à l'heureuſe compagne qui vous eſt deſtinée.

Mes larmes qui inondent ce papier, vous prouvent ma foibleſſe & le prix du ſacrifice que je fais à la reconnoiſſance & à l'amitié ».

Je remis ce billet à M. Sping; lorſque nous nous retrouvâmes enſemble le matin, à l'heure du déjeûner. Il ſortit à l'inſtant, & nous envoya dire qu'il s'étoit ſouvenu de quelque lettre preſſée à laquelle il avoit à répondre; qu'il nous prioit de ne pas l'attendre. Nous déjeunâmes en effet & nous nous ſéparâmes ſans qu'il eût reparu.

Vous devinez, maman, ce qui m'occupa quand je fus rentrée chez moi. Les réflexions ſe préſentoient en foule à mon eſprit, & les plus vives inquiétudes affectoient mon cœur, quand on vint m'avertir que Madame Sping me prioit de paſſer chez elle... « Qui, Madame Sping, dis-je avec » beaucoup d'émotion ? mais je la quitte à » l'inſtant. Eſt-elle ſeule » M. ſon fils eſt

» auprès d'elle, me dit le domestique en s'en » allant ». Je le suivis, inquiète, agitée, tremblante, & pour augmenter mon embarras, je vis en entrant dans les mains de la mère, la lettre que je venois de remettre à son fils. A cette vue je tombai à genoux..... « Ah ! Madame, pardonnez, pardonnez.... »

Je ne pus dire que ces mots. J'étois suffoquée; j'étois prête à me trouver mal : mais cette bonne mère me prit dans ses bras.... « Viens, ma chère enfant; viens, » ma fille, embrasse ta mère & ton époux » ; & elle me présenta aussi-tôt son fils.

Ah ! maman, vous manquiez à cette scène de tendresse & d'amour. Mais je serois trop favorisée, si tout se réunissoit pour ma félicité.

Achevez d'écouter le récit de cette intéressante journée. Quand cette première émotion fut passée, Madame Sping me fit asseoir entre elle & son fils. Celui-ci prit une de mes mains qu'il baisa tendrement, en me demandant si je la lui donnois de bon cœur

Je lui préſentai l'autre, & dans le même inſtant je me précipitai dans ſes bras. Je lui dis que j'étois trop heureuſe de pouvoir, avec l'agrément de ſa mère, ſuivre le penchant de mon cœur.... « C'eſt vous qui » me la donnez, dit-il, en regardant cette » tendre mère, & me preſſant contre ſon » ſein ; vous me donnez plus que la vie : » ô mon adorable mère, recevez l'hom- » mage d'un cœur pénétré de la plus vive » reconnaiſſance... Levez-vous, mon fils, » dit-elle, j'aſſure mon bonheur, en fai- » ſant le vôtre. Remettez-vous & écoutez- » moi. Il eſt juſte que Mademoiſelle ſoit » inſtruite de ce qui vous regarde puiſque » la voilà aſſociée à votre deſtinée ».

Elle m'apprit ce que je ſavois déjà, le projet qu'ils avoient formé autrefois de marier leur fils, avec la nièce de M. Turnof. Elle eut la délicateſſe de paſſer légèrement ſur les grands biens que ſon fils perdroit, en refuſant ce parti. Elle me dit enſuite, ce que j'ignorois, que ſon mari étoit allé exprès à Batavia pour arran-

ger cette affaire avec les parens de ſa nièce ; que ce voyage s'étoit fait de concert avec l'oncle qui conſentoit à cet arrangement ; & que l'on eſpéroit que la fortune conſoleroit la Demoiſelle du refus qu'elle éprouveroit. Voilà, dit-elle où nous en étions quand mon mari eſt parti. Il me marque dans ſa dernière lettre que tout eſt arrangé à notre ſatisfaction ; que ſon fils eſt libre ; que malgré ce qu'il a cédé pour arranger cette affaire, ſon fils ſera encore aſſez riche pour offrir ſa fortune & ſa main, à l'aimable compagne que ſon cœur a choiſie ; qu'il eſpère à ſon retour la nommer ſa fille ; qu'il s'en réjouit d'avance & partage le bonheur de ſon fils.

Jugez, maman, comme le cœur de votre pauvre Ninette étoit ému & attendri, pendant ce récit. J'ai pris la main de Madame Sping ; je l'ai mouillée de mes larmes, & j'ai prié ſon fils de m'aider à reconnoître toutes les bontés que me prodiguoient ſes parens. J'ai ajouté que mes expreſſions ſeroient trop foibles, s'il ne ſe

joignoit à moi pour les faire agréer ; que je le priois d'être mon interprète & le garant de ma parfaite ſoumiſſion à leurs volontés.

« Soyez heureuſe & faites le bonheur » de mon fils ; c'eſt tout ce qu'il faut pour » combler nos vœux, m'a dit cette digne » mère. Allez, mes enfans, allez prendre » l'air dans le jardin pendant que je vais » écrire au papa ce qui vient de ſe paſſer » entre nous ». Je lui ai demandé la permiſſion de mettre un billet de ma main dans ſa lettre. Elle a eu la bonté de me dire qu'elle étoit enchantée que je l'euſſe prévenue, qu'elle avoit le deſſein de me demander cette atention pour ſon mari, & qu'elle étoit perſuadée que je lui ferois le plus grand plaiſir. J'ai paſſé chez moi pour écrire le billet que voici.

« Père tendre & généreux, recevez à vos pieds l'hommage du cœur reconnoiſſant de la pauvre Ninette que vous daignez nommer votre fille. Ce nom cher & flatteur fera ſa félicité & lui rappelera ſans ceſſe, que

c'eſt vous, vous ſeul qui l'avez ſauvée des périls où ſa fatale deſtinée l'avoit expoſée. Vous avez été mon protecteur, mon ami; & vous ſerez mon père, vous ſerez auſſi mon ſoutien, mon guide pour me rendre digne de l'époux que vous me donnez. Vous & votre tendre épouſe, conduirez mes pas dans ma nouvelle carrière. Vous me formerez pour ce monde où je vais vivre, & j'apprendrai à mériter vos bontés, en m'appliquant à vous imiter tous deux dans la pratique de la vertu, de cette vertu douce & aimable qui répand autour d'elle la joie & le bonheur, & qui fait le charme & l'union de votre tendre famille. Ce ſont les vœux de votre reſpectueuſe & reconnoiſſante Ninette ».

Je pliai ce billet, & le remis à Madame Sping. J'allai enſuite retrouver ſon fils qui m'attendoit dans le jardin. Je goûtai, pour la première fois, en allant à lui ce plaiſir d'une ame pure qui peut ſe livrer ſans ſcrupule à ſes tendre mouvemens.... Le voilà, diſois-je, en l'appercevant de loin ſous un

berceau de lilas, le voilà, ce mortel charmant que mon cœur ne rougit plus d'aimer. . . . Ah! qu'ai-je dit? J'en aurois toujours fait mon unique félicité: mais sans le consentement de ses parens qui vont nous unir, j'aurois été forcée de cacher mon amour. Quelle dure loi je m'étois imposée! Ah! il m'auroit fallu le fuir, pour pouvoir l'exécuter.

« Mais que vois-je? pourquoi cette rê-
» verie profonde où je vous trouve plon-
» gé? — Ah! ma tendre amante, m'a-t-il
» dit, en levant sur moi ses yeux pleins
» de larmes, pardonnez un moment de
» douleur dont vous êtes seule la cause.
» En m'occupant de mon bonheur, je
» n'ai pu m'empêcher de penser au
» malheur qui m'accableroit, si je venois
» à vous perdre ou si ma mort.... Mais
» éloignons ces funestes pensées. Viens
» dans mes bras, viens, ma tendre épouse,
» viens ranimer mon cœur par la douce
» chaleur du tien. Qu'ils s'unissent pour
» ne se séparer jamais. Dis-moi que tu

» m'aimes, répète cent fois le serment
» d'être à moi, toujours & uniquement
» à moi. --- Ah ! je te le jure cher amant.
» Oui je t'aime ; je fais mon bonheur
» & ma gloire d'être à toi, entièrement
» & uniquement à toi. Je voudrois sceller
» ce serment de mon sang ».

Je fis plus encore, maman. Je découvris le secret de mon ame à ce digne amant, je lui avouai naïvement mon penchant pour lui & mes plaintes secrètes sur les loix du cruel honneur, qui me condamnoient à ne lui faire jamais connoître mes sentimens.
« Je n'osois, lui dis-je, me livrer qu'en
» tremblant, aux impressions douces &
» agréables que votre présenc em'inspiroit.
« Je rougissois cent fois le jour de ma foi-
» blesse. Je demandois à l'Être tout-puis-
» sant de n'aimer que celui qu'il me des-
» tinoit pour époux. Ah ! j'étois bien loin
» de penser au bonheur qu'il me réservoit,
» quand vous m'avez déclaré votre amour
» & offert votre main. --- Charmante
» Ninette, dit-il, en m'interompant,

» ton ame eſt bien peinte dans ces beaux
» yeux que j'adore. Ce ſont eux qui
» m'ont appris mon bonheur. Ils m'ont
» dit que j'étois aimé, avant que ta bou-
» che le prononçât. Ah! ils ſeront tou-
» jours pour moi, l'interprète de ton
» cœur. Faſſe le Ciel qu'ils ne répandent
» jamais des larmes, que de tendreſſe &
» d'amour »!

Ces idées noires & funeſtes, les ſoupirs qui s'échappoient malgré lui, de ſon cœur oppreſſé, auroient dû m'avertir du malheur dont j'étois menacée. Mais ma joie ne me permettoit de remarquer dans toutes ces différentes expreſſions, que l'enthouſiaſme d'un cœur enivré d'amour. Eh! comment aurois-je pu deviner ce dont je n'avois pas la moindre idée. Connoiſſois-je ces loix barbares que l'honneur preſcrit? Savois-je que le plus honnête & le plus ſage des hommes devient ſouvent la victime d'un inſenſé, qui, ſous quelque prétexte que ce ſoit, a le droit d'attaquer des jours précieux à une famille, à des amis, à l'Etat?

Hélas ! je ne m'en doutois pas, & je voudrois toujours l'avoir ignoré.

Dans tout le reste de la journée M. Sping ne montra plus que de la tranquillité & du contentement. Nous eûmes Madame London & son mari à souper. On leur apprit que notre mariage étoit arrêté. Cette charmante femme ne pouvoit se lasser de me témoigner le plaisir qu'elle avoit, de me nommer sa sœur. « Voilà mes souhaits » accomplis, me disoit-elle. Après mon » mariage je ne desirois plus rien que la » réussite du vôtre avec mon frère. Grace » à Dieu, le voilà heureux ». Elle remercioit sa mère d'avoir si volontiers, donné son consentement à une union si bien assortie. Enfin elle laissa à peine le temps à son mari de dire deux mots, tant sa joie étoit vive.

La soirée se passa fort gaiement. Comme Monsieur & Madame London couchoient à la maison, la maman nous permit de rester ensemble après qu'elle se fut retirée.

Je voudrois pouvoir vous rapporter en

entier l'entretien que nous eûmes, mais vous le devinez ſans peine, vous qui ſavez aimer; vous, maman, qui avez ſu diſtinguer l'homme le plus aimable & le plus digne d'eſtime, pour vous unir à lui. Si vous avez quelquefois tremblé pour ſes jours, vous tremblerez pour les miens, en apprenant ce qui me reſte à vous dire de cette journée ſi intéreſſante pour moi. J'étois loin de penſer à l'affreux évènement qui l'a terminée. J'aurois pu cependant le prévoir ſi je n'avois été trop préoccupée. J'aurois dû remarquer le frémiſſement & le trouble de M. Sping, en me diſant peut-être le dernier adieu. Hélas! il ne pouvoit me quitter. Il revenoit après avoir fait quelques pas. Il prenoit mes mains & celles de Madame London; il nous embraſſoit toutes deux, en nous priant de nous aimer toujours comme de bonnes & de tendres ſœurs.

Je n'eus aucun ſoupçon alors. Mais j'emportai dans mon ame une ſenſation pénible. J'entendis frapper à ma porte, une

heure après que je me fus retirée. Mon effroi redoubla quand je distinguai Madame London qui m'appeloit d'une voix altérée. Elle me paroissoit très-agitée, & me prioit en grace de lui ouvrir promptement.... « Quel malheur vient-on m'annoncer, » m'écriai-je en me levant précipitamment? » Ah! grand Dieu conserve les jours de » mon amant. --- Calmez-vous, calmez-» vous me dit cette tendre sœur, en en-» trant dans ma chambre. --- Que je me » calme quand je vous vois au désespoir! » Ah! quel malheur me faites-vous pres-» sentir? M. Sping, votre frère...... -- » où est-il »? .... Un ruisseau de larmes que je vis couler sur ses joues, furent sa réponse.... « Ah! je l'ai perdu ».

A ces mots je tombai dans ses bras sans connaissance. Lorsque je sortis de cet état, je me trouvai dans mon lit sans savoir comment j'y avois été portée. Mon malheur se présenta tout entier à moi quand j'ouvris les yeux.... « Quoi je vis » encore! Ah! laissez-moi, laissez-moi,

» dis-je à une femme-de-chambre qui me
» préſentoit quelque choſe. Je n'ai plus
» qu'à mourir ».

M. London qui attendoit pour me parler, que je puſſe l'entendre, s'approcha de mon lit; & après avoir renvoyé la femme-de-chambre qui me ſervoit, il me dit qu'il venoit m'apporter de bonnes nouvelles... « Ah! cher frère, m'écriai-je en lui tendant la main. Ayez pitié de moi. Dites-moi s'il eſt encore vivant, & ſi je le reverrai? --- Oui, il eſt vivant, oui, charmante Ninette; & il vous aime plus que jamais. Calmez-vous, vivez pour lui. --- Mais dites-moi ſi je puis le voir; où eſt-il? Que lui eſt-il donc arrivé? --- Je vous le dirai quand vous ſerez plus tranquille. En attendant liſez ce billet qu'il a écrit de ſa main, & qu'il m'a chargé de vous remettre ». Je baiſai la main qui me préſentoit ce billet. J'en reconnus l'écriture & je lus ce qui ſuit.

« Raſſure-toi, chère amante, je vis pour t'aimer & pour t'adorer. Pardonne-moi le chagrin.

chagrin que je t'ai causé. C'eſt le ſeul que tu éprouveras jamais de ma part. Un mot de réponſe, ma tendre amie, deux lignes de ta main feront le baume le plus ſalutaire pour ma plaie. Elle eſt légère. Elle m'empêche cependant d'aller me jeter à tes pieds.

Mon frère t'apprendra le reſte de cette fâcheuſe avanture que je n'ai pu te communiquer.... Adieu, ma tendre amante, mon épouſe chérie. On ne me permet pas d'en dire davantage ».

« Il eſt bleſſé, dis-je en regardant » M. London. Où eſt-il ? Menez-moi près » de lui. Je veux le voir, je veux voir ſa » bleſſure, ſoigner ſa plaie..... Ah ! il » ſouffre, & je ne ſuis pas auprès de lui » pour le conſoler, pour partager ſa dou- » leur. -- Mademoiſelle, écoutez-moi un » moment. Ayez confiance en moi, me dit » ce bon frère. » Il m'apprit que c'étoit une affaire d'honneur qui avoit forcé M. Sping à ſe battre avec un de ſes amis. -- « Avec un » ami, m'écriai-je » ! Il me fit friſſonner

quand il m'expliqua ce que c'étoit que cet honneur barbare, & ces loix contradictoires qui défendent & autorisent ces combats inhumains. Enfin il me dit que c'étoit avec M. Harture que M. Sping s'étoit battu; que j'étois la cause de leur querelle; que le premier étoit blessé grièvement; & il me fit entendre que si la blessure tournoit mal, M. Sping seroit obligé de s'éloigner pendant quelque temps; qu'il seroit aisé d'obtenir sa grace, parce qu'il n'avoit aucun tort; mais qu'il falloit qu'il se tint caché, en attendant l'événement.....

« Et cette pauvre mère, demandai-je, » fait-elle? ».... Il m'interrompit en disant qu'elle savoit tout, que sa femme étoit auprès d'elle, qu'elle ne m'avoit quittée que pour courir à sa mère, parce que sa sonnette lui avoit fait croire qu'elle avoit pu entendre quelque chose capable de l'inquiéter... « Hélas! c'est moi qui » lui cause ce chagrin, & je ne suis pas à » ses pieds pour lui en demander pardon....

» Ah! permettez que je me lève. --- Oui,
» Mademoiſelle, je vais vous laiſſer, mais
» à condition que vous n'irez pas dans la
» chambre de Madame Sping. Elle ne veut
» pas vous voir qu'elle ne ſoit un peu plus
» calme. --- J'obéirai, quoiqu'il m'en
» coûte, lui dis-je. Mais chargez-vous
» donc de faire ma paix avec elle. Priez-la
» de m'aimer. Elle eſt ſi bonne; j'eſpère...
» oui, dites-lui que j'eſpère qu'elle me
» rendra ſon amitié, ſa tendreſſe, malgré le
» chagrin que je lui cauſe. --- Soyez tran-
» quille; elle n'a pas ceſſé de vous aimer,
» cette bonne mère. Elle vous plaint; elle
» voudroit vous voir. Mais elle craint l'at-
» tendriſſement que vous lui cauſeriez;
» elle a beſoin de calmer ſon ame déjà fort
» agitée. -- Et la pauvre Sophie, que fait-
» elle? -- Sophie ne fait rien. Elle dort
» tranquillement. -- Heureux âge où les
» paſſions n'ont pas encore d'empire ſur
» l'ame..... Et ce pauvre malade; n'al-
» lez-vous pas retourner auprès de lui,
» Monſieur London? ne me direz-vous

„ pas où il eſt avant de me quitter.
„ -- Non, Mademoiſelle, je ne vous le
„ dirai pas: je ferai tout ce que vous m'or-
„ donnerez, quand vous ne me comman-
„ derez pas de révéler le ſecret de mes amis.
„ --- Eh bien, apprenez-moi au moins,
„ s'il eſt bien logé, bien ſervi, s'il a les
„ ſecours néceſſaires dans l'état où il ſe
„ trouve? --- Je vous donne ma parole
„ d'honneur que je vous dirai la vérité.
„ Il eſt bien logé, bien ſoigné. Il a auprès
„ de lui le meilleur Chirurgien du pays,
„ qui ne le quittera pas avant que ſa bleſſure
„ ne ſoit entièrement guérie. --- N'eſt-il
„ réellement bleſſé que légèrement? .....
„ Ah! Monſieur London, vous me rendez
„ la vie. Que je vous ai d'obligations pour
„ votre complaiſance!

„ Vous ajouterez encore à ma recon-
„ noiſſance, ſi vous voulez bien vous
„ charger de ma réponſe. --- Je ſais
„ trop le plaiſir qu'elle va procurer à
„ notre ami, pour oſer retourner au-
„ près de lui, ſans lui porter cette

» consolation. Je vais vous laisser écrire » pendant que je passerai chez ma belle-» mère ».

Il sortit, & voici ce que j'écrivis à M. Sping.

« Il est donc vrai, cher & tendre ami, que vous avez échappé au monstre qui en vouloit à vos jours. Quoi ! ce perfide a osé porter ses mains criminelles sur vous ; il n'a pas frémi de crainte & d'horreur. Il n'a point senti son ame attendrie, en pensant au cruel désespoir qu'il alloit causer à une famille entière, à vos amis, à lui-même. Peut-être son cœur barbare n'auroit pu étouffer ses remords. Rien n'a pu l'arrêter que le courage d'un ami généreux qui n'a frappé qu'à regret, ce tigre altéré de son sang & sensible uniquement aux coups qui l'ont mis hors de combat. Il a bien mérité cette vengeance.

Mais vous, cher amant, qu'il a blessé, qu'il a cruellement outragé ; que lui aviez-vous fait pour exciter cette haine qui a failli à nous être si funeste ? si c'est moi, comme

on le dit, qui ai causé ce malheur; pourquoi m'a-t-il épargnée?... Mais que dis-je? Il m'a blessée plus cruellement en s'adressant à vous. Ah! comment supporter la cruelle situation où je me trouve? Éloignée de vous, ignorant où vous êtes, je ne peux vous être d'aucun secours. Seule, isolée dans ma chambre, je ne puis voir mes amis, les consoler, partager leur douleur.

Ah! cette cruelle idée me désespère. Mais est-ce à moi de me plaindre, tandis que vous souffrez, & que votre bonté pour moi, n'est occupée qu'à me rassurer?... Avec quelle douceur tu me consoles, cher amant; tu m'as rendu la vie, en m'apprenant que la tienne étoit en sûreté. Ah! que j'ai embrassé de bon cœur, celui qui m'a présenté ce gage précieux de ton existence & de ton amour! tu vis pour moi, tu vis pour m'aimer. Ah! conserve cette vie qui m'est plus chère que la mienne.

Cher amant, que ton état m'attendrit & me touche! je te vois pâle, abattu dans

ce lit de douleur où tu souffres sans te plaindre, & sans accuser personne du malheur de ton sort. Que je voudrois l'adoucir ce cruel sort qui nous sépare! Ah, si j'étois près de toi! mes attentions continuelles avanceroient peut-être ta guérison; je m'en flatte au moins; & je ne souffre que plus impatiemment l'impossibilité où je suis de te prouver mon tendre amour.

J'entends ton beau-frère.... Adieu, adieu, je t'embrasse comme je t'aime ».

M. London est parti, après m'avoir bien assurée que j'aurois le lendemain des nouvelles de notre cher malade. J'ai passé bien tristement la journée; je ne suis pas sortie de ma chambre, & je n'ai vu que Madame London & la petite Sophie. Pour me consoler de ne pas être avec leur tendre mère, elles venoient à tout moment me donner de ses nouvelles; elles me rapportoient tout ce qu'elle disoit d'obligeant pour moi.

Ah! maman, il n'y a que vous qu'on puisse comparer à cette digne femme. Non-

ſeulement elle me pardonne la part que j'aie eue à ce malheureux évènement; mais il ſemble que je ne lui en ſois que plus chère. Elle craint tant que je ne ſoupçonne le contraire, qu'elle redouble d'attention & de tendreſſe pour moi. Elle eſt venue le lendemain matin me trouver dans mon lit. On m'avoit dit de ne pas lui montrer trop d'attendriſſement. Mais je n'ai pu en l'embraſſant lui cacher mes larmes. Elle a pleuré auſſi pendant quelques inſtans. Quand cette effuſion de nos cœurs a été paſſée, elle m'a dit qu'elle venoit auprès de moi pour calmer l'impatience où elle étoit d'avoir des nouvelles de ſon fils. « Ce » qui me déſole, a-t-elle ajouté, c'eſt » que je ne ſais pas plus que vous, où il » eſt caché. Je me doute bien pourquoi » on m'en fait un ſecret. On a craint que » je n'allaſſe le trouver; mais on a tort. » Je ſais me plier aux circonſtances. Je » n'aurois pas riſqué de compromettre » mon fils. Au reſte, je les pardonne tous, » pourvu qu'il ſoit bien. C'eſt tout ce que

» je veux. -- Ah! Madame, vous con-
» noiſſez bien vos enfans, quand vous ne
» les ſoupçonnez que de craindre l'excès
» de votre tendreſſe pour eux. -- Je n'ai
» qu'à m'en louer, a-t-elle dit. Je
» leur dois ce que je fais. Je crois qu'ils
» m'aiment. Cette ſeule idée fait mon
» bonheur, & me dédommage bien des
» ſoins que j'ai pris pour leur éducation.
» Voilà les premières larmes que mon fils
» me fait répandre. -- Il ne faut pas les
» lui reprocher, Madame, c'eſt moi, c'eſt
» ma malheureuſe deſtinée qui les cauſe.
» -- Je ne fais de reproches à perſonne, ma
» chère enfant; je ſais que ce n'eſt pas votre
» faute; ſi ce perfide, ce cruel Harture vous
» aime, vous avez bien fait ce qu'il falloit
» pour l'éloigner de vous, & ne lui laiſſer
» aucune eſpérance de vous plaire.

« Vous voyez que je ſuis plus inſtruite
» que vous ne penſiez, a-t-elle ajouté, en
» voyant l'étonnement que me cauſoit ce
» qu'elle venoit de me dire. Je ſais tout.
» Croyez-vous que je n'aie pas examiné

» votre conduite, quand j'ai vu que mon
» fils s'attachoit à vous. Rien ne m'a
» échappé, & vous avez vu le réſultat de
» mes obſervations. --- Ah ! Madame,
» ſi vous pouviez pénétrer juſqu'à mon
» cœur, vous verriez qu'il ſent bien le
» prix de vos bontés, & qu'il déſire bien
» vivement de pouvoir les mériter. -- Je
» connois votre cœur, m'a dit Madame
» Sping. Il eſt tel, que je me félicite tous
» les jours de la conquête que nous en
» avons faite. Je bénis le jour où vous êtes
» arrivée ici. Vous ne ſavez pas, ma chère
» enfant, le bien que vous nous avez fait,
» en nous conſervant un fils que nous ché-
» riſſons, mon mari & moi. Hélas ! nous
» l'avons vu prêt à nous échapper. C'eſt
» vous qui nous l'avez rendu, c'eſt vous
» qui l'avez ramené à ſes devoirs. C'eſt
» pour vous plaire, c'eſt pour vous mé-
» riter, qu'il a quitté une ſociété frivole &
» dangereuſe qui l'auroit inſenſiblement
» entraîné loin de nous ».

Elle en étoit là quand M. London eſt

arrivé avec un air de ſatisfaction, qui nous a d'abord annoncé les bonnes nouvelles qu'il nous apportoit.

« Je ſuis chargé de vous embraſſer » toutes deux, pour le malade qui ſe por- » tera bientôt auſſi bien que moi, a-t-il » dit en entrant. » Il nous a donné enſuite un détail bien circonſtancié & bien ſatisfaiſant de l'état de M. Sping; & il a fini par nous aſſurer que ce tendre amant pourroit ſortir dans trois ou quatre jours, ſi la bleſſure de M. Harture continuoit d'aller auſſi bien qu'elle alloit. Il m'a donné une lettre, & il en a remis une autre à la bonne maman. Elle a pris tout de ſuite ſon gendre par le bras, en diſant qu'il falloit me laiſſer libre. Ils ſont ſortis enſemble, & moi, j'ai lu, avec le plus grand empreſſement & la joie la plus vive, la lettre qui ſuit.

LETTRE DE M. SPING LE FILS.

« Comment te peindrai-je, ma tendre amante, le plaiſir que ta lettre m'a cauſé. Ah! elle eſt ſur mon cœur, cette lettre

charmante, dans laquelle tu me donnes tant de marques de tendresse & d'amour. Je ne l'en tire que pour la baiser & pour la lire. Elle fait mes délices & ma consolation.

Comme tu es adorable quand tu laisses aller ton cœur, ma bonne amie! Ah! ne le contrains jamais. Il s'exprime si bien. C'est l'amour même qui t'a inspiré cette lettre si touchante, qui peint avec tant de vérité la situation de ton ame agitée par des sentimens tendres & douloureux.

Que London m'a affecté, quand il m'a rapporté l'état d'anéantissement où il t'a trouvée! J'en frémis encore: c'est pour moi que ton ame sensible & douce a éprouvé des regrets plus cruels que la mort dont tu m'as cru la victime: je l'ai prévu ce fatal moment; mais je n'ai pu l'éviter. Je n'ai pu même t'y préparer en te l'annonçant. Ah! tu ne sauras jamais ce qu'il m'en a coûté, en m'arrachant de tes bras pour aller à ce funeste rendez-vous.

Mais écartons ce souvenir. Ta présence

le fera difparoître. Un feul de tes regards, un mot de ta bouche effaceront pour jamais l'impreffion cruelle que j'ai fentie en te difant adieu. Qu'il me tarde d'être à tes genoux, ma tendre amante, pour te demander le pardon de ma faute. Je l'efpère de ta bonté. Mais je voudrois l'entendre prononcer par cette bouche divine qui doit me donner un baifer. Eft-il bien vrai, ma charmante amie, eft-ce bien toi qui me l'as promis ce baifer délicieux? Garde-moi cette promeffe de ton amour pour l'heureux moment où je te reverrai. Conferve-moi tes tendres fentimens que tu m'as fi bien exprimés. Daigne m'écrire encore avant le moment où je ferai libre d'aller t'en marquer ma reconnoiffance, par les tranfports du plus tendre amour.

En commençant ma lettre, je voulois te parler de ma fanté, & je n'ai parlé que de l'amour que tu m'as infpiré. London pourra te raffurer fur mon état. Je me porte bien; mais je t'aime encore mieux.

Adieu, mon amie, mon époufe. On me preffe de finir, & je ne voudrois pas te quitter. Je ferois au défefpoir fi je n'avois ta lettre pour me confoler... Adieu, ma charmante, mon adorable Ninette ».

Je n'ai répondu que deux lignes à cette lettre fi agréable pour moi. M. London a été obligé de repartir fur le champ, & je n'en ai pas été fâchée. Je n'avois pas dans ce moment, l'efprit affez libre pour écrire long-temps. Vous en allez juger, maman, avec votre indulgence ordinaire pour votre pauvre Ninette. Vous ne pourriez imaginer les circonftances où je me trouve aujourd'hui. Elles demanderoient peut-être plus d'art & plus de circonfpection dans ma conduite avec M. Sping. J'aurois peut-être dû lui cacher les fentimens qu'il m'a infpirés, ou au moins ne les lui laiffer qu'entrevoir, jufqu'au jour de notre mariage. Je n'aurois pas dû lui écrire, fi j'en crois les hiftoires que l'on m'a racontées & celles que j'ai lues depuis que je fuis ici.

Je rougis quelquefois, lorfque j'entends

prononcer ma condamnation par des femmes respectables, qui blâment beaucoup les jeunes personnes qui ont la foiblesse d'avouer leur penchant à l'homme qu'elles préfèrent; à moins que leur père ou leur mère ne les y autorise. Jamais, disent-elles, une fille bien née, ne doit se permettre d'écrire à un homme, sans le consentement de ses parens. Hélas! me dis-je alors à moi-même, je n'en ai pas de parens; mais j'ai quitté des amis qui m'en tenoient lieu, qui m'auroient instruits de tout cela, si j'étois restée avec eux.... Pardon, maman, mais tout en faisant ces réflexions, en vous regrettant, en étant fâchée de vous avoir quittée, je bénis l'heureux moment où j'ai conçu le dessein de venir ici. C'est le Ciel, c'est mon bon Ange qui m'y ont conduite.

Ah! je ne m'en repentirai jamais. Non, jamais M. Sping ne me reprochera de lui avoir montré sans détour & sans feinte, mes tendres sentimens. Ce ne sera jamais pour lui une raison de me mépriser, quand même il cesseroit de m'aimer.

Mais pourquoi ces réflexions qui attriſtent mon cœur, & me font répandre des larmes? Pourquoi ces craintes mal fondées, & cette injuſte défiance que je rougis de m'avouer à moi-même? Ah! maman, je vais vous le dire. C'eſt le réſultat d'une lecture qui m'a occupée une partie de la nuit; de l'hiſtoire d'une pauvre fille, trahie par ſon amant; une honnête & charmante fille, bien élevée, à laquelle on n'avoit à reprocher que trop d'amour pour un ingrat. Il a été aſſez lâche pour l'abandonner. Ses parens l'ont déterminé à en épouſer un autre, comme plus convenable à ſon état, & à ſa condition. La deſtinée de cette malheureuſe m'a d'autant plus affectée, qu'elle a quelque rapport avec la mienne. Elle eſt comme moi, ſans parens..... Comme moi, ai-je dit. Ah! ce n'eſt que depuis cette fatale lecture que je connois la condition mépriſable où je ſuis née. Je n'avois jamais cru juſqu'alors, que j'aurois à rougir d'une faute qui n'eſt pas la mienne, & qu'il n'étoit pas en mon

pouvoir

pouvoir d'éviter. Mais ſi c'eſt une tache, une flétriſſure pour l'être malheureux qui en eſt la victime, je devois donc reſter au fond des bois. Hélas ! je devrois peut-être y retourner... Mais, où aller ? oſerai-je paroître devant vous ? oſerai-je me compter pour quelque choſe dans votre honnête famille ? Ah ! je ne croirai jamais à cette abſurde chimère. Non, je ne me croirai jamais un objet mépriſable tant que je n'aurai pas à rougir de moi-même. La pureté de mon cœur & l'honnêteté de mes ſentimens, feront mes titres ; je n'en connois point d'autres.

Mais comment M. Sping, ſes parens ſur-tout, ont-ils paſſé ſi légèrement, ſur une choſe que l'on traite avec tant de rigueur dans le monde ? Ne m'auroient-ils pas compriſe, lorſque je leur ai dit que je n'avois point de parens ? Auroient-ils cru que la mort ſeule m'en a privée ? Cette réflexion ſe fortifie d'autant plus dans mon eſprit, que j'ai eu moi-même cette idée, juſqu'au moment où vous m'avez appris

que ma mère n'avoit jamais eu de mari. Ce que vous me confiâtes alors ne me fit aucune impreſſion. Je n'avois aucune idée de l'injuſte préjugé des hommes pour les naiſſances illégitimes: vous ne m'en aviez jamais parlé, maman, apparemment par délicateſſe & par bonté pour moi. Je vous en remercie, quoique mon ignorance m'ait peut-être compromiſe avec des perſonnes que j'eſtime. Elle pourra me coûter bien des larmes.

Ah! comment m'y prendrai-je pour expliquer ce mal-entendu? Je ne le puis qu'en me dégradant aux yeux de cette femme reſpectable qui m'a reçue dans ſes bras, m'a nommée ſa fille & m'a fait embraſſer ſon fils, en l'appelant mon époux... Ah! je n'abuſerai pas de leur ignorance ſur ma condition.... Non, ils me connoîtront. Ils me croiront quand je leur avouerai, dans la ſincérité de mon cœur, que je ne me connoiſſois pas lorſque j'ai conſenti à entrer dans leur famille, que je ne ſavois pas que je portois dans mon ſang, l'ignominie

de ma malheureuſe mère. Ah! qu'elle eſt heureuſe d'être, par ſa mort, à l'abri de la cenſure publique, du déshonneur & du chagrin que ma naiſſance lui auroit cauſés! Mais pourquoi ne m'a-t-elle pas entraînée avec elle dans le tombeau? Pourquoi ſuis-je reſtée ſeule ſur la terre? Hélas! pour expier le crime d'un père cruel qui l'avoit ſéduite, & peut-être abandonnée. Quel triſte ſort, grand Dieu! Ah! pardonne, chère ombre de ma mère; pardonne les plaintes de ta déplorable fille. Le déchirement de ſon cœur la rend peut-être injuſte & criminelle envers les auteurs de ſes jours.

Madame Sping m'envoie prier de paſſer à l'inſtant chez elle. Ah! grand Dieu, inſpire-moi ce que je dois lui dire!.... Mais elle-même que me veut-elle? auroit-elle quelque inquiétude pour ſon fils.

J'ai oublié de vous dire, maman, que le père de M. Harture demandoit à parler à M. London ce matin, lorſqu'il eſt parti ſi précipitamment. On dit que c'eſt un très-honnête homme. Cela me raſſure. Il

doit être capable de rendre justice à M. Sping, & de blâmer son fils dès qu'il sera instruit. Je plains ce bon & digne père. On lui a appris à son arrivée à Achem, le fâcheux état où étoit son fils, il y a deux jours. On dit qu'il est venu de Londres, exprès pour le disposer à un mariage qu'il a bien à cœur de faire réussir.

Mais je cours voir de quoi il s'agit. Je ne parlerai pas de ce qui me regarde, parce que je n'ai pas encore bien pris mon parti sur ce que je dois dire; & je ne sais à qui m'adresser. J'attendrai peut-être le retour de M. Sping, je veux dire de M. Sping le fils. Ce sera peut-être à lui que je me confierai. Je lui écrirai une lettre en sortant d'ici; si j'ai assez de courage pour exécuter le projet que je médite, ma mort sera le fruit de mon cruel sacrifice.

XIVe LETTRE.

Il y a deux jours que je ne vous ai écrit, maman; depuis long-temps je ne sais plus où j'en suis pour la date de mes papiers;

mais je ne vous en rendrai pas moins compte de tout ce qui m'arrive. Quand je vous ai quittée la dernière fois, c'étoit pour aller trouver Madame Sping. Elle m'attendoit avec ses deux filles, Madame London & la petite Sophie. La première, en me voyant arriver, a sauté à mon cou, & m'a dit que l'on avoit de bonnes nouvelles à m'apprendre. Sophie s'est jetée aussi dans mes bras, & la bonne maman m'a reçue dans les siens.... « Venez, ma » chère enfant, m'a dit cette tendre mère » venez partager la satisfaction d'une fa- » mille qui s'honore de vous compter » parmi les siens, & dont vous avez cap- » tivé tous les cœurs ».

Concevez-vous, maman, l'effet que ces expressions flatteuses ont dû faire sur mon ame humiliée & flétrie par l'idée de ma naissance ignominieuse.

Hélas! je n'ai su que répondre, j'ai baissé humblement mon front sans oser lever les yeux sur ces femmes estimables, que je me reprochois d'avoir trompées.

« Voici une lettre, m'a dit Madame
» Sping, qui me fait eſpérer que nous
» aurons bientôt le plaiſir de voir mon
» fils parmi nous. Il pourra ſe montrer
» hardiment par-tout ».

Elle a lu enſuite ce que je tranſcris.

LETTRE DE M. LONDON.

Ne pouvant, Madame, aller dans ce moment auprès de vous, pour vous rendre compte du réſultat de la viſite du Lord Harture, je vais avoir l'honneur de vous en donner un précis, en attendant un détail plus circonſtancié.

Il n'y a rien de plus honnête que le procédé de Milord. En entrant auprès de mon beau-frère, il lui a tendu la main & lui a dit qu'il venoit lui demander pardon pour ſon fils, qu'il l'eſpéroit de ſa bonté & de leur ancienne amitié.... « Il a tort, a-t-il
» dit, ſans attendre de réponſe. Je l'ai con-
» damné ſur ſon ſimple expoſé. J'ai fait
» plus; je l'ai fait convenir de ſa faute. Il
» ſe repent de ſon étourderie, & ſur-tout

» d'avoir offensé la jeune Dame qui a fait
» le sujet de votre différent.

» Cela suffit, a dit M. Sping, en em-
» brassant le Lord; portez à votre fils
» ce gage de mon amitié; agréez les assu-
» rances de mon respectueux dévouement,
» & les regrets sincères que j'ai du chagrin
» que cette malheureuse affaire a dû vous
» causer ».

Il s'est ensuite informé avec beaucoup d'intérêt, de la santé du jeune Harture; il a dit qu'il iroit dès demain le visiter s'il étoit libre de sortir... « Rien ne vous en
» empêche, a dit Milord; votre affaire
» n'est pas ébruitée. Le Vice-Roi que j'ai
» vu ce matin n'en étoit pas encore instruit.
» Je l'ai prévenu, afin qu'il soit en état de
» répondre à ceux qui lui en parleront.
» C'est un très-galant homme. Il voit cette
» affaire-ci comme elle doit être vue; c'est-
» à-dire, comme une étourderie de jeunesse.
» Je vous conseille, a-t-il ajouté, de lui
» faire une visite, dès que votre santé vous
» permettra de sortir. Mon fils va fort

» bien. Il sera en état de venir lui-même
» dans quelques jours, vous réitérer ses
» excuses, & vous assurer de son atta-
» chement pour vous & pour votre fa-
» mille. Le cas qu'il en fait, & le bien
» qu'il m'en a dit, me font désirer de la
» connoître. Je vous prierai à votre pre-
» mière sortie, de me présenter chez vous.
» D'ailleurs je suis fort curieux de voir la
» Dame française dont l'on vante la beauté ».

Voilà à peu-près la conversation du Lord, & la fin de la lettre de M. London qui nous invite tous à n'avoir plus aucune inquiétude.

J'ai pris sur moi autant que j'ai pu, pour montrer de la gaieté. Je suis satisfaite de voir cette affaire terminée aussi heureusement. Mais je ne sens pas au fond de mon cœur, cette joie vive & pure dont je devrois jouir. Quoi! à la veille de revoir cet homme charmant que j'adore, de l'entendre me renouveler les assurances du plus tendre amour; mes larmes inondent mon visage. Quoi! je suis triste, & tous mes amis sont

dans la joie. Ah! fatalité de mon ſort, cruels préjugés que je déteſte, où me réduiſez-vous? Faut-il donc, pour me conformer à cet honneur chimérique que je ne comprends pas, renoncer à tout ce qui peut m'attacher à la vie, attriſter mes amis en les abandonnant; déchirer le cœur de l'amant le plus tendre, le plus noble & le plus généreux... Non, je n'aurai jamais cette cruauté héroïque dont je ne fais aucun cas.

Mais que ferai-je? que deviendrai-je? comment ſoutiendrai-je les regards d'un amant accoutumé à lire dans mes yeux, mes plus ſecrètes penſées? pourrai-je lui cacher ma peine? n'aurai-je pas néceſſairement un air contraint & embarraſſé en ſa préſence? que penſera-t-il ſi je l'évite? ne ſera-t-il pas en droit de ſoupçonner mon cœur d'indifférence? Ah! qu'il me connoiſſe, & qu'il me juge! C'eſt dans ſon ſein que je dois dépoſer ce ſecret qui pèſe tant à mon cœur. Je n'ai point de meilleur, de plus ſincère ami. C'eſt à lui,

à lui ſeul que je dois toute ma confiance. Il me ſaura gré de ma ſincérité. Il me plaindra, ſi les obſtacles qui s'oppoſent à notre union ſont invincibles. Il ſaura, mieux que perſonne, l'effet que produira ſur ſes parens l'explication que j'ai à leur donner de ma malheureuſe deſtinée. Il adoucira mon ſort, s'il me conſerve ſon eſtime & ſon amitié. Ce ſera déſormais mon unique ambition, & le ſeul deſir de mon cœur.

Adieu, maman, plaignez votre pauvre Ninette, qui, pour ſurcroît de peines, ne reçoit point de vos nouvelles ni de celles du Commiſſionnaire qu'elle vous a envoyé. Je n'entends point non plus parler de M. Suple. Hélas! tout me manque dans ma détreſſe! Adieu, adieu. Je vous dirai demain les ſuites de toutes ces réflexions, quand j'aurai vu l'arbitre de mon ſort. Il ſera toujours, quoiqu'il en arrive, l'ami de mon cœur.

XVe LETTRE.

Je l'ai vu, maman, ce digne & tendre ami.

Il eſt arrivé à la maiſon ce matin ſur les onze heures, ce mortel chéri de ſes parens. J'étois alors dans le jardin où j'étois allée après le déjeûner, pour prendre l'air & calmer un peu l'agitation de mon ame. Je rêvois triſtement, ſous le même berceau où quelques jours auparavant, j'avois reçu les témoignages ſacrés du plus tendre amour. Hélas! diſois-je, il faut y renoncer & le déclarer à l'amant dont j'aurois dû faire le bonheur. Dans quelle douce eſpérance ne va-t-il pas reparoître à mes yeux? Il ne ſent à préſent que le plaiſir de me trouver, après avoir craint de m'avoir perdue. Il vient avec confiance recevoir dans mes bras, le prix du ſacrifice d'une vie ſi chère à ſes amis, qu'il a expoſée pour moi. Ah! quelle récompenſe! Quel funeſte dédommagement je lui prépare! quoi il verra en m'adordant mes yeux mouillés de larmes; il trouvera mon cœur rempli d'armertume. Ce cœur qui l'adore & feroit ſi heureux d'être à lui, n'en eſt plus digne.

Mais quelle eſt la loi barbare qui a prononcé cet arrêt cruel ? l'honneur, dit-on, qui proſcrit de la ſociété les enfans de l'amour & de la nature... Ah ! cet honneur quel qu'il ſoit, ne peut pas changer mon ame.

J'étois ainſi affectée, quand j'apperçus Madame London qui venoit à moi en courant. Cette bonne & digne femme qui n'exiſte que pour le bonheur de ſes amis, venoit m'annoncer le mien... « Mon frère » eſt arrivé, m'a-t-elle dit, je viens vous » en prévenir. Il a paru un peu inquiet, » en ne vous voyant pas parmi nous dans » le ſalon. Il a demandé de vos nouvelles. » --- Comment eſt-il lui-même, ai-je dit ? » --- Fort-bien. Mais je ſuis sûre qu'il ſera » encore mieux, quand il vous aura vue. » Allons, ma chère amie, venez mettre » le comble à ſon bonheur. Ah ! ſi vous » aviez vu comme tout le monde s'eſt em» preſſé de courir à lui lorſqu'il eſt arrivé !... » Il n'y a pas juſqu'au plus petit Domeſti» que qui ne ſoit venu lui donner des

» marques de ſon attachement. Il les a tous
» remerciés, avec une douceur & une
» bonté.... --- Ah! ma chère amie, lui
» ai-je dit, vous me faites bien regretter
» de ne m'être pas trouvée à cette entrevue
» intéreſſante. Je n'aurois pas été la der-
» nière qu'il auroit vue, ſi un honneur
» auquel je ne crois pas, ſans doute,
» mais qui cependant me rendra peut-être
» indigne de vous, de votre famille, de
» mon amant enfin, ai-je dit en fondant
» en larmes... --- Qu'entends-je, ma chère
» amie, m'a dit cette aimable femme en me
» ſerrant dans ſes bras... Vous indigne de
» mon frère! »

Il a paru dans ce moment. Jugez de ſon étonnement, en me voyant en pleurs, dans les bras de Madame London dont il avoit entendu les dernières paroles... « Que vois-
» je, s'eſt-il écrié, en me fixant; des larmes...
» Ah! ma ſœur, expliquez-moi cet accueil
» qui me fait frémir..... Quoi! Ninette
» m'auroit-elle trompé »?

J'ai levé alors les yeux ſur lui, & d'une

voix à moitié étouffée par les sanglots, je l'ai prié de ne pas me condamner, avant de m'avoir entendue.... « Ah! ma ten- » dre amie, si tu m'aimes encore, tu » n'est pas coupable. --- Vous n'en doutez » pas, cher ami; non, vous n'en dou- » terez jamais. Je suis assez infortunée sans « cette horrible injustice. Ayez pitié de « moi, consolez-moi; je n'ai d'espoir qu'en » vous ».

Il m'a prise alors dans ses bras, en me demandant mille fois pardon. Je l'ai serré tendrement dans les miens, & l'ai assuré que je n'avois pas cessé un instant de l'adorer; que l'état de désespoir où il m'avoit trouvée, n'avoit d'autre motifs que de nouveaux éclaircissemens sur mon sort.... Ma » bonne amie, ton sort est d'être à moi. » Persistes-tu dans la foi que tu m'as jurée? » Voilà tous les éclaircissemens qu'il m'im- » porte de recevoir. Dis, ma tendre amante, » ne m'as-tu pas promis ta main? ne t'ai- » je pas donné la mienne? ne sommes-nous » pas engagés l'un à l'autre par des liens

» indiſſolubles; & s'ils n'étoient point pris
» ces engagemens, t'y refuſerois-tu aujour-
» d'hui? Quoi! tu héſites à répondre.....
» Ah! chère & cruelle Ninette, tu veux
» donc me déſeſpérer. Devois-je m'at-
» tendre à cette froideur, après les lettres
» que tu m'as écrites? Qui a donc changé
» ton cœur?...--- Ah! s'il eſt changé,
» c'eſt pour vous aimer aujourd'hui plus
» que jamais. Ecoutez-moi, calmez-vous,
» ne m'interrompez pas. Laiſſez-moi vous
» dire ce que l'honneur m'oblige de vous
» déclarer. Ma naiſſance me rend in-
» digne de vous...... Apprenez que je
» ſuis le gage malheureux d'une liaiſon cri-
» minelle & honteuſe. Hélas! je ne con-
» noiſſois pas les loix & les préjugés qui
» me condamnent au mépris & à l'in-
» fortune, quand j'ai reçu votre main &
» que j'ai conſenti à vous donner la
» mienne».

J'allois continuer. Mais il m'a priſe avec tranſport dans ſes bras.... « Ah! c'eſt un
» préſent de l'amour qui ne m'en eſt que

» plus cher. Cesse de vouloir t'avilir à mes » yeux, ma charmante épouse. Laisse-moi » te donner ce titre dont je m'honore, & » qui fait ma félicité, en attendant que » tu me le confirmes au pied des autels. » Promets-moi que tu ne penseras plus à » ta naissance; & que tu n'en parleras » jamais, que pour bénir le Ciel & les » Auteurs de tes jours. Je les aime, je les » respecte en toi. Je les crois au-dessus des » mortels ordinaires, & je les révère quel- » que part qu'ils soient.

» Voilà donc le sujet de ces larmes qui » m'ont déchiré le cœur, & l'explication » de ce mot terrible qui auroit porté le » désespoir dans mon ame, si je n'avois » remarqué dans tes yeux & dans tes traits, » l'empreinte de la plus pure vertu. Vas, tu » seras toujours un objet respectable pour » l'univers entier »...

J'allois lui répondre, lorsque j'ai apperçu Sophie qui venoit avertir son frère, de l'arrivée du Lord Harture. Ce dernier avoit fait le matin sa visite à Madame Sping,

Sping, & il venoit pour dîner à la maison.

Adieu, maman; je vous conterai demain ce qui sera passé au dîner.

XVIe LETTRE.

Je ne vous ai pas écrit hier, comme je l'espérois, maman, mais vous n'y perdrez rien. Je vais reprendre mon histoire où j'en étois.

Je l'ai vu ce Lord, d'Angleterre, & je vous assure qu'il m'a bien vue aussi: car il n'a cessé de me regarder pendant tout le repas. Il m'a demandé plusieurs fois si je n'avois pas été dans quelques villes de France qu'il m'a nommées. Il m'a dit qu'il lui sembloit m'avoir vue quelque part; que je ne lui étois point du tout inconnue.

« Je ne crois pas que vous m'ayez ja-
» mais vue, Milord, lui ai-je dit. Vous
» n'avez sûrement jamais été dans mon
» Désert. -- Mais, Mademoiselle, per-
» mettez-moi de douter que vous ayez
» toujours vécu dans un désert. On n'y

» acquiert pas les grâces que vous avez.
» Rappelez - vous les villes de France
» où vous avez passé. Je suis sûr que vous
» me le direz quelque jour. Il est im-
» possible, disoit-il, en mettant la main sur
» son front, que je ne vous aie jamais
» vue ».

Cette obstination à vouloir me reconnoître, nous a beaucoup amusés pendant tout le dîner. C'est au reste un très-aimable homme que ce Milord. Il est grand & bien fait, plein de grâce, parlant bien. Il a une physionomie très - agréable, de beaux traits, enfin je ne sais quoi d'attachant dans toute sa personne, qui donne de l'agrément à ce qu'il dit, & le fait aimer. Son fils va toujours de mieux en mieux. On compte qu'il sera en état de sortir la semaine prochaine. M. Sping ira le voir quand il n'aura plus son bras en écharpe.

Je ne vous ai pas dit, maman, qu'il portoit encore les marques du fâcheux événement dont je suis la cause. Je ne

pourrai jamais bien vous exprimer le tendre intérêt qu'il m'inſpire : quand je le vois avec ſon air un peu pâle & le bras enveloppé d'un tafetas noir, je me ſens attendrie juſqu'aux larmes. Il eſt ſi doux, ſi bon, qu'il intéreſſeroit en ſa faveur les plus indifférens ; & moi qui lui dois tant, qu'il aime ſi tendrement, je pourrois le quitter ? Ah! je quitterois plutôt la vie.

Mais il faut reprendre le récit de ce qui a ſuivi la converſation que nous avons eue enſemble dans le jardin. Vous ſavez, maman, que je ne pus pas répondre aux choſes agréables qu'il me diſoit, parce que Sophie vint nous interrompre. Nous paſsâmes la journée en famille, excepté le temps du dîner dont étoit le Lord Harture qui s'en alla bientôt après. Ah! maman, vous n'auriez pu voir ſans attendriſſement, M. Sping au milieu de tous ſes chers parens, ſe féliciter de ſe trouver parmi eux. Vous auriez été enchantée de l'entendre témoigner à ſa mère, dans les termes de la plus reſpec-

tueuſe tendreſſe, ſes regrets ſur le chagrin qu'il lui avoit donné.....

« J'ai vu, lui diſoit-il, vos larmes ſe » mêler avec celles de mes tendres ſœurs. » Croyez que ces pleurs que j'ai fait cou- » ler, m'ont ſouvent accablé ».

Sophie qui étoit en ce moment auprès de lui, ſe jeta dans ſes bras en pleurant..... « Pauvre petite, lui dit-il, je ſuis » charmé de la bonté de ton cœur. Achève, » ma bonne amie. Va avec ta charmante » innocence, demander mon pardon aux » pieds de notre bonne maman. Promets- » lui de ma part, que ce ſera le der- » nier chagrin que je lui cauſerai de » ma vie ».

Elle y alla ſur le champ. Mais elle ne fut pas la première dans les bras de ſa mère. Madame London qui en étoit plus près, l'avoit prévenue. Dans le même moment ce bon fils, ce tendre amant, dit en me préſentant la main, qu'il voudroit bien obtenir ſon pardon des trois ſœurs......
« Je ne ſuis pas digne de cette aſſociation,

» dis-je, en m'avançant auprès de la mère
» qui me nommoit sa troisième fille. C'est
» pour moi que je vous implore, Madame,
» Je vous tromperois si je vous laissois plus
» long-tems dans l'erreur. Non, je ne mé-
» rite pas le titre honorable que vous
» voulez me donner. Je dois renoncer au
» bonheur de vous appartenir. Mais je ne
» renoncerai jamais à votre estime & à
» votre amitié....-- Quoi! dit la mère,
» en regardant son fils; qu'avez-vous donc
» fait à cette chère enfant pour la porter
» à rompre tous nos engagemens? »

» Je vous avoue, dit M. Sping, qu'a-
» près l'entretien que j'ai eu ce matin avec
» Mademoiselle, je ne m'attendois pas à
» un refus si décidé ».

Il avoit l'air en effet très-surpris. Son intention étoit de ne découvrir ma naissance à ses parens qu'après le retour de son père. Il se proposoit, en attendant, de gagner Madame Sping. Je ne savois pas son dessein. Il comptoit me le faire agréer dans la première conversation que nous

aurions enſemble. Mais je ne me ſerois jamais prêtée à cette diſſimulation. Son air piqué & le reproche qu'il me faiſoit, bleſsèrent la fierté de mon ame.... « Ah ! M. » Sping, lui dis-je, ne m'accuſez pas d'avoir » ſenti foiblement votre noble procédé. » Je ſerois indigne de voir le jour ſi j'avois » ce reproche à me faire.

» Et vous, Madame, j'implore votre » pitié. Aidez-moi à me rendre digne » de vous & de votre fils, en refuſant » de l'unir à mon ſort. Je n'ai point d'au» tre moyen à préſent pour vous marquer » ma reconnoiſſance, que de vous rendre » l'engagement que votre bonté vous a » fait contracter avec moi. Je ne me con» noiſſois pas alors, je ne ſavois pas que » j'avois apporté en naiſſant une tache » ignominieuſe ſuivant les loix. J'ignorois » que tout être né d'un mariage illégitime » eſt réprouvé & mépriſé. Je ſuis malheu» ſement une de ces victimes de l'opi» nion publique; je n'aurois jamais dû me » montrer ».

M. Sping n'a pu en entendre davantage. Il est sorti, & ses sœurs l'ont suivi. Sa mère que mon aveu avoit, pour ainsi dire, pétrifiée d'étonnement, ne m'a pas caché que ce que je venois de lui apprendre la chagrinoit beaucoup; mais elle espéroit, a-t-elle ajouté, que ce ne seroit pas un obstacle invincible à notre union......
» Ah ! l'obstacle est insurmontable, ai-je » dit, quand vous & M. votre mari, au» riez assez de bonté pour vaincre le pré» jugé en ma considération, je ne devrois » pas le souffrir. Je serois indigne de tout » ce que vous avez fait pour moi, si je » consentois à faire la honte & le déshon» neur de votre maison. Ah ! cachez-moi » plutôt à tout l'univers, Madame, pro» curez-moi une retraite honnête qui m'é» loigne du monde, sans m'éloigner de » vous, où je pourrai espérer de vous voir » de temps en temps & de voir vos aima» bles enfans. Aidez-moi à accoutumer peu » à peu votre fils à notre séparation; qu'il » ignore pendant quelque temps le cruel

» ſacrifice que je fais à ſa gloire. Tâchons
» de réparer ce que j'ai dit de trop décidé
» en ſa préſence. Je l'en ai vu bien affecté
» quand il eſt ſorti. Je me reproche ma
» trop grande franchiſe. Je crains de l'avoir
» chagriné, trop chagriné peut-être, dans
» la ſituation où il eſt. Je ne pourrai plus
» lui rien dire de conſolant. C'eſt ſur vous
» que je compte, tendre & généreuſe mère,
» pour la conſolation de ce cher fils. Raſ-
» ſurez-le, trompez-le pendant quel-
» que temps..... Le tromper!.... Ah!
» Dieu!....»

Un torrent de larmes m'empêcha d'en dire davantage. Sophie entra dans ce moment, & je profitai de cette circonſtance pour retourner chez moi. Je m'abandonnai alors au plus affreux déſeſpoir. L'état de douleur où j'avois vu M. Sping, déchiroit mon ame.... Hélas, diſois-je, en ſoupirant, c'eſt moi qui le rends malheureux; & je ne pourrai jamais, quelque choſe qu'il arrive, rendre à ſon cœur la liberté que je lui ai ravie. Il m'aimera toujours. Il me

regrettera, j'en ſuis sûre. Il ſera long-temps affligé de ma perte..... Long-temps! ..... Ah! Dieu! ..... Je verrai donc un terme à ſon amour. Il m'oubliera; il me verra avec indifférence, il ſera heureux par une autre que moi .... Grand Dieu! m'écriai-je, en élevant au ciel mes yeux pleins de larmes; ne permets point que je ſois témoin de ce cruel changement, dont l'idée ſeule déchire mon cœur, termine avant ce temps mes jours infortunés.....

Je finiſſois ces mots lorſqu'on eſt venu me dire que Madame Sping me prioit de faire compagnie au Lord Harture qui étoit dans le ſalon, juſqu'à ce qu'elle pût deſcendre. Qu'eſt-il donc arrivé à M. Sping, ai-je dit auſſi-tôt en moi-même. Je n'oſois m'en informer. Mon imagination me préſentoit les plus noires idées. J'allois sûrement cauſer la mort de ce trop ſenſible jeune homme. J'allois faire le malheur de toute ſa famille.

Quel moment pour voir & entretenir une perſonne que je connoiſſois à peine!

Pouvois-je me montrer dans l'état où j'étois ? Je l'entrepris cependant. J'allai jusqu'à la porte du ſalon, ſans ſavoir préciſément où j'allois. Mais mon courage & mes forces ne me permirent pas d'aller plus loin, je tombai ſur mes genoux contre la porte qui n'étoit pas fermée, & je fus bientôt étendue tout de mon long dans la chambre......... Eh, mon Dieu! Ma-» demoiſelle, dit le Lord Harture, en » venant à moi, n'êtes vous-pas bleſſée » ? Il m'aida à me relever, avec le plus grand empreſſement. Il m'aſſit ſur un fauteuil, il appela, il ſonna ſans pouvoir ſe faire entendre. Enfin il alla lui-même me chercher un verre d'eau.

Je repris peu-à-peu, aſſez de forces pour faire mes excuſes & mes remercîmens à cet honnête Milord. Il m'offrit ſon bras pour me conduire dans mon appartement » où vous ſerez mieux, dit-il, & libre de » vous mettre au lit ſi vous en avez be-» ſoin ». Je ſuivis ſon conſeil. Je retournai chez moi avec l'aide de ſon bras.

Comme le Lord ſortoit de ma chambre, il rencontra Sophie qui lui apprit pourquoi ſa mère & ſa ſœur ne pouvoient lui tenir compagnie. Elle lui dit qu'elles étoient toutes deux fort occupées auprès de ſon frère qui venoit d'avoir une foibleſſe très-longue; que ſa plaie s'étoit rouverte, qu'il avoit perdu beaucoup de ſang, & que cela les avoit fort effrayées.

Quand le Lord eut témoigné à Sophie tout l'intérêt qu'il prenoit à cette malheureuſe aventure, il lui raconta à ſon tour ce qui venoit de m'arriver en ſa préſence. Il lui dit qu'il ne s'étonnoit plus de ma triſteſſe & des larmes qu'il m'avoit vue répandre. Il l'aſſura que je ne m'étois fait aucun mal par ma chûte. La petite lui dit que ce n'étoit pas l'aventure de ſon frère qui me faiſoit pleurer, puiſque je ne la ſavois pas, que l'on avoit eu l'attention de ne pas me la dire, & qu'on lui avoit défendu à elle-même de m'en parler. Mais elle ajouta que j'avois un autre ſujet de chagrin, plus grand encore que la maladie de ſon frère.

« Bon, dit le Lord, à ſon âge on ne
» connoît de chagrins que ceux que
» l'amour cauſe. Vous l'éprouverez dans
» quelques années, ma belle Demoiſelle.
» Quelle âge avez-vous actuellement ?
» --- Douze ans. --- Eh bien ! dans trois ans
» vous en ſaurez des nouvelles; & ſi je
» vous vois pleurer alors, je dirai que c'eſt
» votre amant qui vous chagrine. -- Ah !
» ſi vous le dites, ce ſera bien à tort. Car
» je vous promets que je n'aurai jamais
» d'amant. --- Eh ! pourquoi cette répu-
» gnance pour un amant; ſavez-vous ce
» que c'eſt ? Je ne le ſais que trop, lui dit-
» elle, avec un petit air important; eſt-ce
» que je ne vois pas tous les jours le
» trouble que cela cauſe dans une maiſon ?
Tenez, Milord, Je ne le dirois pas à
» un autre. Mais je ſuis bien fâchée que
» mon frère ſoit devenu l'amant de Ma-
» demoiſelle Ninette. --- Eh pourquoi ?
» Vous ne l'aimez donc pas ? C'eſt tout
» le contraire. C'eſt parce que je l'aime,
» que je voudrois qu'elle n'eût pas d'a-

» mant. Elle étoit bien plus contente &
» nous aussi, dans les premiers temps
» qu'elle est arrivée ici. Elle étoit gaie &
charmante. A présent je la vois toujours
» dans les larmes. Ma bonne m'a dit que
» c'étoit elle qui étoit cause que mon
» frère s'étoit battu avec M. votre fils. --
» Comment seroit-elle cause de cette que-
» relle? --- Mais vous ne savez donc pas.
» C'est parce que M. votre fils vouloit
» aussi épouser Mademoiselle Ninette, &
» que mon frère ne le vouloit pas.

» Mais à présent c'est bien pis; mon
» frère ne peut plus l'épouser. Il ne vou-
» droit pas non plus, qu'elle en épousât
» un autre. C'est ce qui le rend malade,
» & ce qui fait pleurer à tout moment
» Mademoiselle Ninette. Cela donne bien
» du chagrin à maman & à tout le monde.
» Ah! Ah! ceci est autre chose, dit le Lord;
» c'est donc le papa qui s'oppose à ce ma-
» riage? Non, dit la petite. -- Est-ce la
» maman? --- Non, ce n'est pas maman.
» -- Mais je ne comprends pas qui ce peut

» être, puisque les amans s'aiment & le
» desirent. Je crois, Mademoiselle, que
» vous êtes mal informée. Ce que vous
» me dites-là n'est pas probable. --- Ce que
» je vous dis-là, Milord, n'est que trop
» vrai. --- Mais comment ne peuvent-ils
» pas se marier, si rien ne s'oppose à leur
» mariage? --- Ah! voilà ce que je ne peux
» pas dire, parce que ma bonne me l'a
» bien défendu. --- Cela étant, Mademoi-
» selle, je ne vous interrogerai pas davan-
» tage; & je vous loue beaucoup de savoir
» à votre âge garder un secret.

» Mais permettez que je vous fasse en-
» core une question. J'ai oui dire que
» Mademoiselle Ninette n'avoit ni père ni
» mère. Ainsi ce ne sont pas ses parens
» qui empêchent son mariage. Ah! voilà
» le secret, s'écria l'innocente Sophie. Je
» vois bien que vous le savez. Mais on vous
» en a dit plus qu'il n'y en a. Car elle a
» eu une mère qui s'appeloit Nina. Il est
» vrai qu'elle n'a point de père. --- Eh
» bien! Mademoiselle, c'est ce que je vous

» dis; elle n'a ni père ni mère. Ils ſont
» morts tous les deux. — Mais non, dit
» Sophie, & elle s'arrêta.

» Ah! ma foi, dit le Lord, pour le coup,
» je n'y entends plus rien. C'eſt peut-être
» ma faute, car vous parlez fort claire-
» ment, Mademoiſelle. Vous convenez
» qu'elle a eu une mère qui s'appeloit
» Nina, n'eſt-il pas vrai? ..... A propos
» de ce nom, dit le Lord, tout-à-coup,
» d'où étoit-elle cette Nina? —— Mais,
» dit Sophie, elle étoit dans le Déſert
» avec une Demoiſelle *Zélie*, lorſqu'elle
» a mis au monde Mademoiſelle Ninette,
» & c'eſt-là qu'elle eſt morte.

» Mademoiſelle Zélie & Mademoiſelle
» Nina, dit le Lord, en rêvant profondé-
» ment & en ſe promenant à grands pas
» dans le ſalon...... Quoi! cette Nina
» ſeroit-elle......?

» Ah! ce ſont ſes traits charmans que
» j'ai vus ſur le viſage de cette intéreſ-
» ſante Ninette. Elle a le même ſon de
» voix, les mêmes grâces dans les ma-

» nières...... Seroit-il poſſible?...... Mais
» éclairciſſons ce fait ſi important pour
» moi.

» Mademoiſelle, pourrai-je avec votre
» protection & en votre préſence, cauſer
» quelques momens avec Mademoiſelle
» Ninette. Voulez-vous bien voir ſi je
» pourrois entrer chez elle? --- Mais Mi-
» lord, il y a long-temps que je cauſe avec
» vous. Il faut que je retourne ſavoir des
» nouvelles de mon frère; & d'ailleurs je
» me reproche cette longue converſation.
» J'en ai peut-être trop dit. --- Non,
» Mademoiſelle, ne craignez rien; je vous
» donne ma parole que vous ne ſerez pas
» blâmée de ce que vous m'avez dit.
» --- Ah! je vous en prie, Milord. Que
» perſonne n'en ſache rien. --- je vous le
» promets.

» Au reſte vous ne m'avez rien appris,
» Je ſavois preſque tout ce que vous
» m'avez raconté. --- Cependant, Milord,
» vous avez eu l'air bien affecté en répé-
» tant les noms de Zélie & de Nina. Les
connoitriez-

» connoîtriez-vous ? Ma bonne, qui eſt
» Françoiſe, a entendu parler de leur aven-
» ture dans ſa Province.-- De qu'elle Pro-
» vince eſt-elle ? ---- Je crois que c'eſt
» de Normandie. -- Eh oui, juſtement, dit
» le Lord en faiſant un ſigne de tête; &
» ſavez-vous.... Pardon, Mademoiſelle,
» ſi je vous fais tant de queſtions; mais
» votre bonne ſait-elle le nom de famille
» de Mademoiſelle Nina? --Elle me l'a
» nommée; mais je l'ai oublié. -- De quel
» pays eſt-elle ? -- Ma bonne ? .... Elle eſt
» d'Alençon.

» Je voudrois la voir, Mademoiſelle,
» dit le Lord. Pourriez-vous me lui faire
» parler ? --- Volontiers, Milord, venez
» avec moi, je vais vous conduire dans
» ſa chambre; & enſuite j'irai voir mon
» frère ».

Mais revenons à moi. Le Lord ne fut pas ſorti de ma chambre que l'impatience où j'étois d'avoir des nouvelles de M. Sping m'en fit ſortir auſſi. En portant mes pas du côté de la cuiſine, j'entendis un domeſ-

tique qui diſoit : « il eſt toujours de même, » on ne peut pas le rappeler à la vie ». Comme je me ſentois prête à m'évanouir, je rentrai dans ma chambre où je me jetai moitié ſur mon lit, moitié à terre. Je reſtai près d'une heure dans cette ſituation, abſorbée dans les idées les plus accablantes. J'entendis frapper à ma porte. A peine euſ-je la force de me lever pour aller ouvrir. C'étoit M. London. Je le reçus en verſant un torrent de larmes, malgré les choſes conſolantes qu'il s'empreſſoit de me dire. Mon cœur étoit ſi plein, j'avois paſſé tant de temps dans le ſaiſiſſement le plus grand, j'avois l'ame ſi affectée de mon malheureux ſort, que j'aurois été ſuffoquée ſi j'avois voulu me contraindre.

J'embraſſai ce cher frère quand je fus un peu plus tranquille. Je lui fis répéter ce qu'il m'avoit déjà dit pluſieurs fois, que M. Sping vivoit, qu'il ne comprenoit pas pourquoi je paroiſſois en douter, & pourquoi j'avois imaginé la mort d'un homme qui ſe portoit mieux que moi. « Sa plaie

» s'eſt ouverte a-t-il ajouté, lorſqu'il a
» voulu changer d'habit; il a perdu un peu
» de ſang; cela a répandu l'alarme dans
» la maiſon.... Mais à préſent que vous
» pouvez m'entendre, écoutez-moi, Ma-
» demoiſelle; voici ce que je ſuis chargé
» de vous dire de la part de mon beau-
» frère. Vous le mettrez au déſeſpoir, ſi
» vous prenez quelque parti qui vous
» éloigne de lui. Il ne renoncera jamais,
» quoiqu'il puiſſe arriver, à la parole que
» vous lui avez donnée d'être à lui. Il eſpère,
» malgré ce que vous avez dit à ſes parens,
» les faire conſentir à votre union.

» Il m'a dit de plus, que s'il ne vient pas
» à bout de les perſuader, il eſt déter-
» miné à renoncer à tout plutôt qu'au bon-
» heur de vous poſſéder. Il vous demande
» en grace d'attendre au moins le retour
» des gens que vous avez envoyés dans le
» Déſert, avant de prendre une réſolution.
» Il m'a auſſi prié de vous dire que M. Suple
» étoit allé avec le Commiſſionnaire; que
» ſa mère l'avoit envoyé pour s'infor-

» mer plus particulièrement de ce qui vous
» regarde.
» Voyez maintenant, Mademoiſelle,
» quelle réponſe vous voulez que je lui
« porte. Songez que vous l'avez déſeſpéré,
» en donnant à ſa mère des détails trop
» circonſtanciés ſur votre origine. Il a cru
» voir dans votre façon d'agir & ſur votre
» viſage, une ſatisfaction qui lui a tout-
» à-coup perſuadé que vous étiez charmée
» de trouver cette occaſion pour rompre
» vos engagemens. Voilà ce qui l'a fait
» ſortir ſi précipitamment & l'a preſque
» mis au tombeau.
» Ah! M. London, écoutez-moi à mon
» tour, & jugez-moi.
» Je ne veux rien entendre, me dit-il,
» je n'en ſais que trop; permettez que je
» ne faſſe que la commiſſion dont je me
» ſuis chargé. Il ne me reſte plus à préſent
» qu'à vous demander qu'elle réponſe vous
» voulez qne je lui rapporte. Car il m'a dit
» qu'il n'oſoit pas eſpérer de votre com-
» plaiſance quelques mots par écrit. ---

» Quoi ! M. Sping me connoît assez peu
» pour croire que je me réjouis de l'obsta-
» cle qui m'éloigne de lui. Ah ! je souffri-
» rai cette injustice sans me plaindre. Mais
» il m'importe qu'il soit rassuré, puisqu'il
» y va de sa vie.

» Pourrez-vous me donner un moment,
« Monsieur ; & voudrez-vous bien vous
» charger d'un billet que je vais écrire ?...
» A merveille, dit M. London, je ne
» demandois que cela. Je le remettrai
» avec grand plaisir à son adresse ». Je
passai ensuite dans un cabinet, & j'écri-
vis ce qui suit.

« Monsieur London a prolongé mes
jours, en m'assurant que vous existez. Con-
servez-vous pour m'aimer comme je vous
aime & pour me rendre justice. Je vous
pardonne vos cruels soupçons ; & je vous
promets une soumission entière à tout ce
que vous exigez de moi. Je demanderai à
genoux à Madame Sping la permission de
l'accompagner, quand elle retournera dans
votre chambre après le dîner. J'ai besoin

de cette consolation pour rassurer mon cœur, & me convaincre par moi-même de votre meilleure santé.

« Adieu trop cher & trop injuste ami ». M. London partit avec ce billet. Il trouva dans l'anti-chambre du malade un laquais, qui lui dit que son maître avoit demandé d'être seul, & lui avoit défendu de laisser entrer personne excepté son beau-frère.

« Quelles nouvelles m'apportez-vous, » dit M. Sping, d'une voix foible & fort » émue ? L'avez-vous vue ? Est-elle encore » ici ? — Eh ! où voulez-vous donc qu'elle » soit ? Calmez-vous & écoutez-moi. » --- Mais, mon cher ami, dis-moi si je suis » encore aimé, si je puis encore espérer ? » --- Espérez tout de cette fille charmante » qui vous adore. Vous ne douteriez pas » de son cœur ni de son attachement » pour vous, si vous aviez vu comme » moi, l'état de désespoir où je l'ai trou- » vée, sur un simple soupçon de l'accident » qui vous est arrivé. --- Ah, Dieu ! elle » m'aime, & elle veut me quitter ....

« Mais consent-elle à rester ici » ?.... M. London l'interrompit en lui présentant mon billet.... « Ah! tu ne me dis pas » qu'elle a eu la bonté de m'écrire, cruel » ami, s'écria-t-il, en prenant la lettre » qu'il ouvrit avec précipitation ....

« Quelle douceur! dit-il, après l'avoir » lue, elle promet de faire tout ce que » j'exigerai. Je suis content. J'espère que » je gagnerai ma mère avec ton secours, » mon cher ami. Je serai donc heureux; » je te devrai plus que la vie. Ajoute à ta » complaisance, en me donnant un détail » exact de l'état où tu l'as trouvée, & de » tout ce qu'elle t'a dit ».

Mais revenons à Madame Sping. Elle étoit allée, au sortir de la chambre de son fils, dans celle de sa fille. Elle y avoit trouvé la Bonne qui lui racontoit ce que le Lord Harture venoit de lui dire. Pendant ce temps, Madame London étoit venue auprès de moi. Je fus enchantée de la voir. Je craignois que la connoissance de ma triste destinée, ne l'eût refroidie à

mon égard. On eſt injuſte quand on eſt dans le malheur. On craint tout quand on eſt ſans reſſource.

Pouvois-je en effet me flatter que Madame London qui ne faiſoit que d'entrer dans le monde, ſeroit aſſez noble & penſeroit aſſez bien pour en mépriſer les préjugés, dans un âge ſur-tout, où on les reſpecte plus ſcrupuleuſement que les loix de la tendre amitié. Qu'avois-je fait pour mériter que cette jeune femme riſquât de ſe donner des torts, & de s'attirer peut-être des déſagrémens dans un monde aſſez corrompu, pour n'accorder ſon eſtime qu'en raiſon de la fortune ou des titres. Je ne la connoiſſois pas, cette digne femme. Elle m'a fait rougir plus d'une fois de mon injuſte défiance, par ſes bons procédés à mon égard.

Vous en allez juger, maman, vous qui vous connoiſſez ſi bien en bons procédés. Elle m'embraſſa en m'abordant, avec la même bonté & les mêmes témoignages d'amitié qu'à l'ordinaire; elle me nomma

ſa chère petite ſœur. Des larmes de reconnoiſſance furent ma réponſe. Je ſentois ſi vivement tout ſon mérite, j'étois ſi pénétrée des choſes honnêtes qu'elle me diſoit, ſi étonnée & ſi confuſe de m'être trompée dans le jugement que j'avois porté ſur elle, que je lui avouai mes injuſtes ſoupçons. Je me punis ainſi de les avoir formés. « Je ne me pardonnerai jamais, lui dis-je, d'avoir ſi mal connu » une amie telle que vous, après les marques de tendreſſe ſi peu équivoques que » vous n'avez ceſſé de me donner ».

Je ſuis bien petite à mes yeux, maman, quand je me compare à cette ame généreuſe. Madame London ne s'eſt pas contentée de me raſſurer ſur ſon amitié pour moi; mais, ſans m'en parler, elle a engagé ſon mari à me ſervir auprès de ſes parens. Elle veut, m'a-t-elle dit, employer tout le pouvoir qu'elle a ſur l'eſprit de Madame Sping, pour la décider à faire le bonheur de ſon frère, & la joie de toute la famille.

« Chère Ninette, me diſoit-elle, ne vous

» opposez pas à notre tendre empresse-
» ment. Laissez-nous agir sans nous con-
» trarier par votre trop grande délicatesse.
» Je sais que vous avez formé le projet
» de nous quitter. Ma mère vous admire
» & vous aime comme sa fille, malgré les
» obstacles qu'elle craint de voir s'opposer
» à votre union avec son fils; elle n'a pu
» se rappeler sans s'attendrir, votre hon-
» nête procédé. Elle m'a raconté tout ce
» que vous lui avez dit en mon absence.
» J'en ai fait part à mon frère. Il s'honore
» de son attachement pour vous, & il
» proteste avec plus de vivacité que jamais
» qu'il sacrifiera tout au bonheur de vous
» posséder. Ne brusquez rien, ma chère
» amie, dans ces circonstances délicates.
» Craignez de désoler & de porter peut-
» être aux dernières extrémités, le mortel
» le plus digne d'être votre époux. Le Ciel
» qui vous a faits l'un pour l'autre, nous
» aidera à terminer heureusement une af-
» faire qui intéresse tant de cœurs ver-
» tueux. — Chère amie, ai-je dit, que

» vous relevez mon ame abattue & humi-
» liée par ma naiſſance ? Je ſens que ma
» façon de penſer me rend digne de
» vous & de ce que vous voulez faire
» pour moi. Mon cœur s'ouvre aux flat-
» teuſes eſpérances que vous me faites
» entrevoir; mais une voix ſecrète me
» rappele mes devoirs; elle me dit ce que
» l'honneur & la reconnoiſſance exigent.
» Je ne ſerai jamais l'épouſe de votre
» aimable frère ».

Un ruiſſeau de larmes que je n'ai pu retenir, a montré ma foibleſſe, & prouvé que ce n'étoit pas ſans effort, que je me déterminois à un ſi grand ſacrifice. Madame London a tout employé pour me perſuader que je portois trop loin le ſentiment de la délicateſſe. J'ai dit que je ne faiſois que répondre à celle que l'on me marquoit, en voulant tout ſacrifier pour moi.

« Vous êtes dans l'erreur, ma chère
» Ninette, votre ſacrifice eſt une réalité,
» & le nôtre une chimère. Nous ne fai-

» ſons que mépriſer un abſurde préjugé
» qui répugne à la raiſon; & vous, ma
» chère amie, voyez ce que vous faites,
» en vous livrant trop à ce que vous
» inſpire l'enthouſiaſme de votre ame
» honnête. Vous faites le malheur d'un
» homme qui vous adore, & que vous
» aimez. Vous mettez le trouble & la dé-
» ſolation dans une famille que vous eſti-
» mez, & à laquelle vous croyez devoir
» quelque reconnoiſſance. Ajoutez à ce
» noir tableau, celui de la triſte exiſtence
» que vous vous préparez. Réfléchiſſez-y
» de ſang-froid. Je vous laiſſe pour aller
» retrouver mon frère. Je ſuis très-fâchée
» de n'avoir rien de conſolant à lui dire ».

Elle s'eſt levée à ces mots, pour ſortir. Je l'ai retenue par ſa robe, & je l'ai conjurée les larmes aux yeux, de ne me pas quitter dans l'état de déſeſpoir où elle me voyoit. J'ai imploré ſa bonté pour moi auprès de ſon frère. Je lui ai fait part de la lettre que je lui avois écrite pour le raſſurer..... « Et pour le tromper, a-t-elle

» ajouté, puiſque vous perſiſtez dans votre
» projet. N'attendez pas que je vous ſerve
» dans votre complot ».

Cette dernière phraſe a ſéché mes larmes, & percé mon cœur. Je n'ai pu l'entendre ſans un ſaiſiſſement intérieur qui m'a ôté l'uſage de la parole & preſque des ſens. On eſt venu dans ce même inſtant nous avertir que le dîner étoit ſervi. Madame London, qui ne s'étoit pas apperçue du mot trop dur qui lui étoit échappé, a été bien étonnée de l'état d'anéantiſſement où elle m'a vue tout d'un coup.

« Qu'avez-vous, ma chère amie, m'a-
» t-elle dit ? Que vous eſt-il arrivé ? -- Le
» plus grand des malheurs, ai-je répondu,
» en m'efforçant de prononcer ces mots
» que je pouvois à peine articuler. On
» m'accuſe de *complot*...... Ah ! grand
» Dieu ! je n'eſpère qu'en toi. Toi ſeul
» peux me rendre juſtice ! » & j'ai recom-
mencé à pleurer.

Cette ſenſible amie qui n'avoit que de bonnes intentions pour moi, & qui con-

noît parfaitement l'honnêteté de mon cœur, m'a bientôt raſſurée ſur ce mot que j'avois mal interprété. Elle m'a demandé mille fois pardon de ſa trop grande vivacité qui l'emportoit ſouvent plus loin qu'elle ne vouloit, quand il s'agiſſoit de ſervir ſes amis.

Je lui ai fait à mon tour des excuſes ſur ma trop grande ſenſibilité, & nous ſommes paſſées enſemble dans la ſalle à manger.

On étoit à table. Je n'ai pas été peu ſurpriſe d'y voir Milord Harture que je croyois retourné à la ville. Il avoit, m'a-t-il dit en arrivant, conſervé une place pour moi auprès de lui. Je m'y ſuis miſe, après avoir ſalué très-civilement Madame Sping qui m'a reçue comme à l'ordinaire.

Mais je remets à demain le détail de ce délicieux dîner & des ſuites.... Adieu, chère maman, vous jugerez par ce que j'ai à vous dire, de ce qu'il m'en coûte pour retarder le plaiſir que j'aurois à vous l'apprendre.

Mais je ſuis entourée de monde ; on vient me chercher. Je vous conterai tout. En attendant, réjouiſſez-vous du bonheur de votre chère enfant.

XVIIe LETTRE.

AH ! maman, que les décrets du deſtin ſont inconcevables ! Pouvois-je imaginer ce que le haſard & des circonſtances ſingulières me réſervoient ici ?

Ecoutez, maman, ma ſurprenante hiſtoire. Je ne ſais par où commencer. Tout ce que j'ai à vous raconter eſt ſi intéreſſant que je voudrois pouvoir vous le dire en un ſeul mot. Il faut vous mettre au fait de tout ce qui m'a conduite au bonheur dont je jouis actuellement.

Il eſt néceſſaire pour cela de revenir au dîner dont je vous ai déjà parlé. Vous m'avez vue à table, placée à côté de Milord Harture, & vis-à-vis de Madame Sping, ſur laquelle je n'oſois lever les yeux, crainte de rencontrer les ſiens. J'appréhendois d'y voir les reproches que

je croyois avoir mérités de ſa part, à cauſe du trouble que j'avois apporté dans ſa maiſon. Mais ſon air ouvert & prévenant, me raſſura bientôt. Elle s'apperçut de mon embarras & de l'effort que je faiſois pour avoir l'air de manger ce qu'elle me ſervoit. Elle parvint ſans me rien dire directement, à ranimer mon courage.

« Ma fille, dit-elle à Madame London, » ton frère eſt beaucoup mieux depuis que » nous l'avons quitté. Il m'a ſurpriſe bien » agréablement quand je ſuis allée de nou» veau dans ſa chambre. Je l'ai trouvé de» bout & tout à fait bien. Il eſt venu à » moi lorſque je ſuis entrée. Il m'a em» braſſée d'un air ſi ſatisfait que j'ai penſé » crier au miracle. Je crois que s'il avoit » oſé me propoſer de lui permettre de ve» nir dîner avec nous, il auroit trouvé » aſſez de forces pour deſcendre. Grace à » Dieu, le voilà hors de danger. Son père » arrivera dans huit jours. Il le trouvera, » j'eſpère, en auſſi bonne ſanté que lorſ» qu'il l'a laiſſé ».

Buvons

» Buvons à cette agréable nouvelle, a » dit Milord.... Et à l'heureux retour du » respectable Papa, ai-je dit, en présen- » tant mon verre à Madame Sping qui » servoit le vin.... --- Allons, ma chère » enfant, je vous sais bon gré de ne pas » oublier mon mari; car il vous est fort » attaché...... --- Ah! jamais, jamais je » n'oublierai ses bontés ni les vôtres, Ma- » dame.

» Mais je lui dois aussi beaucoup, Made- » moiselle, a dit le Lord en me regardant. » N'est-ce pas lui qui le premier vous a re- » çue ici où vous étiez tombée des nues?... » Eh bien! ne voilà-t-il pas qu'elle rougit, » a-t-il ajouté d'un air piqué..... Allons, » allons, je ne dirai plus rien: mais ce ne » sera pas sans peine, car j'ai une grande » envie de parler ».

Pour faire diversion, M. London a dit que c'étoit M. Suple qui m'avoit vue le premier.... « A propos de M. Suple, a » dit la mère, nous le verrons demain... » Est-il arrivé, me suis-je écriée?» J'ai re-

gardé alors M. London. Il m'a fait un ſigne pour me faire entendre que je devois ignorer d'où il venoit. J'ai pris un ton plus modéré, & j'ai dit que je ſerois charmée de le revoir. Enfin on eſt ſorti de table pour ſe raſſembler au ſalon.

En y paſſant j'ai entendu que Milord diſoit à Madame Sping........ « Puiſque » votre fils eſt ſi bien, que riſquons-nous » d'apprendre à nos jeunes gens ce que je » brûle de leur dire ? A quoi bon attendre » à demain ? Je n'aime pas les choſes ſi » apprêtées ; jaurois déja parlé dix fois, ſi » je n'avois pas craint de vous déplaire ».

On eſt entré ſans que j'aie pu entendre la réponſe ; & pour réfléchir un peu à mon aiſe ſur tant de choſes auxquelles je ne comprenois rien, je ſuis allée dans ma chambre.

Le retour de M. Suple que je ſavois être allé chez vous, m'a d'abord fait croire que vous étiez peut-être arrivée avec lui. Mais pourquoi m'en auroit-on fait miſtère ? Les propos du Lord, & le bon accueil que

m'avoit fait Madame Sping, les nouvelles que l'on avoit à dire aux jeunes gens; tout cela passa & repassa bien des fois dans ma tête, sans cependant que j'y pusse rien comprendre. Je crus seulement que je n'avois rien de fâcheux à craindre, car Milord Harture n'auroit pas marqué tant d'empressement à parler. D'après ces réflexions, je me suis trouvée assez calme pour aller au salon. Le desir que j'avois de m'éclaircir, m'a fait rejoindre promptement la compagnie que j'y avois laissée. Mais je n'ai pas été peu surprise de n'y trouver que le Lord qui lisoit un papier. Il l'a mis sur la table à côté de lui, en me priant de m'asseoir de l'autre côté pour entendre ce qu'il avoit à me communiquer.

Je me suis assise avec timidité un peu loin.... « Approchez, approchez de moi » chère Miss, m'a-t-il dit, ne craignez » rien. Je suis le meilleur de vos amis. Je » veux vous servir de père..... Eh! ne le » suis-je pas en effet? N'êtes-vous pas la

» fille de Mademoiſelle Nina de Lizadie?
» Quand vous le nieriez, je n'en ſerois
» pas moins certain... Voyons cette jolie
» mine. Ce ſont tous ſes traits, mais plus
» beaux encore.... La pauvre femme!...
» C'étoit une charmante créature. Je l'au-
» rois épouſée, ſi mes parens ne s'y fuſ-
» ſent oppoſés. --- Que me dites-vous,
» Milord? Que me laiſſez-vous entrevoir,
» ai-je dit avec un battement de cœur qui
» m'ôtoit preſque l'uſage de la voix? Quoi!
» vous ſeriez? --- Votre père, a-t-il ré-
» pondu d'une voix altérée par les larmes
» qu'il s'efforçoit de cacher, en ſe tour-
» nant de côté pour prendre le papier que
» je lui avois vu dans les mains..... Te-
» nez, a-t-il dit en me le donnant, voyez-
» en la preuve ».

Il s'eſt mis enſuite à ſoupirer, & à par-
ler ſeul pendant que je liſois..... » Chère
» & tendre Nina, diſoit-il, que n'es-tu
» ici pour partager ma joie, & le bon-
» heur de notre aimable enfant »!

Le voilà, maman, ce papier que vous

aviez entre les mains: vous n'avez jamais eu connoissance de ce qu'il contenoit: Milord l'a reçu bien cacheté, & encore empreint des larmes de ma pauvre mère... Lisez, lisez.

» Moi, Sir George Harture, Baronnet » de Konisberg, j'atteste & certifie que j'ai » donné à Mademoiselle Nina de Lizadie, » ma parole d'honneur de l'épouser, & que » des circonstances que je n'avois pas pré- » vues, m'en ayant empêché, j'ai promis » & promets sur la foi des sermens les plus » inviolables, de reconnoître l'enfant » qu'elle porte actuellement dans son sein, » & d'en prendre soin ».

Signé, SIR GEORGE HARTURE,
Baronnet de Konisberg.

C'est le nom qu'il portoit dans sa jeunesse. Voici ce que ma malheureuse mère a ajouté au bas de cet écrit, quand elle s'est vue près de mourir.

» Je certifie ce que contient cet écrit, » & j'atteste que Ninette que je laisse dans » un désert sous la protection de Made-

» moiſelle Zélie, eſt la fille de Sir George
» Harture de Konisberg. Je lui pardonne
» tous les maux qu'il m'a cauſés.

Signé, NINA DE LIZADIE.

Jugez, maman, de l'état où je me ſuis trouvée, après avoir lu cette atteſtation ſi authentique de mon heureux ſort. Je me ſuis jetée dans les bras de ce tendre père. Il m'a preſſée contre ſon ſein, en me nommant ſa fille, ſa chère enfant.... « C'eſt le
» Ciel qui l'a conſervée pour le bonheur de
» mes jours, diſoit-il, en mêlant ſes larmes
» aux miennes. J'éprouve la joie la plus
» vive; & toi, ma chère amie, ſens-tu le
» bonheur d'avoir retrouvé un père qui
» t'aime, & qui fera ſa félicité de réparer
» envers toi, tous les torts qu'il a eus envers
» ta pauvre mère »?

Mon cœur étoit ſi ſerré, j'étois ſi émue, ſi fortement affectée que je n'avois pu encore prononcer une parole....... « Ah!
» mon père, ai-je dit enfin, en me jetant
» à ſes genoux, recevez le reſpectueux

» hommage d'un malheureux enfant
» que votre bonté va combler d'honneur
» & de gloire. Pardonnez la foibleſſe de
» mes expreſſions. Je n'en connois point
» qui puiſſent vous rendre ce que votre
» tendreſſe m'inſpire. Si le Ciel m'avoit
» donné la liberté de me choiſir un
» père, c'eſt vous que mon cœur eût
» nommé.

» Charmante créature, a-t-il dit, en me
» relevant, tu aurois été auſſi ma fille, ſi
» j'euſſe été libre de me nommer ton père,
» le premier jour que je t'ai vue. Tes traits
» m'ont retracé ceux de ta mère, ſans ce-
» pendant me rappeler ſon ſouvenir, ni
» par conſéquent me donner lieu de pen-
» ſer que tu lui appartinſſes de ſi près. Mais,
» ma chère enfant, ne nous attendriſſons
» point davantage; calme-toi, & laiſſe-
» moi le temps de me remettre avant qu'il
» vienne du monde. Il y a long-temps que
» je n'ai ſenti mon cœur ſi agréablement
» agité. --- Mais, cher papa, me permet-
» trez-vous de vous faire encore quelques

» queſtions, avant de vous quitter? Com-
» ment avez-vous eu ce papier qui ne peut
» venir que du déſert? --- C'eſt M. Suple
» qui me l'a remis. --- Il a donc vu ma
» bonne maman? Et pourquoi ne l'ai-je
» pas encore vu ce bon M. Suple? Ah!
» je ſoupçonne qu'il n'a pas de bonnes
» nouvelles à m'apprendre. Grand Dieu!
« ſerois-je encore aſſez infortunée »? Et je commençois à pleurer. --- « Pourquoi des
» pleurs, ma chère amie, quand tout pa-
» roît vous favoriſer. Je n'aime pas à voir
» que l'on ſe chagrine ſans ſujet. Vous
» n'en avez aucun de vous affliger. Cal-
» mez-vous, & écoutez-moi. Je ne vous
» tromperai pas, chère Miſs, non, jamais.
» Vous me connoîtrez bientôt, & vous
» me verrez toujours le même ».

Il m'a alors raconté, tout ce que j'avois envie de ſavoir; & il avoit un air ſi naturel & ſi ſimple, qu'il m'a inſpiré dès ce moment la plus grande confiance.

» C'eſt la petite Sophie, a-t-il dit, qui
» m'a donné le premier éveil d'une choſe

» que je n'aurois pas imaginée en cent
» ans. Je lui en fais bon gré. Elle eſt gen-
» tille, je l'aime. C'eſt un joli enfant. Qui
» en effet, auroit jamais pu ſoupçonner
» ce qui m'arrive dans un pays ſi éloigné
» de celui où j'avois connu ma chère
» Nina ?

» Je prends le parti de venir ici, pour
» diſpoſer mon fils à un mariage que je
» crois lui convenir. Je le trouve au lit,
» bleſſé grièvement, & par qui ? par le
» plus galant homme du canton. Vous ne
» me déſavouerez pas, Miſs, j'en ſuis
» sûr »..... Et il a continué ſans s'apper-
cevoir du rouge qui m'eſt monté au viſage.
» J'apprends que mon fils a tort. Je n'ai
» rien alors de plus preſſé, que d'aller
» trouver l'homme qu'il avoit inſulté. Tout
» cela eſt fort ſimple. Mais ce qui ne l'eſt
» pas, c'eſt le réſultat de cette aventure.
» Je trouve ma fille dans l'objet de la que-
» relle de mon fils.

» Concevez-vous, Miſs, l'étonnement
» de ce pauvre jeune-homme quand je

» lui apprendrai que vous êtes sa sœur ?
» Je jouis d'avance de sa surprise. Au
» reste, je le connois assez, pour être
» sûr que cet évènement qui va dimi-
» nuer ses droits sur ma fortune, ne lui
» donnera que du plaisir. Mon fils a de
» l'honneur & des sentimens honnêtes.
» Je ne lui connois que les défauts de son
» âge & de son état. Quelques années de
» plus le corrigeront. Le mariage que je
» lui propose avec la plus digne femme
» de l'Angleterre, seroit bien capable de le
» fixer & de le ramener à ses devoirs ; mais
» il ne se rend pas encore à mes raisons :
» cependant je ne désespère point de le ga-
» gner.

» Revenons à ce qui vous intéresse. Ma-
» dame d'Ermancour se porte à merveille.
» Je m'en réjouis ; car je l'aime de tout
» mon cœur cette honnête maman, qui
» a si bien élevé ma chère Ninette. Je se-
» rois bien satisfait si je pouvois recon-
» noître un jour, l'obligation que nous
» lui avons vous & moi. Je voudrois bien

» pouvoir rendre à ſon fils, ce qu'elle a
» fait pour ma fille ».

Il m'a appris enſuite que vous ſeriez partie avec M. Suple, ſi M. d'Ermancour avoit été en état de ſoutenir le voyage; que ce dernier ſortoit d'une maladie aſſez grave dont il n'étoit pas encore guéri, que vos enfans ſe portoient bien. J'ai demandé ſi vous n'aviez pas eu la bonté de m'écrire un mot. Il m'a dit qu'il y avoit un paquet de lettres à mon adreſſe; mais que tout cela étoit arrivé dans le temps que M. Sping étoit mal, & la mère ſi occupée auprès de lui, qu'elle avoit pris le parti de remettre la viſite de M. Suple à demain, en le priant d'empêcher que le commiſſionnaire ne parût ici avant lui.

» Pour moi, a dit Milord, inſtruit par
» Sophie & ſa Bonne, j'étois ſi preſſé d'é-
» claircir mes doutes, que j'ai, ſans en rien
» dire à perſonne, couru chez M. Suple.
» Mais je l'ai trouvé bien réſolu à ne me rien
» dire qu'en préſence de Madame Sping.
» Il a fallu ſe conformer à ſa volonté. Je ſuis

» revenu à la maiſon dans l'intention de
» faire tous mes efforts, pour engager la
» maman à venir avec moi chez ce bon
» Prêtre qui n'avoit voulu me rien dire de
» ce que j'avois envie de ſavoir. M. Sping
» s'eſt trouvé heureuſement aſſez bien pour
» demander à être ſeul. Sa mère eſt deſcen-
» due; & je l'ai priée de m'accompagner chez
» M. Suple. Il nous a conté alors ce que je
» viens de vous dire, & beaucoup d'autres
» choſes encore que vous apprendrez de
» lui. Pour moi, je n'ai plus été à la conver-
» ſation, dès que j'ai vu un paquet à mon
» adreſſe, cacheté des armes de votre mère.
» J'ai bien reconnu ſon écriture. Madame
» d'Ermancour envoyoit ce paquet à Ma-
» dame Sping. Il étoit avec une lettre où
» elle lui dit, que ne pouvant, pour le
» préſent, aller elle-même lui porter les
» éclairciſſemens qu'elle demande ſur le
» ſort de ſa chère Ninette, elle lui fait
» paſſer un paquet qui pourra peut-être lui
» en donner. Elle la prie par la même lettre
» de m'envoyer ce paquet en Angleterre.

» Elle certifie que c'eſt la mère de Ninette
» qui le lui a remis la veille de ſa mort,
» en la priant de le faire parvenir à ſon
» adreſſe, ſi d'heureuſes circonſtance le lui
» permettoient. *Mademoiſelle de Lizadie*
» *eſt morte*, ajoute-t-elle dans ſa lettre, *en*
» *me recommandant de prendre ſoin de ſa*
» *chère enfant. Je l'ai, dès ce moment, regar-*
» *dée comme ma fille & je l'aime encore de*
» *même. Rien au monde ne pouvoit me faire*
» *plus de plaiſir que d'appendre qu'elle eſt*
» *dans une maiſon qui ne peut que l'ho-*
» *norer, & qu'elle ne m'a pas oubliée* ».

Pendant tout ce récit je fondois en l'armes. Mais à ce dernier mot qui ſembloit me reprocher ma faute, mes ſanglots ont redoublé. Milord Harture s'eſt arrêté alors. Il s'eſt apperçu de l'état où j'étois. Il m'a priſe dans ſes bras: j'ai penché la tête ſur ſon ſein, en continuant de pleurer, & je ſuis reſtée dans cette poſition, juſqu'à ce que ſentant enfin la peine que je devois cauſer à un père ſi bon & ſi tendre, je me ſuis dégagée dou-

cement de ses bras. Je lui ai demandé mille fois pardon de ma foiblesse & de l'embarras que je lui donnois.

» Pardon, pardon, cher papa, lui ai-je » dit, en le voyant encore tout ému de la » situation douloureuse où je venois de me » trouver. J'ai bien des torts envers cette » femme. Je n'ai pu l'entendre parler de » moi avec tant de bonté, sans me repro- » cher mon ingratitude à son égard. Je ne » me pardonnerois jamais de l'avoir quit- » té, si ma fuite, que le Ciel paroît m'a- » voir inspirée, ne m'avoit fait retrouver » mon père.

» En effet, a-t-il dit, je ne serois pas » allé te chercher dans le désert. Il falloit » que tu en sortisses pour que nous nous » rencontrassions; il falloit que la divine » Providence s'en mêlât. C'est-elle qui a » tout conduit, ma chère enfant; ne te » reproche rien. Goûte ton bonheur sans » scrupule. Ne suis-je pas la première cause » de la faute dont tu t'accuses, & de tous

» les désagrémens de ta vie. Oublie-les pour » me les faire oublier à moi-même.

« Allons, chère Miss, allons. Fais-moi » voir que tu me pardonnes, en ne me » montrant plus que de la joie. Je ne né- » gligerai rien pour te rendre aussi heu- » reuse que tu as été infortunée. --- Ma » vie est à vous, cher papa, ai-je répli- » qué. Je l'emploierai à mériter vos bon- » tés ». Et j'ai baisé tendrement une de ses mains.

» Tu me rendras heureux, je le vois » bien, ma chère amie. Mais parlons tran- » quillement de nos affaires, car elles vont » devenir communes entre nous. Crois-tu » que je vais maintenant te laisser ici? Je » brûle de te voir établie chez moi dans » le meilleur appartement. --- Chez vous, » en Angleterre, ai-je dit avec précipi- » tation ».

Il s'est mis à sourire & m'a regardée sans répondre pendant quelques instans......
» Non pas chez moi en Angleterre, a-t-il » dit enfin (car je souffrois de son silence);

» non, non, ma chère Miſs. Je ne vous
» menerai pas ſi loin pour le préſent. C'eſt
» à Achem que je voudrois vous conduire
» demain, ſi vous conſentez à m'accom-
» pagner ».

J'ai répondu que j'irois par-tout où il m'ordonneroit de le ſuivre... « Même en
» Angleterre », a-t-il repris en me fixant encore malignement ---- « Par-tout, cher
» papa, en vous demandant ſeulement la
» permiſſion de vous faire quelques repré-
» ſentations. Vous ſavez que j'ai des amis
» auxquels je dois beaucoup, & que je
» ſerois au déſeſpoir de déſobliger. Ma-
» dame Sping a eu pour moi les attentions
» d'une mère. Ses enfans m'ont traitée
» comme une ſœur chérie. Si je les quit-
» tois ſi bruſquement, croyez-vous qu'ils
» ne ſeroient pas en droit de m'accuſer
» d'ingratitude ? Ah je craindrois plus que
» la mort, d'en mériter le reproche.

» Mais, ma chère amie, crois-tu que
» Madame Sping déſapprouve que j'em-
» mène ma fille chez moi, après lui en
» avoir

» avoir demandé la permiſſion (pour la » forme, bien entendu), car je dois être » le maître de mon enfant? Mais ne crains » pas que je manque à tes amis Je n'ou- » blierai jamais le ſervice qu'ils t'ont rendu » en te conſervant, & en adouciſſant ton » ſort. Je ne ceſſerai de leur en marquer » ma reconnoiſſance auſſi long-temps que » je vivrai.

» Voyons, ma chère Miſs; as-tu encore » quelqu'obſervation à me faire. Confie- » moi tout ce qui te déplaît. --- Je vous » l'ai déjà dit, cher papa, je ſuis à vous, » entièrement à vous, non ſeulement par » les liens du ſang, mais par l'eſtime & » le reſpect que vous m'avez inſpirés dès » le premier jour que je vous ai vu. Vos » généreux procédés avoient gagné mon » cœur, avant que vous ne m'euſſiez » appris que j'avois le bonheur de vous » appartenir. Ce ne ſont pas vos titres, » Milord, ce ne ſont pas vos richeſſes qui » me flattent; ce ſont vos ſentimens. Voilà » ce que j'honore : voilà ce qui fera ma

» gloire quand je porterai votre nom, & » que je pourrai publiquement vous nom- » mer mon père. C'eſt vous que j'aime, » que je reſpecte, & qui m'inſpirez la plus » entière confiance.

« Ce nom cher & ſacré de père que je » trouve ſi doux à prononcer, me pénètre » d'un ſentiment ſi tendre qu'il relève mon » ame abattue & humiliée long-temps par » ma triſte naiſſance. Il fait plus encore, ce » titre honorable & flatteur, il me rend » digne de l'objet que mon cœur a choiſi. » Mettez le comble à mon bonheur, en » approuvant mon choix. J'oſe aſſurer » Milord, ai-je ajouté d'une voix timide » & agitée par le battement de mon cœur, » que l'objet pour lequel je l'implore mé- » rite de lui appartenir par ſa façon de » penſer & la nobleſſe de ſon ame ».

J'en étois là quand j'ai entendu ouvrir la porte. En me retournant, j'ai apperçu Madame Sping. Elle m'a préſenté un pa- quet de Lettres, & m'a dit que c'étoit de la part de mes bons amis du Déſert; qu'elle

s'étoit réservée le plaisir de m'apporter elle-même une si bonne nouvelle.

Vous devinez, maman, comme il a été reçu ce cher paquet. Je l'ai baisé plusieurs fois avant de le mettre dans ma poche ; car il a bien fallu en remettre la lecture pour répondre au compliment de Madame Sping. Milord m'a présentée à cette Dame, comme sa fille. Elle étoit déjà instruite de tout ; mais nous ne nous étions pas encore vues depuis l'heureux changement de mon sort. Elle s'est empressée de m'en féliciter. Elle a ajouté, en s'asséyant près de nous & en me regardant : « Je ne » peux pas me réjouir de cet événement. » Il va me causer bien des regrets & peut-» être la mort à mon fils. Ah ! Milord, en » se tournant alors de son côté, que vous » allez nous coûter de larmes ! Mes filles » sont dans la plus grande affliction, & » j'ai passé deux heures avec mon fils, sans » pouvoir le rassurer sur ses craintes.

» Eh ! que craint-il, ma chère Madame » Sping, a repliqué mon père, en lui

» prenant la main avec le plus tendre inté-
» rêt ? -- Il craint ce qui va nous arriver,
» Milord. Nous ſentons tous que vous
» allez nous enlever cette chère enfant
» que nous chériſſons, & qui auroit fait
» le bonheur de notre maiſon. -- Je ne
» vous l'enlèverai pas, Madame. Vous
» êtes encore la maîtreſſe de fixer ſon
» ſort. Raſſurez votre digne fils ſur ſes
» craintes. -- Quoi ! Milord !... -- Je ſerois
» un Prince, Madame, que je me ferois
» gloire d'honorer la vertu; & je croirois
» m'honorer moi-même en donnant ma
» fille à votre fils ».

J'ai pris ſa main; je l'ai baiſée & mouillée de mes larmes, ſans prononcer un ſeul mot. Madame Sping en a fait autant.

« J'entends, j'entends, chère Miſs, m'a
» dit alors ce bon papa, n'ai-je pas bien
» deviné celui que tu n'as pas voulu me
» nommer ? Qu'en dis-tu ma chère
» enfant » ?

Je l'ai embraſſé pour toute réponſe....
« Que faites-vous, Madame, a-t-il dit

» ensuite en dégageant sa main de celles
» de Madame Sping? -- Je ne sais com-
» ment vous marquer ma reconnoissance,
» Milord, lui a-t-elle répondu. -- De la
» reconnoissance, Madame, c'est moi qui
» vous en dois pour tous les services que
» vous avez rendus à ma fille» --- C'est
» vous & votre respectable époux, ai-je
» ajouté à mon tour, qui m'avez procuré
» le bonheur dont je jouis aujourd'hui ».

En disant cela j'ai volé dans ses bras. Elle m'a serrée tendrement dans les siens, & m'a nommée sa fille, sa chère fille.

« Ce bon & honnête Monsieur Sping,
» a dit Milord, il me tarde de le voir
» arriver. -- Dans huit jours, il partagera
» notre satisfaction, a répondu Madame
» Sping. Je veux vous faire connoître,
» en attendant, ses sentimens pour notre
» chère enfant. J'ai dans ma poche une
» Lettre qui la regarde uniquement; la
» voici »; & elle a lu ce qui suit.

« Je suis charmé, ma chère amie, des bonnes nouvelles que vous me donnez de

votre ſanté; & ma ſatisfaction n'eſt point diminuée par ce que notre charmante Ninette vous a communiqué ſur ſa naiſſance. J'admire, comme vous, ſa franchiſe & l'honnêteté de ſes ſentimens. Ils ne me la rendent que plus chère: elle n'en eſt que plus digne de faire le bonheur & la gloire de mon fils. Si elle n'a point de père, je lui en ſervirai. Tout ce qui me fâche, c'eſt de la voir ſi déterminée à rompre les engagemens qu'elle a pris avec nous. Je ne lui connois qu'un défaut; c'eſt de pouſſer trop loin la délicateſſe. J'eſpère que nous la ferons revenir de cet enthouſiaſme qui lui fait croire qu'elle doit ſe ſacrifier pour l'honneur de ſes amis. Je lui prouverai que ce prétendu honneur n'eſt qu'une chimère que je mépriſe, & qui ne doit pas troubler notre bonheur commun.

Raſſurez nos enfans. Ils m'ont tous écrit, (je dis tous, car mon gendre m'a écrit auſſi) pour me faire part de leur crainte & du chagrin qu'ils auroient, s'ils étoient obligés de ſe ſéparer d'une ſœur à laquelle

ils sont unis par l'amitié aussi intimément que s'ils l'étoient par les liens du sang. Mon fils, qui tient à cette charmante personne par des liens encore plus forts, me paroît bien affecté. Je connois la sensibilité de son cœur, & je crains pour sa santé. J'implore pour lui la pitié de l'objet de son amour. Qu'elle ne lui ôte pas toutes ses espérances ! Engagez cette chère enfant à vous donner sa parole qu'elle ne fera rien de contraire à nos vœux, jusqu'à mon retour; il sera au plus tard dans huit jours.

Je serai charmé de me retrouver parmi vous. Mon bonheur réside dans le sein de ma famille. Vous en faites, ma chère amie, le principal ornement, comme vous faites la félicité de mon cœur ».

Après la lecture de cette Lettre, je n'ai su exprimer combien je sentois la supériorité de mes amis sur moi, & leurs bons procédés à mon égard, qu'en avouant l'impossibilité où je suis de m'acquitter jamais envers eux. J'ai imploré le secours du Ciel. J'ai prié l'Être suprême de

répandre ſes faveurs ſur tant de cœurs vertueux.

Milord, à qui l'on n'avoit conté qu'une partie de mon hiſtoire, ne ſavoit pas pourquoi Madame Sping diſoit que je voulois rompre mes engagemens avec eux. Il a demandé l'explication de cet endroit de la Lettre qu'il n'avoit pas compris. La bonne maman le lui a expliqué, & j'ai profité de cet inſtant de liberté pour aller lire vos Lettres.

Ah! maman, je me mets à vos pieds pour vous remercier de tout ce que vous avez la bonté de dire de flatteur à votre chère petite fugitive C'eſt le nom que vous me donnez au commencement de votre Lettre. Mais vous oubliez bientôt ma fuite, pour vous occuper entièrement du plaiſir de m'avoir retrouvée. L'eſpérance que vous me donnez de vous voir dans quelques jours, met le comble à mon bonheur. Je fais des vœux bien ardens pour la guériſon de M. d'Ermancour qui doit être auſſi du voyage. Et vos charmans enfans! que j'aurai

de plaiſir à les embraſſer ! Verrai-je auſſi l'honnête Jérôme! Toute la maiſon m'eſt ſi chère! Je n'ai paſſé aucun jour de ma vie ſans me rappeler vos bontés pour moi, votre tendreſſe qui m'a fait goûter près de vous des jours ſi doux & ſi tranquilles..... Mais on m'interrompt. Je vous quitte, maman, bien malgré moi. J'avois encore mille choſes à vous dire qu'il faut remettre à demain.

XVIIIe LETTRE.

Il y a trois jours que je n'ai pu avoir un moment de libre pour reprendre mon récit. Je vous ai déjà dit, maman, que Milord & Madame Sping cauſoient enſemble pendant que je liſois vos Lettres. J'étois ſi agréablement occupée, que je ne me ſuis pas apperçue qu'ils ſont ſortis. Mais je n'ai pas été fâchée de me trouver ſeule pour me remettre un peu de l'agitation où j'étois. Mon cœur étoit avec tous mes amis dans le Déſert. Je les voyois, je les entendois ſe réjouir d'avoir retrouvé leur pauvre Ninette. Je me jettois à vos genoux, maman,

& vous me releviez pour me ſerrer dans vos bras. Je n'ai pu retenir mes larmes. Quand j'ai vu entrer Madame London, mon attendriſſement s'eſt confondu avec celui de cette digne amie. J'ai oſé la nommer ma ſœur.

« Je ſais tout, m'a-t-elle dit, lorſque » l'agitation de ſon cœur lui a permis de » parler ; maman m'a fait part de notre » bonheur commun, & le titre que vous » me donnez, me le confirme. Ah ! ma » chère & tendre ſœur, je pourrai donc » déſormais, ſans que vous y mettiez » aucun obſtacle, vous nommer de ce » nom ſi doux pour moi.

» Mon pauvre frère, a-t-elle ajouté, en » me regardant les larmes aux yeux ! Ah ! » je voudrois bien être témoin du plaiſir » que Milord va lui cauſer, lorſqu'il lui » apprendra qu'il ne dédaigne pas de le » nommer ſon gendre. -- Quoi ! me ſuis-je » écriée, mon père eſt allé ?... -- Oui, » m'a-t-elle répondu ; il eſt allé deman- » der la main de mon frère pour ſa fille.

» Ce sont ses propres termes ; & je l'ai
» assuré en l'embrassant, que j'étois bien
» sûre qu'il ne seroit pas refusé. -- Comment
» est-il à présent ce cher frère, ai-je dit ?
» L'avez-vous vu depuis le dîner ? -- Je
» sors à l'instant de sa chambre. Il n'a
» besoin que d'un peu de tranquillité. Tout
» son mal maintenant, est d'être fort
» agité, tant il désire vivement de voir
» & d'embrasser le père de son aimable
» Ninette. Il vouloit descendre, disoit-il
» tout à l'heure, pour se jeter aux pieds de
» ce respectable père, & le féliciter de vous
» avoir donné le jour.

» Je m'en doutois, disoit-il en se pro-
» menant à grands pas dans sa chambre ;
» une figure si noble, une ame si honnête
» annonçoient une origine distinguée. Mais
» quand la bizarrerie du sort l'auroit fait
» naître de parens obscurs, elle n'en auroit
» pas moins captivé tous les cœurs ».

J'ai interrompu Madame London pour lui demander pourquoi M. Sping, qui prétend me connoître si bien, avoit pu

douter un inſtant de mon cœur ? -- « Ah !
» chère ſœur, m'a-t-elle dit, ſi j'avois
» continué de vous répéter la converſation
» que je viens d'avoir avec lui, vous auriez
» vu qu'il le connoît bien ce cœur qu'il
» adore. Il n'a jamais craint de vous perdre,
» que lorſqu'il vous a vue perſuadée que
» votre alliance avec lui pourroit lui faire
» tort. Il n'a jamais penſé que l'élévation
» de votre fortune pût mettre un obſtacle
» à ſon bonheur, tant que vous ſeriez
» libre. Mais il ne connoiſſoit pas la façon
» de penſer du Lord Harture.

» Milord ne pouvoit-il pas en effet prendre
» le parti de vous mener en Angleterre, &
» de vous faire épouſer un homme de ſon
» rang ? -- Jamais, jamais, ai-je dit. Milord
» eſt mon père : je le reſpecte & je l'aime ;
» mais il n'auroit jamais eu le pouvoir de
» changer mon cœur, ni par conſéquent
» d'en diſpoſer en faveur d'un autre que
» M. Sping. -- Ah ! chère Miſs, a-t-elle
» repris, vous ne connoiſſez pas le pouvoir
» d'un père. Ce n'eſt pas ordinairement

» l'inclination de ſes enfans qu'il conſulte
» pour diſpoſer de leur main. Ce ſont les
» convenances des conditions, & l'intérêt
» des familles, qui décident de leur ſort.
» C'eſt un haſard heureux pour vous &
» pour nous, que le père de ma chère
» Ninette penſe plus noblement que la
» plupart des perſonnes de ſon rang. Mais
» mon frère n'eſt point coupable d'en
» avoir douté. -- Tendre amie, vous mé-
» ritez à plus d'un titre, d'être la ſœur
» du plus digne des hommes, du plus
» aimable des frères. -- Dites auſſi, chère
» Miſs, qu'il eſt le plus tendre amant de
» la plus charmante des femmes. -- Que
» je regrette de n'avoir pas un trône à
» lui offrir avec ma main »!

Cette converſation a été interrompue par l'arrivée de Sophie. Elle s'étoit trouvée à l'entrevue de Milord avec M. Sping. Après m'avoir fait ſon compliment avec toute la grace poſſible, ſur le plaiſir qu'elle avoit de me nommer ſa ſœur, elle nous a

répété, encore toute transportée de joie, ce qu'elle venoit d'entendre.

« J'étois avec mon frère & M. London, a-t-elle dit, quand on a annoncé Milord Harture. Maman est entrée avec lui. Mon frère s'est levé pour le recevoir & s'est avancé jusqu'à la porte, en lui faisant une profonde révérence. Milord l'a pris amicalement par la main, & ne lui a pas donné le temps de baiser la sienne; car dans le moment que mon frère se courboit pour la porter à sa bouche, il l'a embrassé fort tendrement. Il s'est ensuite assis auprès de lui. Il l'avoit déjà forcé, après plusieurs instances, de se remettre sur son fauteuil à sa place ordinaire; & sans lui laisser le temps de dire un mot, il s'est informé de sa santé avec beaucoup d'intérêt ».

« Milord, a répondu mon frère, je ne » puis me plaindre d'un accident qui m'a » procuré aujourd'hui l'avantage de pou- » voir vous féliciter d'un bonheur que je » partage. Je vous porterois envie, Mi- » lord, si je n'espérois de votre bonté le

» titre le plus flatteur pour moi. -- Je viens
» vous l'offrir ce titre. Ma fille a comblé
» mes vœux, en me découvrant son se-
» cret. Elle est à vous : je viens resserrer des
» nœuds si bien assortis, en vous accor-
» dant sa main, & en vous présentant un
» père digne d'être votre ami ».

« Ah ! chères sœurs, a dit la sensible Sophie, que je vous ai souhaitées là toutes deux, pour partager avec moi le bonheur de mon frère ! Il a fait une exclamation de joie, en se jettant aux pieds de Milord qui l'a relevé à l'instant & l'a serré dans ses bras. J'ai vu leurs larmes se confondre sur leurs joues. Tout le monde a tiré son mouchoir, & j'ai senti aussi que j'avois besoin de me servir du mien.

» Mais tout en pleurant j'ai fait une réflexion qu'il faut que je vous communique. Ces larmes sont bien différentes, disois-je, de celles que j'ai versées il y a quelques jours. Je ne suis pas triste quoique je pleure. J'ai le cœur bien content, malgré que j'aie l'air d'avoir du chagrin. Pourquoi donc

» me permettre d'aller dans ce déshabillé,
» me jeter à ses pieds, & lui demander
» la confirmation du don de sa main que
» vous avez la générosité de m'accorder.

« Je ne vois nul inconvénient à cela, a
» dit le bon Milord. Mais pourquoi ma
» fille ne viendroit-elle pas ici, recevoir
» elle-même votre compliment ? Je me
» charge de vous l'amener, à moins que
» Madame, a-t-il ajouté en regardant ma-
» man, n'en veuille prendre la peine. Car il
» est tard; il faut que je retourne chez moi ».

Mon frère est passé tout de suite dans son cabinet pour vous écrire. Dès qu'il a été sorti, Milord Harture a dit à maman : « avant de me retirer, je veux,
» Madame, vous communiquer mes pro-
» jets à l'égard de ma fille. Je compte, avec
» votre permission, la venir prendre de-
» main pour l'établir dans ma maison ».

« De toute la conversation, a dit Sophie, c'est la seule chose qui m'ait déplu. Mais écoutez le reste ».

« Vous êtes le maître de votre enfant,

» Milord, a dit maman. J'eſpérois que
» vous nous la laiſſeriez, au moins juſ-
» qu'au retour de mon mari. ---- Cela ne
» ſe peut point, Madame, & vous en con-
» viendrez avec moi, quand vous m'au-
» rez permis de m'expliquer. N'eſt-il pas
» vrai que la reconnoiſſance que j'ai faite
» aujourd'hui de ma fille, eſt déjà ébruitée
» dans toute la maiſon ? Elle le ſera bien-
» tôt à la ville, & dans les environs. On
» ſaura auſſi le projet de ſon mariage avec
» votre fils. Mes amis alors m'en parleront.
» Ils me demanderont la permiſſion de la
» voir, de lui être préſentés. Que répon-
» drois-je ſi elle étoit encore ici » ?

« D'ailleurs je compte la reconnoître
» publiquement dans deux jours, en la fai-
» ſant baptiſer ſous mon nom. Ajoutez à
» tant de bonnes raiſons celle que vous
» ſentirez mieux que perſonne, vous qui
» êtes une ſi tendre mère ; l'empreſſement
» d'un père. --- Croyez-vous, Milord, qu'il
» ſoit ſi difficile de garder le ſecret ſur ce
» qui vient de ſe paſſer entre nous ? --- Im-

» possible, Madame. Je parierois que c'est
» déjà su dans quelques maisons du voisi-
» nage, & je ne serois pas surpris que l'on
» m'en parlât, lorsque je retournerai à la
» ville. --- Je n'insisterai pas davantage,
» Milord, vous êtes le maître. Mais ce dé-
» part est bien précipité. Mon pauvre fils
» n'aura pas le temps de se remettre de tou-
» tes les agitations qu'il a éprouvées aujour-
» d'hui ».

» M. London a fait à son tour ses objec-
» tions. Mademoiselle Ninette, a-t-il dit,
» ne doit sortir de la maison de maman, que
» pour aller recevoir à l'Église le baptême
» & le nom de son père. Cette cérémonie
» sera bien plus authentique, si l'on attend
» la dame du Désert. Elle peut seule assurer
» la naissance de l'enfant; elle attestera pu-
» bliquement que Mademoiselle Ninette
» est celle qu'elle a vue naître dans sa soli-
» tude; la même dont la mère, en mourant,
» l'avoit priée de se charger, & la fille de
» Mademoiselle Nina de Lizadie & de Mi-
» lord Harture ».

« Ces raiſons, a dit notre charmante Sophie, ont beaucoup ébranlé le bon papa, & quelques paroles encore ont achevé de le convaincre. Il a promis de nous laiſſer notre chère ſœur, & de ne rien faire que de concert avec ſes amis. Il eſt parti enſuite, après avoir demandé à maman la permiſſion de venir demain dîner avec nous ».

« J'ai paſſé alors dans le cabinet de mon frère. Il venoit de plier ſon billet, il m'a chargée de vous le remettre : le voici ». --- « Ah ! chère Sophie, me ſuis-je écriée, » en le prenant avec précipitation ; vous » auriez dû »... --- Ne me blâmez pas, » j'ai ſuivi exactement les ordres que l'on » m'a donnés. Je ne devois vous remettre » ce billet qu'après vous avoir informée » de ce que vous avez entendu. Si je ſuis » coupable, c'eſt pour avoir obéi à mon » frère. ---- Non, non, lui ai-je dit en » l'embraſſant, vous n'aurez jamais de » tort avec vos amis ». Permettez-vous, ai-je dit à Madame London, en rompant le cachet du billet que vous allez lire ?

A Miſs Harture.

« Je ſerai auprès de vous, chère Miſs, preſque auſſi-tôt que ce papier ſera dans vos mains.

C'eſt aux genoux de ma tendre amante, c'eſt tranſporté d'amour & de joie, que je vais la prier de confirmer le don de ſa main que ſon père vient de m'accorder. Ah! je l'obtiendrai cette main chérie, dont le cruel refus a failli à me coûter la vie. Je vais charger Sophie de mon billet. Embraſſez-la, chère Miſs, pour le tendre intérêt qu'elle prend au bonheur de ſon frère. Elle vous contera la ſcène intéreſſante qui vient de ſe paſſer. Mais malgré ſa naïveté, elle ne pourra jamais vous peindre la ſenſation délicieuſe que j'ai éprouvée dans les bras du digne père de la maîtreſſe chérie de mon cœur ».

A peine avois-je fini de lire ce billet, que j'ai entendu Sophie dire à ſa ſœur à demi-voix: *Voici mon frère.* Je me ſuis un peu avancée vers la fenêtre, & je

l'ai vu qui traverſoit le jardin pour venir nous trouver. Avec quel plaiſir j'ai porté mes regards ſur cette figure noble & charmante que je revoyois pour la première fois, après avoir éprouvé tant d'alarmes, de craintes, & d'inquiétudes ſur mon ſort & celui de mon amant! Je ne ſais ſi la diſpoſition de mon cœur ajoutoit à ſes graces naturelles; mais je ne l'ai jamais trouvé ſi bien.

Il faut que je vous faſſe ſon portrait, maman. Vous connoiſſez ſon ame généreuſe: ſi vous avez imaginé des traits aſſortis à ſes vertus, vous le reconnoîtrez bientôt lorſque vous le verrez. Elles ſont peintes ſur ſa phyſionomie, comme j'ai tâché de les peindre dans mes lettres. On n'a beſoin que de le voir, pour juger de l'agrément de ſon eſprit. Il eſt grand. Il a l'air noble, des manières aiſées, le regard doux & honnête, beaucoup de feu & de vivacité dans les yeux. C'eſt ainſi qu'il étoit, lorſque je l'ai apperçu par la fenêtre qui donne ſur le jardin. Il marchoit légè-

rement, d'un air ſatisfait. Il portoit ſes regards ſur les fenêtres de l'appartement où j'étois; mais il ne m'a point vue; je m'étois placée de côté pour le regarder plus à mon aiſe.

Ah! maman, que le cœur de votre pauvre Ninette a été agité, quand M. Sping eſt entré dans le veſtibule! Il étoit arrivé à la porte du ſalon, que je regardois encore dans le jardin. En me retournant, je l'ai vu ſur la porte, oſant à peine avancer la tête. Il avoit le corps à moitié courbé. Il me demandoit timidement ſi je permettois qu'il ſe préſentât à mes yeux, dans un négligé auſſi peu décent que le ſien. --- Les circonſtances vous y autoriſent, ai-je répondu en m'avançant vers lui, & en lui préſentant ma main. Ah! maman, qu'il étoit bien dans ce déshabillé galant qu'il paroiſſoit avoir honte de porter devant moi! Je ne l'avois jamais vu, qu'avec les habits que l'uſage exige dans le monde, & qui ne ſont pas toujours les plus commodes ni les plus agréables. Celui qu'il portoit en

ce moment, avoit ces deux qualités réunies. C'étoit une robe légère de taffetas blanc, brodée, & parsemée de boutons de rose : la veste étoit pareille.

Ses cheveux étoient négligemment relevés par un ruban ; sur sa tête étoit un bonnet de la même étoffe que la robe, & fait en manière de turban. Son bras malade étoit passé comme l'autre dans la manche de la robe. On ne voyoit de son écharpe, qu'un bout de ruban noir qui tomboit sur sa main.

Après m'avoir fait asseoir, & avoir salué ses sœurs par un signe d'amitié, il s'est mis à côté de moi, sans quitter ma main qu'il tenoit dans les siennes..... « Est-elle » à moi, chère Miss, cette main dont » vous avez voulu me priver. Ah ! vous » m'auriez plutôt arraché la vie, a-t-il dit » en la portant sur son cœur que j'ai senti palpiter sous mes doigts. ---- Je vous la » rends, tendre amant, cette main que » des circonstances malheureuses m'a- » voient forcée à retirer. Croyez que ce

» n'étoit point ſans de cruels efforts, que
» je faiſois ce ſacrifice. Mon cœur a ſaigné
» plus d'un jour, du malheur où me rédui-
» ſoit la cruauté de mon ſort.--- Et j'ai été
» aſſez injuſte, s'eſt-il écrié en m'inter-
» rompant.. Ah! pardon, pardon, chère
» Miſs. Achevez mon bonheur, en m'aſ-
» ſurant que vous me pardonnez ».

J'ai auſſi des excuſes à faire à mes tendres ſœurs, a-t-il dit, je leur ai cauſé beaucoup de chagrin dans mon déſeſpoir.

Elles ont couru ſe jeter en pleurant dans ſes bras. Pendant cette ſcène, j'avois mon mouchoir ſur mes yeux, pour arrêter un déluge de larmes que je ſentois couler ſur mes joues. Dans ce même moment, la charmante Sophie m'a pris la main, & la portée ſur la bouche de ſon frère. Il l'a baiſée tendrement. J'ai penché ma tête ſur ſon cou, & nos larmes ſe ſont confondues.

Je lui ai parlé de ſa bleſſure. « Je ſatis-
» ferai votre curioſité à ce ſujet, m'a dit
» Madame London. Il ne faut pas aujour-
» d'hui en occuper mon frère. Il n'a été

» que trop fâché d'avoir donné lieu au
» nouvel accident qu'il a éprouvé. --- Pour-
» quoi, chère sœur, voulez-vous ménager
» mon amour-propre aux yeux de l'indul-
» gente Miss. Ne doit-elle pas connoître
» parfaitement l'homme qu'elle préfère.
» Non, je ne rougirai point d'avouer mes
» défauts à la plus digne des femmes. Elle
» apprendra de moi-même, à connoître
» la vivacité de mon caractère. A la vé-
» rité, il ne s'étoit pas encore développé,
» jusqu'au moment où j'ai craint de per-
» dre une amante si nécessaire au bonheur
» de ma vie.

» Oui, chère Miss, a-t-il ajouté en me
» regardant, votre refus si décidé d'être
» jamais à moi, m'a jeté dans le déses-
» poir. J'ai cherché à mourir, en tirant
» du sang de la plaie de mon bras, qui
» commençoit à se refermer. J'ai alarmé
» toute la maison par cette violence. Vous-
» même, tendre amante, que n'avez-vous
» pas souffert de cet effet de mon esprit
» troublé? Etoit-ce ainsi que je devois

» tâcher de ramener à moi un cœur ver-
» tueux auquel je n'avois à reprocher, que
» trop de délicatesse. Je rougis de moi-
» même, quand je me rappele cet instant
» de ma vie. Mais le caractère doux &
» modéré de celle qui veut bien unir son
» sort au mien, pourra régler ma con-
» duite, & réprimer aisément les passions
» les plus violentes de mon ame ».

» Quand on a le courage d'avouer ses
» défauts, ai-je dit en regardant Madame
» London, ne trouvez-vous pas, ma chère
» amie, qu'ils sont bien diminués ? Qui
» de nous pourroit se flatter de n'en point
» avoir à se reprocher ? Mais qu'il est rare
» qu'on ait l'ame assez grande, pour re-
» connoître ses fautes & les avouer haute-
» ment ».

J'ai fixé M. Sping, en prononçant cette dernière phrase. M. London est entré dans le moment. C'étoit le seul de la maison que je n'eusse pas encore vu, depuis le changement de mon état. Que ne devois-je pas à ce bon ami ? « Vous nous

» manquiez à tous, ai-je dit en me levant
» pour le ſaluer. ---- Je me félicite, Ma-
» demoiſelle, a-t-il répondu, d'être du
» nombre de vos parens. Vous allez par
» votre alliance, en faire le bonheur & la
» gloire ». Il s'eſt courbé en diſant cela, pour me baiſer la main. Mais je l'ai retirée, & je l'ai embraſſé.

Vous ſavez que M. London eſt l'homme du monde le plus obligeant. Il eſt auſſi le plus honnête. Je l'avois mal jugé avant ſon mariage. Depuis la célébration, c'eſt-à-dire, depuis que nous le voyons de plus près, & que nous ſommes à portée de connoître ſon caractère, toute la famille s'applaudit d'avoir cédé aux inſtances de ſa femme. Elle le connoiſſoit apparemment mieux que perſonne ; & elle l'avoit très-bien jugé.

Il n'a rien de brillant dans la figure. Il a l'air ſérieux & contraint : ſa taille eſt médiocre. Sa phyſionomie angloiſe, c'eſt-à-dire, un peu ſombre, ne prévient pas en ſa faveur. Il faut le voir libre & à ſon aiſe

dans une ſociété intime, pour le connoître. C'eſt alors que ſon front ſe déride, & qu'on voit dans ſa phyſionomie & dans ſes yeux, beaucoup de gaieté & d'eſprit. Perſonne ne ſait parler plus à propos & de meilleur ſens.

A préſent, maman, vous connoiſſez tous les amis avec qui votre chère Ninette va paſſer des jours heureux. Il faut auſſi y comprendre le fils de Milord Harture, que je nommerai bientôt mon frère. On l'appele maintenant Sir George, pour le diſtinguer de ſon père. M. Sping prétend que dans peu je reviendrai des mauvaiſes impreſſions que j'avois ſur ſon compte. Il me diſoit un jour à ce ſujet, que l'étourderie & l'envie de briller aux yeux d'une jolie femme, gâtoient ſouvent le meilleur naturel; mais que Sir George étoit capable de ſentir le tort qu'il ſe feroit, en conſervant des airs ridicules, qu'il ne tenoit que de la ſociété de quelques jeunes gens de la ville, qu'il ſe corrigeroit bientôt en ceſſant de les voir... « Et en vous imitant »,

lui dis-je, ſans penſer que je pouvois le mortifier; car je lui faiſois connoître par-là que je ſavois quelque choſe des petits écarts de ſa jeuneſſe.

Il rougit en me regardant d'un air fort étonné. Je ſentis auſſi le rouge me monter au viſage, quand je reconnus mon indiſcrétion. Nous reſtâmes quelque temps ſans parler. Il eut enfin pitié de mon embarras. Il ne me fit aucune queſtion ſur un ſujet que j'aurois trouvé trop délicat à traiter tête à tête avec lui. Je n'étois point en droit de lui faire des reproches ſur la manière dont il avoit pu ſe conduire dans un temps où je n'avois nulle eſpérance de l'épouſer.

Mais revenons à M. London. Il nous apprit que M. Suple étoit avec Madame Sping, & qu'elle ſe propoſoit de nous l'amener dans un moment.

Il arriva effectivement quelques minutes après. J'allai à lui les bras ouverts, en le nommant mon père, mon protecteur. Je l'aurois embraſſé s'il ne ſe fût pas refuſé à cette marque de ma reconnoiſſance. Il

me ſalua reſpectueuſement. Toute la famille l'accueillit, comme on reçoit après quelques jours d'abſence, un ami reſpectable. M. Sping, qui deſiroit preſqu'autant que moi de l'interroger, le pria de s'aſſeoir, & de ne point différer le récit du voyage qu'il avoit fait pour nous obliger. Il lui dit que nous n'oublierons jamais le ſervice qu'il nous avoit rendu.

« Je vous ſuis garant de cette chère » Miſs, a-t-il ajouté en me faiſant aſſeoir » à côté du bon pére »..... Je témoignai encore toute ma gratitude à M. Suple, par les expreſſions les plus vives.

Il s'eſt tourné vers M. Sping, & l'a félicité d'avoir ſi bien placé les affections de ſon cœur. Il a enſuite tiré de ſa poche, un papier qu'il m'a préſenté, en diſant à M. Sping, que c'étoit le journal de ſon voyage.... « Vous y trouverez, a-t-il ajouté, » le détail de tout ce que j'ai vu. Mais je » n'ai pu rendre auſſi bien que je l'aurois » deſiré, l'accueil honnête que m'ont fait » les amis de Mademoiſelle Ninette ».

Je parcourois déjà ces papiers. Mais M. Sping après m'avoir répété ce que le bon père venoit de lui dire, m'a demandé la permiſſion de lire tout haut à l'aſſemblée, cette intéreſſante narration, & il a lu ce qui ſuit.

Journal du voyage de M. Suple.

« Je ſuis parti d'Achem avec le commiſſionnaire chargé des ordres de Mademoiſelle Ninette, & bien inſtruit de la route qu'il devoit ſuivre pour arriver à notre deſtination. J'étois auſſi accompagné de deux noirs que M. Sping avoit eu la précaution de me donner. Ils portoient notre petite proviſion pour le voyage, & quelques outils pour nous ſervir dans le beſoin.

Après être parvenus environ au quart de la hauteur de la montagne rouge, nous avons apperçu l'ouverture de la caverne par où Mademoiſelle Ninette a paſſé. Mais ne jugeant pas qu'elle fût aſſez grande pour nous, les noirs ont travaillé à l'agrandir. Ils ont caſſé la pierre de chaque côté, & nous

nous ont procuré par-là le moyen de passer très-facilement. Cette grotte souteraine occupe toute la largeur de la montagne.

Nous avons gagné le ruisseau indiqué sur la carte de notre voyage. Nous nous y sommes arrêtés pour nous rafraîchir, & attendre les noirs qui coupoient des branches d'arbre à droite & à gauche, afin de marquer notre route. Après avoir mangé & après avoir bu de l'eau claire de ce ruisseau, nous avons continué de marcher vers notre droite, pour trouver l'habitation que nous cherchions. Mais quelque vîte que nous soyons allés, nous n'avons pu y arriver que bien avant dans la nuit. La lune, qui nous avoit indiqué notre route, venoit de se coucher. Tout étoit dans un calme parfait. Pour ne le pas troubler nous avons pris le parti de nous reposer aussi, en attendant le jour ».

Nous en étions là de cette lecture intéressante, quand on a annoncé Milord Harture & son fils. Le père a eu l'attention d'entrer seul, pour me prévenir de cette

visite à laquelle je n'étois point préparée...... « Je viens, a-t-il dit à Madame » Sping, vous demander à souper, & la » permission de vous présenter mon fils. » Je vous demande grace pour lui, en » considération du lien charmant qui va » nous unir; & vous, mon gendre futur, » a-t-il ajouté, je compte sur votre ancienne » amitié pour lui ».

Il s'est tourné ensuite vers moi. Il m'a embrassée tendrement, & m'a dit qu'il m'amenoit un frère bien repentant de toutes ses folies, & bien empressé de me voir. Sir George est entré en ce moment avec un air si modeste, & un maintien si honnête, que j'aurois pu ne pas le reconnoître, s'il n'eût point été annoncé.

« Chère Miss, a-t-il dit, en avançant » vers moi; je viens solliciter à genoux » mon pardon & votre amitié ». J'ai ouvert mes bras pour l'embrasser. Il s'est reculé en disant qu'il n'étoit pas digne de cette faveur; qu'il vouloit, avant d'obtenir cette grace, la mériter par une conduite

qui pût réparer les torts qu'il avoit envers moi. Il n'a osé me nommer sa sœur, & sans attendre ma réponse, il a salué la compagnie, & a fini par embrasser M. Sping cinq ou six fois. Ils se sont félicités de l'aventure qui les réunissoit, & qui alloit, à ce qu'ils espéroient, cimenter leur ancienne amitié. Ils se sont ensuite demandé des nouvelles de leur santé.

Pendant qu'ils causoient ensemble, j'ai témoigné à mon père la joie que j'avois du changement que je remarquois dans les manières de son fils... « Assurez-le, cher » papa, lui ai-je dit, de mon sincère atta- » chement, & demandez-lui pour moi ses » bontés & la tendresse d'un frère ».

Il a répété tout haut ce que je lui disois à voix basse; il a fait avancer son fils, en disant qu'il vouloit voir ses deux enfans s'embrasser.... « Ah! mon père, s'est écrié » Sir George, cette chere Miss est de votre » sang. Je la reconnois à sa généreuse » bonté ». Il est venu à moi, & nous nous sommes embrassés, en nous nommant

frère & sœur. Le bon papa en a ressenti le plus grand plaisir; il nous l'a témoigné en nous serrant tous deux dans ses bras. Il a apperçu que M. Sping tenoit un papier qu'il paroissoit vouloir lire. Il a demandé ce que c'étoit....... « C'est le journal du » voyage de M. Suple, ai-je dit avec viva- » cité. Permettez-vous, cher papa, que » M. Sping en continue la lecture. --- Ah! » je l'en prie, a-t-il répondu. J'ai le plus » grand désir d'apprendre les détails de ce » voyage, & de savoir des nouvelles de » nos bons amis du Désert ».

M. Sping, après avoir répété ce qu'il avoit lu avant l'arrivée de Milord, a continué ainsi.

Suite du Journal de M. Suple.

« Arrivés aux environs de l'habitation, chacun de nous a cherché un endroit commode pour dormir à son aise. Nous étions tous à quelque distance les uns des autres, au milieu d'une esplanade, en face de la maison. Le premier qui en est sorti

le matin, n'a pas été peu ſurpris de nous voir ; c'étoit le fidèle Jérôme. Il a cru d'abord qu'il rêvoit, ou que ſes yeux n'étoient pas encore bien ouverts ; après les avoir frottés pluſieurs fois, à ce qu'il nous a racontés dans la ſuite, il s'eſt avancé pour reconnoître ſi nous étions morts ou vivans. Quand il a vu que nous dormions tous profondément, il eſt rentré dans la maiſon, pour informer ſes Maîtres de la rencontre qu'il venoit de faire. Mais quoiqu'il ſoit fort ſage & très-modéré, il n'a pu leur dire, ſans une vive émotion, qu'il avoit trouvé en ſortant, quatre hommes endormis tout près de la maiſon. M. d'Ermancour, qui eſt l'homme le plus brave & le plus prudent, a demandé ſes piſtolets ; il les a cachés ſous ſa robe de chambre, & il eſt ſorti, après avoir raſſuré ſa femme & ſes enfans qui commençoient à s'effrayer.

Je m'éveillois alors, ſoit à cauſe de la petite rumeur qui s'étoit faite, ou parce que le ſoleil commençoit à paroître. J'ai apperçu en ouvrant les yeux, un homme

de la plus belle figure. Il venoit à moi avec un air noble & gracieux. Je me ſuis levé pour aller au-devant de lui; & dans ce même inſtant je l'ai vu retourner du côté de la maiſon. Il a fait quelques pas, en diſant à une Dame qui étoit reſtée ſur la porte, « rentrez, ma chère amie, ne me « ſuivez pas, je vous en ſupplie. Rentrez » & gardez vos enfans ». Il eſt revenu enſuite vers moi, & comme j'étois aſſez près pour qu'il pût m'adreſſer la parole; il m'a demandé, en me ſaluant très-honnêtement, ce que je venois faire dans ces cantons.

» Je crois parler à M. d'Ermancour, ai-je » dit ». Il m'a répondu que je ne me trompoit pas; mais qu'il s'étonnoit de ce que je pouvois le connoître. Il m'a demandé ce qui m'amenoit dans ce déſert avec les perſonnes de ma ſuite, en me montrant mes compagnons encore endormis!...... « C'eſt le » plaiſir de vous obliger, Monſieur, ai-je » dit. C'eſt de la part de Mademoiſelle » Ninette que je viens ici. --- Quoi! cette

» chère enfant... Ah ! généreux étrangers,
« venez, venez rendre le bonheur & la joie
» à la plus digne des femmes ».

A ces mots il m'a pris les deux mains, & après m'avoir prié de le ſuivre, il a couru le premier pour prévenir ſa compagne. J'ai trouvé cette honnête & reſpectable femme aſſiſe & ſes enfans debout devant elle. M. d'Ermancour l'a priée de rappeler ſon courage pour nous entendre.

Je me ſuis arrêté après avoir fait quelques pas dans la chambre, ſaiſi d'admiration à la vue de ce tableau ſi intéreſſant.... « Ah !
» cher ami, a-t-elle dit, que vous m'avez
» alarmée ? Je n'ai pu vous voir expoſer
» votre vie, ſans éprouver un mortel effroi.
» Hélas ! a-t-elle ajouté en ſe jettant dans
» ſes bras ; je n'ai craint que pour vous
» & pour mes enfans ».

Je ne ſavois ſi je devois avancer ou reculer. Mais le petit bon-homme m'ayant apperçu, a fait un cri affreux, & s'eſt caché le viſage ſur les genoux de ſa mère. J'ai pris alors mon parti ; je ſuis ſorti

pour leur laisser à tous le temps de se calmer.

J'ai trouvé tous mes compagnons de voyage éveillés, & Jérôme s'entretenant avec le messager, qui, comme vous savez, parle très-bien François. Je les ai engagés à se retirer un peu à l'écart, & les ai instruits de l'alarme que notre subite apparition avoit causée dans la maison. Je suis ensuite retourné m'asseoir sur un banc devant la porte, pour y attendre les ordres de M. d'Ermancour.

Mais à peine étois-je assis que je l'ai vu paroître avec sa chère compagne....... « Pardon, généreux étranger, m'a-t-elle » dit en s'avançant vers moi. Ne me jugez » pas sur l'accueil désobligeant que je » vous ai fait. Est-il vrai que vous avez la » bonté de nous apporter des nouvelles » de notre chère enfant ? Elle n'est donc » pas morte, cette chère Ninette ? Où » est-elle, Monsieur ? La reverrai-je ? Quand » pourrai-je la serrer dans mes bras ? Dieu » puissant, a-t-elle ajouté en levant les

» yeux au Ciel; ſi je la revois, permets
» que je la trouve digne de mon cœur.
» -- N'en doutez pas, Madame, ai-je
» répondu. Elle eſt la vertu même. Elle eſt
» digne de tous les ſentimens qu'elle vous
» a inſpirés. D'ailleurs, ai-je ajouté en
» tirant de ma poche la lettre de Madame
» Sping, voici un papier qui va vous en
» convaincre ».

Elle l'a lu en l'arroſant de ſes larmes....
« Généreuſe Dame, a-t-elle dit en finiſ-
» ſant ! comment cette chère enfant
» pourra-t-elle jamais reconnoître tant
» de bienfaits. Et vous, Monſieur, vous
» ſon premier protecteur, ſon gardien, ſon
» père, comment pourrons-nous jamais
» vous marquer notre reconnoiſſance ?...
» Voyez, mon cher ami, a-t-elle dit à
» M. d'Ermancour qui étoit auprès d'elle;
» liſez la lettre de la plus reſpectable des
» femmes. Voyez ce qu'elle a fait pour
» notre Ninette, & ce qu'elle veut faire
» encore. Elle parle de lui donner ſon fils
» pour époux. --- Je ſais que c'eſt ſon

» intention, ai-je répondu, & que ce ſont
» les deſirs de toute la famille. M. Sping
» eſt digne d'elle, Madame, je puis vous
» l'aſſurer. -- Heureuſe fille, c'eſt le Ciel
» qui t'a conduite à Achem »!

Ah! ma tendre mère, me ſuis-je écriée! Vous ne connoiſſez pas encore tout le bonheur de votre chère Ninette. Vous ne ſavez pas qu'elle a retrouvé ſon père.....
« Ah! Monſieur Suple, comment pourrai-
» je jamais vous témoigner tout ce que je
» vous dois? Et vous, Madame, en me
» jetant dans les bras de Madame Sping,
» maman a bien raiſon; je ne pourrai jamais
» m'acquitter envers vous ».

M. Sping n'a pu ſoutenir plus long-temps une ſcène ſi attendriſſante. Il eſt ſorti, & on eſt venu auſſi-tôt annoncer que le ſouper étoit ſervi.

« Je ne ſuis pas fâché de cette interrup-
» tion, a dit Milord en s'eſſuyant les yeux.
» Allons, allons, nous reprendrons après
» ſouper ».

M. Suple qui ne ſoupe jamais hors de

chez lui, a demandé un moment d'entretien avant de se retirer. « Je voulois, a-t-il » dit, en allant prendre une boîte qu'il » avoit posée sur une table, ne la présenter » à Mademoiselle Ninette, que lorsque » nous aurions été à l'endroit du mémoire » où il en est question. Mais comme je suis » obligé de me retirer, je vais m'acquitter » à l'instant de ma commission. Voilà, » Mademoiselle, une boîte que je suis » chargé de remettre à vous-même de la » part de Madame d'Ermancour. Il est » ensuite sorti ».

Je me suis empressée d'ouvrir cette boîte, après en avoir demandé la permission à M. Sping & à mon père. J'y ai trouvé un petit paquet bien cacheté, & sur l'enveloppe de ce paquet, ces mots écrits de la main de ma mère :

Cette boîte renferme le portait du Lord Baron de Konisberg, père de l'enfant que je laisse en mourant, à Mademoiselle Zélie. Si ma fille est assez heureuse pour retrouver son père, je leur demande à tous deux, une

larme en baiſant ce portrait que j'arroſe des miennes.

J'ai découvert très-précipitamment le portrait ; je l'ai baiſé pluſieurs fois, en le baignant de pleurs. Milord me l'a arraché des mains, & m'a priſe dans ſes bras..... « Viens, ma chère enfant, viens conſoler » ton pere, & mêler tes regrets aux miens. » Pleurons tous deux la meilleure & la » plus malheureuſe des femmes. -- Ah! ma » pauvre mere, ai-je dit. Que ne puis-je » vous ſerrer dans mes bras ſur le ſein du » pere le plus tendre »!

M. Sping eſt rentré dans ce moment. Il m'a vue dans cette ſituation, & il a entendu les dernieres expreſſions de ma tendreſſe.... « Ah! Milord, s'eſt-il écrié, » en prenant ma main pour me dégager » des bras de mon père; épargnez, je vous » en ſupplie, un cœur trop ſenſible. -- Je » vous l'abandonne, a dit Milord, en ſe » levant. Conſolez-la, mon cher ami, » tâchez de la calmer ». Et il eſt ſorti pour ſe calmer lui-même.

Tout le monde a paſſé alors dans la ſalle à manger. J'ai pris Madame London ſous le bras pour m'y rendre avec elle. Je me ſuis placée auprès de Madame Sping, comme à mon ordinaire. Je voulois faire placer Madame London à ma gauche ſelon ma coutume..... « Non, ma chère amie, m'a-» t-elle dit. Voilà la place que M. Martigni » m'a indiquée » ; & en diſant cela, elle lui a fait une profonde révérence. Il eſt le domeſtique favori de M. Sping ; ce dernier eſt arrivé comme on rioit de cette plaiſanterie. Après avoir demandé grace à mon père pour ſon déshabillé, il eſt venu occuper la place vuide qu'il a vue près de moi. On a recommencé à rire, mais plus modérément, en regardant Martigni qui avoit l'air de s'applaudir d'avoir ſi bien réuſſi.

M. Sping a demandé de quoi on rioit, pour pouvoir rire auſſi. Madame London qui brûloit de le lui apprendre, a encore égayé l'hiſtoire, en y ajoutant quelques malignes réflexions ; elles n'ont pas déplu

à M. Sping ; car après ce récit, il a porté un regard gracieux ſur Martigni qui n'en a pas moins conſervé ſon air grave & ſérieux. « Ma ſœur, a-t-il dit enſuite, » je vous demande pardon pour ce pauvre » garçon ; mais je ne peux pas le gronder. » Je ne l'ai pas grondé non plus, a-t-elle » répondu. Demandez ſi je ne lui ai pas » fait au contraire, une belle révérence » pour le remercier. Non, a dit mon père, » il n'y a pas de quoi gronder » ; & par réflexion, il a ajouté à demi voix, « ces » drôles-là nous devinent mieux que nous » ne penſons ».

J'étois ſur des épines pendant tout ce dialogue. Je n'oſois lever les yeux. Le rouge que je ſentois ſur mon viſage, augmentoit encore mon embarras. M. Sping s'en eſt apperçu ; il m'a demandé combien ma bonne maman du déſert avoit d'enfans.

« Je deſire beaucoup d'aller la voir, a » dit M. London, à moins qu'elle n'arrive » bientôt. -- Cher ami, a dit Sir George, » je vous accompagnerai quand vous

» voudrez. Je n'ai pas moins d'empreſſe-
» ment que vous, de voir cette honnête
» famille ».

M. Sping n'a point marqué la moindre envie de faire ce voyage avec eux. Mais je n'en ai point été ſurpriſe. Je ſavois qu'il ſe préparoit à vous aller chercher, quand on auroit rendu le chemin aſſez praticable pour y pouvoir paſſer avec des équipages commodes. Le reſte du ſouper s'eſt paſſé à parler de vous.

En ſortant de table, Madame Sping a dit qu'il étoit trop tard pour entreprendre de finir la lecture du voyage de M. Suple. Milord a applaudi, & a dit qu'il falloit remettre cette lecture à demain, à l'heure du déjeûner; qu'il viendroit avec ſon fils, à condition que nous irions tous enſuite dîner chez lui: tout le monde a accepté; Madame Sping même a dit qu'elle le vouloit bien, ſi ſon fils étoit en état de s'habiller.

« J'eſpère, a repris M. Sping, ne pas
» déranger une ſi agréable partie ».

M. & Madame London ſont partis pour la Ville avec Milord & ſon fils. Chacun eſt allé ſe repoſer chez ſoi. Je vais me repoſer auſſi, maman, je vous rendrai compte demain de ce qui ſe ſera paſſé.

XIXe LETTRE.

Je ne croyois pas hier, maman, que ce ſeroit chez Milord Harture que je vous inſtruirois des détails que vous allez lire.

J'avois paſſé une nuit des plus tranquilles & des plus douces, quand la fille qui me ſert eſt venue me dire que Madame Sping me faiſoit avertir qu'une partie de la compagnie étoit déjà arrivée pour le déjeûner. Je me ſuis levée promptement, & je me ſuis habillée. Pendant que l'on me coiffoit, Martigni eſt venu de la part de ſon maître, me demander de mes nouvelles. J'ai ſenti mes joues ſe colorer en voyant ce garçon qui ſavoit ſi bien deviner ſon maître. J'ai demandé ſi M. Sping avoit bien paſſé la nuit. -- « Je ne ſais pas s'il a bien dormi, » Mademoiſelle, mais il paroît être en

» bonne

» bonne ſanté aujourd'hui. Il y a long-
» temps que je ne l'ai vu ſi gai. Il a voulu
» eſſayer ſi ſon bras malade lui permettroit
» de mettre ſon habit, & tout eſt allé à
» merveille. --- J'en ſuis charmée, mon
» cher ami. Dites à votre maître que je
» me porte auſſi très-bien, & que je le re-
» mercie de ſon attention ».

Il eſt ſorti, & Madame London eſt entrée quelques minutes après. Nous nous ſommes rendues enſemble dans le ſalon. Tout le monde y étoit déjà raſſemblé pour le déjeûner, excepté M. Sping. Il eſt bientôt arrivé, ayant une roſe à la main. Il l'a donnée à Sir George, en le priant de me la préſenter. --- « Non pas mon cher ami, » a dit mon frère. J'aurois peur d'en ternir » l'éclat, ſi je la touchois. Pour qu'elle » arrive avec toute ſa fraîcheur, il faut que » le plus aimable des hommes la préſente » à la plus charmante des femmes ». En diſant cela, il a conduit de mon côté la main qui tenoit la roſe. Je l'ai acceptée, & les ai remerciés tous les deux par une révérence.

La gentille Sophie étoit occupée pendant ce temps à ſervir le thé. Elle a dit en ſe tournant vers moi, « roſe ſur roſe ». Toute la compagnie l'a applaudie, & ſon frère l'a embraſſée.

Après le déjeûner, on a parlé de reprendre la lecture que j'étois bien impatiente d'entendre. M. Sping a prié qu'on le diſpensât de lire, & Sir George s'eſt offert à ſa place. On lui a remis les cahiers, & il a repris le récit de M. Suple à l'endroit où nous en étions reſtés hier. Il ne manquoit à l'aſſemblée que M. London : ſes affaires l'avoient empêché de s'y trouver.

Suite du Journal du voyage de M. Suple au Déſert.

Madame d'Ermancour m'a demandé pourquoi ſa chère Ninette ne lui avoit pas écrit. --- « J'attendois vos ordres, Madame, » ai-je répondu, pour faire paroître le » Commiſſionnaire chargé de vous re» mettre des lettres & des papiers. Vous » y trouverez un Journal de tout ce

» qui eſt arrivé à Mademoiſelle Ninette
» depuis qu'elle vous a quittée. --- Fai-
» tes-le venir, Monſieur, je vous en
» ſupplie.

» Elle s'eſt levée, en diſant cela, & s'eſt
» avancée quelques pas lorſqu'elle l'a vu ---
» Venez, mon cher ami; ſatisfaites mon
» empreſſement. Donnez-moi prompte-
» ment les papiers de ma chère enfant. ---
» Vous me permettrez, Madame, a-t-il
» dit, de ſuivre exactement les ordres de
» la charmante perſonne qui m'envoie vers
» vous. Je ne dois vous préſenter les pa-
» piers qu'à genoux. Cette Dame voudroit
» y être elle-même pour implorer votre
» indulgence & vos bontés. ---- Levez-
» vous, mon cher ami, je bénis le ciel &
» le meſſager qui m'apporte de ſi heureuſes
» nouvelles ».

Elle s'eſt retirée un peu à l'écart pour ouvrir le paquet. Elle en a tiré une lettre: elle l'a lue en s'interrompant pluſieurs fois pour pleurer. Elle s'eſt enſuite proſternée, les yeux levés vers le ciel, en diſant: *Je te*

remercie, Dieu puissant, tu as comblé tous mes vœux ».

« Elle nous a rejoint ensuite, le calme & la sérénité peints sur son visage. Elle m'a prié d'entrer dans sa maison. Elle a donné à M. d'Ermancour la lettre qu'elle venoit de lire ».

» Vous êtes Prêtre, M. Suple, m'a-t-elle
» dit, quand nous avons été assis. Ma fille
» m'apprend votre nom & votre caractère.
» Cette qualité nous prépare une source
» de grâces dont nous sommes privés
» depuis long-temps. Vous allez remplir
» les desirs de deux infortunés époux qui
» gémissent souvent sur le sort de leurs
» enfans.

» M. d'Ermancour étoit resté dehors, pour lire la lettre de Mademoiselle Ninette. Il est rentré dans ce moment... ---
» Quelle félicité cette chère enfant nous
» fait envisager dans sa lettre, a-t-il dit,
» en la rendant à son aimable compagne!
» Vous allez, Monsieur, faire le bonheur
» de toute cette maison. Cette perspective

« eſt capable de faire la récompenſe d'un « cœur auſſi généreux que le vôtre. » Ma chère amie, faites venir nos en- » fans. Qu'ils voient, & qu'ils honorent » ce bon père. Qu'ils lui rendent les devoirs » de leurs cœurs innocens, en atten- » dant qu'ils puiſſent ſentir & recon- » noître le grand ſervice qu'il peut leur » procurer.

» Elle s'eſt levée à l'inſtant, pour aller chercher ſes enfans ».

» Vous connoiſſez une partie de mon » hiſtoire, m'a dit M. d'Ermancour, lorſ- » que ſa compagne a été ſortie. On vous » a conté les malheurs de cette digne » femme. J'ai abandonné le monde entier » pour elle. Mais perſonne ne peut vous » inſtruire comme moi, des vertueuſes » qualités de ſon ame. Que notre intime » ſociété ne vous faſſe pas juger déſavora- » blement de ſa conduite! Elle n'a rien à » ſe reprocher. Si j'avois été auſſi vertueux » qu'elle, ſa gloire ſeroit ſans atteinte. » Mais le ciel connoît la pureté de ſon

» ame. Il doit effacer cette tache de ſa vie
» afin qu'elle ne montre dans le monde
» où nous allons vivre, que ſes belles qua-
» lités. Elle fera mon bonheur par-tout où
» je vivrai avec elle; je m'enorgueillirai
» de mon épouſe, mes enfans ſe glorifie-
» ront de leur mère. Ses amis la reſpecte-
» ront, & elle édifiera tous ceux qui la
» connoîtront, par ſon exactitude à rem-
» plir ſes devoirs. Vous-même, mon père
» vous la jugerez comme moi; vous l'eſti-
» merez; vous l'aimerez.

» Elle eſt arrivée dans ce moment. Elle tenoit ſes deux aimables enfans par la main. Ils ſont venus ſe mettre à genoux à mes pieds, en demandant ma main à baiſer. Je les ai pris tous deux dans mes bras & je les ai ſerrés ſur mon cœur. La petite Zélinette étoit tremblante. Cependant lorſque j'ai voulu la conduire à ſa mère......
» O non, Monſieur, m'a-t-elle dit, il faut
» que vous me béniſſiez avant que je re-
» tourne vers maman. Elle vous prie de
» me donner votre bénédiction ». Auſſi-

tôt elle a porté une de ses petites mains sur sa tête & son frère l'a imitée.

« Charmantes petites créatures, ai-je dit « d'une voix à moitiée étouffée par mon » émotion, que le ciel vous bénisse comme » je le desire, & comme vous le méritez. » Puissiez-vous, ai-je ajouté en les relevant, » faire tous deux la joie de vos chers pa- » rents.

» Ils sont retournés après cela vers leur tendre mère. Ils l'ont trouvée toute en larmes.... « Pourquoi pleurez-vous, ma- » man; nous sommes bénis. N'est-ce pas » ce que vous desiriez, disoit la petite » en la caressant? Je n'ai point fait l'en- » fant, maman. Je n'ai point tremblé. --- » Il n'est pas méchant, a dit le petit garçon. » Pourquoi en aurions-nous peur? Est-ce » qu'il nous a fait du mal, ma sœur?..... » O non! Je ne craindrai plus de le voir. Il » est bon cet homme-là.

» Hélas! mes chers enfans, a dit la mère, » en les serrant dans ses bras; vous ne » connoissez pas encore toute sa bonté.

» Il faut l'aimer, le reſpecter. Il eſt l'ami
» de vos parens. Il connoît & il aime votre
» bonne Ninette. C'eſt lui, mes enfans, qui
» eſt venu exprès nous apprendre de ſes
» nouvelles. -- Ah! ce ſont de bonnes nou-
» velles celles-là, s'eſt écrié le petit garçon.
» Il faut que je l'en remercie. Car je l'aime
» bien, ma bonne marraine:

» Monſieur, a-t-il dit en venant à moi.
» Mademoiſelle Ninette eſt ma marraine
» & ma bonne amie. Pourquoi ne l'avez-
» vous pas amenée avec vous? Maman a
» bien pleuré quand elle nous a quitté
» Mais où eſt-elle? Que fait-elle toute ſeule
» dans les bois? --- Elle n'eſt pas dans les
» bois, mon cher ami, a dit ſon père.
» Elle eſt bien mieux. Elle eſt heureuſe &
» contente. Elle va auſſi nous rendre tous
» heureux, de concert avec le bon père,
» a-t-il ajouté en me regardant, &
» tous ſes bons amis qui nous l'ont con-
» ſervée ».

Notre lecture, maman, a été interrom-
pue à cet endroit. On eſt venu dire à Ma-

dame Sping, qu'on la prioit de paſſer un moment dans ſon appartement. M. London eſt arrivé un quart-d'heure après qu'elle a été ſortie...... « Les navires que l'on a aperçus hier au ſoir, ſont-ils arrivés, lui a » demandé Sir George ? -- Ils ſont à l'ancre, » & il y a déjà une partie de l'équipage de » débarquée ».

A cette réponſe, le jeune Lord eſt parti ſur le champ..... « A-t-on des nouvelles » de mon père, a demandé M. Sping ? -- » Il eſt arrivé, a dit M. London. C'eſt moi » qui l'ai reçu. Voilà pourquoi je n'ai pas » déjeûné avec vous, mes enfans, en » adreſſant la parole à ſa femme & à Sophie ».

Elles ont ſauté toutes deux à ſon cou, pour le remercier de la bonne nouvelle, & ſont parties bien vîte pour aller embraſſer leur père. Leur frère les avoit déjà devancées. Je voulois auſſi y courir. Mais M. London m'a conſeillé de reſter, ainſi qu'à Milord qui ne deſiroit pas moins que moi de voir le ſauveur de ſon enfant.

» Je brûle de le connoître, de le remer-
» cier, disoit-il. Est-il au fait de notre his-
» toire, M. London? --- Il est presque
» instruit de tout. Il est comblé de vos bon-
» tés. Dès qu'il sera un peu reposé, il
» viendra avec empressement, vous en
» témoigner sa reconnoissance ».

M. London nous a ensuite appris pourquoi on nous avoit fait un secret de l'arrivée des navires qu'on avoit apperçus hier au soir, dans le lointain. Comme le vent n'étoit pas favorable, on craignoit que l'abordage ne fût difficile. Et c'étoit pour nous épargner des inquiétudes, qu'on nous avoit caché cette nouvelle, jusqu'à ce que M. Sping le père fût débarqué.

Ce bon père est entré à l'instant. J'ai couru me jeter dans ses bras. Il m'a serrée dans les siens, en se félicitant de pouvoir bientôt me nommer sa fille.

« Voici mon garant, ai-je dit en lui
» présentant Milord. C'est lui qui me rend
» digne du titre que vous aviez eu la gé-
» nérosité de m'accorder dans un temps...

» --- Dans tous les temps, chère Miss, » vous avez mérité l'hommage de tous les » cœurs vertueux. Présentez-moi, a-t-il » ajouté, en s'avançant auprès de Milord. » Priez ce respectable père de recevoir dans » ses bras, l'ami de son aimable fille » : Ils se sont embrassés. Ils se sont félicités réciproquement des heureuses circonstances qui les réunissoient & qui alloient sceller entr'eux une amitié inaltérable.

Concevez-vous, maman, la joie de votre chère enfant, en voyant ce couple respectable, heureux par moi & par l'union que l'on me prépare avec celui que mon cœur à choisi. Je l'ai cherché des yeux, ce tendre amant, pour lui communiquer ma satisfaction. Mais il n'étoit pas présent à cette entrevue intéressante. Il auroit dû la prévoir, & desirer d'en partager le plaisir avec moi. C'est la première idée que j'ai eue. J'ai été un peu fâchée contre lui.

Mais vous allez voir, maman, que c'est moi qui ai toujours tort quand je veux m'aviser de blâmer sa conduite.

Lorſque j'ai vu toute la compagnie raſſemblée, prête à partir pour aller dîner chez mon père, j'ai demandé à Madame London où étoit ſon frère. Elle a regardé M. Sping ſans me répondre. Cela m'a d'abord cauſé un ſaiſiſſement. Mais M. Sping la bientôt fait ceſſer, en m'apprenant ce que je n'avois garde de deviner.

« Je prévenois Milord ſur l'abſence de » mon fils, a-t-il dit. Je lui annonçois auſſi » pour le dîner un convive de plus ſur lequel » il n'a pas dû compter. C'eſt un jeune » homme fort aimable. Vous le verrez avec » plaiſir, chère Miſs, j'en ſuis sûr. C'eſt un » de vos parens. --- De mes parens, Mon- » ſieur ? --- Oui, Mademoiſelle; & il eſt » très-empreſſé de vous connoître. -- Mais » Monſieur, je ne crois tenir, par les liens » du ſang, qu'à Milord que le Ciel m'a » fait rencontrer ici pour mon bonheur. » --- Mais du côté de votre mère ne pou- » vez-vous point auſſi avoir des parens ? » — Ah! Monſieur; ſeroit-il poſſible ? » Quoi! pourrois-je recevoir tant de fa-

» veurs du Ciel à la fois ? — Oui, chère
» Miſs. Le Ciel eſt juſte. Il ſait récompen-
» ſer la vertu. C'eſt lui ſans doute qui m'a
» inſpiré le deſir de paſſer ſur le navire
» que votre parent commandoit, plutôt
» que ſur un autre qui partoit en même
» temps. Vous voyez déjà comment j'ai
» fait connoiſſance avec lui. Mais il faut
» vous donner quelque détail à ce ſujet,
» en attendant qu'il vous apprenne lui-
» même, tout ce qu'il vous importe de
» ſavoir de l'honnête famille de votre mal-
» heureuſe mère. — C'eſt encore une nou-
» velle obligation à ajouter à tout ce que
» je vous dois, Monſieur.

» Vous ne me devez rien chère Miſs.
» J'ai travaillé pour mon bonheur, en
» contribuant au vôtre. D'ailleurs je n'ai
» rien fait. C'eſt le haſard qui nous a tous
» favoriſés. C'eſt lui qui vous a fait arriver
» ici. C'eſt lui qui y a conduit Milord;
» & c'eſt lui auſſi qui vient de me procu-
» rer le plaiſir de connoître un de vos
» parens. Je ne ſavois pas quand je ſuis

» parti d'ici, que votre mère s'appeloit
» de Lizadie. Je ne la connoiſſois que ſous
» le nom de Nina. Votre parent ſe nomme
» le Chevalier de Lizadie; j'étois loin
» d'imaginer qu'il eſt votre couſin.

» Nous avions dans notre vaiſſeau un
» habitant de Batavia, qui venoit à Achem
» pour affaires. En parlant des particuliers
» auxquels appartiennent les plus grandes
» poſſeſſions de l'île de Java, il a nommé
» M. de Marsfeld, comme un des plus
» riches habitans & des plus malheureux
» pères. M. de Lizadie, qui n'étoit pas
» alors de la converſation, s'eſt approché
» quand il a entendu nommer M. de
» Marsfeld. ---- Savez-vous des nouvelles
» particulières de cet honnête Gentil-
» homme, a-t-il demandé? Sait-il enfin
» le ſort de ſa fille & de ſon gendre? ----
» Mademoiſelle Zélie n'étoit pas mariée
» dans le temps de leur malheureuſe cataſ-
» trophe, a répondu le paſſager.

» Le nom de Zélie joint à un malheu-
» reux évènement, m'a rendu moi-même

» curieux. J'ai ressenti beaucoup de plaisir
» quand j'ai entendu dire à notre jeune
» Capitaine, qu'il étoit parent de Made-
» moiselle Nina de Lizadie. J'ai fait à mon
» tour, quelques questions sur l'existence
» de M. de Marsfeld. Je croyois qu'il avoit
» péri dans le naufrage. Je n'ai pas été peu
» surpris d'apprendre que le père de Made-
» moiselle Zélie, étoit revenu de cette es-
» pèce de mort où il étoit plongé, quand
» on l'a transporté dans le navire qui faisoit
» route pour Batavia.

» Quoi! Monsieur de Marsfeld n'est pas
» mort, ai-je dit, en faisant une exclamation
» de joie. Quoi! ma bonne maman pour-
» roit espérer de revoir son père! Ah! di-
» vine Providence, que vous êtes impéné-
» trable!.... Mais continuez, M. Sping,
» ai-je ajouté; pardonnez-moi de vous avoir
» interrompu.

» --- Je ne pourrai jamais vous rendre la
» sensibilité de votre parent & son éton-
» nement lorsqu'il a appris que M. d'Er-
» mancour, dont il a épousé la sœur,

» étoit plein de vie, ainsi, que Mademoi-
» selle Zélie. Il m'en a fait beaucoup d'élo-
» ges. Il a vivement regretté la perte de
» Mademoiselle Nina de Lizadie. Il m'a
» dit qu'elle étoit sa cousine germaine;
» qu'elle étoit charmante, & qu'elle mé-
» ritoit un meilleur sort. Oui, Monsieur,
» ai-je répliqué. J'en juge par l'aimable
» enfant qu'elle nous a laissée. Une enfant,
» a-t-il dit! elle s'est donc mariée depuis
» son naufrage.

» Je l'ai instruit alors de ce qu'il falloit
» qu'il apprît, avant de vous voir chère
» Miss. Je savois par des lettres de ma
» femme, l'heureuse rencontre que vous
» avez faite de votre père. Il a béni cent
» fois le hasard heureux qui l'avoit mis
» dans le cas de me connoître; & depuis
» ce jour il ne m'a pas quitté un mo-
« ment ».

Ah! chère maman, que ne puis-je vous porter à l'instant ces intéressantes nouvelles, & apprendre à M. d'Ermancour que son père & sa mère existent, & que sa sœur

sœur se porte bien ; qu'elle a deux charmans enfans, un fils & une fille ! je vois d'ici votre étonnement & votre joie. Je partage votre ravissement & votre reconnoissance envers le Tout-puissant. Il va enfin terminer vos peines, & couronner vos vertus.

Vous ne direz plus, maman, en regardant vos enfans ; que deviendront-ils après nous ? Vous ne gémirez plus sur leur sort. Vous ne vous accuserez plus d'avoir fait le malheur des parens de M. d'Ermancour ; vous allez leur rendre ce fils chéri, qui fera la consolation de leur vieillesse.

Voilà l'espoir ravissant que cette nouvelle va vous donner. Que ne suis-je au moment de le voir réaliser ! c'est mon vœu le plus ardent. Je ne jouirai qu'imparfaitement de mon bonheur, jusqu'à ce que je puisse le partager avec vous. On m'interrompt. Je reprendrai demain mon récit.

Adieu, adieu, maman & ma chère cou-

ſine. Je ſuis fière de ce titre. Il va reſſerrer plus étroitement les liens de nos cœurs.

XXe LETTRE.

J'EN ſuis reſtée hier, au moment où l'on ſe préparoit pour aller dîner chez mon père ; on partit en effet, après avoir entendu l'hiſtoire abrégée de l'heureuſe rencontre du Capitaine de Lizadie.

Je ne ſais ſi je vous ai dit que Sir George eſt un Officier très-diſtingué dans la marine. Il eſt en ce moment le Commandant du Port d'Achem ; & en cette qualité, il diſpoſe de tous les bâtimens qui ſont à l'ancre. Il avoit en conſéquence, donné des ordres pour faire tirer les canons. Nous les entendîmes en arrivant à la ville. J'étois comme toute la compagnie, portée par des noirs, dans un beau palanquin, précédée d'une troupe d'Officiers à cheval & des bourgeois les plus diſtingués de la ville. Ils étoient venus au devant de moi. Ils me conduiſirent à l'Egliſe. J'y arrivai enchan-

tée d'un pareil cortége & enivrée de plaiſir.

Pendant la route, M. Sping le fils n'avoit pas quitté le côté de mon palanquin. Sir George avoit toujours marché de l'autre côté, & tous deux jouiſſoient bien vivement du plaiſir qu'ils me procuroient. Ma ſurpriſe fut extrême quand je me trouvai dans une Egliſe au lieu de la maiſon de Milord où je comptois entrer. Mais il ne me laiſſa pas long-temps dans mon étonnement. Il vint à moi les bras ouverts, en diſant que je lui pardonnerois.... « Je n'ai » pas voulu, ma chère enfant, te prévenir » de mon projet dans la crainte de trouver » des obſtacles, comme j'en avois déjà » rencontré, la première fois que j'ai parlé » de te faire baptiſer. On vouloit attendre » les amis du Déſert. Cela ne me convient » point du tout. Je deſire trop de te voir » chez moi, avouée & reconnue pour ma » fille légitime. Je n'ai voulu te montrer » dans ma maiſon que ſous ce titre ».

La cérémonie ne fut pas longue, & le même cortège me conduiſit enſuite chez

mon père, au son de plusieurs instrumens, au bruit du canon & au milieu des acclamations du peuple. Je l'entendois avec plaisir, féliciter mon père d'avoir retrouvé son enfant, & lui prodiguer mille louanges. Il m'en donnoit aussi que je suis bien loin de mériter. Je trouvai à la porte de la maison, tous les domestiques du Lord & de son fils.

« Mes enfans, leur dit ce bon père, » en me prenant par la main, voici ma « fille. Je vous engage à l'aimer & à la » servir avec autant d'affection & de zèle » que vous en avez pour moi ». Toutes ces bonnes gens répétèrent, à l'envi l'un de l'autre, les choses les plus flatteuses pour moi & pour leur bon maître. Je parvins enfin au salon à travers une foule très-considérable qui m'environnoit. Je fus bien contente de n'y voir autour de moi que mes parens & mes amis.... Mes parens, ai-je dit. Ah! oui, j'en ai de bien respectables.

Reconnoissez-vous là, maman, votre

pauvre Ninette: puis-je me reconnoître moi-même, quand je compare cet inſtant à celui où je me ſuis trouvée après vous avoir quittée? Je ne prévoyois ni ne pouvois eſpérer alors, rien de conſolant pour moi dans le monde que j'allois chercher. Je m'y trouvai plus à plaindre encore lorſque je connus l'humiliation de ma naiſſance, qui m'excluoit de tous les avantages de la ſociété; je me vis obligée de renoncer même à ceux que d'honnêtes amis vouloient me procurer, à mon amour, à tout, pour ne pas m'expoſer aux remords de ma conſcience, qui auroit pu me reprocher un jour d'avoir ſacrifié à mon bonheur celui de l'amant que j'adore.

Je n'oublierai jamais cette circonſtance malheureuſe de ma vie. Elle me rappelera ſans ceſſe, tout ce que je dois à mes amis, ainſi qu'au meilleur & au plus tendre des pères.

Après un pareil retour ſur moi-même, dans l'effuſion de mon cœur, & au milieu

de l'honorable aſſemblée qui m'entouroit, je me jetai aux pieds de ce mortel chéri, & ſi digne de l'être. J'implorai ſa bonté pour ſa fille dont il venoit de faire le bonheur & la gloire. « Achevez votre » ouvrage, père tendre & généreux. Ren- » dez-moi digne du titre que vous m'avez » donné. Dirigez-moi dans cette nouvelle » carrière où je vais entrer. Aidez-moi à » témoigner ma reconnoiſſance à tous ces » bons amis qui m'ont miſe dans vos » bras ». J'y étois en effet. Car mon père ne me permit pas de reſter long-temps à ſes pieds.

« Viens dans mes bras, dit-il, en me » relevant; viens ſur mon ſein, me mar- » quer ta tendreſſe, & recevoir le gage de » celle d'un père dont tu fais la félicité.

» Madame Sping, ajouta-t-il en me » conduiſant vers elle, je vous recom- » mande cette tendre fille qui ſera bien- » tôt la vôtre. Raſſurez ſon cœur timide. » Inſpirez-lui plus de confiance en elle- » même. Qu'elle voie combien elle eſt

» néceſſaire à ſon père & à ſes amis ».

Pluſieurs perſonnes qui étoient debout dans l'embrâſure d'une fenêtre, ſe ſont empreſſées d'applaudir, & M. Sping, qui étoit auprès d'elles a dit tout haut: « Que » c'étoit une choſe impoſſible, que je ne » croirois jamais à mon mérite ». A ces mots j'ai porté mes regards de ſon côté. J'y ai apperçu un jeune homme que j'ai fixé avec quelque ſigne d'étonnement. Le père de M. Sping l'a remarqué, & il a profité de ce moment pour me préſenter cet inconnu..... « C'eſt votre parent, chère » Miſs; le même dont j'ai eu l'honneur » de vous parler. »

Pendant que ce jeune homme me ſaluoit, j'ai regardé mon père qui m'a bien entendue. « C'eſt M. de Lizadie, m'a-t-il dit en le » faiſant avancer près de moi. J'attendois » un moment favorable pour te le nom- » mer. ---- Pardon, Monſieur, ai-je dit » en le ſaluant avec timidité. Pardon, ai-je » répété, ſi je ne vous ai pas remarqué » auſſi-tôt que vous êtes entré. J'étois

» bien empressée de vous demander votre
» amitié pour une parente inconnue qui
» se félicite de vous appartenir.

» Que je suis heureux, chère Miss, que
» le hasard m'ait procuré le plaisir de vous
» connoître, & de vous demander la
» grace de me nommer votre parent! Ce
» sera le titre le plus flatteur pour moi &
» pour notre famille; & je me fais une
» fête de le lui annoncer ».

Après ces épanchemens de cœur, tout le monde est allé se mettre à table. La gaieté la plus vive a régné pendant le repas. Après le dîner j'aî demandé à Milord la permission de me retirer un moment dans mon appartement. Il a sonné, & a dit à un domestique de faire monter Madame Norton. « C'est ma ménagère,
» a-t-il ajouté. Elle est depuis vingt ans,
» à la tête de ma maison. C'est une femme
» honnête & très-intelligente ».

Elle est arrivée pendant que l'on faisoit son éloge. Elle ne l'a point démenti par son maïntien, ni par sa figure. Elle a

environ quarante ans; & elle est encore fraîche, & très-active.

« Madame Norton, a dit mon papa » dès qu'elle a paru, conduisez ma fille » dans son appartement. Je vous la recom- » mande. Ayez-en bien soin, & aimez-la » pour elle & pour moi. --- L'ordre n'est » pas difficile, Milord, vous serez obéi. » Mais je ne suis pas si sûre d'obtenir les » bontés de Madame ».

Je l'ai embrassée en l'assurant de mon amitié, & je l'ai prise par le bras pour sortir avec elle. Madame London, à laquelle j'ai fait un petit signe, nous a suivies avec l'aimable Sophie. Nous avons parcouru plusieurs pièces toutes très-propres & ornées des meubles les plus rares & les plus précieux; mais la chambre à coucher, est celle qui m'a le plus intéressée par tout ce que j'y ai remarqué, par une toilette charmante & des commodes remplies de linge à mon usage, de pièces d'étoffe & & des plus belles toiles des Indes. Madame Norton, en me la faisant admirer, a tiré

d'une des boîtes, une bourſe remplie d'or. Elle me l'a préſentée, en me diſant que c'étoit de la part de Milord, qu'il l'avoit chargée de me dire, que je trouverois tous les mois une pareille ſomme ſur ma toilette.

Cette attention de papa m'a fait grand plaiſir. J'ai compté avec empreſſement les pièces d'or. Il y en avoit cent. J'en ai donné vingt-cinq à Madame Norton. J'ai été obligée de la preſſer beaucoup pour les lui faire accepter. Je l'ai priée d'en diſtribuer vingt-cinq autres, à tous les domeſtiques de la maiſon. J'ai enſuite tiré Sophie à l'écart, & je lui ai remis les cinquante qui me reſtoient. Je l'ai priée d'en donner la moitié aux domeſtiques de la maiſon de ſon père, & l'autre moitié au bon M. Suple, pour qu'il la diſtribuât à tous les noirs qui m'ont reçue à mon arrivée ici. J'ai ſenti pour la première fois le plaiſir ſi doux de pouvoir reconnoître un bienfait.

Ces pauvres noirs, pendant que je m'occupois d'eux, étoient dans le jardin. Il y

en avoit une douzaine avec leurs femmes & leurs enfans. Ils demandoient à me voir par les fenêtres du salon, pour me féliciter. M. Sping est venu m'en avertir. J'ai vu avec plaisir toutes ces bonnes gens, & j'ai reçu leurs complimens avec reconnoissance. Mais je me suis trouvée bien embarrassée quand on m'a dit qu'il falloit leur donner quelque chose. Milord qui savoit déjà que je n'avois plus rien dans ma bourse, est venu près de moi. « Ma » bonne amie, m'a-t-il dit, donne à ces » bonnes gens une partie de ce que » tu as dans ta poche. Voyons, a-t-il » ajouté malicieusement, voyons ta petite » bourse ».

Je l'ai tirée en rougissant. « Pardon, » cher papa, ai-je dit, en lui montrant » qu'elle étoit vide. Je suis une étourdie. » Je n'aurois pas dû en disposer avant de » vous en avoir remercié ».

Il a pris la bourse sans me répondre. Il y a remis cent pièces; & me l'a rendue en me disant: « va faire tes libéralités, &

» ne rougis pas de ton bon cœur. Il fait » mon bonheur ».

Je l'ai embraſſé. Les noirs ont vu par la fenêtre, cette expreſſion de ma tendreſſe. Ils ont fait de grandes exclamations, & pluſieurs geſtes de plaiſir & d'applaudiſſement. J'ai paſſé auprès d'eux avec M. Suple. Ce digne prêtre les accompagne toujours quand ils vont en troupe dans quelque maiſon honnête. Ils m'ont entourée, en chantant & en danſant. Enſuite ils ſe ſont tous proſternés devant moi. L'un d'eux, dont j'ai déjà parlé, & qui eſt fort aimé de M. Sping le fils, a mis à mes pieds un très-joli bouquet, fait avec de petites coquilles.

Ils ſe ſont après cela, tous aſſis en rond par ordre de M. Suple. Il leur a diſtribué, à ma prière, une partie de ma petite bourſe, & j'ai donné ce qui me reſtoit, aux femmes & aux enfans. Ces pauvres femmes m'ont fait une grande pitié. Elles ont l'air encore plus miſérable & plus humilié que leurs maris, qui ne paroiſſent

pas les eſtimer beaucoup. Je leur ai fait beaucoup de careſſes, ainſi qu'à leurs malheureux enfans. Elles ont paru contentes; mais ſans aucune expreſſion de gaieté. Leurs phyſionomies portent l'empreinte de leur ſituation infortunée.

Je les regardois partir, & je plaignois leur ſort. M. Sping qui eſt venu me joindre dans le jardin, a détourné mon attention de ces triſtes objets, par des idées encore plus triſtes.

« Vous plaignez ces bonnes gens, chère » Miſs, m'a-t-il dit. Votre cœur s'atten» drit pour eux. Ils ſont pourtant heureux » dans ce moment. Ils retournent chez » eux joyeux & contens. Ils vont retrou» ver leur cabane avec plaiſir; & moi, » que vous ne plaignez pas »..... Il s'eſt arrêté, & j'ai vu ſes larmes prêtes à couler de ſes yeux. J'avois été juſqu'alors entraînée ſucceſſivement par tant d'objets intéreſſans & nouveaux pour moi, que je n'avois pu réfléchir ſur le changement de ma ſituation.

Tous mes amis vont me quitter. Je ne retournerai pas avec eux, dans cette maiſon, où je pouvois voir & entendre M. Sping, à chaque moment de la journée, où je le voyois de mes fenêtres, ſe promener dans le jardin.

Ces réflexions que m'inſpirèrent à l'inſtant les reproches de M. Sping, me firent preſqu'envier le ſort des noirs que mon amant m'avoit fait remarquer retournant gaiement chez eux, avec leurs femmes & leurs enfans. Tout alors changea de face à mes yeux. Je ne vis plus les hommes & l'opulence qui m'environnoient, que comme des obſtacles à la ſatisfaction de mon cœur.

« On nous a trompés, dis-je, après un » moment de ſilence. Ne m'en accuſez » pas. Je ne penſois pas quitter ſitôt la » maiſon que vous habitez. Croyez que » je la regretterai bien des fois. Elle a été » mon premier aſile : ſi j'en ſuis la » maîtreſſe, elle ſera mon tombeau. Je » retournerai dans cette maiſon où j'ai

» goûté le véritable bonheur. -- Ah! pour
» quoi vous l'a-t-on fait quitter ſi promp-
» tement, cet aſile que vous ſemblez
» regretter, & que vous m'aviez rendu ſi
» agréable ? Je ne puis ſoutenir l'idée
» d'y retourner ſans vous. Plaignez-moi,
» chère Miſs. Vous me devez cette con-
» ſolation. Non, je ne puis m'en prendre
» qu'à Milord.

» Mais dois-je le blâmer ? Il eſt père, &
» ne ſe ſouvient plus d'avoir été amant.
» Il ne ſe doute ſeulement pas du chagrin
» qu'il me cauſe : il s'applaudit de m'avoir
» trompé. Je l'ai vu très-ſurpris de ne pas
» me trouver diſpoſé à en rire avec lui.

» Ah! que je l'ai trouvé cruel en ce
» moment, ce père ſi tendre. Il m'a inhu-
» mainement raillé ſur mon air ſérieux
» & triſte. Je crois que je l'aurois haï, s'il
» n'étoit le père de ma charmante Ninette ».

J'ai ſouri de cette expreſſion. Mais la compagnie nous a rejoint, & je n'ai eu que le temps de lui dire que j'eſpérois, avant de nous ſéparer le ſoir, trouver un moment

pour reprendre notre conversation. De tout le reste du jour, & même d'une partie de la nuit, nous n'avons pu cependant nous dire que quelques mots. Encore avons-nous été interrompus à chaque instant, par la prodigieuse quantité de monde qui est venue féliciter Milord à mon sujet.

Que de complimens j'ai aussi reçus! Ah, mon Dieu! combien nous aurions d'amis, si tous ces gens-là parloient vrai! J'ai fait plusieurs fois cette réflexion, en voyant cette comédie. J'en aurois été la dupe au sortir de mon désert.

Cette fausseté, que l'on appele usage & convenance, me répugne. Je ne sais si je parviendrai jamais à m'accoutumer à ce que l'on nomme ici le bon ton & la bonne compagnie. En tout cas, mes vrais amis me dédommageront de ma contrainte avec les indifférens.

Je suis obligée de vous quitter, maman. On m'avertit que Milord m'attend chez lui pour le déjeûner. Je vous dirai à mon retour,

retour, ce qui se sera passé à ce petit repas. Je vais me trouver pour la première fois en petit comité de famille ; car je sais que Sir George déjeûne toujours avec son père.

XXIe LETTRE.

Me voici de retour, bien plus contente que je ne l'étois hier, en sortant du bal. Devinez, maman, qui j'ai trouvé en arrivant dans la chambre de Milord.

Mais vous ne devinerez jamais. Vous ne pourrez pas même le concevoir quand je vous le dirai.

La première personne que j'ai vue en entrant, a été M. Sping. Il est venu à moi de l'air le plus agréable. Il m'a pris la main pour me présenter à un inconnu qui étoit assis à côté de Milord. Après l'avoir salué, j'ai embrassé papa. Il a eu la bonté de me demander si j'avois bien reposé dans mon nouveau lit. Mais comme je n'ai point encore acquis parfaitement l'art de dissimuler, j'ai répondu en rougissant, que

j'avois bien dormi. J'ai regardé en même-temps M. Sping, comme pour lui dire qu'il n'en étoit rien.

Mon coup-d'œil n'a pas échappé à Sir George. Il m'a beaucoup embarraſſée, en me faiſant connoître qu'il m'avoit devinée. Pour me tirer de cette contrainte, je me ſuis miſe à faire le thé.

Je deſirois bien vivement de ſavoir quel étoit cet étranger qu'on ne m'avoit pas encore nommé, & qui n'avoit pas prononcé une parole. J'allois m'en informer; mais au premier mot qu'il a dit, j'ai cru entendre la voix de ma bonne maman du déſert. Je l'ai fixé alors attentivement, ſans répondre à ce qu'il avoit dit, quoique ce fût quelque choſe d'obligeant pour moi. J'ai cru remarquer dans ſes traits, quelque reſſemblance avec les vôtres.

J'ai éprouvé un trouble & une agitation, qui ont beaucoup intéreſſé la compagnie. Tout le monde m'a examinée, & s'eſt mis enſuite à ſourire. Tout cela réuni auroit bien dû m'éclairer. Mais j'étois

préoccupée de l'idée que Batavia étoit trop loin d'Achem, pour penſer que M. de Marsfeld eût pu ſe rendre ici en trois jours. Car il n'y en avoit que ſix ou ſept que M. de Lizadie avoit quitté l'homme qui avoit pu donner à M. de Marsfeld, des nouvelles de ſa fille.

Cette fauſſe idée m'avoit empêché de reconnoître cet étranger, qui eſt en effet votre digne & reſpectable père.

Ah! comme je me ſuis précipitée dans ſes bras quand je l'ai entendu vous nommer ſa fille! Comme il m'a ſerrée dans les ſiens, en me diſant d'une voix entre-coupée, par l'émotion de ſon cœur, qu'il comprenoit bien que j'avois dû faire la conſolation de ſa malheureuſe fille! « Ah! » je ſuis ſon enfant, ai-je dit en redou- » blant mes careſſes. Je lui dois plus que la » vie.

» Oui, oui, a dit Milord en s'eſſuyant » les yeux, c'eſt votre charmante fille qui » m'a conſervé la mienne. Mais c'eſt la » charmante Miſs, a ajouté le jeune Sping,

„ d'un air fort attendri, qui va lui rendre
„ son respectable père.
„ Ah! ai-je demandé, en me tournant
„ vers M. Sping, quand pourrai-je voir
„ cette vertueuse femme dans les bras de
„ ce père dont elle a si long-temps pleuré
„ la perte? Je voudrois au moins qu'elle
„ sût qu'il est vivant, qu'il est ici; que
„ nous jouissons tous du plaisir de le voir.
„ Si elle en étoit informée, elle feroit bien-
„ tôt à Achem. Pourquoi ne courons-nous
„ pas la chercher? Pourquoi différer un
„ instant, de lui annoncer une nouvelle si
„ heureuse?
„ Ah! M. Sping, auriez-vous négligé
„ de faire travailler?... — Non, non, ma
„ fille, a dit Milord. Il n'a rien négligé. —
„ Si cela est, le chemin du désert est donc
„ praticable. — Pas encore absolument, a
„ répondu M. Sping, au moins pour au-
„ jourd'hui. — Et, demain, ai-je repris avec
„ précipitation. — Demain, j'espère que
„ vous pourrez y passer plus commodément
„ que lorsque vous êtes arrivée ici.

» Oui, oui, chère ſœur, a dit Sir » George, nous irons tous demain au » déſert. Je révèle le ſecret qu'on ne vou» loit vous apprendre qu'au moment du » départ ».

J'ai fixé alors le jeune Sping, & je voulois lui reprocher de m'avoir fait un myſtère de ce charmant projet. Mais ſon ami m'a encore devinée. Depuis leur querelle, il n'a jamais laiſſé paſſer une occaſion de lui marquer ſon attachement. Il s'eſt donc empreſſé de le juſtifier. Il m'a aſſuré que je ne devois pas en vouloir à M. Sping, pour le ſilence qu'il avoit gardé. Car, a-t-il ajouté, il y a été contraint par des ordres que vous auriez reſpectés comme lui.

J'ai jeté alors les yeux ſur Milord. Il eſt convenu que c'étoit à lui que je devois m'en prendre. Mais j'étois ſi contente de ſavoir que j'étois à la veille de vous voir, que je ne me ſuis plus occupée d'autre choſe. J'ai fait cent queſtions pour m'aſſurer que notre voyage auroit effectivement lieu.

Mais j'entends la voix de Madame London. Adieu, maman. Je reprendrai mon récit quand elle ſera partie.

XXIIe LETTRE.

Je reviens à vous, maman, le cœur plein de tant de choſes agréables & intéreſſantes pour vous & pour moi, que je ne ſais dans mon trouble ſi je parviendrai à vous les écrire clairement.

Quoique je ſache bien que je vous verrai avant que vous puiſſiez lire ces dernières lettres, je ne laiſſerai pas de continuer votre hiſtoire & la mienne. Je me ferois un ſcrupule de ne pas achever ce que vous avez commencé. D'ailleurs l'habitude où je ſuis depuis ſi long-temps de m'entretenir avec vous quand je ſuis ſeule, eſt un plaiſir auquel je renoncerois difficilement. Je ne puis que gagner à cette intime correſpondance. Elle me tiendra toujours en garde contre tout ce qui pourroit m'écarter des principes que j'ai reçus de vous. C'eſt pourquoi malgré que je

ſois sûre de vous voir demain, & qu'il ſoit onze heures du ſoir, je veux vous faire part, avant de me mettre au lit, de ce que Madame London m'a appris depuis le déjeûner.

Vous avez déjà vu le père de cette bonne amie. Il eſt allé avec M. Suple, vous porter l'heureuſe nouvelle de l'eſpèce de réſurrection de votre père. Vous n'ignorez pas maintenant que M. de Marsfeld n'étoit que dans une profonde léthargie, lorſqu'on l'a cru mort, & qu'on la porté ſur un vaiſſeau pour qu'il fût enterré à Batavia, ſelon ſes dernières volontés. Mais je ne ſais ſi l'on vous aura appris que les matelots ne vouloient pas s'en chager; qu'ils l'auroient jeté à la mer ſans votre bonne Maſtrique, qui s'eſt trouvée heureuſement ſur le bâtiment; & que cette bonne femme lui a ſauvé la vie, en demandant à le voir un inſtant, avant de lui dire adieu pour toujours.

Apparemment que les ſecouſſes qu'il avoit éprouvées dans la barque, avoient

rappelé ses esprits qui n'étoient qu'assoupis. Car il ouvrit les yeux dès que Madame Mastrique fut à portée de lui adresser ses plaintes & ses regrets. L'étonnement & la joie de votre pauvre Bonne sont faciles à comprendre par l'enthousiasme avec lequel elle en parle.

Je l'ai vue cette bonne femme. Vous a-t-on dit qu'elle étoit ici, & combien il lui tarde d'être auprès de vous? Je suis sûre que vous ne souhaitez pas moins de la voir. Elle peut bien compter sur la plus tendre reconnoissance. J'ai vu aussi les deux domestiques de M. de Marsfeld; les mêmes auxquels M. d'Ermancour avoit recommandé de ne pas quitter le corps de leur Maître avant qu'il ne fût enterré à Batavia. Ils racontent d'une manière très-touchante, leur surprise & leur joie. C'est un miracle, disent-ils, en s'applaudissant du bonheur d'avoir retrouvé leur bon Maître.

Tous ces évènemens sont si inconcevables, que je doute que vous les croyez. Vous ne serez parfaitement convaincue de

la vérité, que lorſque vous preſſerez dans vos bras, ce bon père que vous avez tant regretté. Vous le trouverez très-peu changé, à ce que m'a dit la bonne Maſtrique. Il eſt encore fort bien pour un homme de ſon âge. Mais indépendamment de ſon air de nobleſſe & de dignité qui prévient en ſa faveur, ſa malheureuſe aventure le rend bien intéreſſant, même pour les perſonnes les plus indifférentes.

J'interromps ma lettre pour m'informer d'un bruit de chevaux que j'entends s'arrêter à la porte de l'hôtel. Qui pourroit ce être à l'heure qu'il eſt ? Le cœur me bat. Je me ſens toute émue. Je cours voir ce que c'eſt.

Mon eſpérance a été trompée, maman. Je ſuis triſte, vous êtes malade. Eh ! comment ne le ſeriez-vous pas ? Comment avec une ame auſſi ſenſible que la vôtre, auriez-vous pu, ſans éprouver le plus violent ſaiſiſſement, apprendre une nouvelle auſſi incroyable que celle du retour de votre malheureux père. Malgré tous les détours

que M. Suple aura pris, il n'aura pu vous amener insensiblement à l'entendre avec tranquillité. Voici ce qu'ont dit M. Suple & M. Sping.

Étant arrivés au désert, ils s'arrêtèrent dans le bois avant d'entrer dans la maison. Ils concertèrent ensemble sur les moyens qu'ils prendroient pour ménager la sensibilité de la fille de M. de Marsfeld. Comme M. Suple connoissoit les habitans du désert, ils pensèrent que sa visite ne paroîtroit pas extraordinaire; qu'il leur diroit qu'il venoit savoir de leurs nouvelles, apprendre d'eux quand ils seroient en état de partir pour se rendre à la ville, & leur annoncer que les chemins étoient praticables, & qu'on n'attendoit que leurs ordres pour les venir chercher.

Cela réussit à merveille. « Vous n'avez » pas d'idée, Madame, dit M. Suple, » à Mademoiselle Zélie, de l'empresse» ment de vos amis. — Le mien est bien » vif, répondit cette vertueuse femme, » en baissant les yeux & en rougissant.

» Mais M. Suple, ajouta-t-elle en mon-
» trant ſes enfans, je ne puis paroître en
» public, qu'après une cérémonie indiſ-
» penſable. --- Nous la ferons, Madame,
» cette cérémonie. Tous vos amis deſirent
» d'y aſſiſter.

Il y en a un ſur-tout que vous ſerez bien
» étonnée d'y voir paroître.

» Quoi! dit M. d'Ermancour, avec
» beaucoup d'émotion, feroit-ce quel-
» qu'un de notre connoiſſance? --- C'eſt un
» parent de Madame, répondit M. Suple.
» --- Un de mes parens? Où eſt-il? L'avez-
» vous amené avec vous? Faites-le entrer,
» s'il eſt ici.... Un de mes parens, répéta-
» t-elle en regardant ſon mari. --- Quel eſt
» ſon nom, je vous prie, demanda M. d'Er-
» mancour, avec beaucoup de vivacité &
» de trouble»? Comme M. Suple ne répon-
dit pas ſur le champ.... « Ne ſe nomme-
» t-il pas M. de Téadon? --- Non, Mon-
» ſieur; il porte le même nom que Madame.
» --- Quoi! feroit-ce mon oncle, toujours
» en regardant ſon époux. --- Ce n'eſt pas

» votre oncle, Madame. Il vous appartient
» encore de plus près. — Des parens plus
» proches que le frère de mon père ? Je
» n'en ai point. On vous a trompé,
» M. Suple.

» Mais où eſt-il cette homme que vous
» faites difficulté de nommer ? — Il eſt à
» Achem, Madame. Je vous le nommerai,
» ſi vous voulez me promettre d'entendre,
» ſans vous troubler & ſans vous trop
» affecter, le récit que j'aurai l'honneur de
» vous faire. — Eh ! pourquoi cette crainte,
» M. Suple ? Sont-ce de mauvaiſes nou-
» velles que vous avez à m'apprendre ?
» — Non, Madame, au contraire celles
» que je vous porte, ſont des plus heu-
» reuſes. — Eh bien ! ne différez donc pas
» plus long-temps de m'en inſtruire. Je vous
» promets de donner la plus grande atten-
» tion à votre récit.

» Vous vous rappellez, ſans doute, dit
» alors M. Suple, en adreſſant la parole
» à M. d'Ermancour, l'inſtant malheu-
» reux où vous crutes avoir perdu pour

» toujours M. de Marsfeld. Vous n'avez
» pas oublié que la certitude où vous étiez
» de ſa mort, vous décida à profiter d'un
» navire qui paſſoit dans ce moment, &
» qui faiſoit route pour Batavia. Vous
» vous déterminâtes ſur le champ à le
» faire tranſporter ſur ce vaiſſeau, par le
» moyen d'une petite barque.

» Ah! quelle perſpective agréable me
» faites-vous enviſager, dit auſſi-tôt
» M. d'Ermancour. Quoi! ſeroit-il poſ-
» ſible? Seroit-il revenu de cette eſpèce
» de mort où je l'ai-vu? --- Il eſt plein de
» vie. --- Mon père, s'écria ſa tendre &
» ſenſible fille! Quoi! je reverrai mon
» père ».

Elle tomba ſans connoiſſance dans les bras de ſon époux, en prononçant ces mots. M. d'Ermancour ne fut plus occupé qu'à ſecourir ſa chère compagne. M. Suple ſe retira un moment, quand il vit qu'elle commençoit à reprendre un peu ſes eſprits. Il leur laiſſa le temps de ſe remettre.

Il la trouva au lit lorſqu'il rentra. Son

mari étoit auprès d'elle. Il tenoit une de ſes mains qu'il arroſoit de ſes larmes.

« Approchez, dit cette aimable femme, » en le voyant arriver. Venez nous con- » firmer le bonheur que vous nous avez » annoncé. Eſt-il bien vrai que je [illegible] reverrai » mon père ? L'avez-vous vu, M. Suple ? » Etes-vous bien sûr que c'eſt lui ? Peignez- » moi ſa figure ? Dites-moi comment il a » échappé à cette mort apparente qui a » trompé M. d'Ermancour, & tous les » gens qui l'entouroient en ce moment ? » Apprenez-moi par quel miracle le Ciel » l'a rendu à mes vœux ? ---- C'en eſt un » effectivement », dit le bon Prêtre, en s'avançant auprès du lit de l'intéreſſante malade.

Il raconta alors cette réſurection miraculeuſe, comme je l'ai rapportée plus haut, à une circonſtance près qu'il oublia. Ce fut le nom de la bonne Maſtrique, qu'il ne déſigna que comme un domeſtique de M. de Marsfeld, en parlant du premier qui s'étoit apperçu que le père de

Zélie donnoit encore quelque ſigne de vie.

Il rapporta une autre circonſtance qui fit grand plaiſir à M. d'Ermancour. Il parla des précautions que ce dernier avoit priſes, & de toutes les reſſources qu'il avoit employées, pour s'aſſurer de la mort de M. de Marsfeld, avant de le faire porter ſur le navire. Au premier mot que M. Suple prononça à ce ſujet, M. d'Ermancour, qui avoit paru juſqu'alors s'occuper triſtement d'une idée qui l'affectoit beaucoup, lui demanda avec émotion, ſi on lui avoit rendu juſtice à cet égard. « N'en doutez » pas, Monſieur, lui répondit M. Suple. » J'ai entendu votre juſtification, de la » bouche même de M. de Marsfeld, & » des domeſtiques qui ont été témoins de » toutes les précautions que vous avez » priſes, avant de l'abandonner. Il en porte » les marques.

» J'ai pluſieurs cicatrices ſur le corps, » nous a dit M. de Marsfeld, qui prouvent » que M. d'Ermancour, ou plutôt le Chi- » rurgien qu'il avoit chargé de ce ſoin,

» ne m'a pas ménagé pour constater ma
» mort, avant de me laisser à la merci de
» de mes gens ».

Cette explication remit la joie dans le cœur de M. d'Ermancour & de sa charmante compagne.... « Vous voyez, dit-
» elle avec un sourire gracieux, qu'il n'y
» a que vous au monde, qui cherchez à
» vous trouver coupable. --- Coupable!
» & de quoi, dit alors M. Suple? --- De
» n'avoir point gardé plus long-temps le
» corps de mon ami, repliqua M. d'Er-
» mancour. Je me reproche les risques
» auxquels je l'ai exposé, en le livrant au
» pouvoir de ces cruels matelots. Je n'ai
» pu entendre leur barbare projet, sans
» frémir de crainte & d'horreur.

» Mais continuez votre récit, ajouta-
» t-il, en se tournant vers M. Suple.
» Apprenez-nous comment nous serons
» reçus de ce père respectable, que je
» regarde comme le mien? Sait-il que je
» suis ici avec sa fille? » Il s'arrêta, & il reprit en baissant la voix; « lui a-t-on
» parlé

» parlé de nos enfans? -- Il n'avoit encore « entendu parler que de Madame quand » je ſuis parti d'Achem ».

Mes bons amis ſe regardèrent alors en ſoupirant, & ma bonne maman répandit quelques larmes; elle tâcha de les cacher en détournant ſon viſage. M. Suple profita de ce mouvement pour apprendre à M. d'Ermancour qu'il n'étoit pas venu ſeul, qu'il avoit laiſſé dans les bois M. Sping le père, qui attendoit ſes ordres pour ſe préſenter.

« M. Sping, dit auſſi-tôt ma bonne » maman, en eſſuyant ſes yeux; le pro» tecteur, le père de ma Ninette! faites-le » entrer, M. Suple; qu'il vienne partager » le bonheur qu'il nous a procuré ».

Lorſque M. Suple fut ſorti, mes bons amis appelèrent leurs enfans, ils étoient avec Jérôme dans la chambre voiſine. Jérôme avoit cru entendre parler du retour inattendu de M. de Marsfeld; il brûloit de s'éclaircir ſur un fait ſi extraordinaire. Il entra en joignant les mains, & demanda

avec beaucoup d'empreſſement, l'explication de ce qu'il avoit entendu... « Seroit-
» il poſſible que nous reviſſions M. de
» Marsfeld ? -- Il n'y a rien de ſi sûr, lui
» dit ſon Maître ; il eſt avec nos amis à
» Achem. -- Je bénis le Ciel & la divine
» Providence : mais il faut que je le voie
» pour le croire. --- Eh bien ! mon ami,
» tu le verras bientôt, répondit ma bonne
» maman ; & mes enfans vont retrouver
» un ſecond père.

» Ah ! tous mes vœux ſeront comblés
» ſi je puis les voir dans ſes bras. Mon
» ami, dit-elle à M. d'Ermancour, em-
» braſſez-les, félicitez-les du bonheur dont
» ils vont jouir. Quelle perſpective agréable
» j'enviſage pour eux & pour nous » !

En diſant cela, elle étoit penchée ſur le bord de ſon lit pour mieux atteindre le père & les enfans ; elle les preſſoit tous trois ſur ſon ſein.

« Il les reconnoîtra pour les ſiens, reprit-
» elle, en voyant ſon époux fondre en
» larmes ; il nous pardonnera ».

M. Suple & M. Sping arrivèrent en ce moment. Ils virent ce groupe intéressant. Au bruit qu'ils firent en entrant, M. d'Ermancour se dégagea doucement des bras de son épouse ; & sans se retourner il passa dans la chambre voisine, pour se remettre un peu de son trouble, & cacher ses larmes. Cette espèce de fuite faisoit hésiter M. Suple & M. Sping. Ils n'osoient entrer ni se retirer ; ma bonne maman les apperçut ; elle les pria de s'avancer, par un signe de la main ; elle ne pouvoit, en ce moment, se servir d'autre expression ; elle étoit trop affectée par la crainte & la douleur de M. d'Ermancour. Elle oublioit même sa propre inquiétude, pour ne s'occuper que des peines de ce digne ami. Il ne redoutoit lui-même les reproches, peut-être le courroux de M. de Marsfeld, que pour sa chère compagne.

» Pardon, Messieurs, si je manque de » termes pour vous témoigner ma reconnoissance. C'est vous, M. Sping, qui » m'avez conservé ma chère Ninette. C'est

» vous qui êtes cauſe que je retrouve mon » père. Je ne pourrai jamais reconnoître » tant de bienfaits. J'oſe cependant vous » demander encore une grace; c'eſt votre » interceſſion auprès de mon père, pour » mon époux & pour moi. Prévenez-le, » mes bons amis; qu'il ſache par vous les » circonſtances où je me trouve, avant » que je paroiſſe à ſes yeux. Qu'il pardonne » ſur-tout à M. d'Ermancour: je ne crains » que pour lui. Je ſouffrirai ſes reproches » ſans me plaindre, pourvu que le père de » mes enfans obtienne ſon pardon ».

M. Sping n'eut pas le temps de répondre. M. d'Ermancour rentra auſſi-tôt. Ils s'avancèrent l'un vers l'autre, & s'abordèrent comme deux amis; ils paſſèrent enſuite dans la chambre voiſine. M. d'Ermancour déſiroit d'entretenir M. Sping ſur pluſieurs détails délicats, & il eſpéroit qu'il lui parleroit plus librement lorſqu'ils ſeroient ſeuls.

» Je vais vous dire naturellement, dit » M. Sping, à la première queſtion que » fit M. d'Ermancour, tout ce que je ſais

» de la façon de penſer de M. de Marsfeld » à votre égard. Il eſt arrivé à Achem, » avec le plus ardent deſir de revoir & » d'embraſſer ſa fille, ſans ſe douter que » vous fuſſiez avec elle. Il eſt chez Milord » Harture ſon compatriote & ſon ami de » collège. J'ai appris par mon fils, quelques » heures avant mon départ d'Achem, que » M. de Marsfeld avoit entendu les domeſ- » tique de la maiſon & les ſiens, s'entre- » tenir de l'étonnement qu'il éprouveroit, » en trouvant dans le déſert ſa famille » augmentée. Il a couru auſſi-tôt chez » Milord pour éclaircir les ſoupçons que » ces propos lui avoient donnés. Mon fils » y étoit alors; ils cherchoient tous deux » les moyens de le prévenir; la queſtion » que M. de Marsfeld leur a faite en arri- » vant, les a tirés d'embarras.

» Expliquez-moi, leur a-t-il dit, ce que » je viens d'entendre par haſard, en ren- » trant chez moi. Si j'en crois vos gens » & les miens, je dois trouver demain dans » le déſert, de grands & de petits enfans.

» -- Eh bien ! quand cela feroit, lui a ré-
» pondu Milord, le trouveriez-vous fi
» fâcheux ? -- Non pas pour moi ; mais le
» public ne le prendroit pas de même ; &
» je ne voudrois pas que ma fille eût ce
» reproche à fe faire. -- Elle n'a point de
» reproche à fe faire, mon ami ; ne jugez
» pas trop rigoureufement votre vertueufe
» fille. Voyez fa fituation & celle de l'hon-
» nête homme auquel vous aviez promis
» fa main. Mettez-vous à leur place. -- Je ne
» fuis pas rigide, Milord. Mais ma fille ne
» devroit point avoir à rougir, en rentrant
» dans le monde. Je ne puis fupporter l'idée
» humiliante de la montrer à Batavia huit
» jours après fon mariage, entourée de fes
» enfans. Mais enfin, lui a dit Milord
» Harture, que voulez-vous faire, mon
» cher ami ? Voulez-vous abandonner ces
» innocentes créatures ? Vous les aimerez,
» j'en fuis sûr, quand vous les verrez. -- Je
» voudrois ne pas les voir s'il étoit pof-
» fible ; mais je prévois bien que cela ne fe
» pourra pas. Il faut qu'ils paroiffent à la

» célébration du mariage...... Nous les
» ferons partir après la cérémonie; nous
» les enverrons en France. Dans quelques
« années leur père, leur mère & moi,
» nous pourrons aller les y rejoindre.
» Voilà mon plan, Milord.

» Il s'eſt tourné enſuite vers mon fils,
» & l'a prié de me faire part de ſes inten-
» tions pour que je puſſe vous en prévenir.

» Je ſuis fâché, dit M. d'Ermancour, à
» M. Sping, que M. de Marsfeld mette des
» conditions ſi dures au bonheur qu'il nous
» promet. Pourquoi veut-il nous priver
» du plaiſir de garder nos enfans près de
» nous? Pourquoi veut-il déchirer le cœur
» de ſa fille, en lui demandant un ſi grand
» ſacrifice?

» Mais venez l'entendre elle-même à ce
» ſujet. Il faut l'inſtruire de tout ce que
» vous venez de m'apprendre, avant
» qu'elle ne voie ſon père ».

Madame d'Ermancour n'étoit plus dans ſon lit lorſqu'ils rentrèrent. Elle étoit ſortie, & M. Suple qu'ils virent dans le jardin,

leur dit qu'elle avoit pris une allée à droite de la maiſon, qu'elle tenoit ſes enfans par la main, & qu'elle alloit fort vîte.

« Je devine où elle eſt, dit M. d'Er-» mancour. Venez ». Ils allèrent dans le bois, & arrivés à la porte d'une Chapelle, ils virent le ſpectacle le plus attendriſſant.

Madame d'Ermancour étoit proſternée au pied de l'Autel; elle avoit à ſes côtés ſes deux enfans. Ces petites créatures avoient les mains jointes & les yeux fixés ſur leur mère; elles attendoient patiemment qu'elle leur permît de changer d'attitude.

« Mes enfans, leur dit-elle en ſe levant » répétez la prière que vous avez adreſſée » au Seigneur, en entrant ». Ils dirent auſſi-tôt à voix haute, & en élevant leurs petits bras vers le Ciel! « Dieu tout-» puiſſant, agréez nos foibles hommages » & la reconnoiſſance de nos cœurs inno-» cens, pour le nouveau bienfait que vous » nous avez accordé. Protégez-nous, ren-» dez-nous favorable le père de maman. » Faites, par votre bonté, que nous puiſ-

» ſions toucher ſon cœur, obtenir de lui le
» pardon de nos chers parens.

» Eh bien! dit M. d'Ermancour, en
» menant ſes amis d'un autre côté, afin
» de donner le temps à ſon épouſe de
» retourner chez elle, ſans ſoupçonner
» qu'on l'avoit entendu; croyez-vous
» que cette tendre mère puiſſe jamais
» conſentir à ſe ſéparer de ſes enfans?
» Je ne le crois pas, dit M. Sping; &
» j'eſpère qu'on ne le lui propoſera pas.
» Laiſſez venir M. de Marsfeld; il ne réſiſ-
» tera pas long-temps, aux tendres im-
» preſſions de la nature. -- Je ne doute pas,
» ajouta M. Suple, du pouvoir qu'auront
» ces charmans enfans, ſur l'ame ſenſible
» de M. de Marsfeld. Il ne faudroit point
» informer Madame d'un projet conçu à
» la hâte & dans un premier moment de
» ſurpriſe ».

Ils furent interrompus par le bruit du fouet d'un poſtillon. Ils apperçurent, en même-temps, deux Cavaliers qui couroient à toute bride. M. Suple s'avança

promptement, & leur fit ſigne de s'arrêter.

Les cavaliers étoient le Capitaine de Lizadie & M. Sping le fils. Ils deſcendirent auſſi-tôt de cheval, & attendirent que M. Suple, qui couroit à eux, les eût rejoint.

M. d'Ermancour n'étoit point encore informé de l'arrivée d'un de ſes parens à Achem. On lui avoit bien dit que c'étoit un Capitaine de vaiſſeau, qui avoit contribué à faire connoître à M. Sping, que M. de Marsfeld exiſtoit; mais on n'avoit pas nommé M. de Lizadie; on avoit attendu pour cela que nos amis fuſſent plus tranquilles. M. Sping & M. Suple furent donc bien étonnés de voir arriver M. Sping le fils, & M. de Lizadie; ils ne les attendoient point; ils ſavoient au contraire, qu'ils devoient reſter juſqu'à leur retour à Achem.

Voici ce qui avoit déterminé le Capitaine de Lizadie & M. Sping le fils à ne pas ſuivre le projet dont on étoit convenu. On ne m'avoit rien dit du

voyage de M. Suple & de M. Sping le père, ni des dures conditions qu'ils étoient chargés d'annoncer à mes amis, à l'égard de leurs enfans. Mais la bonne Maſtrique en avoit appris quelque choſe par M. de Marsfeld lui-même, dans le premier moment de ſa mauvaiſe humeur. Elle vint me trouver d'un air très-affecté, pour me parler de cette fâcheuſe réſolution de ſon maître. Elle me dit par quel haſard elle avoit découvert ce qu'on vouloit lui tenir caché, juſqu'au jour du mariage de mes amis: « M. de Marsfeld m'étonne, (ajouta-t-elle) » je ne l'ai jamais vu ſi peiné; il ne veut » rien entendre pour la juſtification de ſa » fille. Je l'ai laiſſé ſe promenant à grands » pas dans ſa chambre, rêvant & parlant » ſeul de temps en temps.

» Comment ont-ils pu ſe retrouver, » diſoit-il, & pourquoi m'en a-t-on fait » juſqu'ici un ſecret? C'eſt ma honte » qu'on a voulu me cacher juſqu'au der» nier moment.... Ah! Milord, vous » m'avez plaint ſi ſouvent, d'avoir perdu

» ma fille; vous m'avez tant félicité de
» l'avoir retrouvée; vous m'avez fait pro-
« mettre avec tant d'empreſſement de vous
» donner ſa main, ſi vous pouviez tou-
» cher ſon cœur..... Vous ne feriez plus
» tenté d'y prétendre, ſi vous la voyez
» entourée de pluſieurs enfans qu'elle ne
» ſauroit avouer ſans rougir ».

Il s'eſt arrêté quelques inſtans. « Mais
» ſeroit-il poſſible, a-t-il ajouté, que Zélie,
» cette fille ſi vertueuſe?.... Ah! il n'eſt
» que trop vrai.... J'en douterois encore
» ſi Milord Harture ne me l'eût aſſuré.

» Voilà, chère Miſs, les diſcours de mon
» maître. Je ſuis déſolée de ſes diſpoſitions
» pour ma pauvre maîtreſſe; je la connois:
» elle ne ſoutiendra pas le mépris de ſon
» père, ni l'éloignement de ſes pauvres
» enfans; elle en mourra.... Grand Dieu!
» ajouta-t-elle; comme les choſes changent
» de face en un inſtant. Nous étions tous
» ſi heureux!

» Pardon, chère Miſs, ſi je vous ai
» affligée. J'ai fait couler vos larmes; mais

» je ne puis me repentir de vous avoir
» inſtruite du malheur qui menace votre
» amie. Peut-être pourrez-vous trouver
» quelque moyen de l'adoucir ».

J'étois ſi touchée de ce cruel récit que je fus quelque temps ſans pouvoir répondre à cette bonne femme, & lui témoigner combien j'étois ſenſible à ſa confiance & à ſon attachement pour ſa jeune maîtreſſe. Je revins enfin à moi, & après m'être acquittée de ce que je devois à Madame Maſtrique, je pris ſur le champ le parti d'aller trouver le père de mon amie, d'implorer ſa clémence & ſes bontés pour ſa fille. Il ne connoiſſoit point ſes vertus.

« Eh! comment les auroit-il connues,
» diſois-je? Il ne l'a vue qu'un inſtant; il
» n'a pas pu comme moi, juger de l'hon-
» nêteté de ſon ame. Quoi! cette femme
» dont les ſentimens ſont ſi purs, rougi-
» roit de ſe montrer aux yeux de ſes pa-
» rens! Je rougis moi-même du traitement
» qu'on lui prépare.

» Allons ma bonne, dis-je à Madame

» Maſtrique, conduiſez-moi auprès de ce » père irrité; qu'il me voie à ſes pieds, & » qu'il ſente ſon injuſtice & la dureté de » ſa réſolution ».

J'allois ſortir en effet, mais mon père entra dans ma chambre, pour m'apprendre la converſation qu'il venoit d'avoir avec M. de Marsfeld au ſujet de Madame d'Ermancour. « Je ſais tout, lui dis-je au pre- » mier mot qu'il prononça. Qui pourra » compter ſur l'eſtime des hommes, ſi la » plus reſpectable des femmes ne peut » l'obtenir? Quoi! M. de Marsfeld craint » de faire paroître ſa fille dans le monde. » Il ne veut la voir & la reconnoître » qu'aux conditions les plus humiliantes. » Ah! je n'ai que trop ſouffert du préjugé » qui va faire le malheur de mon amie. » Sans vous, papa, il m'auroit plongée » dans la plus vile des conditions. Je ne » puis voir, ſans frémir, les enfans de ma » bonne maman menacés du même ſort » que celui que j'ai éprouvé ».

Milord, qui eſt le plus doux & le meilleur

des pères, m'écoutoit patiemment; j'implorai ſon ſecours pour mon amie & ſes pauvres enfans.

« Souvenez-vous, lui dis-je, de l'état » cruel dont vous m'avez tirée; que cela » ranime votre zèle pour nos amis; qu'ils » trouvent en vous plus d'indulgence qu'ils » n'en ont trouvé juſqu'ici, dans le cœur » de leur père. Soyez leur ſoutien & leur » défenſeur contre les injuſtices qu'on leur » prépare.

» Ma chère amie, me dit Milord, » calmez-vous & écoutez-moi: Je ne ſuis » pas étonné de l'impreſſion que fait ſur » vous le procédé de M. de Marsfeld » envers ſes enfans. Vous devez en effet » le trouver bien cruel, de les abandonner, » après avoir marqué tant d'amour pour » ſa fille, & tant d'empreſſement pour la » retrouver. Mais moi, ma chère enfant, » qui connois les hommes & leurs préjugés, j'ai prévu ce changement; j'avois » eſpéré pouvoir l'éviter, en ne parlant à » M. de Marsfeld de ſes petits-enfans,

» qu'au moment de la célébration du
» mariage de leur père & de leur mère.
» J'avois présumé qu'en ne faisant paroître
» ces petits innocens, que dans l'instant
» où il seroit nécessaire qu'ils réclamassent
» leurs droits, M. de Marsfeld auroit été
» touché par leur présence & par la sou-
» mission de sa fille & de son gendre, qui
» se seroient jetés à ses pieds; qu'il les
» auroit tous reçus dans ses bras; & que
» son cœur ému par ce spectacle, n'auroit
» pu se refuser à les reconnoître. Je pen-
» sois qu'il auroit même désiré de les avoir
» près de lui pour ne s'en séparer jamais.
» Voilà quel étoit mon dessein; il n'a
» échoué que par l'indiscrétion de quel-
» ques domestiques.

» Je ne désespère cependant pas de voir
» notre ami revenir de son erreur, &
» abandonner le projet qu'il a formé dans
» le premier moment de sa surprise. Don-
» nons-lui le temps de se remettre, & de
» pouvoir juger de sang-froid de la situa-
» tion où sa fille s'est trouvée avec un
amant

» amant qu'elle aimoit & qu'il lui avoit » lui-même deſtiné pour époux. Le grand » point eſt qu'il perſiſte à unir ces tendres » amans, & par conſéquent à légitimer » leurs enfans. Il ne faut point à préſent » exiger autre choſe de lui. J'ai con- » ſenti en conſéquence que M. Suple & » M. Sping, qui ſont allés au Déſert infor- » mer nos amis du retour de leur père, » leur appriſſent en même temps ſes in- » tentions.

« Eh ! voilà, dis-je, ce qui me déſole » pour ma tendre amie. Je la connois. » Elle ne conſentira jamais à cette dure con- » dition. Elle ſe croit mariée avec M. d'Er- » mancour, auſſi bien qu'elle le pou- » voit être pour ſon honneur & la sûreté » de ſa conſcience. Ah ! ſi M. de Marsfeld » pouvoit connoître la pureté des inten- » tions de ſa fille, lors de la célébration » de ſon mariage devant Dieu ; s'il avoit » été témoin comme moi, du reſpect avec » lequel cette vertueuſe femme prononça » les paroles ſacrées qui l'attachoient in-

» timement à ſon digne époux, il ne con-
» fondroit pas cette union ſainte avec celles
» qui ne ſont contractées que par le vice
» & le libertinage.

» Tout cela eſt fort bon, me dit mon père,
» pour prouver les vertueux ſentimens de
» ton amie. M. de Marsfeld n'en doutera
» pas quand il ſaura l'hiſtoire de ſa fille.
» Mais il ne voit à préſent que le déſagré-
» ment de la montrer en public après une
» conduite qu'il croit honteuſe pour elle
» & pour lui. -- Eh bien, repliquai-je avec
» une eſpèce de dépit ; qu'on la laiſſe dans
» ſon déſert. A ſa place j'aimerois mieux
» y reſter. -- Elle ne peut point prendre
» maintenant ce parti, puiſqu'elle eſt à
» même de réhabiliter ſon mariage, & de
» procurer un état à ſes enfans. Elle feroit
» blâmée de tous ſes amis, ſi elle renonçoit
» à tous ces avantages par une délicateſſe
» mal-entendue. Il ne faut pas croire, ma
» chère amie, que ſon ſéjour dans le déſert
» fût un moyen de ſe mettre à couvert de
» la cenſure publique ; au contraire il ne

» pourroit qu'augmenter ſa faute. Ainſi » il faut, quand vous la verrez, vous » joindre à tous ſes amis, pour l'engager » à céder aux circonſtances, & à ſe con- » former aux volontés de ſon père.

» Je connois les projets & les intentions » de M. de Marsfeld, ajouta-t-il. Je ne puis » le blâmer. Je ſais que ſes affaires exigent » qu'il paſſe encore quelques années à » Batavia. Il compte enſuite pouvoir aller » à Paris, pour s'y fixer & y finir ſes jours. » Telles étoient ſes intentions avant même » d'avoir retrouvé ſa fille. Le déſagrément » qu'il a éprouvé en Angleterre, l'a dé- » goûté d'y retourner. Son projet de s'éta- » blir en France doit faire plaiſir à M. d'Er- » mancour. Il ſera ſans doute charmé de » pouvoir vivre avec ſes parens, ou au » moins de les voir ſouvent.

» A propos de ſes parens, lui dis-je, ſait-il » que ſon beau-frère eſt ici? --- Non : on » n'a pu encore l'en informer. Les chemins » pour communiquer avec vos amis, ne » ſont praticables que depuis quelques

» j'avois de partir sur le champ.--Pour-
» quoi, cher papa, paroissez-vous fâché
» de ma prière? N'êtes-vous pas le maître
» de la refuser, si elle vous déplaît? Dou-
» teriez-vous de ma soumission? -- Mon
» enfant, tu ne m'a pas compris. Je ne
» doute pas de ton obéissance; tu te sou-
» mettras sans résistance à mon avis; j'en
» suis bien sûr; mais tu n'en seras pas
» moins mortifiée. Je voulois t'épargner
» ce désagrément, en te cachant nos
» projets. Je prévoyois ton empressement
» pour aller au désert, dès que tu saurois
» les chemins praticables. J'avois bien
» pensé aussi, que si l'on t'avoit informée
» du voyage de M. Suple & de M. Sping
» le père, tu aurois désiré de les accom-
» pagner. Tout cela est bien naturel, mais
» ne s'arrange pas avec les circonstances ac-
» tuelles. Il ne convient pas que tu retour-
» ne au désert, sans être accompagnée de
» ton père. Je dois te présenter à tes amis
» comme ma fille; & je m'en ferai un
» plaisir.

» Voilà les raiſons qui m'ont engagé à
» ne pas te communiquer notre projet.
» Si tu perſiſtes à vouloir exécuter ton
» deſſein, je partirai avec toi ſur le champ ;
» mais je ne renoncerai pas ſans regret, à
» mes premiers arrangemens ».

Je vis alors clairement que ce bon papa ne tenoit à ſa première idée, que pour avoir le temps de préparer quelque fête, à laquelle on travailloit peut-être depuis pluſieurs jours. C'étoit en effet ſa véritable raiſon, comme on le verra par la ſuite. Je me prêtai au myſtère qu'on me faiſoit, quand j'en eus deviné le motif. Je renonçai donc, non-ſeulement au projet de partir pour le déſert, mais même à celui que j'avois formé, d'aller trouver M. de Marsfeld pour lui parler en faveur de ſa fille.

Mon père m'avoit fait naître une autre idée, en m'apprenant que le voyage du déſert & l'entrevue de Madame d'Ermancour avec ſon père, étoient retardés de deux jours. Ce temps me parut ſuffiſant pour exécuter mon nouveau plan. Je le com-

muniquai ſur le champ à Milord, & le priai de m'aider.

» De tout mon cœur me dit-il; de » quoi s'agit-il mon enfant ? Sois sûre, » d'avance, du plaiſir que j'aurai à te » dédommager du petit déſagrément que » je t'ai cauſé, en m'oppoſant à tes déſirs. » --Vos bontés m'inſpirent la plus vive » reconnoiſſance. Vous ſavez que ma bonne » maman du déſert a écrit ſon hiſtoire. Je » voudrois avoir tous ſes papiers pour les » communiquer à M. de Marsfeld. Il ne » peut vraiment connoître & apprécier le » mérite de ſa fille, qu'en les liſant. Il y » verra la conduite honnête & reſpec- » tueuſe de M. d'Ermancour envers ſon » épouſe; il ſaura avec combien de piété » & de décence leur mariage a été célé- » bré. Il eſt eſſentiel que M. de Marsfeld » connoiſſe tous ces détails, pour ſa pro- » pre ſatisfaction & la juſtification de ſes » enfans.

» Mais comment obtenir que cette » femme modeſte conſente à nous confier

» ses papiers, & nous autorise à les com-
» muniquer à son père ? Si elle refuse de
» nous les envoyer, quelles raisons donne-
» rons-nous pour insister sur la nécessité
» de les avoir, avant son entrevue avec
» M. de Marsfeld ? Ne sera-t-elle pas offen-
» sée & humiliée, si elle soupçonne les
» véritables motifs de notre empressement ?
» Qui chargerons-nous de cette commis-
» sion délicate ?

» Voilà cher papa, mes idées. Si vous
» les approuvez, ne perdons pas de temps :
» Je souffre de l'injustice de M. de Mars-
» feld envers sa fille. Je ne puis, sans gémir
» sur le sort de mon amie, me représenter
» le cruel chagrin qu'elle éprouvera, en
» apprenant les intentions de son père ».

Milord m'avoit écoutée très-attentivement. Il rêva quelque temps; il applaudit à mon idée, & me pria de me tranquilliser. » Je vois, me dit-il, que si nous pouvons » parvenir à avoir les papiers de ta bonne amie, nous devons espérer une heureuse » réussite ».

Il alla enſuite communiquer notre nouveau plan à Madame Sping & à ſon fils. Quelques heures après je le vis rentrer avec eux.

« Je viens, chère Miſs, me dit Madame » Sping en m'embraſſant, vous féliciter » de l'idée que vous avez eue. Je vous » offre mes ſervices » ; & ſans attendre ma réponſe, Milord s'avança pour m'apprendre qu'ils n'avoient voulu rien décider, ſans me parler.

Alors M. Sping me demanda de l'air le plus galant, ſi j'aurois aſſez de confiance en lui pour le charger de mes ordres. Je regardai mon père, comme pour lui demander grâce ſur ce que j'allois répondre. « Je » n'irai pas contre l'avis de Milord, dis-je » en retirant doucement une de mes mains » que M. Sping tenoit. S'il vous a choiſi » pour l'ambaſſade que nous méditons, » je ne m'y oppoſerai pas. Mais j'eſpère » qu'il me permettra de faire quelques » obſervations à cet égard.

» Il me ſemble qu'il feroit plus conve-

» nable, que Madame votre mère voulût
» bien se charger de cette commission.
» Volontiers, répondit Madame Sping.
» J'aurai le plaisir de voir vos respectables
» amis.

» Voilà précisément ce que nous avons
» conclu, me dit Milord. Madame n'attend
» pour partir qu'une lettre de toi, par le
» moyen de laquelle elle puisse faire la
» proposition dont nous sommes conve-
» nus. A l'égard de M. Sping, il ne sera
» du voyage que pour accompagner
» Madame sa mère. -- C'est un emploi
» dont je suis très-flatté, répondit celui-ci;
» je ne serai pas moins aise de présenter
» à M. d'Ermancour, son parent M. de
» Lizadie.

» Vous êtes tous fort heureux, dis-je en
» soupirant. J'envie le plaisir que vous
» allez partager avec nos amis. Il y a long-
» temps que le Capitaine de Lizadie désire
» qu'on lui permette de faire le voyage
» du désert. La bonne Mastrique, ajou-
» tai-je, me tourmente à tout moment

» pour m'engager à lui obtenir de M. de » Marsfeld, la permiſſion d'aller voir ſa » Maîtreſſe. N'y auroit-il pas d'indiſcrétion de ma part, dis-je à Madame Sping, » de vous prier de la mener avec vous ? » --- Je ſuis charmée d'avoir prévenu » vos déſirs, chère Miſs. J'ai vu cette » Bonne, en entrant dans votre anti- » chambre. Elle m'attendoit pour me » prier de permettre qu'elle fût du voyage. » Non-ſeulement j'y ai conſenti, mais je » lui ai offert une place dans ma voiture. » Elle l'a acceptée avec beaucoup de recon- » noiſſance. En vérité, Miſs, rien ne peut » être comparé au plaiſir que je lui ai fait, » que celui dont je jouirai en la préſentant » à ſa Maîtreſſe. Elle a couru auſſi-tôt dire » cette bonne nouvelle à M. de Marsfeld, » & lui demander ſes ordres pour ſa fille. » --Ses ordres, ai-je répété ; ah ! que va-t-il » lui dire ? Il ne faut pas qu'elle parte ſans » que je la voie. Il eſt eſſentiel d'empêcher » qu'elle n'annonce rien à nos amis, qui » puiſſe les affliger.

» Nous l'inftruirons, dit M. Sping. Ne » vous inquiétez pas, chère Mifs; & fou» venez-vous que vous avez une lettre à » écrire. Ma mère ne penfe, quand elle » eft avec vous, qu'au plaifir d'y refter le » plus long-temps poffible : elle oublie » qu'elle a encore quelques préparatifs à » faire pour fon voyage ».

Madame Sping me dit en s'en allant, qu'à fon retour elle viendroit me donner des nouvelles du défert. Je n'avois pas penfé que j'allois me trouver feule avec M. Sping (car Milord étoit forti auffi). Je conduifis fa mère auffi loin que je le pus; & je fus fort embarraffée quand je retournai auprès de lui. j'avois heureufement entendu la voix de Sir George, en paffant près de la chambre de mes femmes.

« Que faites-vous donc là, dis-je » en l'appelant ? Une d'elles répondit : » Madame, il nous contrarie. — Bon, » laiffez-les dire. Elles ne font pas fâchées » que je les tourmente un peu. — Mais

» ſi elles ne ſe fâchent pas, lui dis-je, je
» me fâcherai.

» Allons, chère ſœur, allons. Ne faites
» pas l'enfant ».

Il paſſa un bras autour de ma taille, & m'emporta légèrement preſque juſques dans ceux de M. Sping...

« Tiens, mon ami, corrige un peu cette
» jolie enfant »; & le voilà parti.

Au lieu de le gronder pour cette folie, je ne penſai qu'à le rappeler & à courir après lui. M. Sping me ſuivit, & après m'avoir dit avec un peu d'humeur, que j'étois méchante, & que je voulois le priver du bonheur que le haſard ſembloit lui procurer, il me remit un papier. Je me hâtai de le ſerrer dans ma poche; je rejoignis mon frère, & je le priai de faire compagnie à M. Sping.

Je paſſai dans mon cabinet où je lus la lettre que je venois de recevoir, avant de penſer à celle que je devois écrire à mon amie. Je la tranſcris ici.

Lettre de M. Sping à Miſs Harture.

« Sentez-vous, comme moi, chère Miſs, le déſagrément que j'éprouve de ne plus habiter la même maiſon que vous ? Je ne puis plus ſouffrir celle de mon père, depuis que vous l'avez quittée. Tout m'y rappelle des plaiſirs que je crains de ne retrouver jamais au milieu du faſte & de la grandeur qui vous environnent. J'y cherche par-tout la tendre & charmante Ninette. J'avois tant de plaiſir à la rencontrer quelquefois dans le jardin, ou à la voir ſeulement à travers les jalouſies des fenêtres de ſon appartement ! L'idée ſeule qu'elle étoit près de moi, que je pourrois entendre ſa voix, & que je la verrois le matin à l'heure du thé, faiſoit ma félicité.

En vous perdant, chère Ninette, j'ai vu diſparoître cette joie vive & douce que je vous devois. La fille de Milord ne me la rendra peut-être jamais.

Qu'ai-je dit, chère Miſs ? Pardon. Ne me ſoupçonnez pas de craindre aucun

changement de votre cœur à mon égard. Je ne redoute que la contrainte inséparable de votre nouvel état. Il ne m'eſt pas permis de vous entretenir un moment ſans témoins depuis notre ſéparation. C'eſt cette gêne horrible qui me déſeſpère. Je vois reculer ſans ceſſe le moment où l'on couronnera mon amour; & ce qu'il y a de plus cruel encore, c'eſt que je n'oſe, ni ne dois m'en plaindre. Ah! ſi j'oſois m'exprimer comme je penſe. Gardez vos honneurs, dirois-je, & le titre dont vous voulez me décorer. Je n'ambitionne que celui qui peut ſeul faire le bonheur de ma vie.

Mais l'époux de Miſs Harture doit être diſtingué. Il faut un nom, un état à celui qui aſpire à ſa main. Votre père & le mien travaillent en conſéquence à me procurer un titre dont la fille de Milord n'ait pas à rougir en nommant ſon époux.

Vous a-t-on informée, chère Miſs, de ces circonſtances que l'on m'a cachées juſqu'ici? Vous a-t-on dit que je ſerai

placée par des ſentimens plus doux. Je ne vis plus dans la conduite de Milord, que le procédé d'un père tendre qui s'occupoit pour l'avenir du bien-être de ſes enfans. Si cette dernière réflexion ne ſatisfit pas entièrement mon cœur, elle ſervit au moins à me calmer aſſez pour pouvoir écrire la lettre que j'avois promiſe à Madame Sping. Lorſque je rentrai dans le ſalon, elle avoit déjà envoyé pluſieurs fois avertir ſon fils que l'on n'attendoit plus que lui pour partir.

Malgré les précautions que j'avois priſes pour empêcher qu'on ne s'apperçût que j'avois pleuré, Sir George ne manqua pas de le remarquer, & de m'en faire des reproches. Je lui pardonnai cette obſervation, quand je vis qu'il ne devinoit pas le motif de mes larmes. Il ne les attribua en effet qu'à ma ſenſibilité pour les peines de mon amie. Il en avoit été informé par M. de Marsfeld lui-même.

« Je ſortois de chez lui, me dit-il, lorſ-
» que vous m'avez trouvé dans la chambre

» de vos femmes. J'ai rencontré chez » M. de Marsfeld, un jeune Milord que » je ne connois pas, & qui paroît intimement lié avec lui ». Je me ſouvins alors de l'Anglois dont la Bonne m'avoit parlé, & je ne doutai pas que ce ne fût ce Lord à qui M. de Marsfeld avoit fait eſpérer de l'unir à ſa fille.

Son arrivée ici, nous parut un nouvel obſtacle au bonheur de nos bons amis du Déſert. Je priai M. Sping de les en prévenir. « J'eſpère, lui dis-je, que cette nou» velle circonſtance achèvera de détermi» ner ma bonne maman à nous confier » l'hiſtoire de ſa vie. Je la lui demande avec » beaucoup d'inſtances dans cette lettre ».

Je lui donnai en même temps ma lettre avec un billet pour lui. Sir George malgré ſa pénétration ordinaire, ne s'apperçut pas du billet. Ils partirent & je reſtai ſeule, occupée triſtement à relire & à commenter la lettre de M. Sping. Je ne voyois que des ſujets de peine pour le préſent & de crainte pour l'avenir. Cette cruelle ſéparation ne

ſortoit pas de mon eſprit ; l'idée ſeule m'en étoit inſupportable ; j'étois à la veille de perdre, peut-être pour toujours, ce mortel charmant dont la préſence étoit néceſſaire à mon bonheur & même à ma vie.

Comment ce père ſi bon & ſi tendre, diſois-je, a-t-il pu former ce projet ſans craindre pour mes jours, lui qui paroît ſi empreſſé à me procurer ce qui peut me les rendre agréables ? a-t-il donc penſé que l'idée de la gloire que mon amant pourroit acquérir dans ces pays étrangers, me conſoleroit de ſon abſence, & me raſſureroit ſur les dangers auxquels je le croirois ſans ceſſe expoſé loin de moi ? Ah ! pourquoi cette tirannique ambition que je ne connois pas, rend-elle les hommes ſi différens d'eux-mêmes ? Pourquoi entends-je dire à tout le monde qu'on ne doit déſirer que les plaiſirs d'une vie douce & tranquille, tandis qu'on ne recherche que ce qui leur eſt le plus oppoſé ?

Telles étoient mes réflexions, lorſqu'on

m'annonça Mademoiſelle Sping, cette charmante enfant que j'appellerai toujours Sophie, quoiqu'elle ait changé de nom depuis le mariage de ſa ſœur.

« Je viens, chère Miſs, me dit-elle en » entrant, vous apporter des nouvelles du » départ de nos voyageurs, & une lettre » de mon frère. Il m'a priée inſtamment » de ne la remettre qu'à vous. Liſez-la pen- » dant que je vais parler à ma Bonne. Je » l'ai laiſſée dans l'anti-chambre. Je la ren- » verrai dans l'eſpérance que vous voudrez » bien me permettre de dîner avec vous ». Et elle ſortit ſans attendre de réponſe.

J'ouvris alors avec empreſſement le billet que voici :

« Je ne puis partir, ma charmante amie, ſans vous demander mille fois pardon, & vous témoigner le regret que je ſens de vous avoir chagrinée. Quoi ! c'eſt moi qui vous attriſte, qui fais couler vos larmes. Brûlez cette lettre fatale que j'ai écrite dans un moment de trouble & de déraiſon. Ne croyez pas un mot de ce que vous avez

lu. Non, je n'irai pas dans des pays lointains, chercher une gloire chimérique que vous ſavez ſi bien apprécier. Je ſaurai réſiſter aux deſirs ambitieux de mes parens. Je veux me conformer entièrement aux volontés de la maîtreſſe abſolue de mon ſort.

C'eſt la poſſeſſion de votre cœur, ma charmante amie, qui peut ſeule faire mon bonheur; & le don de votre main fera ma gloire. Je n'en veux point d'autre. Laiſſons nos parens former d'autres projets qui les flattent, juſqu'au moment où nous ſerons forcés de leur faire connoître nos véritables ſentimens; comptons ſur leur amour & leur indulgence. J'eſpère qu'ils ne ſeront pas contraires aux vœux de nos cœurs.

Je pars pour le Déſert avec ces idées agréables. Elles ſont la ſuite de celles que votre billet m'a inſpirées. Je le relirai en route. Je veux m'arrêter dans tous les endroits où ma Ninette s'eſt repoſée avec ſa fidelle tourterelle. Je me fais un plaiſir

bien doux de voir les lieux où elle est née, de rendre mes hommages à la Dame qui a pris soin de son enfance.

Ma mère sait que je vous écris. Elle vous prie de permettre que Sophie passe la journée avec vous ».

Je finissois de lire ce billet, quand Sophie rentra. J'allai à elle ; je l'embrassai avec beaucoup de gaieté, & je lui proposai de la garder jusqu'au retour de ses parens.

Milord arriva peu de temps après. Il fut charmé de trouver Sophie près de moi. « Je » viens vous annoncer, me dit-il, un nou- » veau parent de votre amie; il viendra » dîner avec nous. C'est ce jeune Lord dont » votre frère & la bonne Mastrique vous » ont parlé. Il est cousin-germain de Ma- » dame d'Ermancour. Son père ayant ap- » pris le malheureux naufrage de M. de » Marsfeld son frère aîné, & la perte de Ma- » demoiselle Zélie, l'a envoyé auprès de son » oncle pour cultiver son amitié, & mériter » sa succession qui est très-considérable.

« M. de Marsfeld l'aime beaucoup; mais

» ce jeune homme ne doit pas être con-
» tent du retour de sa cousine, & encore
» moins de son mariage avec M. d'Er-
» mancour. Il paroît cependant fort em-
» pressé de la voir, & très-disposé à se
» joindre à nous pour hâter l'entrevue du
» père & de la fille ».

Je témoignois ma surprise à mon père de ce que M. de Marsfeld n'avoit pas nommé son neveu à Sir George qui les avoit trouvés ensemble. C'est peut-être, me répondit-il,
» pour la raison qu'il m'a donnée quand je
» me suis plaint de ce qu'il ne me l'avoit pas
» encore fait connoître. Il m'a dit qu'il l'a-
» voit laissé, en arrivant à Achem, chez un
» de ses amis, parce qu'il vouloit prévenir
» sa fille avant de lui présenter un cousin
» qu'elle n'avoit jamais vu. D'ailleurs, a-t-il
» ajouté, j'avois alors des projets qui ne
» peuvent plus avoir lieu. Si j'avois re-
» trouvé ma fille sans engagement, je l'au-
» rois mariée avec mon neveu pour réunir
» tous les biens de la famille; c'est dans
» cette intention que je suis arrivé ici avec

« lui. Je tâcherai de le dédommager des
» efpérances flatteufes que je lui ai données;
» mais je ne fuis pas moins mortifié du
» contre-temps fâcheux qui dérange tous
» mes deffeins.

» Je m'en confolerois encore fi je pou-
» vois fans honte, faire le mariage de ma
» fille avec celui qu'elle a choifi. Mais ces
» enfans me défefpèrent. Ils font des preu-
» ves fi évidentes d'une conduite blâmable,
» que je m'étonne qu'elle ofe jamais fe
» montrer dans le monde ».

» Quoi! mon cher ami, lui ai-je dit,
» voudriez-vous lui infinuer de refter
» ignorée dans fon Défert? Et fes enfans!
» ---Ses enfans, a-t-il répété avec une
» cruelle indifférence; je n'ai pas encore
» penfé à ce qu'on en pourroit faire. En
» tout cas je ne veux les voir qu'à l'autel
» avec leur père & leur mère. Et M. de
» Marsfeld m'a parlé d'autres chofes ».

» Quelle dureté, me fuis-je écriée!
» Quoi! ce père méconnoît à ce point
» une fille fi digne de fa tendreffe. A-t-il

» donc oublié qu'il avoit, avant leur mal-
» heur commun, donné sa main & lié
» son sort, au père de ces enfans qu'il mé-
» prise aujourd'hui ?

» Tout cela est vrai, m'a dit mon père.
» Mais, ma chère amie, il faut t'accou-
» tumer à voir les inconséquences des
» hommes, leurs caprices & leurs pré-
» jugés sans t'en affliger. D'ailleurs il
» faut, quand on vit dans une grande
» société, se conformer aux lois & aux
» usages reçus. L'honneur & le devoir
» l'exigent. Ceux qui s'écartent de ce prin-
» cipe, s'exposent à la censure publique,
» quelque mérite qu'ils aient d'ailleurs.
» On ne juge communément les hommes
» que sur les apparences. Les indifférens
» ne chercheront pas, dans une conduite
» mal interprétée, à justifier une mauvaise
» action qu'ils auront découverte. On est au
» contraire porté naturellement à blâmer
» tout ce qui peut donner prise à la critique.
» Ce n'est pas, mon enfant, que je veuille
» condamner la conduite de tes amis. Tu

» connois ma façon de penser à leur l'égard.
» Ils n'ont manqué ni aux lois ni aux usages
» de la société, puisqu'ils n'avoient aucun
» espoir d'y jamais rentrer. Ils n'ont point
» non plus manqué à leurs parens qui
» étoient morts pour eux. D'ailleurs leur
» mariage étant réhabilité à la face des
» autels, légitimera leurs enfans. Voilà
» l'essentiel & la seule chose à laquelle nous
» devons penser actuellement. Le reste se
» fera avec le temps. Il est tout naturel que
» M. de Marsfeld ait de l'humeur à cause
» de la conduite de sa fille : elle dérange
» tous ses projets. La certitude qu'il croyoit
» avoir de sa mort, l'avoit depuis long-
» temps attaché à son neveu. Il le regardoit
» comme son unique héritier ».

» Quand on lui a annoncé au bout de
» dix-sept ou dix-huit ans d'absence, l'exis-
» tence de sa fille, il n'a senti que le plaisir
» de revoir un enfant chéri. Il croyoit
» la trouver libre & disposée à suivre les
» impressions qu'il voudroit lui donner. Il
» est parti en conséquence de Batavia, &

» il s'est rendu ici sans se douter que M. d'Er-
» mancour existât.

J'écoutois avec plaisir ce bon papa. Mais on vint nous avertir que le dîner étoit servi. Le repas fut pour moi plus bruyant qu'agréable. Il y avoit outre M. de Marsfeld & son neveu, plusieurs Officiers de Marine de la connoissance de Sir George. Mais aucun de ces Messieurs ne me parut plus insupportable que le jeune Lord de Marsfeld ne le fut par ses complimens exagérés sur ma figure & sur mon esprit qu'il ne put cependant pas connoître; car je ne dis pas quatre mots. Il sembloit qu'il n'étoit là que pour me faire valoir de toutes les manières possibles. Je l'entendis même plusieurs fois reprocher aux autres Messieurs, qui apparemment lui avoient parlé de moi, que tout ce qu'on avoit dit des agrémens de ma personne, n'étoit rien en comparaison de ce qu'il voyoit. Il ajouta que j'étois adorable, divine; & il tint mille autres propos tout aussi déplacés, & que je ne répète que pour faire con-

noître celui qu'on destinoit à mon amie.

Dès qu'on eut servi le dessert, je me levai, & je passai dans mon appartement avec Sophie, après en avoir obtenu la permission de mon père. Il me dit, ainsi qu'à ma compagne, qu'il nous meneroit promener sur le soir du côté de la montagne rouge.

Sophie m'apprit tous les changemens qu'on avoit faits de ce côté pour faciliter le chemin du Désert ; & les embellissemens que l'on avoit ajoutés avec plusieurs pièces au pavillon de la montagne. Je n'en avois point entendu parler, & j'en fus fort étonnée. Que vouloit-on faire de ce pavillon ? Pourquoi Milord vouloit-il me mener de ce côté sans m'avoir prévenue ? On désire apparemment, disois-je de me surprendre agréablement, par quelque fête que l'on donnera dans cette maison à l'entrevue de mes bons amis avec leur père. Mais pourquoi veut-on me faire voir aujourd'hui ces préparatifs ?

Je ne communiquai rien de cette ré-

flexion à Sophie. Je ne voulus pas même la questionner sur mes doutes, dans la crainte de l'embarrasser, si elle étoit du secret, ou de la compromettre, en lui faisant dire plus qu'elle n'auroit voulu. Comme je ne voyois dans tout cela rien d'inquiétant pour moi ni pour mes amis, j'attendis patiemment qu'on voulût bien m'en instruire.

Nous partimes pour la promenade, Sophie & moi, dans la même voiture que Milord. J'étois enchantée de l'idée de revoir des lieux que je n'avois pas fréquentés depuis que j'avois quitté la maison de M. Sping; & l'espérance de pouvoir rencontrer nos voyageurs du Désert, m'inspira en partant la joie la plus vive. Dans cet enthousiasme j'embrassai mon père. Je le remerciai du plaisir qu'il me procuroit. J'avouai qu'il avoit prévenu mes désirs, en me proposant cette promenade.

« Je n'ai point douté, mon enfant, du » plaisir que j'allois te causer, & si mes » espérances ne sont pas trompées, tu seras

» plus satisfaite encore que tu ne le crois.

Ah! lui dis-je d'un air fort attendri, » je n'ose me livrer à l'espoir que vous » semblez vouloir me donner ».

J'apperçus, en disant cela, M. Sping le père & M. Suple. Ils arrivoient à toute bride. La voiture arrêta quand ils nous eurent joints. « Bonnes nouvelles, nous » dirent-ils, en s'approchant ». En même-temps M. Suple me remit un paquet cacheté. Je fus long-temps à l'ouvrir, tant j'étois émue & tremblante. J'en tirai enfin les papiers qui contenoient l'histoire de mon amie, avec une lettre pour moi. Cette tendre femme me prioit d'en faire l'usage que je croirois convenable aux circonstances; & dans le cas où il faudroit absolument les faire voir à son père, elle me chargeoit de ne les remettre qu'à lui-même.

Après avoir lu tout haut cet article de ma lettre. Je regardai mon père.—« Il faut » sur le champ retourner chez nous, me » dit-il » ; & il donna ses ordres en con-

ſéquence. Arrivé à Achem, il alla dans l'appartement de M. de Marsfeld. Il le trouva cauſant avec Sir George & ſon neveu. Il lui dit que j'avois à lui communiquer quelque choſe qui ne demandoit pas de témoins. Il vint auſſi-tôt me chercher pour me conduire dans un petit cabinet, où le père de mon amie m'attendoit.

Je me jetai aux pieds de M. de Marsfeld, en l'abordant. Je tenois d'une main la lettre de mon amie ouverte, & de l'autre, les papiers qu'elle m'avoit confiés. » Je viens, Monſieur, lui dis-je, implorer » vos bontés & le pardon de votre ver» tueuſe fille. Elle n'a contr'elle que des » apparences trompeuſes. Que faites-vous, » chère Miſs, dit-il en me relevant précipi» tamment. Eſt-ce à vous d'expier la faute » des coupables qui ne daignent pas eux» mêmes....--Ah! Monſieur, m'écriai-je en » l'interrompant, Vous les verriez bientôt » à vos pieds, s'ils oſoient ſe préſenter.

» Mais écoutez votre fille elle-même », ajoutai-je en me diſpoſant à lire tout

haut, plusieurs articles de la lettre. Il paroissoit ne pas s'en soucier. Écoutez-la », répétai-je. Je m'assis auprès de lui, & je lus ce qui suit :

Lettre de Madame d'Ermancour à Mademoiselle Harture.

« Je suivrai vos conseils & ceux de nos amis. J'attendrai pour me présenter à mon père, la permission de me jeter à ses pieds, d'implorer sa clémence pour moi, & ses bontés pour mes enfans & M. d'Ermancour. Ah! pourquoi ne suis-je plus pour mon père, cette fille chérie, qu'il s'est plu quelquefois à serrer dans ses bras? Pourquoi ne puis-je le presser dans les miens après l'avoir tant regretté?

Mais il vit. Cette idée consolante sèche mes larmes. Je le vois parmi vous, mes amis, heureux & content. Je jouis de son existence; & je me dis souvent pour adoucir l'amertume de mon sort; il vit.

Adieu, plaignez & aimez toujours votre malheureuse amie ».

M. de Marsfeld

M. de Marsfeld, malgré sa prévention, n'avoit pas écouté tranquillement cette lettre. Il s'étoit servi plusieurs fois de son mouchoir pour essuyer ses larmes; je profitai de ce moment d'attendrissement, pour lui demander s'il vouloit prendre la peine de lire l'histoire de sa fille infortunée..... « Bien infortunée sans doute, dit-il, en » prenant les papiers que je lui présentois. » Mais que m'apprendra cette histoire? Ne » la sais-je pas d'avance?

» Non, mon cher ami, non, vous ne » la savez pas, lui dit Milord. Vous ne » connoissez pas les vertueuses qualités de » la fille respectable que vous semblez » mépriser aujourd'hui. Entendez-là elle-» même dans ses écrits vous exposer sa » conduite sage & réfléchie, & toutes les » circonstances malheureuses & délicates » où elle s'est trouvée. Vous pourrez la » juger alors, & prononcer sur son sort » & celui de ses enfans ».

Nous le laisśâmes tenant les papiers à la main; il commençoit à les parcourir

quand nous ſortimes pour aller rejoindre M. Sping qui nous attendoit avec ſa fille, dans mon appartement. Nous leur apprimes ce que nous avions remarqué de favorable à la reconciliation de nos amis avec leur père.

M. Sping après nous avoir raconté ſon entrevue avec cette famille reſpectable dont il étoit enchanté, nous fit l'hiſtoire de l'arrivée de ſon fils & de M. de Lizadie au déſert.

« M. d'Ermancour, nous dit-il, reconnut ſon beau-frère avant qu'on le lui eût nommé. « Que vois-je, mes yeux ne » me trompent-ils pas, s'écria-t-il » ? Il s'arrêta un inſtant comme pour s'aſſurer ſi ce qu'il voyoit, n'étoit pas une illuſion. En même-temps M. de Lizadie courut ſe jeter dans ſes bras, & tous deux ſe ſerrèrent mutuellement ſans prononcer un ſeul mot. Ils ſe fixèrent enſuite l'un & l'autre, pour ſe convaincre par leurs yeux qu'ils ne ſe trompoient pas ».

« Enfin ce ne fut qu'en héſitant beaucoup

& en tremblant, que M. d'Ermancour demanda des nouvelles de ſes parens, tant il craignoit d'en apprendre de mauvaiſes. Mais quand ſon beau-frère lui eut dit qu'ils étoient tous vivans & en bonne ſanté, il l'embraſſa une ſeconde fois, en béniſſant le Ciel; il ſe félicita d'un ſi grand bonheur. Il ne ſavoit comment marquer ſa joie & ſa reconnoiſſance à M. de Lizadie qui partageoit tous ſes ſentimens ».

« Après cette tendre entrevue, ajouta M. Sping, je ſaiſis le premier moment où j'apperçus que M. d'Ermancour fixoit mon fils, pour le lui préſenter. Il s'avança auſſitôt, & l'embraſſa, en lui diſant les choſes les plus agréables. Il nous conduiſit enſuite tous, de l'air le plus aiſé, auprès de ſa charmante compagne; elle fit à mon fils & à M. de Lizadie l'accueil le plus gracieux ».

« En vérité, chère Miſs, me dit M. Sping en s'interrompant, malgré tout ce que vous nous aviez appris de vos amis & du lieu qu'ils habitent, ce que j'ai vu a paſſé mon attente. Tout préſente dans ce petit

canton, la beauté de la nature cultivée & ornée par les mains de la ſageſſe. L'ordre qui règne dans cette agréable demeure, donneroit ſeul une idée favorable des perſonnes qui y vivent. C'eſt au moins celle que j'aurois eue, en arrivant dans cette habitation, quand même je n'aurois jamais entendu parler de ceux qui l'ont formée. Ils ont aſſurément bien juſtifié ce que je penſois d'eux ».

« Oh! pour moi, dit Sophie en regar» dant ſon papa; je n'ai pas beſoin de les » voir ni leur demeure pour les juger. Je » me ſuis fait une telle idée de leur figure, » d'après leur hiſtoire, qu'ils m'intéreſſent » & me paroiſſent parfaits; je brûle de les » voir contens. Quand viendront-ils, papa? » Vous ne nous avez encore rien dit de » leur retour, ni de l'arrivée de maman » auprès d'eux, ni de la pauvre Bonne. » Je voudrois bien ſavoir ſi ſa Maîtreſſe » l'a reconnue ».

« Un peu de patience, ma chère amie, lui dit ce bon père. Je n'ai pas encore

parlé de ta mère, parce qu'elle n'eſt pas arrivée auſſi-tôt que les Cavaliers qui avoient pris les devans & avoient couru à toute bride, pour l'annoncer. Mais à-peine ont-ils eu le temps de parler à nos amis de la nouvelle viſite qu'ils alloient recevoir. On a entendu preſque auſſi-tôt la voiture arrêter à la porte de la maiſon. M. d'Ermancour s'eſt empreſſé de ſortir pour donner la main à ma femme. Elle avoit eu la précaution de faire deſcendre Madame Maſtrique dans le bois, à quelque diſtance de la maiſon; elle vouloit prévenir Madame d'Ermancour, avant que cette Bonne parût à ſes yeux. Elle en étoit convenue avec mon fils, & il n'avoit rien dit de Madame Maſtrique, en annonçant la viſite de ſa mère ».

« C'eſt ici, chère Miſs, me dit M. Sping, que votre amie a témoigné bien vivement l'intérêt qu'elle prend à vous par la réception qu'elle a faite à ma femme. Mais les tendres complimens de ces deux Dames ont été interrompus par l'arrivée de la Bonne.

Son impatience ne lui a pas permis d'attendre qu'on la fît appeler. On l'a bientôt vue à quelque diſtance de la compagnie, s'efforçant de ſe débarraſſer des bras d'un de nos gens qui vouloit la retenir. Elle a couru précipitamment de notre côté, en diſant qu'elle vouloit voir ſa chère Maîtreſſe; Madame d'Ermancour l'a reconnue & a fait un cri. La Bonne s'eſt jetée à ſes pieds, avec toutes les marques de la plus grande joie. « -- Ah! ma chère amie, lui » a dit Madame d'Ermancour, eſt-ce bien » vous que je revois & que je ſerre dans » mes bras? Par quel miracle avez-vous » échappé au funeſte naufrage qui nous a » tous ſéparés? Et mon père, l'avez-vous » vu depuis votre retour?

» Je comprends par vos queſtions, a » répondu Madame Maſtrique, qu'on ne » vous a pas encore inſtruite de mon hiſ» toire; mais je vous la raconterai quand » vous ſerez plus libre. Permettez-moi » maintenant, Madame, de témoigner » à M. d'Ermancour, le plaiſir que

» j'ai de le retrouver ici avec vous ».

« Elle a couru vers lui ; il s'eſt empreſſé de lui marquer toute ſon affection. Cette bonne femme a demandé à voir les enfans de ſa chère Maîtreſſe. Madame d'Ermancour en rougiſſant, lui a fait un ſigne de la main pour lui impoſer ſilence & modérer ſon déſir. La Bonne l'a bien compriſe; mais M. d'Ermancour s'étant apperçu de l'embarras de ſon épouſe, a donné ſur le champ des ordres pour faire amener ſes enfans ; il s'eſt approché enſuite de ſa femme ».

« Ma bonne amie, lui a-t-il dit avec » douceur, & en prenant une de ſes mains, » votre inquiétude m'offenſe. Pourquoi » rougiriez-vous d'avouer vos enfans ? Ne » ſont-ils pas les miens ? Le Ciel n'a-t-il » pas préſidé à nos ſaints engagemens ? Ne » m'avez-vous pas donné votre main, & » promis votre foi, à la face des Autels ? » Vous repentiriez-vous de m'avoir nommé » votre époux ? — Ah ! vous ne le croyez » pas, a dit cette vertueuſe femme, en ſe

» jetant dans les bras de M. d'Erman-
» cour.

« Ce témoignage de votre tendresse est » un nouveau gage de l'aveu que je deman-» dois, a-t-il dit, en mêlant ses larmes à » celles de son épouse ».

« Quand Madame d'Ermancour a vu arriver ses enfans, elle s'est sentie encouragée; elle les a présentés à la compagnie, en disant qu'ils étoient les liens précieux qui l'attachoient à M. d'Ermancour; elle s'est tournée ensuite vers lui, & avec une noble modestie, elle l'a prié de lui pardonner les petits momens de foiblesse qu'une mauvaise honte avoit occasionnés ».

« Ah! ma chère & fidelle compagne, » a dit M. d'Ermancour en la prenant une » seconde fois dans ses bras, pardonnez-» moi vous-même, un reproche que mon » cœur désavoue ».

« Toute la compagnie s'est empressée de caresser les jolis enfans. Tout le monde a félicité le père & la mère de leurs vertueux sentimens ».

J'étois en larmes en écoutant cette intéressante narration. M. Sping l'interrompit un instant, pour tirer un papier écrit de la main de M. d'Ermancour ; il devoit le communiquer dans le besoin, à M. de Marsfeld.

« Voici mot pour mot, continua M. Sping, ce que M. d'Ermancour nous a dit dans l'effusion de son cœur après que les Dames & les enfans ont été retirés ».

« Vous voyez, mes chers amis, par ce » qui vient de se passer à vos yeux, que je » me crois bien marié avec Madamoiselle » de Marsfeld. Je me soumettrai cependant » à tout ce qu'on exigera de moi pour légi- » timer notre mariage & nos enfans, à » condition qu'on ne fera rien qui puisse » mortifier mon épouse. Je ne veux pas » qu'elle ait à rougir, en se présentant aux » yeux de son père. Je ne souffrirai pas » qu'il lui fasse aucun reproche humiliant » sur sa conduite. Elle ne mérite que les » louanges des hommes les plus vertueux. » On ignore les qualités de cette femme

» angelique. M. de Marsfeld ne connoît
» ni sa fille ni moi, s'il espère nous faire
» consentir à abandonner nos enfans. Ils
» ne nous quitteront pas qu'ils n'aient un
» établissement convenable. M. de Marsfeld
» nous a fait savoir ses intentions. Voilà les
» miennes & celles de mon épouse. Nous
» ne sortirons pas d'ici, que notre mariage
» ne soit réhabilité dans la même chapelle
» où nous avons contracté nos premiers
» engagemens.

« Si M. de Marsfeld n'a pas oublié ceux
» qu'il a bien voulu prendre avec moi,
» avant notre malheur commun; s'il se
» souvient qu'il m'avoit promis la main
» de sa fille, & s'il est encore dans l'inten-
» tion de me la donner, sans les dures
» conditions qu'il y met, j'irai me jeter à
» ses pieds pour le remercier, & l'assurer
» de mon dévouement à toutes ses volon-
» tés. Mais s'il insiste à vouloir écarter mes
» enfans, je dirai & je serai fondé à croire,
» qu'il veut aussi éloigner de lui le père
» & la mère. Je renoncerai alors à tous

» les avantages que ſon approbation pour-
» roit nous procurer. Mais je n'en ſerai pas
» moins l'époux de ma reſpectable amie,
» le père de mes enfans ».

M. Sping après avoir fini cette lecture nous quitta, & nous dit qu'il alloit nous attendre au pavillon de la montagne où nous devions aller ſouper.

Mais avant que nous partiſſions pour nous y rendre, nous reçûmes la viſite du jeune Sping qui étoit de retour du Déſert.

« Vous ne vous attendez pas aux bonnes
» nouvelles que je vous apporte, me dit-il,
» en m'abordant. Vous ne devinerez jamais
» la rencontre que j'ai faite, & quel en a
» été le réſultat. J'ai déjà dit à Milord une
» partie de ce que je vais vous raconter.
» Je n'avois laiſſé partir ma mère & Mon-
» ſieur de Lizadie devant moi en revenant
» du Déſert, que pour avoir le plaiſir
» d'examiner la grotte & les environs du
» ruiſſeau où vous vous êtes repoſée en
» venant ici. Dans le temps que j'étois le

» plus livré à tous les ſentimens que ces
» lieux m'inſpiroient, j'ai apperçu une
» voiture qui venoit vers moi avec la plus
» grande vîteſſe. Ma ſurpriſe a été des plus
» vives, quand j'ai vu dans cette voiture
» Monſieur de Marsfeld & ſon Neveu que
» je ne connoiſſois pas encore, mais qu'il
» m'a préſenté. Il n'a point fait ſemblant
» de s'appercevoir de l'embarras que me
» cauſoit ſa rencontre; il m'a demandé avec
» beaucoup d'empreſſement où étoient ſes
» enfans; il m'a prié de vouloir bien retour-
» ner avec lui au Déſert.

» Je n'ai eu garde de le refuſer. J'ai même
» cru devoir prévenir nos amis d'une vi-
» ſite qu'ils étoient loin de ſoupçonner.
» Nous avons fait quelque peu de che-
» min à pied. M. de Marsfeld m'a dit ce
» qui l'avoit décidé ſi promptement à aller
» trouver ſes enfans. Il n'avoit pu lire ſans
» attendriſſement l'hiſtoire de ſa fille. La
» conduite ſage & réſervée qu'elle avoit
» tenue avec ſon amant, l'avoit touché.
» La ſoumiſſion de M. d'Ermancour & ſon

» respect pour cette fille qu'il adoroit, » avoient disposé peu-à-peu M. de Marsfeld à leur pardonner. Il n'avoit pu voir » sans une espèce d'admiration, l'acte saint » par lequel ils avoient cherché à consacrer leur union : il n'avoit pu s'empêcher de louer leurs vertueux sentimens. » D'ailleurs, son neveu qui cache d'autres » vues, avoit pressé son oncle de couronner les vœux de M. d'Ermancour.

» J'ai demandé alors à M. de Marsfeld, » la permission de monter à cheval afin » d'avertir sa fille de son arrivée. Je » suis parti sans écouter les instances qu'il » me faisoit pour m'empêcher de le devancer ; je savois trop l'effet que devoit produire cette visite inattendue, » sur le cœur sensible de Mademoiselle de » Marsfeld.

» Mais malgré les précautions que j'ai » prises, je n'ai pu éviter le premier moment de crainte & de trouble qu'elle a » éprouvé, en se voyant si près de paroître aux yeux de son père qu'elle

» croyoit encore irrité contr'elle. J'ai fait
» ce que j'ai pu pour la raſſurer. M. d'Er-
» mancour eſt preſque parvenu à la calmer
» entièrement. Mais il n'a pas pu auſſi
» aiſément l'empêcher de courir au devant
» de ce père qu'elle aime tendrement, &
» qu'elle avoit cru pendant ſi long-temps,
» ne revoir jamais. Elle a pourtant con-
» ſenti à la fin, à le laiſſer aller ſeul. Il
» a exigé avant de la quitter, qu'elle lui
» promît de reſter avec ſes enfans, juſqu'à
» ce qu'il vînt la chercher lui-même.

„ Je ne ſouffrirai pas, ma chère amie,
» lui diſoit-il, que vous paroiſſiez aux yeux
» de M. de Marsfeld, avant que je ne ſois
» sûr de l'accueil qu'il eſt diſpoſé à vous
» faire. J'en augure bien, d'après ſon em-
» preſſement à venir nous chercher; mais
» cependant je veux le voir avant vous.

« Il eſt parti ſur le champ, & je l'ai
» accompagné. Nous n'avions pas fait cent
» pas dans le bois, lorſque nous avons ap-
» perçu M. de Marsfeld & ſon neveu, qui
» venoient à nous. J'ai fixé M. d'Ermancour.

» — Ah! mon cher ami m'a-t-il dit, » que ne donnerois-je pas pour que cet » homme que j'aime & que je reſpecte, » rendît à ſa fille la juſtice qu'elle mé- » rite! Le voilà bien; je le reconnois » parfaitement.

» M. de Marsfeld au contraire, n'a » pas reconnu ſon gendre; car en nous » abordant, il m'a demandé où étoient » ſes enfans.

» Vous voyez le plus coupable à vos » pieds, a dit auſſi-tôt M. d'Ermancour, » en mettant un genou à terre. J'oſe im- » plorer vos bontés pour votre fille; elle » eſt digne de vous, Monſieur; lui par- » donnerez-vous d'avoir cédé à l'amour » le plus fidelle »?

« Pour toute réponſe, M. de Marsfeld l'a relevé & l'a ſerré dans ſes bras; les larmes que j'ai vu alors couler ſur les joues de ce reſpectable Vieillard, ont pénétré ſi vivement le cœur de notre ami, qu'il s'eſt jeté une ſeconde fois aux pieds du père de ſa chère compagne ».

« Ah ! vous êtes mon père, lui a-t-il » dit, avec transport. Vous êtes mon père » & vous serez celui de mes enfans. Vous » rendrez votre tendresse à votre vertueuse » fille. C'est moi qui l'ai empêchée de pa» roître à vos yeux ; c'est moi qui ai » réprimé les désirs de son cœur qui la » portoient à voler dans vos bras. Par» donnez-moi, Monsieur, pardonnez» moi cette injuste défiance. J'ai craint » d'exposer votre sensible fille, à vos » premiers regards. Elle m'attend ; je » cours la rassurer & la combler de joie, » en lui annonçant son bonheur & le » mien ».

M. de Marsfeld l'a retenu. « Je veux la » prévenir moi-même, a-t-il dit ; je ne » puis trop faire pour la dédommager du » chagrin que je lui ai causé ».

« M. d'Ermancour l'a cependant devancé. Il n'a pas trouvé sa compagne ; il s'est douté du lieu où elle étoit ; il y a conduit son père. Ils ont apperçu Madame d'Ermancour dans la petite chapelle avec ses

ſes deux enfans. Elle demandoit au Ciel ſa miſéricorde. « Que mon père nous par-» donne, diſoit-elle ».

« Au bruit qu'ils ont fait pour approcher de la porte, cette digne femme s'eſt retournée de leur côté, & toujours à genoux, elle a fait un cri de ſurpriſe en nommant ſon père ».

« Ah! pardon, pardon, s'eſt-elle écriée, » en élevant ſes bras au Ciel. Ah! mon » père, ſuis-je encore votre fille » ?

« Peignez-vous, chère Miſs, me dit M. Sping, ce tableau de tendreſſe & d'amour filial. Voyez ce digne père dans les bras de ſa fille, lui prodiguant les plus tendres careſſes, & ſon époux auprès d'elle tâchant de ranimer ſon courage. « M. de Mars-» feld, lui diſoit-il, eſt le meilleur des » pères, je n'en puis douter; il chérira » nos enfans ». Il les a fait en même temps avancer. Il leur a dit de ſe jeter aux pieds de M. de Marsfeld. Ce vénérable vieillard étoit ſi touché, qu'il eſt ſorti précipitamment de la chapelle, après

avoir pressé dans ses bras ses aimables petits-enfans ».

« Maman, maman, ont dit ces innocentes créatures, en parlant toutes les deux à la fois, il nous a nommés ses enfans ; c'est un second papa que nous avons retrouvé ».

« Cette heureuse famille s'est alors apperçue que nous étions là, le jeune Milord Marsfeld & moi. J'ai vu que M. d'Ermancour fixoit le neveu de son beau-père, & je le lui ai nommé. M. d'Ermancour après avoir embrassé le cousin de sa chère Zélie, le lui a présenté. Ils se sont témoigné mutuellement tout le plaisir qu'ils avoient de se voir ».

« Le bon papa Marsfeld est rentré pour dire à ses enfans qu'il vouloit que leur mariage fût réhabilité dans cette même chapelle où ils avoient contracté si religieusement leurs premiers engagemens. Il m'a prié de leur envoyer un Prêtre aussi-tôt que je serois arrivé à la Ville. « Pour moi, a-t-il ajouté, je ne veux plus quitter mes enfans ».

« Vous comprenez, chère Miſs, comment ils ont reçu ces marques de bonté. Ils l'ont tous entouré, juſqu'au petit Charlot & à la petite Zélinette qui imitoient leur père & leur mère, & lui faiſoient mille careſſes. Ils répétoient les mêmes mots de tendreſſe & de reconnoiſſance, ſans ſavoir ce qu'ils ſignifioient ».

« Tout le monde eſt ſorti fort content pour ſe rendre à la maiſon, le bon papa le premier, tenant ſes deux petits enfans par la main. Leur mère donnoit le bras à ſon couſin. Cette femme charmante fixoit de temps en temps ſon époux, après avoir porté ſes regards ſatisfaits ſur ſon père & ſes enfans. Ce n'étoit plus avec l'air d'une victime innocente & craintive, qu'elle paroiſſoit dans ce moment. Sa joie animoit les traits de ſon viſage & la rendoient plus belle & auſſi intéreſſante que dans les inſtans de ſes plus vives inquiétudes. Ses beaux yeux que je n'avois vu s'ouvrir que pour exprimer à ſes amis le chagrin mortel de ſon ame, ne marquoient plus alors que la

gaieté noble & modeste de la vertu couronnée & satisfaite ».

« En achevant son récit, M. Sping me remit le billet que l'on va lire ».

A Mademoiselle Ninette, à présent Miss Harture.

» Monsieur Sping qui vous remettra ce billet, vous dira, ma charmante amie, combien je suis contente & heureuse. Mais personne ne pourra jamais vous peindre, & je ne pourrai moi-même vous exprimer que foiblement, la vive reconnoissance que nous vous devons tous.

C'est par vous que nous sommes heureux, ma chère enfant. Je vous connois assez pour croire que cette idée remplira votre cœur de satisfaction. Mais le mien ne goûtera parfaitement sa félicité, que lorsque je la partagerai avec vous.

Venez donc, ma tendre amie. Venez combler mon bonheur par votre présence. Je me jète aux pieds de Milord pour le supplier de me rendre pour un instant, ma

chère Ninette. J'espère que j'aurai le plaisir de le voir arriver demain avec elle & tous nos bons amis.

Ah! ma chère enfant, que ce jour sera intéressant & glorieux pour moi! Je n'en vois point qui puisse lui être comparé, que celui où je vous verrai à l'autel assurer le bonheur du charmant jeune homme qui vous adore. Il veut partir; adieu, chère Ninette, à demain. Quel doux espoir! Je vous verrai demain. Je vous serrerai dans mes bras. Je serai dans les vôtres. Que de plaisirs à la fois! Mon cœur en est pénétré. Celui de mon digne ami nage dans la joie. Mes enfans sont plus heureux qu'ils ne peuvent encore le sentir. Ils vous désirent ainsi que leur père ».

On concevra sans peine mon ravissement après la lecture de ce billet, & le récit que je venois d'entendre.

Nous partimes enfin pour nous rendre au charmant pavillon de la montagne.

On l'avoit choisi pour recevoir nos amis du Désert, & y solemniser le jour de leur

bonheur & celui de leur délivrance. On l'avoit décoré de toutes les richeſſes des Indes.

Notre ſouper fut ſi gai que perſonne de nous ne parla d'aller ſe repoſer pour attendre le moment de nous rendre au Déſert.

Nous avions fixé notre départ aux premiers rayons de l'aurore. La joie parut ſur tous les viſages dès qu'on apperçut cette douce lumière. Chacun ſe diſperſa alors pour ſe diſpoſer à partir. On n'entendit bientôt que le bruit des équipages & des gens qui les préparoient. Pluſieurs voitures nous devancèrent pour porter ce que mon amie m'avoit demandé. Les Cuiſiniers étoient partis dès la veille avec les proviſions de bouche. M. Sping le père & Milord avoient paſſé une partie de la nuit à faire porter des tentes & des meubles ſuffiſans, pour pouvoir traiter convenablement toutes les perſonnes invitées à la cérémonie.

On partit enfin à ma grande ſatisfaction.

Le moindre inconvénient, le retard le plus court me désoloient. J'étois à la tête d'une douzaine de voitures, tant chaises que palanquins, avec mon père, M. & Madame Sping. Leur fils & Sir George nous précédoient à cheval avec plusieurs jeunes gens de leurs amis. La musique militaire de la Marine marchoit devant eux. Elle faisoit dans le bois un effet charmant.

Quel ravissement, & quelle agitation n'éprouvai-je pas, en approchant du Désert! J'avois quitté cette demeure solitaire, le cœur déchiré par l'idée cruelle de ne jamais revoir ces lieux où j'étois née, ni les dignes amis qu'un pouvoir surnaturel me forçoit d'abandonner. J'étois partie seule, désespérée, errante à l'abandon dans cette sombre forêt, l'esprit occupé des plus noires idées, sans appui, sans ressource, frémissant au moindre bruit que je n'avois pas coutume d'entendre, allant toujours en avant sans savoir où j'allois & sans prévoir les périls auxquels je m'exposois

J'en frémiſſois encore dans ces momens de joie; je ne me rappelois ces malheureuſes circonſtances de ma vie, que pour en goûter plus délicieuſement le contraſte avec ma ſituation actuelle. Mon retour étoit auſſi brillant & auſſi agréable que mon départ avoit été humiliant & cruel. J'arrivois comme en triomphe, entourée de parens & d'amis. Tous les lieux que je parcourois, étoient embellis. La grotte obſcure d'où j'avois cru ne jamais ſortir, étoit devenue, par les ſoins de M. Sping, un abri commode & agréable. Cet amant délicat s'étoit plu à orner le ruiſſeau près duquel je m'étois repoſée avec ma tourterelle. Enfin tout ſembloit fait pour enivrer mon cœur d'amour & de plaiſir.

J'étois dans un doux raviſſement. Je ne répondois preſque pas à ce que mon père & mes amis me diſoient. Tel étoit l'état de mon ame, lorſque j'apperçus les muſiciens & les cavaliers deſcendus de cheval, ſe ranger ſur les côtés de la route du bois,

pour donner paſſage à la Compagnie qui venoit à nous. Je fis un cri de joie, en me levant avec précipitation, quand je diſtinguai ma bonne & tendre maman entre ſon père & ſon époux. On arrêta auſſitôt la voiture, & je me trouvai dans les bras de mon amie ſans que je puiſſe dire comment j'y étois arrivée. Des larmes & des ſoupirs entrecoupés par quelques mots à peine prononcés, furent pendant quelques inſtans les ſeules expreſſions de notre tendreſſe.

« J'ai donc retrouvé mon enfant, me » dit Madame d'Ermancour. Je ſuis heu» reuſe par elle & avec elle. --- Ah ! » chère maman, c'eſt vous, c'eſt votre » vertu que le Ciel a couronnée. C'eſt » l'éducation que j'ai reçue de vous, » & le ſoin que vous avez pris de mon » enfance, qui m'ont conduite au bonheur que je viens partager avec vous. » Aurions-nous pu, ſans le ſecours du Ciel, » nous attendre à tant d'événemens heu» reux » ?

C'étoit en nous tenant toujours embrassées que nous nous félicitions mutuellement. Les enfans de Zélie me reconnurent; ils se glissèrent entre nous & me firent mille caresses. M. d'Ermancour que je n'avois pas encore remarqué parmi toutes les personnes empressées autour de nous, vint à moi en ce moment. Je l'embrassai d'aussi bon cœur que sa famille; je lui devois mon bonheur & ma gloire.

C'est alors que je vis briller dans ses yeux, la joie vive & pure d'une ame sensible, mais délicate, qui s'abandonne sans crainte & sans remords, au sentiment qu'elle éprouve.

« Charmante Miss, me dit-il, d'une » voix qui marquoit son émotion, si le » Ciel exauce mes vœux, il vous ren- » dra bientôt aussi heureuse que nous le » sommes par vous ».

Toute la Compagnie ayant repris le calme & la tranquillité convenables à l'auguste cérémonie que l'on alloit célé-

brer, tout le monde ſe rendit en ordre à la chapelle. Je reſſentis une impreſſion profonde au moment où je vis ces deux vertueux époux ſous le poële avec leurs enfans. Il étoit porté par M. de Marsfeld & le Chevelier de Lizadie. Quelle différence diſois-je en fixant tendrement cette heureuſe famille! Elle eſt maintenant environnée d'un cortège nombreux; je me rappèle un temps où je l'ai vue ſeule, faiſant une pareille cérémonie au ſujet de laquelle mon amie avoit répandu bien des larmes. Ce ne ſont plus des êtres iſolés & abandonnés de l'Univers. Les voilà rendus à leurs parens, à leurs amis. Ils vont jouir de tous les avantages de la Société, & procurer à leurs enfans les honneurs de leur condition.

C'eſt avec ces idées que j'aſſiſtai au ſecond mariage de mes amis. Je les embraſſai de tout mon cœur, après la cérémonie. Tout le monde en fit autant, & on ſe rendit enſuite au bruit des fanfares, ſur la belle eſplanade où chacun trouva de quoi

déjeûner à ſon goût. Après ce petit repas qui fut fort gai, la Compagnie ſe répandit dans le bois pour jouir de la promenade en attendant le dîner.

Le bon papa Lord déſiroit avoir une converſation particulière avec ma bonne amie. Je témoignai quelqu'envie de reſter avec eux. Mais ils me prièrent de m'éloigner. Voici quel fut le ſujet de leur entretien :

Milord en entrant dans le lieu qui renfermoit les précieux reſtes de ma malheureuſe mère, avoit ſenti les plaies de ſon cœur ſe rouvrir. Ses regrets augmentèrent quand il vit la maiſon qu'elle avoit habitée, & les endroits où elle avoit peut-être ſouvent déploré le ſort cruel & injuſte qui l'avoit ſéparée de ſon amant. Il avoit alors l'ame accablée par ces triſtes idées, & il ne put attendre plus long-temps à les communiquer à l'amie intime de ma mère.

« Me pardonnerez-vous, Madame, lui » dit-il, d'oſer vous entretenir dans ce jour » d'allégreſſe, de mes plaintes & de mes

» regrets ? Serez-vous affez bonne pour
» m'entendre un moment vous rappeler
» la mémoire de cette pauvre Nina, la
» maîtreffe chérie de mon cœur, la mère
» de ma Ninette ? Hélas ! elle vivroit peut-
» être aujourd'hui & feroit mon époufe,
» fi mes parens ne s'y fuffent oppofés.
» --Ah ! Milord, que vos regrets font
» juftes, & que l'objet qui les caufe, en
» étoit digne ! Je les partage & je fens
» comme vous, combien cette fenfible
» amie nous manque dans ce jour qu'elle
» auroit embelli par fa préfence. Elle au-
» roit ajouté à notre bonheur, celui qu'elle
» auroit fi bien fenti elle-même. Pour-
» quoi cette tendre amie n'eft-elle pas
» comme moi, témoin de cette précieufe
» marque de votre tendreffe, ajouta-t-elle
» en voyant les larmes de ce bon papa ?
» Ah ! fi du haut du Ciel où je la crois
» placée, elle a pu nous voir & nous en-
» tendre, fon ame fenfible & pure eft fû-
» rement defcendue parmi nous. Croyons-
» le pour notre confolation, cher Milord.

» Voyons-la se réjouir de notre bonheur
» & le partager ».

C'est ainsi que cette pieuse femme cherchoit à adoucir ses regrets & ceux de son ami. Mais M. d'Ermancour inquiet de ne point voir son épouse avec la Compagnie vint les interrompre. Milord ne l'attendit pas. Il tourna ses pas d'un autre côté, & alla chercher le tombeau de son amante, que Madame d'Ermancour lui avoit indiqué. Pendant qu'il se livroit à sa douleur sur cette tombe froide & inanimée, les deux nouveaux époux rejoignirent la joyeuse & brillante assemblée qui les attendoit.

Je courus à eux aussi-tôt que je les vis paroître, pour leur demander où ils avoient laissé mon père. Un coup-d'œil de mon amie, m'apprit où je devois le chercher; & les instances qu'elle fit ensuite pour me retenir, furent inutiles. M. Sping, toujours attentif à mes moindres actions, devina par quelques mots qu'il entendit, ce qui me faisoit quitter la Compagnie. Il me

ſuivit & m'accompagna juſqu'au tombeau de ma mère. Nous y trouvâmes ſon tendre ami occupé ſi profondément du triſte objet qu'il avoit ſous les yeux, que nous arrivâmes près de lui ſans qu'il nous apperçût. Je fondis en larmes à un ſpectacle ſi touchant.

» Ah! mon enfant, s'écria-t-il en me » voyant ; viens mêler tes larmes aux » miennes, viens regretter la plus infor- » tunée des mères. Viens lui faire entendre les accens douloureux de ton cœur, en » implorant le pardon de ton père. C'eſt » moi, c'eſt mon amour téméraire & » trop ardent qui l'a conduite dans ce » tombeau ».

Il vit en même temps M. Sping qui par reſpect pour notre douleur, n'oſoit approcher, mais il ne la partageoit pas moins vivement. Mon père lui fit ſigne d'avancer. Plein de la vénération que le lieu lui inſpiroit, M. Sping vint à nous triſtement ſans prononcer un mot. Nous tombâmes alors à genoux tous trois. Nous

nous proſternâmes ſur la pierre qui renfermoit l'objet chéri de nos regrets.

Après un ſilence profond, Milord ſe releva le premier. Il nous fit lever, & nous prenant tous deux dans ſes bras, il renouvela tout haut le ſerment de nous unir par les liens du mariage. Il pria ſa malheureuſe épouſe de l'entendre & de l'approuver.

Nous quittâmes ce lieu funèbre, ſans parler & ſans nous communiquer les ſentimens douloureux que nous éprouvions. Mais ces triſtes impreſſions diminuèrent peu-à-peu. Nous approchâmes d'un autre ſpectacle qui nous tira pour ainſi dire, malgré nous, de l'état où nous étions. Je dis malgré nous; car on ne ſe défait pas promptement d'une forte impreſſion, quelque pénible qu'elle ſoit. Ce n'eſt que par degrés & avec le temps, qu'une ſenſation vive peut être remplacée par une autre.

Quoique nous paruſſions nous prêter à la joie de nos amis, & la partager, on remarquoit à notre maintien, dans ces premiers momens, l'affection de notre ame.

Mais

Mais toute l'aſſemblée étoit prévenue ; elle reſpecta notre juſte douleur. Chacun chercha à la diſſiper ; & on évita de parler de ce qui pouvoit la renouveller.

Ces attentions délicates qu'un cœur ſenſible connoît mieux qu'il ne peut les exprimer, faiſoient de temps en temps couler de mes yeux quelques larmes que j'avois grand ſoin de cacher. Mon attendriſſement n'étoit plus qu'une vive expreſſion de ma reconnoiſſance pour l'intérêt & les ſoins de mes amis, & mon ame fut préparée peu-à-peu à recevoir des impreſſions plus douces & plus agréables.

M. Sping n'avoit été triſte que par ce que je l'étois. Lorſqu'il vit que ma peine étoit diminuée, il reprit bientôt ſa gaieté ordinaire. Mais les affections de mon père étoient plus profondes, & ſes regrets mieux fondés, que les miens. Il conſerva longtemps, les triſtes ſentimens que le tombeau de ma mère lui avoit inſpirés. Je ne l'avois point connue. J'avois vécu juſqu'au temps où je quittai le Déſert, ſans ſavoir

que j'en euſſe une autre que Madame d'Ermancour. Je ne voyois qu'elle & moi dans le monde entier. Quel éloignement ne témoignai-je pas pour en adopter une autre, quand mon amie, ſe croyant à la mort, voulut me parler de celle qui m'a-voit réellement donné le jour! Ce n'a été que par la ſuite du temps, que mes idées, en ſe multipliant par l'uſage du monde où j'ai vécu, & par mes réflexions, m'ont fait connoître mon état & la perte que j'avois faite par la mort de ma véritable mère.

Mais mes regrets n'étoient pas comme ceux de Milord, cauſés par la parfaite connoiſſance qu'il avoit de toutes les qualités de ſa tendre amie, & par l'intimité dans laquelle il avoit été avec elle. Je ne voyois ſa perſonne & ſes perfections que par le récit des autres; j'aimois à m'en entretenir avec mes amis. Je reſpectois ſa mémoire. Mais mon ame n'étoit point affectée comme celle de mon père. Il regrettoit les plaiſirs qu'il avoit goûtés avec elle, &

ſentoit que cette fidelle amie manquoit à ſon bonheur & à la gloire de ſa fille, dans un temps où il auroit été libre, par la mort de ſa femme, de s'unir à elle pour toujours. Ces idées accablantes, que le lieu où nous étions lui rappeloit ſans ceſſe, prirent beaucoup plus, que je ne l'aurois cru, ſur ſon caractère enjoué & preſque inſouciant.

Après le dîner il ſurvint une perſonne bien intéreſſante pour nos amis. Nous étions tous raſſemblés ſur l'eſplanade, & l'on y danſoit. On apperçut une jeune Indienne qui diſputoit avec quelques-uns de nos gens, & paroiſſoit fort empreſſée de venir à nous. M. d'Ermancour alla s'informer de ce que c'étoit. Il fut fort étonné de reconnoître la bonne & ſimple Marie, la même qui avoit apperçu mon amie aſſiſe ſur le rocher, en paſſant avec ſon père & ſa mère dans une barque. C'eſt elle qui avoit indiqué à M. d'Ermancour, l'endroit où il retrouveroit ſon épouſe qu'il déſeſpéroit de jamais revoir.

On peut aiſément concevoir l'agréable impreſſion qu'il éprouva, en voyant cette bonne fille. Il lui devoit beaucoup de reconnoiſſance, & il avoit ſouvent regretté de n'avoir pas pu la lui témoigner.

Marie s'étoit retirée, en voyant arriver M. d'Ermancour. Les Laquais, pour ſe divertir, lui avoient fait entendre que le Monſieur qu'elle voyoit venir, étoit le Maître de la maiſon, & qu'il venoit ſûrement pour la chaſſer de chez lui. Quoique cette pauvre fille l'eût reconnu, elle ne ſe cacha pas moins dans la foule quand elle le vit approcher. M. d'Ermancour trouva donc la diſpute terminée lorſqu'il arriva; mais comme il s'informoit de ce qui l'avoit occaſionnée, Jérôme vint d'un autre côté. Il reconnut la bonne Indienne, & courut à elle en la nommant par ſon nom. Après l'avoir embraſſée, au grand étonnement des autres domeſtiques qui l'avoient ſi mal reçue, il la préſenta à ſon maître, & lui apprit quel étoit le ſujet de la querelle.

M. d'Ermancour témoigna à la pauvre Marie, tout le plaisir qu'il avoit de la revoir. Il la prit par la main, la conduisit à la Compagnie & la plaça au milieu du cercle. Il lui demanda si celle qu'elle avoit vue sur le rocher, étoit parmi les Dames; à peine eut-il achevé sa question, que Marie reconnut Madame d'Ermancour & la montra du doigt, avec l'air de la plus grande joie.

M. d'Ermancour la mena ensuite auprès de M. de Marsfeld. Il lui dit que c'étoit elle qui lui avoit rendu sa fille. Madame d'Ermancour entendant de quoi il s'agissoit, s'avanca & embrassa la bonne Indienne. Elle lui dit, comme si elle eût pu l'entendre, qu'elle étoit enchantée de la voir.

« La voilà, ma chère amie, dit alors » M. d'Ermancour à sa femme, voilà » cette bonne messagère qui m'a annoncé » que je pouvois encore être heureux; c'est » elle qui m'a appris votre existence & le » lieu de votre retraite ».

Il s'informa ensuite, s'il n'y avoit pas quelque Noir qui pût entendre la langue de cette bonne fille. M. Sping le fils en avoit un; il le fit appeler. C'est celui dont j'ai parlé dans le récit de mon arrivée à Achem.

Ce jeune homme connoissoit Marie. Ils étoient du même canton, & il l'avoit aimée dans sa première jeunesse. Il parut charmé de la retrouver en si bonne compagnie. Ils se parlèrent quelque temps dans leur langue, & l'Éveillé (c'est le nom du Noir) rendit ensuite leur conversation à son maître.

« Je savois, nous dit M. Sping, que cet » honnête garçon étoit né dans un hameau, » à quelques milles d'Achem. Mais j'igno- » rois les particularités qu'il vient de me » dire en deux mots. Il m'avoit raconté que » la barbarie & la cruauté de son père, » l'avoient forcé de quitter le lieu de sa » naissance; mais il ne m'avoit jamais dit » qu'il y avoit laissé en partant, l'objet » d'une inclination qui l'avoit rendu mal-

» heureux pendant les premiers jours de
» ſon arrivée à Achem. Il vient enfin de
» m'avouer qu'il avoit toujours regretté
» la pauvre Marie, ſa voiſine. Elle lui a
» appris la véritable cauſe de ſon arrivée
» au Déſert.

» Elle a eu le malheur de perdre ſon père;
» ſon frère s'eſt marié dans une famille
» qu'elle ne peut ſouffrir. Ces deux événe-
» mens lui ont fait prendre le parti de
» venir à Achem, dans l'eſpoir d'y trouver
» ſon ami l'Éveillé. Elle y a paſſé quinze
» jours ſans apprendre de ſes nouvelles.
» Elle étoit prête à s'en retourner, lorſ-
» qu'elle a trouvé hier un homme de notre
» habitation qui lui a indiqué la maiſon
» de M. Sping. Elle y eſt allée ce matin.
» Les gens de la maiſon ne pouvant l'en-
» tendre, ont appellé un Noir qui travail-
» loit au jardin. Celui-ci l'a informée de
» l'endroit où elle pourroit trouver l'E-
» veillé; elle eſt venue le chercher avec
» confiance. Elle a été d'abord bien mal
» reçue. Mais elle eſt heureuſe, dit-elle,

» puiſqu'elle l'a retrouvé, ainſi que ce » beau Monſieur & cette belle Dame » qu'elle avoit vue la première ſur le » rocher ».

Tout le monde fut charmé de la bonne fortune de Marie. Elle revoyoit dans le même moment, ſon amant & ſes protecteurs. On l'entoura pour la féliciter, tandis que M. & Madame d'Ermancour ſe concertoient ſur les moyens de la récompenſer. Madame d'Ermancour propoſa à ſon époux de la marier avec ſon amant, & de les établir tous deux dans l'habitation qu'ils alloient bientôt quitter.

M. d'Ermancour applaudit beaucoup à cette propoſition. Il appela l'Éveillé, & lui demanda s'il aimoit encore aſſez ſa maîtreſſe pour l'épouſer. Ce bon garçon répondit qu'il ne demandoit pas mieux, ſi Marie le vouloit. On la fit approcher pour lui faire la même queſtion; elle y répondit comme ſon amant. L'Éveillé ne mit à cet accord qu'une condition qui ne fut pas difficile à remplir. C'étoit d'avoir l'approba-

tion de ſon jeune maître, avant de rien conclure. M. Sping la lui accorda bien volontiers, & lui promit une gratification.

M. d'Ermancour leur demanda enſuite à tous deux, s'ils voudroient bien habiter la maiſon du Déſert, quand ils ſeroient mariés. Il leur dit qu'elle ſeroit à eux en propre avec toutes ſes dépendances; que de plus on leur feroit une penſion annuelle ſuffiſante pour les faire vivre à l'aiſe eux & leurs enfans, s'ils en avoient.

M. de Marsfeld ratifia ces promeſſes & donna une bourſe d'or à Marie. Comme elle ne ſavoit qu'en faire, elle la remit à ſon amant, & ils ſe proſternèrent tous deux pour remercier leurs bienfaiteurs, parmi leſquels ils comptèrent Milord Harture. Car indépendamment de pluſieurs pièces d'or qu'il donna, il promit auſſi une penſion annuelle à la bonne Marie, pour avoir contribué à lui faire retrouver ſa fille.

On finit par leur dire qu'ils ſeroient mariés le lendemain matin. Ce qui fut

exécuté dans la même chapelle où la veille on avoit marié leurs protecteurs.

Madame d'Ermancour en voyant approcher le moment de quitter sa solitude, sentit des regrets plus vifs qu'elle ne l'avoit prévu. Le monde où elle alloit se retrouver, l'effrayoit. Sa modestie & le goût de la retraite qu'une longue habitude lui avoit inspiré, lui faisoient croire qu'elle n'étoit plus faite pour vivre dans une grande société. Elle en avoit oublié les usages. Mais les inconvéniens qu'elle craignoit, disparoissoient à ses yeux dès qu'elle envisageoit le sort de ses enfans.

« C'est pour eux, me disoit-elle, ma » chère amie, uniquement pour eux, que » je sors d'ici. Ils méritent ce sacrifice, » je le dois à leur avantage. Mais il n'en » est pas moins pénible pour mon cœur. » Je le sens déchiré quand je pense qu'il » faut abandonner cette douce & tran- » quille solitude, pour n'y revenir peut- » être jamais.

» Jamais, lui dis-je, ma chère amie!

» Nous y reviendrons demain, & tous les » jours si vous voulez.

Mais ces visites, qu'elle ne devoit faire qu'en passant, & qui probablement devoient être bientôt supprimées par l'éloignement où elle alloit se trouver du Désert, en quittant Achem, n'étoit qu'une foible consolation pour elle.

Lorsque l'heure du départ fut arrivée, elle pria la Compagnie de la laisser au Désert avec son époux & ses enfans; & elle promit de la rejoindre au pavillon de la montagne, quand elle auroit satisfait à quelques devoirs indispensables.

Tout le monde partit en effet, excepté Milord & moi. Elle nous avoit distingués du reste de l'assemblée.

» Cette journée doit faire époque pour » notre postérité, dit-elle, en adressant la » parole à mon père, quand nous fumes » seuls dans son appartement. Je n'ai pas » voulu la terminer, ni quitter ce lieu chéri, » sans vous découvrir mes intentions, ainsi » qu'à cette chère enfant, ajouta-t-elle en

» me tendant sa main que je baisai. Elles » sont la suite d'un engagement sacré que » j'ai contracté dans les derniers momens » que j'ai passés avec Mademoiselle de Li- » zadie, notre tendre & digne amie. J'ai » juré, en recevant son dernier soupir, de » ne jamais l'abandonner.

» Quelque chose qui puisse arriver, ma » chère amie, lui ai-je dit souvent, quel- » que part que j'aille, si le hasard me fait » jamais sortir d'ici, j'y reviendrai finir » mes jours, n'en doutez pas. Le même tom- » beau nous réunira pour toujours.

» Ce serment que j'ai fait dans le déses- » poir, je le réitère en votre présence, » mes chers amis. Approuvez-le, & pro- » mettez-moi qu'il sera exécuté quand je » ne serai plus. Hélas! j'ai eu la conso- » lation de voir cette tendre amie, sen- » sible à ce témoignage de mon attache- » ment. Il a servi à adoucir l'amertume de » ses derniers momens.

» Je serai avant vous dans ce tombeau, » chère & respectable amie, lui dit Milord

» en ſanglotant. Je compte dans peu, ajou-
» ta-t-il, élever dans ce lieu un monument
» à la mémoire de la mère de ma fille.
» c'eſt-là que je ferai placer les précieux
» reſtes de l'objet chéri de mon cœur, en
» attendant que j'y occupe moi-même une
» place à ſes côtés. Je ne vous aurois point
» parlé de ce triſte projet que je médite
» depuis que je ſuis ici, ſi vous ne m'y
» aviez forcé en me communiquant celui
» que vous avez vous-même formé. Ap-
» prouvez-le, Madame, comme j'approuve
» le vôtre.

» Et toi, ma tendre amie, me dit-il,
» en remarquant que j'avois le viſage inon-
» dé de larmes, pardonne-moi d'avoir
» attriſté ton ame. Viens dans mes bras ſé-
» cher tes pleurs, & ranimer mon cœur
» qui ne veut plus reſpirer que pour toi.

M. d'Ermancour étoit reſté hors de la maiſon pour donner quelques ordres. Il rentra dans ce moment. Sa femme alla à lui. Elle eſſuya ſes pleurs, & l'emmena avec elle pour lui épargner la peine de

nous voir tous en larmes. Quand ils furent partis, j'en répandis de nouvelles que fit couler un ſcène encore plus attendriſſante que celle qui venoit de ſe paſſer.

» Ma chère amie, me dit mon père, » lorſque nous fumes ſeuls, conduis-moi » dans la chambre que ta mère a habitée. » Je veux la voir avant de ſortir d'ici. Va, » mon enfant, me dit-il, quand je lui eus » montré la porte; va rejoindre nos amis. » Laiſſe-moi un moment ſeul ».

Comme je ne voulois pas le gêner, je ſortis. Mais l'inquiétude me fit bientôt retourner ſur mes pas.... « Je n'entrerai » pas, diſois-je en revenant; mais je veux » être à portée de le voir & de le conſo- » ler, ſi je m'apperçois qu'il ſoit trop » accablé par ſes regrets.

J'arrivai près de la porte. Je pouvois delà, le voir & l'entendre ſans qu'il m'apperçût. Il étoit immobile au milieu de la chambre. Il parcouroit triſtement des yeux tous les objets qui l'environnoient. Je le vis enſuite fixer ſes regards ſur le lit. Il s'en

approcha précipitamment, en faiſant une exclamation de douleur.

» Elle étoit dans ce lit, dit-il, quand » elle a donné naiſſance au précieux gage » de notre tendreſſe. C'eſt en penſant à moi » qu'elle pleuroit ſur le ſort de cette in- » nocente créature. . . . . . *Je n'aurai jamais* » *le plaiſir de la voir ſourire à ſon père*, » diſoit-elle.......Ah! tendre & reſpectable » mère, que n'étois-je ici pour eſſuyer tes » larmes, & te preſſer ſur mon ſein avec » l'enfant de notre amour ».

J'entendis dans ce moment, Madame d'Ermancour qui rentroit.

» Laiſſez-moi parler à votre père, ma » bonne amie, me dit-elle. Eloignez-vous. » J'ai beſoin d'être ſeule avec lui. Le » moment & le lieu ſont favorables pour » faire réuſſir ce que je médite. Laiſſez- » nous un moment enſemble, répéta- » t-elle, voyant que je me diſpoſois à la » ſuivre. Vous ne devez pas être préſente » à la converſation que je vais avoir avec » lui ».

» Je n'infifterai pas, lui dis-je. Mais, » ma chère amie, tâchez de l'éloigner » promptement de cette chambre qui lui » caufe tant de chagrin ».

Je fortis le cœur navré & rempli d'inquiétude. Madame d'Ermancour trouva mon père dans la fituation où je l'avois vu à genoux, la tête appuyée fur le lit qu'il inondoit de fes larmes.

« Ce ne font pas des pleurs, Milord, » dit-elle en entrant, que notre amie de- » mande de vous. Levez-vous, & enten- » dez-la parler par ma voix.

» Ma bonne amie, me diroit-elle, fi » elle pouvoit exprimer les défirs de fon » ame, confolez, raffurez ce père trop » tendre & trop repentant. Qu'il apprenne » par vous que je l'ai toujours juftifié dans » mon cœur; & que dans les plus cruels » momens de mon défefpoir, je ne l'ai » jamais accufé de m'avoir trahie. Dites- » lui, ma chère amie, que le bien le plus » fenfible qu'il puiffe me procurer à pré- » fent, eft de vivre heureux & content

avec

» avec notre enfant ; que je le prie de se
» conserver pour elle.

» Ah ! Milord, elle n'a pas cessé un
» instant de vous aimer. Elle vous aime
» encore, quelque part qu'elle soit. Mais
» son ame tendre & sensible seroit tour-
» mentée par les plus mortelles inquié-
tudes, si elle connoissoit vos projets à
» l'égard de votre aimable fille, si elle sa-
» voit que la vanité vous fait différer son
» mariage.

» Craignez, mon bon ami, vous diroit-
» elle. Craignez d'exposer votre enfant au
» sort cruel que l'ambition de vos parens
» m'a fait éprouver.

» Que me faites-vous envisager, Ma-
» dame ? Quel souvenir amer rappelez-
» vous à mon cœur ? Quoi ! j'aurois à me
» reprocher des torts envers ma fille ; je
» pourrois la rendre malheureuse en sui-
» vant le projet que j'ai formé ! Ah ! qu'il
» soit détruit à l'instant ce funeste projet.
» Je n'avois en vue que sa gloire. Mais
» c'est cette fausse gloire qui m'a perdu.

» C'eſt elle qui a inſpiré à mes parens, le
» barbare deſſein de me ſéparer pour ja-
» mais de la perſonne que j'adorois. Ah !
» jamais mes enfans n'auront à me repro-
» cher la tyrannie qu'on a exercée contre
» moi, pour m'arracher des bras de la
» femme que je regretterai toute ma vie.

» Ce que vous m'apprenez, Madame,
» des ſentimens qu'elle avoit pour moi,
» me la rend encore plus chère. Puiſ-
» qu'elle m'a rendu juſtice, je mourrai
» content. J'avois beſoin d'entendre ces
» paroles conſolantes de la bouche de ſa
» meilleure amie. Que ne vous dois-je
» pas, Madame, pour elle, pour moi
» & pour notre enfant ? Vous l'avez con-
» ſervée pour mon bonheur & la gloire
» de ſon ſexe. Continuez-lui vos bontés,
» Madame; regardez-la toujours comme
» votre fille, & décidez vous-même du
» jour de ſon mariage avec le jeune homme
» qu'elle aime ».

Comme il vit que ma bonne maman héſitoit à répondre..... « Dites-moi au

» moins, reprit-il, les intentions de sa
» mère. Vous connoissiez si bien sa façon
» de penser. Que feroit-elle à ma place ?
» --Je suis persuadée, répondit Madame
» d'Ermancour, qu'elle auroit, comme
» vous, applaudi au choix de sa fille. Mais
» vous le dirai-je Milord ? Elle n'auroit pas
» désiré plus de qualités à M. Sping, que
» celles qui le distinguent de tous les jeunes
» gens de son âge. -- Eh bien, Madame,
» je n'en désire point davantage non plus.
» Mais j'exige qu'avant de sortir d'ici, vous
» fixiez le jour où je le nommerai mon
» gendre ».

Cette déférence de mon père combla de joie Madame d'Ermancour. Elle voyoit son projet prêt à se réaliser. Mais le jour qu'elle alloit désigner, étoit si proche qu'elle doutoit de pouvoir décider Milord à l'agréer. M. Sping le fils l'avoit instruite de toutes les bonnes qualités de mon père. Mais il ne lui avoit pas laissé ignorer son goût pour le faste & les grandeurs. En se plaignant à elle de tout ce qu'il avoit souf-

fert depuis notre séparation, il l'avoit presque convaincue qu'on feroit renoncer difficilement Milord au projet qu'il avoit formé, de ne marier sa fille que dans quatre ou cinq ans, parce qu'il espéroit que ce temps suffiroit à M. Sping, pour acquérir un nom dans la marine où il comptoit le placer avantageusement.

C'étoit d'après ces instructions que Madame d'Ermancour avoit formé son plan. Elle ne l'avoit communiqué qu'à son mari, & il l'avoit bien engagée à profiter des circonstances où ils se trouvoient, & qui leur avoient paru à tous deux très-favorables. Elles le furent en effet, au-delà de ce qu'on avoit espéré. Mon père ne se contenta pas de renoncer à tous ses projets; il consentit encore à ce que la cérémonie de mon mariage eût lieu le lendemain matin, dans la même chapelle où nos amis avoient été unis la veille.

On m'appela enfin pour me communiquer le résultat de cette conversation. Elle m'avoit un peu alarmée...... « Ma fille,

» me dit mon père, remercie ta seconde
» mère, notre bonne amie. Sans elle j'au-
» rois peut-être fait ton malheur en ne
» m'occupant que de ta gloire. J'aurois été
» plus coupable qu'un autre, moi qui ai
» souffert toute ma vie d'un faux préjugé.
» Il a causé le malheur de ta pauvre mère,
» & il fait aujourd'hui mon tourment.

» Mais tirons un voile impénétrable sur
» ces tristes événemens. Je ne dois me rap-
» peler qu'avec respect les auteurs de mes
» jours. Ne pensons qu'au bonheur dont
» nous allons jouir avec nos amis.

» J'ai remis mes droits entre les mains
» de Madame. Elle t'a servi de mère, &
» elle en a pour toi toute la tendresse. Con-
» firme le serment que j'ai fait de la laisser
» maîtresse de marquer le jour de ton ma-
» riage ».

Il prit une de mes mains, & la mit dans celles de mon amie. Il les pressa en les portant sur son cœur. Il nous parla ensuite avec beaucoup d'attendrissement, & il sortit en nous assurant qu'il alloit partir au

plutôt, pour prévenir M. Sping le père : « J'annoncerai au fils, ajouta t-il, que » demain ma fille comblera ses vœux ».

Etonnée, & vivement émue de tout ce que je venois d'entendre, je tombai presque sans connoissance, dans les bras de ma chère amie. Lorsque je fus un peu remise, je demandai l'explication des dernières paroles que mon père m'avoit adressées en partant.

« Quoi! seroit-il possible, m'écriai-je » après avoir appris le détail de la conver- » sation de Madame d'Ermancour avec » lui? Quoi! vous avez en si peu de temps, » changé les dispositions de mon père? » --Tout est possible à la tendresse d'une » bonne mère, me dit mon amie, en » m'embrassant. --- Ah! je sens mieux » que jamais que je suis votre enfant, lui » répondis-je, en cachant mon visage dans » son sein. Oui, vous êtes pour moi la » meilleure des mères. Vous accorderez » les mêmes sentimens qu'à moi au digne » époux que je recevrai demain à l'autel.

» Vous l'aimerez, vous l'adopterez pour
» votre fils quand vous le connoîtrez. Il
» en eſt digne par le reſpect & la vénéra-
» tion qu'il a pour vous ».

Nous partimes du Déſert avec les enfans. Nous nous rendimes au pavillon de la montagne. M. d'Ermancour y étoit déjà arrivé avec mon père.

On imaginera ſans peine, le trouble & l'agitation que nous éprouvâmes l'une & l'autre en approchant de ce lieu. Mon amie ſe faiſoit un plaiſir de voir cette retraite où j'étois arrivée dans ma détreſſe. Mais la foule qu'elle remarqua au bas de la montagne, & qui n'y étoit venue que pour la voir, effraya ſa timidité naturelle. La voilà, diſoit-on, cette belle Solitaire. Elle n'a pas l'air d'une ſauvage, crioient-ils tous enſemble. Ah! comme elle eſt charmante avec ſa petite famille, ajoutoit-on en s'avançant tout près de la voiture!

Nous arrivâmes enfin à la porte du pavillon où nos amis nous attendoient. M. d'Ermancour prit ſa femme dans ſes bras.

M. Sping le fils voulut me donner la main. Mais je le priai de se charger des petits-enfans. M. London me donna le bras pour aller dans le Salon. Toute la noblesse d'Achem y étoit rassemblée. Je souffris pour mon amie dans le premier instant, en voyant tous les regards fixés sur elle. Je la plaignis encore plus quand son père la prit par la main pour la présenter à l'Assemblée. Il dit que c'étoit sa fille, qu'il l'avoit retrouvée dans un Désert où elle avoit passé dix-sept ans. Mais je me rassurai bientôt lorsque je la vis tranquille, & que je l'entendis répondre de la meilleure grace à tous les complimens qu'on lui faisoit.

Son mari & ses enfans furent fêtés par toute la compagnie, & j'eus part à tous les complimens, parce que j'avois été la compagne de nos aimables Solitaires.

Après le premier enthousiasme, mon amie me pria de la conduire dans l'appartement qu'on lui avoit préparé. Elle fut éblouie & enchantée de la magnificence

qu'elle y remarqua. Mais elle ne put voir ſans émotion, le tableau où j'étois repréſentée avec les mêmes vêtemens que je portois au Déſert. La petite tourterelle lui rappela celle que j'avois apportée avec moi. Comme elle m'en demandoit des nouvelles, nous vimes paroître M. Sping le fils qui la tenoit ſur ſa main. Il la lui préſenta comme l'emblême de l'amitié qui alloit, dit-il, l'attacher à elle, pour ſa vie.

Quand mon amie eut répondu à ce compliment, & qu'elle eut careſſé la petite tourterelle, elle demanda à M. Sping s'il étoit inſtruit des nouveaux projets de Milord à ſon égard. Il les ignoroit : Milord s'étoit contenté d'en parler à M. Sping le père, & lui avoit demandé le ſecret. « Je veux, lui avoit-il dit, laiſſer à Ma» dame d'Ermancour le plaiſir de les ap» prendre à votre fils.

» Milord m'a fait entendre, Madame, » dit M. Sping, que vous aviez quelque » choſe d'agréable à me communiquer ;

» mais je n'oserai point prendre la liberté
» de vous interroger.

» Quoi! vous ne savez pas qu'on vous
» marie demain, lui dit mon amie, d'un
» air surpris? --- Ah! Madame, ne suis-je
» pas plus éloigné que jamais du bonheur
» dont on m'avoit flatté? N'aggravez pas
» mes peines, je vous en conjure. Vous
» rappelez à mon souvenir des espérances
» dont Milord m'a privé en nous enlevant
» sa fille.

Je viens vous la rendre, dit aussi-tôt
» mon père. Il avoit, en arrivant, entendu
» les derniers mots de M. Sping. Elle sera
» à vous dans quelques heures, mon cher
» ami; Madame a dû vous le dire, ajou-
» ta-t-il, en montrant mon amie. C'est elle
» qui a décidé votre mariage, & en a fixé
» le jour à demain. J'ai voulu que ce fût elle
» aussi qui vous l'annonçât ».

Que l'on juge de l'étonnement, de la joie de ce tendre amant, à une nouvelle si peu conforme aux premiers desseins de mon père.

» Ah ! Milord, dit-il en se jetant à ses » pieds, pardon, si je doute encore de » mon bonheur. Est-il bien vrai que vous » me donnez votre fille, sans exiger des » qualités & des titres ? Quelque brillans » qu'ils fussent, ils seroient bien au-des- » sous de ce qu'elle mérite. ---- Je vous » entends, mon ami, répondit mon père ; » & je ne m'offense pas de ce reproche ; » je l'ai mérité. Mais soyez généreux. » Oubliez les torts que j'ai eus envers » vous ; & venez dans les bras d'un père, » serrer les liens qui nous uniront pour » toujours ».

Je n'ai point d'expressions qui puissent parfaitement rendre ce que je sentis en voyant ces deux êtres qui m'étoient si chers pleurer de tendresse & de joie. Ils se félicitoient de leur bonheur mutuel. Si j'avois suivi le penchant de mon cœur, j'aurois volé dans leurs bras. Mais ce fut dans ceux de ma tendre amie que je me précipitai, en fondant en larmes. Milord termina cette scène intéressante, en prenant par la main

Madame d'Ermancour, & en la conduisant dans le salon où on l'attendoit pour se mettre à table. Nous les suivimes M. Sping & moi, l'ame si émue & le cœur si plein, que nous ne pumes nous dire un mot ni l'un ni l'autre.

Le souper se passa très-gaiement. Tout le monde paroissoit partager le bonheur de mon amie & de sa famille. J'en excepterai cependant le jeune Lord de Marsfeld. Il ne put renoncer sans un grand chagrin à ses espérances relativement à sa cousine, & à celles qu'il avoit ensuite conçues relativement à moi. Il ressentit la peine la plus vive, quand il sut que mon mariage avec M. Sping étoit certain; il partit pour Batavia au sortir de table, malgré les instances de M. de Marsfeld qui ignoroit ses raisons, & qui lui disoit de la meilleure foi du monde, que c'étoit manquer à ce qu'il devoit au Lord Harture, que de ne pas assister au mariage de sa fille.

Ceux qui étoient mieux instruits trem-

bloient qu'il ne cédât aux désirs de son oncle, & qu'il ne troublât la fête. Mais il persista heureusement dans sa résolution, & nous laissa tranquilles & contens.

Enfin tout le monde se retira pour prendre quelques heures de repos, en attendant celle qu'on avoit fixée pour retourner au Désert. Mon mariage y fut célébré, avec toute la pompe que mon père & celui de mon époux purent y mettre; ce fut le bon M. Suple qui le bénit. On unit aussi l'Eveillé avec la jeune Indienne, & on les mit en possession de l'habitation du Désert. Nous les y laissâmes, & nous revinmes le soir à Achem.

Une fête superbe nous attendoit à bord du vaisseau de M. de Lizadie, mon cousin, & le beau-frère de M. d'Ermancour. Tout le monde s'y rendit, après m'avoir conduite chez M. Sping. Mon époux désiroit de me voir reprendre possession de la même chambre que sa chère Ninette, disoit-il, avoit habitée avant le tour perfide qu'on lui avoit joué, en la lui enlevant.

Il ſe jeta aux pieds de mon père en prononçant ces mots, & le remercia de lui avoir rendu la vie en lui rendant ſon aimable fille. Ce furent ſes expreſſions. Il ajouta qu'il eſpéroit ſe rendre digne de ſes bontés, & qu'il s'efforceroit de mériter le titre honorable qu'il venoit de recevoir.

M. Sping lui a bien tenu parole. Il s'eſt diſtingué dans tous les emplois qu'on lui a confiés. Il commande maintenant la marine du port d'Achem, & il eſt Directeur général de toutes les poſſeſſions de la Compagnie de Hollande dans les Indes.

Il a de plus l'avantage d'être l'ami & le ſoutien de toute ſa famille; il en fait le bonheur.

Le Ciel qui m'a toujours favoriſée, a comblé les vœux de mon époux & les miens, en nous accordant un fils quinze mois après notre mariage, & ſucceſſivement quelques années après, deux petites filles charmantes, dont l'éducation remplit les plus doux momens de ma vie.

Ces trois enfans ont été nourris par la

bonne Marie du Désert. Ce lieu, dans le moment que j'écris, a bien changé de face, quoiqu'il n'ait pas changé de nom. Milord & mon époux y ont fait bâtir à l'envi l'un de l'autre, des maisons superbes, & ils y ont fait planter les jardins les plus agréables.

Nous nous y rassemblons en famille, une fois toutes les semaines. Indépendamment des jours marqués pour le rendez-vous général, nous y passons mon époux & moi, tout le temps que nous pouvons décemment dérober à la Société. M. Suple demeure dans ce lieu solitaire; mon père lui a donné une habitation & une pension; elles seront par la suite annexées à la chapelle du Désert que Milord a fait bâtir sur le tombeau qui renferme les restes de ma pauvre mère.

Ici Madame d'Ermancour reprend la plume.

Si nous avions écrit un Roman, l'histoire de mon amie & la mienne finiroient à l'époque de notre mariage. Mais comme

ce n'eſt pas une fiction, je vais en donner la ſuite par le récit de mon retour en France avec ma famille. Cet événement ſi important pour mon mari & pour moi, intéreſſera peut-être les perſonnes qui ont pris quelques part à nos malheurs, & ſe ſont attendries ſur le ſort des reſpectables parens de mon époux.

Après avoir paſſé quinze jours à Achem auprès de nos amis, je m'embarquai avec mon père & toute ma famille, pour Batavia. M. d'Ermancour qui n'étoit plus occupé que du déſir de retourner en France pour voir ſon père & ſa mère, ne ſe détermina pas ſans peine à faire ce voyage. Il me témoigna ſes regrets & la ferme réſolution où il étoit de terminer promptement les affaires qui le regardoient à Batavia, pour ſe rendre enſuite auprès de ſes parens. Je l'aſſurai que j'emploierois tout pour ſeconder ſes déſirs, & que je me déciderois même à quitter mon père, ſi ſes affaires l'empêchoient de partir avec nous pour la France.

Mais

Mais heureusement je ne fus pas obligée de faire de sacrifice á mon époux. M. de Marsfeld, pour satisfaire les desirs de son gendre, termina très-vîte ce qui l'avoit appelé à Batavia. A peine y avions-nous passé six semaines, qu'on ne s'occupa plus que de notre retour en Europe.

Nous partîmes sur un vaisseau que mon père avoit fait charger à ses frais, de toutes les richesses des Indes. Notre navigation fut heureuse. Nous arrivâmes en bonne santé, sur les côtes de Normandie.

C'est dans cette belle & riche province, la patrie de mon époux, que M. d'Emancour le père, vivoit retiré avec sa femme, dans une de ses terres. Ces bons parens doutoient encore à cette époque, de l'existence de leur fils, malgré la nouvelle qu'ils en avoient reçue par leur gendre M. de Lizadie. Mais il ne falloit pas moins que la présence de cet enfant chéri, pour les persuader d'un bonheur si inattendu.

La terre que le Marquis & la Marquise d'Ermancour habitoient, étoit située à

quelques lieues de la ville de Rouen. Ils y reçurent des lettres de leur fils. Il leur apprenoit lui-même ſon départ pour Batavia; & il leur indiquoit le temps où il pourroit à-peu-près arriver en France avec ſa famille. Leur joie ne peut ſe décrire. Il faudroit avoir ſenti leur douleur quand ils apprirent la perte de leur fils; il faudroit avoir éprouvé leurs cruels regrets, & connoître toute leur ſenſibilité, pour pouvoir ſe peindre la délicieuſe ſenſation qu'ils reſſentirent. Ils doutoient encore de leur bonheur en fixant leurs regards ſur ces caractères qui étoient reſtés depuis ſi long-temps gravés dans leurs cœurs.

« C'eſt une lettre de mon fils, dit enfin « ce bon père, en adreſſant la parole à ſa » femme, d'une voix fort émue & très-al» térée. C'eſt ſon écriture, répéta-t-il, en » s'efforçant de rompre le cachet ». Mais ſes mains tremblantes par l'âge, & agitées encore dans ce moment par l'émotion de ſon cœur, ne pouvoient le ſervir au gré de ſes deſirs. ---- « De mon fils, dit la

» mère que le chagrin avoit rendue pref-
» que décrépite à cinquante ans. Ah! que
» je voie ces caractères chéris, que je les
» voie & que je les baise : Oui, mon
» ami, dit-elle, en regardant ce papier
» qu'elle mouilloit de ses larmes, oui c'est
» la main de mon fils qui a tracé ces
» lignes. C'est cette main que j'ai si souvent
» pressée dans les miennes, en la portant
» sur mon cœur, c'est elle qui va nous
» assurer de l'existence de notre cher
» enfant ».

Ses larmes & l'agitation de son ame, ne lui permirent pas de pouvoir lire un mot. Le père reprit alors la lettre des mains de sa femme, & lut ce qui suit.

Lettre de M. d'Ermancour le fils.

» JE me jette à vos pieds, mes chers & respectables parens, pour implorer vos bontés & le pardon d'une faute que ma cruelle destinée m'a fait commettre. J'espère tout de votre tendresse pour un fils qui n'a jamais cessé un instant de vous adorer, & qui a plus souffert des maux qu'il vous a

causés, que de ceux qu'il a éprouvés lui-même.

Combien de fois n'ai-je pas gémi de vos cruelles inquiétudes sur mon sort! Je fais le malheur du meilleur des pères, disois-je souvent. Je causerai peut-être la mort à la plus tendre des mères, m'écriois-je quelquefois, dans des momens de détresse & de désespoir. J'adressois alors mes prières à l'Être suprême pour la conservation de vos jours. Je le priois à genoux, les mains jointes & les yeux levés vers le Ciel, de vous procurer quelque consolation capable de vous tenir lieu de l'enfant malheureux que vous aviez perdu.

Ah! j'étois loin d'espérer qu'il vous seroit rendu ce fils que vous verrez bientôt à vos pieds. Il ose se flatter que vous voudrez bien le recevoir dans vos bras ».

Ici Madame d'Ermancour qui étoit debout près de son mari, les yeux fixés sur la lettre, pour ne rien perdre d'une lecture si intéressante, se jeta dans les bras de son époux, en fondant en larmes

Le Curé de la Paroiſſe arriva dans ce moment pour dîner au Château. Avec quel empreſſement M. & Madame d'Ermancour coururent à leur Paſteur pour lui apprendre le ſujet de leur joie & des larmes qu'il leur voyoit répandre ! « Nous » ſommes heureux, lui diſoient-ils tous » les deux à la fois; nous avons retrouvé » notre cher enfant »

Ils ne purent en dire davantage. Mais la lettre que M. d'Ermancour donna à lire au Curé, l'inſtruiſit mieux que ſes paroles entrecoupées. Le Curé l'ayant parcourue, apprit à M. & à Madame d'Ermancour qui n'avoient pu la lire en entier, qu'ils étoient à la veille de voir arriver leur fils. On relut en conſéquence cette lettre chérie; on calcula le temps qu'il falloit à un vaiſſeau parti de Batavia, pour arriver en France. On trouva que s'il n'étoit ſurvenu aucun contre-temps, celui qui ramenoit M. d'Ermancour & ſa famille, pourroit être au port du Havre, dans quelques jours.

La joie & l'enthouſiaſme du Marquis

d'Ermancour redoublèrent à cette eſpérance. Il ne put plus ſe contenir. Il courut dans tous les appartemens la lettre de ſon fils à la main, pour inſtruire ſes gens de cette bonne nouvelle. Il ne les trouva pas. Il alla dans la cuiſine & la baſſe-cour, ſans rencontrer perſonne. Le Curé qui étoit ſorti avant lui, l'avoit prévenu. Il avoit non-ſeulement appris la nouvelle à tous les gens du Château; mais il les avoit conduits à l'Egliſe, avec toutes les perſonnes qu'il avoit pu raſſembler dans le Village.

M. d'Ermancour s'étonnoit beaucoup de ne trouver perſonne dans tout le Château; mais il fut bientôt inſtruit de ce qui venoit de le rendre déſert. Le ſon des cloches & le tumulte des Villageois qu'il apperçut courir à l'Egliſe en ſe témoignant réciproquement la joie qu'ils reſſentoient d'avoir retrouvé leur jeune Seigneur, pénétrèrent bien tendrement ſon cœur. Il fut enchanté de la reconnoiſſance de ce peuple ſenſible dont il étoit le père.

Tandis que cette ſcène touchante ſe

paſſoit au Château d'Ermancour, nous étions arrivés à Rouen. Mon mari jugea à propos de nous faire deſcendre dans la première Auberge pour ſe concerter avec mon père, ſur le parti qu'il prendroit, avant d'arriver à la Terre de ſes parens. On convint unanimement que mon mari nous devanceroit de quelques heures. Il partit en effet, ſeul avec Jérôme, ſon ancien & fidelle domeſtique qui l'avoit ſuivi dans ſes voyages, & avoit partagé toutes ſes infortunes. Ils arrivèrent préciſément dans le temps que les gens du Château & ceux du Village, étoient encore à l'Egliſe.

Le Château d'Ermancour eſt ſitué ſur un côteau. L'Egliſe de la Paroiſſe & quelques maiſons qui appartiennent à d'anciens domeſtiques de mon beau-père, ſont ſur le même côteau. Mais le Village eſt dans la plaine, à quelque diſtance.

Mon époux en jetant les yeux ſur ce pays qui l'avoit vu naître, ſe ſentit pénétré d'une joie ſi douce & ſi agréable qu'il laiſſa tomber de ſes mains les rênes de ſon

cheval, pour s'abandonner entiérement à ſa délicieuſe rêverie. Tout ce qui s'offroit à ſes regards affectoit vivement ſon ame. Cette campagne qu'il avoit autrefois parcourue avec tant de plaiſir, lui rappeloit les différentes ſentations qu'il avoit éprouvées dans un âge où tout ſe peint en beau. Le vert naiſſant de la prairie, les petits ſentiers détournés qui conduiſoient ſur des côteaux couverts de mouſſe & de ſerpolet, les grottes mêmes de ces lieux ſolitaires où il avoit tant de fois pris plaiſir à contempler la nature, ſembloient alors avoir un nouvel agrément à ſes yeux, & rappeloient à ſon cœur, les idées riantes qu'ils lui avoient inſpirées dans ſa jeuneſſe.

Il étoit dans cette enthouſiaſme, quand Jérôme lui fit remarquer le haut des tours du Château de ſon père. Ce bon fils ſentit alors ſes yeux remplis de larmes en portant ſes regards ſur ce monument majeſtueux élevé par ſes nobles ancêtres. Son cœur déjà attendri par les objets qui l'environnoient, ne put contenir plus long-temps le

ſentiment qu'il éprouvoit. Mon époux fit une exclamation de joie. Il fut remarqué & entendu par une jeune & jolie payſanne qui paſſoit près de lui. Elle revenoit de la ville avec une femme plus âgée qu'elle.

La figure de cette jeune perſonne, fixa l'attention de M. d'Ermancour. Il s'arrêta un moment pour la conſidérer. Il la pria de l'entendre. La jeune fille s'approcha de lui de très-bonne grace. Elle lui demanda poliment ce qu'il avoit à lui dire. Jérôme, ſans s'arrêter, courut annoncer à M. le Marquis d'Ermancour l'arrivée de ſon fils.

« Habitez-vous ce Village, ma belle en-
» fant? dit mon mari: --- Oui, Monſieur,
» je demeure au Château chez Monſieur
» le Marquis d'Ermancour. — Comment
» ſe portent ce digne Seigneur & ſa reſ-
» pectable compagne?---Bien, bien, Mon-
» ſieur, dit-elle, d'un air de contente-
» ment. Si la nouvelle que je viens
» d'apprendre eſt vraie, ils vont ſe porter
» encore mieux. ----- Quelle nouvelle?

» --- Ah! Monsieur; la nouvelle de la ré-
» surection de leur fils qu'ils ont cru mort
» pendant si long-temps. On dit que c'est
» lui-même qui a écrit qu'il arriveroit
» bientôt & que ce pourroit être dans trois
» jours. Entendez-vous le son des cloches?
» L'on chante actuellement un *Te Deum*
» à l'Eglise pour remercier le Ciel de nous
» l'avoir conservé. Ah! permettez que
» je courre partager le bonheur de ma
» bonne maîtresse, & féliciter Monsieur
» le Marquis. Il est sûrement à présent
» dans la joie la plus vive. Il me tarde de
» les voir parfaitement heureux ».

Elle partit à ces mots & se mit à courir vers le Château, en entraînant sa compagne qui avoit beaucoup de peine à la suivre.

« Mademoiselle Javotte, dit alors cette
» femme, quand elles furent un peu éloi-
» gnées, ralentissez votre course pour en-
» tendre ce que j'ai à vous dire. Je suis
» bien trompée si cet étranger (qui paroît
» tel à nos yeux) n'est pas le fils de notre

» Seigneur. N'avez-vous pas remarqué
» comme moi, qu'il reſſemble beaucoup
» à Monſieur le Marquis. --- Je n'ai pas
» trop examiné ſon viſage, dit Javotte;
» mais ſa voix m'a frappée, au point que
» je croyois entendre celle de mon maître,
» toutes les fois qu'il me faiſoit quelque
» queſtion. Il me regardoit ſi attentive-
» ment que je n'oſois lever les yeux ſur
» lui pour répondre ».

« Seroit-il poſſible, ajouta-t-elle, qu'il
» fût en effet ce que vous dites? Ah, plût
» à Dieu, je donnerois beaucoup pour que
» vous euſſiez deviné. Il eſt ſi honnête; il
» m'a parlé avec tant de bonté. Ah! comme
» je l'aimerois s'il étoit vraiment le fils de
» mon cher bienfaiteur. Mais il ne doit
» arriver que dans trois jours, à ce que l'on
» dit. ---- Ce n'eſt pas une raiſon pour
« m'empêcher de croire ce que je ſoup-
» çonne, dit la compagne de Javotte. On
» peut ſe tromper dans le calcul que l'on
» fait pour un très-long voyage, & arriver
» quelques jours plutôt ou plus tard.

Tandis qu'elles difcouroient ainfi fur l'étranger, il étoit lui-même très-ému de ce qu'il venoit d'entendre.

Il arriva dans l'avenue du Château, où il apperçut fon père qui venoit à lui. Il courut à toute bride, à fa rencontre. Il defcendit de cheval quand il ne fut plus qu'à quelque diftance de ce vénérable vieillard. Il fe précipita à fes genoux. Ce bon père lui tendoit les bras, en l'appelant fon fils, fon cher fils....... « C'eft le » Ciel qui t'a confervé, c'eft lui qui te » rend à mes vœux, mon cher enfant, » difoit-il en le relevant & en le preffant » fur fon fein. --- Ah! mon père, votre » tendreffe pénètre mon cœur; je fuis au » comble de la joie, répondoit ce cher » fils d'une voix altérée par l'émotion de » fon ame. Vous êtes le meilleur & le plus » tendre des pères, puifque vous avez la » bonté de me pardonner tous les maux » que je vous ai caufés ».

Pendant qu'ils épanchoient leurs cœurs dans les bras l'un de l'autre, la refpectable

mère de M. d'Ermancour arriva ſoutenue par deux de ſes gens. Le Curé la ſuivoit avec une troupe de Villageois qui ſortoient de l'Egliſe. En arrivant auprès de ſon fils, cette ſenſible mère tomba preſque évanouie dans ſes bras. Mon époux étoit dans un état peu différent du ſien. Il étoit ſur-tout affecté du changement extrême qu'il remarquoit dans les traits de ſa mère. Il l'avoit laiſſée belle & jeune; il la retrouvoit preſque décrépite.

Enfin elle ſe calma peu-à-peu. Elle ſe ſentit ſoulagée & en état de parler, quand elle eut donné un libre cours à ſes larmes & aux ſanglots qui étouffoient ſa foible voix. Elle demanda où étoient ſa fille & ſes petits enfans. Mon époux lui répondit qu'elle verroit bientôt toute ſa famille dans ſes bras. Il s'avança enſuite pour ſaluer le bon Curé. Il l'embraſſa de tout ſon cœur. Il témoigna ſa reconnoiſſance aux Villageois qui tous à l'envi l'un de l'autre ſe preſſoient pour le voir de près, & lui marquer combien ils reſſentoient de joie,

de ce que le Ciel, difoient-ils, leur avoit rendu un fecond père dans le fils de leur refpectable Seigneur.

On fe préparoit enfin à prendre le chemin du Château, lorfqu'on entendit le bruit de notre voiture. Tout le monde alors tourna fes pas de notre côté. Il n'y eut que Madame d'Ermancour qui refta affife fur l'herbe, Javotte & la vieille payfane lui contoient toutes deux à la fois, comment elles avoient rencontré leur jeune maître, en revenant de la ville; ce qu'il leur avoit dit, & comment elles l'avoient reconnu fans qu'il fe fût nommé.

Mais cette bonne mère ne donnoit pas beaucoup d'attention à ce qu'on lui difoit. Ses regards & fon cœur étoient attirés vers deux petits enfans qu'elle voyoit venir à elle en fe tenant par la main. C'étoit mon fils & ma fille. Le premier avoit onze ans, & la petite Zélinette en avoit neuf. Je les fuivois & je tenois fous le bras le père de mon mari qui marchoit à côté de nous avec mon père.

Quand M. d'Ermancour nous vit approcher de sa mère, il s'avança pour nous présenter. « Cette Dame que vous voyez » assise sur l'herbe, est votre grand ma- » man, dit il à ses enfans. Allez-vous jeter » dans ses bras, & demandez-lui ses bontés » pour vous & pour votre maman ».

Cette bonne mère nous regardoit venir à elle, & elle trouvoit mes enfans charmans. Elle leur tendit les bras quand elle les vit près d'elle, & les appela ses enfans. Elle les pressa tous deux sur son sein, en répandant des larmes de tendresse & de joie. Elle me fit le même accueil; elle félicita M. de Marsfeld du bonheur qu'il avoit d'être mon père; & elle le remercia mille fois d'avoir fait celui de son fils, en lui accordant, disoit-elle, une femme si accomplie. Le Marquis d'Ermancour & mon père se parlerent beaucoup de leur bonheur commun, & du plaisir qu'ils sentoient de renouveler leur ancienne connoissance.

Toute la famille alors se rendit au Châ-

teau. Mais avant d'y arriver, mon mari pria le Curé de diſtribuer à tous ſes Paroiſſiens, une bourſe d'or qu'il lui donna : il le chargea de les aſſurer en même temps de ſa part, qu'il paieroit leur taille en entier, cette année. Tous ſe proſternèrent à genoux en recevant ces foibles marques de la générosité de mon époux. Tous le bénirent, juſqu'aux petits enfans ſur les bras de leurs mères.

On ſentira mieux, que je ne puis l'exprimer, ma parfaite ſatisfaction dans cette touchante entrevue. J'étois enfin arrivée au comble de mes deſirs

Après les premières effuſions de tendreſſe & d'amour, chacun s'informa de ce qui regardoit les perſonnes qui lui étoient chères. Mon mari apprit avec grand plaiſir que ſon oncle vivoit encore. Je craignois de n'être pas ſi heureuſe que lui, en m'informant de Madame de Théadon. J'en demandai des nouvelles. « J'ai » ſçu depuis peu par mon frère, me dit » le Marquis d'Ermancour, qu'elle ſe porte bien

» bien, malgré le chagrin que lui a cauſé » la mort de ſon neveu ». Je plaignis ce malheureux jeune homme, & je verſai des larmes de joie en penſant que je reverrois ma grand-mère. J'embraſſai mon mari toute tranſportée ; je lui dis que j'eſpérois de ſa complaiſance, qu'il voudroit bien m'accompagner à Paris où je deſirois vivement d'aller. Nous partimes en effet pour cette Capitale, ſix jours après notre arrivée au Château d'Ermancour. Mon beau-père, & mon père voulurent être du voyage, & je menai deux enfans avec moi.

J'arrivai dans cette grande Ville, & j'en parcourus une partie ſans y rien remarquer, tant j'étois occupée du plaiſir de revoir ma bonne grand-maman. J'étois ſi agitée quand je me trouvai à ſa porte, que je pus à peine monter l'eſcalier. J'eus beſoin de m'aſſeoir dans l'anti-chambre, avant de paroître à ſes yeux. M. le Marquis d'Ermancour & mon père entrèrent pour la prévenir de mon arrivée chez elle. On

lui avoit écrit notre retour. Mais n'ayant pas reçu sa réponse, nous ne savions pas quelle réception j'avois à espérer. Je me retraçois la cruelle situation où je l'avois laissée en la quittant; je me rappelois avec douleur les torts que j'avois eus avec elle; je craignois qu'elle ne refusât de me voir. Je faisois part de mes inquiétudes à mon mari qui étoit resté près de moi, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit. Je l'apperçus qui s'empressoit de venir à moi; elle étoit soutenue par mon beau-père & par mon père; je voulus me jeter à ses pieds; mais elle m'en empêcha; elle me pressa sur son sein pendant quelques instans sans prononcer un mot. Quelle impression douce & agréable n'éprouvai-je pas ! « Ah, vous m'avez pardonnée, lui » dis-je, en redoublant mes caresses ; » vous êtes toujours ma tendre mère. » Vous comblerez mon bonheur, si vous » avez, pour mon époux, les mêmes » bontés que pour moi. --- Je ne vous sé» parerai pas, mes enfans, dit-elle; vous

» ferez dans mon cœur aussi unis que vous » l'êtes actuellement dans mes bras ». Nous y étions tous deux en effet ; & elle nous serroit tendrement. « Que je me suis re» pentie, continua-t-elle, de m'être op» posée à votre union! combien de fois, » depuis que j'ai appris la nouvelle de » votre malheureux naufrage, ne me suis» je pas accusée d'avoir causé votre mort! » Je n'ai pas goûté un instant de vraie sa» tisfaction, depuis cette cruelle époque ». Elle commençoit à nous faire le récit de tous les désagrémens qu'elle avoit essuyés de la part de son neveu, lorsqu'elle apperçut mes enfans que j'avois laissés dans un coin de la chambre. Elle fit un cri de surprise & de joie, en me regardant comme pour me demander à qui ils appartenoient.

« Ce sont vos petits-enfans, lui dis-je, » en les lui présentant; accordez-leur la » tendresse que vous avez toujours eue » pour leur mère ». Elle les combla de caresses. Zélinette sur-tout parut avoir la préférence sur son frère, parce qu'elle me

ressembloit. « C'est le vrai portrait de sa » mère, disoit-elle à son gendre, je crois » la voir arriver d'Angleterre. Ah! mon » cher ami, ajouta-t-elle, que d'événemens » fâcheux nous avons éprouvés vous & » moi depuis ce temps »! Mon père pour la distraire de ses souvenirs désagréables, lui dit qu'il falloit uniquement s'occuper du plaisir que nous avions tous à nous voir réunis après une si longue absence; & comme elle sembloit craindre d'être trop tôt privée de cette satisfaction par notre départ, mon beau-père & mon mari la pressèrent de venir demeurer avec nous. Elle ne leur répondoit que par des politesses; mais M. de Marsfeld lui dit que si elle craignoit d'incommoder M. le Marquis d'Ermancour, il lui proposeroit un autre arrangement qui pourroit peut-être lui convenir. « Pour » ne pas quitter mes enfans, ajouta-t-il, je » compte acheter une maison à Rouen où » je passerai le reste de mes jours: je serois » trop heureux si vous vouliez venir y de» meurer avec nous ». Ma grand-mère qui

n'avoit rien alors qui l'attachât à Paris, nous le promit, & nous tint parole. Elle est actuellement établie à Rouen avec mon père. Nous nous voyons presque tous les jours, soit à la ville, soit à la campagne, ou dans mon nouveau Désert.

Ce nouveau Désert est une retraite solitaire que mon mari a fait construire dans un petit bois auprès du château d'Ermancour; elle nous rappele sans cesse notre captivité. La maison, le jardin & tous les environs ressemblent parfaitement au véritable Désert de l'île de Sumatra dans lequel nous avons passé tant de temps. Je vais tous les matins dans cette solitude; mon mari & mes enfans viennent souvent m'y trouver; & le contraste de notre situation passée, avec celle dont nous jouissons maintenant, ajoute au bonheur que nous ne cessons de goûter dans le sein de notre famille.

Fin du second & dernier Tome.

SUPPLÉMENT A L'HISTOIRE DE ZÉLIE DANS LE DÉSERT.

Par Madame D.....

Pour servir de suite à la première & seconde Édition.



A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

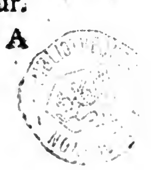
Chez { BELIN, rue Saint-Jacques. / DESENNE, au Palais Royal. }

M. DCC. LXXXVIII.



SUITE DE L'HISTOIRE DE ZÉLIE.

Si on a lu avec quelque plaisir les Mémoires de Zélie & les Lettres de Ninette, si le caractère de ces deux tendres Amies a pu intéresser, on ne sera peut-être pas fâché de voir ici la suite de leur Histoire, dans la correspondance qu'elles ont eues ensemble, après l'arrivée du jeune d'Ermancour à Achem. Il avoit alors vingt & un an ; il étoit attaché au service de la Marine, sous la protection de son oncle le Comte de Lizadie, qui étoit aussi à Achem, lorsque Madame Sping écrivit la lettre suivante à Madame d'Ermancour.



LETTRE DE NINETTE A ZÉLIE.

Achem, ce 4 Juillet, dans mon cabinet du Déʃert.

J'ai vu le fils de ma Zélie ; j'ai embraſſé l'enfant de M. & de Madame d'Ermancour. Ah ! je ne pourrai jamais exprimer tout ce que j'ai reſſenti, en le preſſant dans mes bras. Ses traits, ſon air noble, le ſon de ſa voix ont pénétré mon cœur. J'ai cru voir l'amant de la tendre Zélie. C'étoit lui-même ; oui, je me ſuis plu à le croire pendant quelques inſtans. Mais cette illuſion a bientôt diſparu : j'ai embraſſé une ſeconde fois votre enfant, & j'ai dit, en le préſentant à mon mari, c'eſt ſon fils. Eh ! pourquoi dans cet heureux moment n'ai-je pu me jeter dans vos bras !

J'éprouve chaque jour un nouveau plaiſir à le voir : je ne ceſſe de le queſtionner ſur ce qui vous regarde. Avec quelle ſatisfaction nous nous entretenons de vous, de ſa ſœur, de M. d'Ermancour ! Il conte

avec grace comme ſon père ; il a comme lui quelque choſe de fin dans le ſourire & dans les yeux, qui donne de l'agrément à tout ce qu'il dit. Quand je lui demande ſi vous êtes toujours belle : « Maman eſt » comme vous, Madame, la plus aimable » & la meilleure des mères ». Je l'embraſſe pour le remercier.

Et ma fille ! ſi vous voyez comme elle l'écoute ! comme elle le regarde, quand elle croit qu'il ne la voit pas ! comme elle rougit quand il lui parle ! Ah ! ma chère amie, ils rempliront nos projets ; ils s'aimeront. Mais adieu ; je vous quitte pour aller promener avec votre fils ; je dois le conduire aujourd'hui pour la première fois dans notre ancienne habitation du Déſert. Je ne ſais ſi je vous ai dit qu'on a conſtruit une nouvelle maiſon auprès de la vôtre, pour loger la bonne Marie & ſa famille. Celle que nous avons habitée enſemble, eſt conſervée en entier. Je me plais à y chercher ſouvent ma Zélie que je ne retrouve jamais ; mais je revois tou-

jours avec un nouvel intérêt la chambre que j'ai occupée avec elle.

5 Juillet.

Votre fils, ma chère amie, est venu déjeuner avec nous. Je le menai hier dans votre ancienne demeure. Le premier objet qui frappa ses yeux en entrant, fut votre portrait. « Voilà Maman », s'écria-t-il, & les couleurs de son teint s'animèrent. Je ne pus retenir mes pleurs. « Ah ! Madame, me dit-il, en mêlant ses larmes avec les miennes, « quand viendrez-» vous retrouver l'amie que vous pleurez ? » Que je voudrois pour votre bonheur & » pour le sien vous voir un jour réunies ». Ces paroles qu'il prononça de l'air le plus tendre, en fixant ses regards sur ma fille, parurent faire une vive impression sur l'ame sensible de ma pauvre Nina.

Nous passâmes au jardin. Il fut enchanté de revoir les arbres sous lesquels il avoit joué dans son enfance, & sur-tout le petit

parterre qu'il avoit arrangé lui-même avec sa sœur Zélinette. Il remarqua qu'il étoit garni des mêmes fleurs que sa sœur se plaisoit à arroser. Il demanda à ma fille si c'étoit elle qui les cultivoit. « Oui, Mon» sieur, répondit-elle, je viens ici tous les » matins avec ma bonne. — Je voudrois » bien, charmante Nina, partager ces soins » avec vous ».

Cette conversation que je me plaisois à entendre fut interrompue par le Comte de Lizadie & mon mari que nous vîmes s'avancer vers nous. « Ma chère Ninette, » me dit M. Sping, en m'embrassant, je » viens te chercher. Mon père & ma mère » sont arrivés ; ils viennent dîner avec » nous ». Ils sont toujours les mêmes, toujours bons, toujours aussi tendres pour moi que leur digne fils. Je serois la plus heureuse des femmes, si mon bonheur n'étoit troublé par votre absence, par l'éloignement de mes amis, & particulièrement celui de mon fils. Mon père qui nous a quitté pour retourner à Londres,

ainſi que je vous l'ai écrit, me l'a demandé avec tant d'inſtance, que je n'ai pu me diſpenſer de le lui envoyer. J'ai confié ce jeune enfant à ſon oncle, Sir Charles Harture, qui, malgré ſon caractère inconſtant, s'eſt enfin laiſſé captiver, a épouſé notre charmante Sophie, & l'a emmenée avec lui à Londres. Monſieur & Madame London les ont accompagnés.

Mais, ma chère amie, en m'envoyant ici votre fils, vous ſemblez avoir deviné que j'en avois beſoin pour me dédommager de l'abſence du mien. Nous l'aimons tous : il fait les délices de notre petite ſociété ; il a ramené la joie parmi nous. Pour ſolemniſer cet heureux événement, mon mari a imaginé de donner une fête champêtre au milieu de notre Déſert. Mais devinez où ſera le lieu de la ſcène ? Dans le même endroit où M. d'Ermancour a paſſé un tems ſi long & ſi cruel avec ſon fidèle Jérôme. C'eſt-là que mon mari, le comte de Lizadie & votre fils vont tous les matins donner leurs ordres

aux ouvriers. J'y irai après dîner avec ma fille.

6 Juillet.

Je suis allé hier, comme je vous l'avois annoncé, à l'hermitage. C'est ainsi que nous appellons la demeure solitaire où votre mari a été pendant plusieurs années livré au désespoir. Voyez-nous arriver, ma chère amie, dans cette allée sombre où votre nom est gravé sur tous les arbres. Je m'y rendis avec M. Sping, après avoir jeté un coup-d'œil sur les décorations préparées pour la fête dont je vous ai parlé. Nos jeunes gens y étoient arrivés avant nous. Ils nous parurent de loin avoir ensemble une conversation fort animée : nous fûmes curieux d'en savoir le motif; nous avançâmes doucement & assez près d'eux pour les entendre, sans être apperçus. Ah! ma chère amie, que n'avez-vous pu voir le tableau touchant que nous avions sous les yeux.

Votre fils à genoux, imploroit son pardon de Nina. « Pourquoi dédaignez-vous,

» lui diſoit-il, de voir votre nom à côté » du mien, ſous celui de mon père & de » ma mère? Pardonnez-moi d'avoir gravé » ſur cet arbre les expreſſions de ma vive » tendreſſe. J'ai cru confier mon ſecret » aux auteurs des mes jours. Leurs noms » chers & ſacrés m'ont fait illuſion. J'ai » penſé qu'ils m'entendoient, qu'ils m'ap- » prouvoient. Levez - vous, monſieur le » Chevalier, lui répondit ma fille : j'eſpère » que vous allez effacer, avant que ma » mère ne paroiſſe, ce que vous avez » tracé trop légèrement »; & elle tourna ſes pas de notre côté.

Comme elle nous trouva trop éloignés du lieu qu'elle venoit de quitter, pour craindre que nous l'euſſions entendue, elle nous aborda d'un air tranquille. Cependant elle rougit un peu quand mon mari lui demanda où elle avoit laiſſé le Chevalier. « Il eſt là, » dit-elle, en montrant un endroit oppoſé. Cette petite ſupercherie nous fit ſourire; mais elle ne s'en apperçut pas; elle eſſaya enſuite de diriger nos pas

vers la grotte : « Maman, me dit-elle, » allons voir la grotte de M. d'Ermancour ».

Nous y allâmes en effet, pour laisser le Chevalier libre. Mais quel fut notre étonnement en entrant dans cette grotte obscure, d'y voir votre fils assis dans le fond, & la tête penchée sur ses genoux. Ses soupirs & ses plaintes nous pénétrèrent d'une vive inquiétude.

Au bruit que nous fîmes en entrant, il leva les yeux, & parut fort troublé. « Que » vous est-il donc arrivé, mon cher ami, » lui dit mon mari ? Quoi ! vous avez des » peines, & vous ne venez pas les déposer » dans mon sein » ? Il s'assit alors près de lui ; il l'embrassa tendrement, & me fit signe de m'éloigner avec ma fille. Je sortis avec elle. La pauvre Nina avoit autant besoin de consolation que son amant ; elle étoit toute en larmes. Nous fîmes quelques pas dans le bois sans dire un mot ; j'étois moi-même trop émue pour pouvoir parler. Quand je fus un peu calmée ; je demandai

à ma fille si elle savoit le sujet de la peine du Chevalier. « Hélas! dit-elle, en redoublant ses pleurs, je ne le sais que trop; » mais c'est son secret, & je ne dois pas le » révéler. — Je ne te presserai pas de me » le dire, ma chère amie; mais je suis » bien étonnée de voir qu'il y ait entre ma » fille & le fils de mon amie, des secrets » que l'on n'ose pas me confier. — Oui, » maman, vous devez en effet être bien » étonnée..... Vous le seriez encore plus » si..... mais non..... je ne trahirai pas » le Chevalier. Ah! il est assez puni de sa » faute; je l'ai traité si durement..... »

Nous approchions, sans nous en appercevoir, de l'arbre indiscret. La pauvre Nina étoit si persuadée qu'il n'y avoit plus aucun inconvénient à ce que je le visse, qu'elle ne pensa pas à m'en détourner. Elle fut dans la plus grande surprise quand elle vit que les caractères n'étoient point effacés. « Ah! le voilà, dit-elle, le voilà ce fatal » secret. Maman, ne grondez pas le Che- » valier. Si vous l'aviez vu, comme moi,

» à genoux, pleurant, se repentant de sa » faute; vous n'auriez pu lui refuser son » pardon. Il ne croyoit pas, en s'amusant » à graver ces caractères sur cet arbre, que » nous les verrions jamais: il me l'a bien » dit. C'est par hasard que je les ai décou- » verts. S'il ne m'avoit pas empêché de les » effacer, ils ne subsisteroient plus ». Pendant qu'elle parloit, je lisois au-dessous de ce qu'avoit écrit M. d'Ermancour dans le tems où il déploroit votre perte:

O mon père! ces caractères tracés de votre main me rappellent ce tems si malheureux pour vous, où, seul dans ce lieu désert, vous désespériez de revoir votre tendre amie. Cette idée me poursuit aujourd'hui plus vivement que jamais. Je verrai bientôt, comme vous, tous mes jours s'écouler loin de ce que j'aime; je n'aurai pas plus d'espérance, & bien moins de consolation. Vous étiez aimé de celle que vous regrettiez. Mais celle que j'adore...... Mais ma charmante Nina.... Ah! je serai plus malheureux que vous.

A peine avois-je fini de lire, que j'ap-

perçus mon mari qui venoit nous rejoindre. Je courus à lui; Nina ne me suivit pas; elle s'assit sous un arbre où elle rêva tristement. Je demandai avec empressement des nouvelles du Chevalier. « Je l'ai consolé, » me dit mon mari; c'est un charmant » jeune homme; il est digne de ma fille. » Il l'adore, & ce qui fait son désespoir, » c'est qu'il est comme tous les vrais amans » qui semblent se plaire à imaginer tous » les obstacles qui pourroient traverser leurs » desirs. Non-seulement il doutoit des sentimens qu'il peut avoir inspiré à ma fille; » mais il étoit bien persuadé que nous ne » consentirions jamais à lui accorder la » main de Nina, pour l'emmener en » France; & il n'étoit pas moins convaincu » de l'impossibilité d'obtenir l'agrément » de ses parens pour s'établir ici. Quand » même je serois assez heureux, m'a-t-il » dit, pour obtenir ces précieuses faveurs, » serois-je à la fin de mes peines. Ne faut-il » pas que je retourne en France? N'ai-je » pas des devoirs indispensables à remplir?

» Ah! je n'aurois pas dû me livrer au pen-
» chant de mon cœur ; je devois au moins
» le tenir secret. Votre aimable fille con-
» noît mes sentimens. Daignez me par-
» donner une faute que je me reproche,
» & ne m'ordonnez pas d'oublier la char-
» mante Nina. Non, lui ai-je répondu,
» je ne vous défendrai pas de l'aimer;
» mais écoutez-moi.

» L'amitié qui nous lie, ma femme &
» moi, à vos dignes parens, nous a fait
» desirer, depuis la naissance de ma fille,
» de pouvoir quelque jour vous unir à elle.
» Je ne doute pas que Monsieur & Ma-
» dame d'Ermancour ne pensent comme
» nous à cet égard. Mais, comme vous le
» dites fort bien, mon cher ami, vous
» avez des devoirs à remplir. Il faut que
» vous retourniez en France; il faut suivre
» l'état que vous avez choisi. Les progrès
» que vous y avez faits doivent augmenter
» votre émulation. D'ailleurs, vous êtes
» bien jeune; vous n'avez pas vingt-deux
» ans, & ma fille n'a pas seize ans accom-

» plis. Réfléchiffez, mon cher ami, & » vous me direz ce que vous defirez que » je faffe pour vous. Il eft refté quelques » minutes la tête baiffée fans parler; en- » fuite il m'a dit, en me regardant trifte- » ment. Ah! Monfieur Sping, je n'ai pas » befoin de réfléchir pour fentir que vous » êtes l'ami le plus généreux. Mais je defire » un titre plus flatteur. Vous avez fouhaité » unir mon fort à celui de votre char- » mante fille. Si vous êtes encore dans les » mêmes difpofitions; fi vous croyez que » la belle Nina puiffe confentir fans ré- » pugnance à couronner un jour mes » vœux, regardez-moi comme votre en- » fant, & promettez-moi de m'en donner » le nom. J'irai enfuite chercher les hon- » neurs que vous femblez defirer pour » ma gloire. Oui, je m'éloignerai de votre » charmante fille. J'irai loin d'elle..... Que » cette loi eft cruelle!...... Mais je m'y » foumettrai. Puis-je vous nommer mon » père? Puis-je efpérer que Nina voudra » bien à mon retour m'accorder fa main?

» — Oui, mon enfant, oui, vous ferez
» mon fils : allez où le devoir & l'honneur
» vous appellent, & soyez sûr que vous
» obtiendrez la main de ma fille. O ciel!
» s'est-il écrié, en se jetant à genoux, en-
» tends cette promesse sacrée & exauce les
» vœux de l'amant le plus fidèle !

» Voilà, ma chère amie, me dit mon
» mari, où nous en sommes restés. J'ai
» quitté le Chevalier pour me soustraire à
» ses remercîmens ».

Un moment après, nous rejoignîmes ma fille. Elle étoit avec le Comte de Lizadie. Mon mari, après l'avoir prévenue de ce qui venoit de se passer, prit le Comte à l'écart, pour lui communiquer les engagemens qu'il avoit contractés avec son neveu.

Je restai seule avec ma fille. Cette pauvre enfant étoit pâle & tremblante : elle me regardoit tristement sans prononcer un mot. Je lui demandai si elle étoit fâchée de la nouvelle que son père lui avoit apprise. Elle se jeta dans mes bras en pleurant. « Tu m'étonnes, ma chère amie !

» De quoi t'affliges-tu ? Si le Chevalier » d'Ermancour te déplaît; si tu crois qu'il » ne puisse pas faire ton bonheur; les en- » gagemens que ton père vient de prendre » avec lui, seront nuls; nous ne forcerons » point ton inclination. — Ah! maman, » je ne pourrai jamais me résoudre à vous » quitter. — Tu ne me quitteras pas, ma » chère amie : si ton mariage a lieu, » nous ferons ensorte, Madame d'Erman- » cour & moi, de ne point abandonner nos » enfans : ce sont nos conditions; je te » parlerai une autrefois plus en détail de » nos projets à cet égard. Voici le Cheva- » lier, calme toi ». Elle se retira dans le bois, tandis que j'allai à la rencontre de votre aimable fils.

« Est-il bien vrai, dit-il en m'abor- » dant, serez-vous assez bonne pour confir- » mer les espérances flatteuses que M. Sping » m'a données ». Je l'embrassai, en l'assurant que rien ne pouvoit m'être plus agréable. — « Puis-je espérer la même bonté de votre » charmante fille, Madame ? Achevez, mon

» mon bonheur, en me permettant de lui
» parler un moment. Je l'apperçois parmi
» ces feuillages, ajouta-t-il, en courant
» à elle ».

Ma fille étoit au pied d'un arbre, les yeux attachés sur un livre que probablement elle ne lisoit pas. Le Chevalier s'assit à ses côtés. Je me promenai à quelques pas d'eux, & je ne perdis pas un mot de leur conversation. « Êtes-vous informée,
» Mademoiselle, du bonheur que vos
» dignes parens me font espérer. Oui,
» Monsieur, lui répondit-elle, sans lever
» les yeux de dessus son livre, mes parens
» m'ont confié leurs projets; je m'y con-
» formerai. — Ah! ce n'est pas une obéis-
» sance froide & peut-être forcée que je
» demande de vous! Non, le don de votre
» main, le titre de votre époux, tous ces
» avantages d'un prix inestimable à mes
» yeux, ne rempliront cependant pas mes
» vœux, si je n'ai l'espérance de posséder
» votre cœur. Je vais m'éloigner de vous,
» charmante Nina : des devoirs indispen-

» sables me rappellent en France ; me
» laisserez-vous partir sans espoir » ?

La nouvelle d'un départ dont ma fille n'avoit pas encore entendu parler, & que je ne savois pas moi-même, la surprit vivement. « Quoi ! dit-elle, en levant ses yeux
» humides de pleurs sur le Chevalier ;
» quoi ! vous partez pour la France ? Et
» depuis quand en avez-vous reçu l'ordre ?
» — Ce matin, Mademoiselle ; mon oncle,
» par ménagement pour moi n'a pas voulu
» m'en instruire plutôt. — Mes parens
» le savent-ils ? — M. votre père le sait.
» — Ah ! je suis sûre que maman l'ignore :
» on craint apparemment qu'elle ne s'y
» oppose ; mais je vais l'en instruire. Venez,
» dit-elle, en se levant ; venez M. le Che-
» valier ; allons lui apprendre cette fâcheuse
» nouvelle : j'espère..... » Elle s'arrêta en prononçant ce dernier mot. « Vous espé-
» rez !...... Puis-je penser que vous serez
» sensible aux regrets cruels que je vais
» éprouver. — Venez auprès de maman.
» — Ah ! ce n'est pas votre maman qui

» doit décider de mon ſort : vous ſeule
» pouvez d'un mot me rendre le plus heu-
» reux des hommes ou le plus infortuné.
» — Hélas ! que vous ſerviroit-il d'ap-
» prendre que je vous aime, quand vous
» allez me quitter ».

Je me rapprochai d'eux dans cet inſtant, parce que j'entendis qu'on venoit à nous. C'étoit le Lord d'Ourling, un ancien ami de mon mari & de mon frère. Vous avez dû le voir à Achem, dans le peu de tems que vous avez paſſé avec nous, en ſortant de votre Déſert. Il me dit, en m'abordant, qu'il étoit venu nous ſurprendre avec pluſieurs autres perſonnes de notre connoiſſance pour nous demander à ſouper à l'hermitage.

Ma fille étoit reſtée quelques pas derrière nous pour cacher ſon trouble. Votre fils, enchanté de l'aveu qu'elle venoit de lui faire, ne pouvoit contenir ſa joie. Il parut à toute la compagnie le jeune homme le plus aimable. Les Dames ſur-tout ne tariſſoient point ſur ſes louanges. Il faut le fixer ici,

difoit l'une d'elles à mon mari ; voilà, difoit l'autre, en regardant ma fille qui venoit à nous d'un air timide & un peu embarraffé ; voilà le lien qui doit nous l'attacher. Qu'elle eft belle, s'écria une ancienne amie de Madame Sping, qui avoit été abfente cinq ou fix mois ! elle embellit tous les jours. Qu'elle eft belle, répéta le Lord d'Ourling, avec un air d'enthoufiafme ! Qu'elle eft belle ! oui, c'eft le mot ; je prends plaifir à l'entendre répéter.

Ce Lord d'Ourling, ma chère amie, eft un homme fort aimable, mais très-fingulier : il aime ma fille à la folie ; il ne ceffe de le dire. Malgré la répugnance qu'il a toujours eue pour le mariage, il nous a fait demander fa main. Le refus que nous lui en avons fait, n'a point paru le fâcher ; mais depuis l'arrivée de votre fils, je le redoute un peu, & comme je crains fes obfervations, j'envoyai le Chevalier effacer ce qu'il avoit tracé fur l'arbre. A peine fût-il de retour que la compagnie fe répandit dans le bois. On lut avec empreffement les inf-

criptions qui vous regardent. Toutes les personnes qui étoient là, connoissoient votre histoire, & plusieurs se souvenoient fort bien de vous avoir vue à Achem.

Le souper que nous fîmes au milieu de cette sombre forêt, m'intéressa d'autant plus que je comparois ce moment avec les tristes & longues années que M. d'Ermancour avoit passées dans ce même lieu à vous regretter. Je me sentis attendrie jusqu'aux larmes. Je regardai alors votre fils. La même pensée l'occupoit. « Je vous » ai bien entendue, Madame, me dit-il, » en sortant de table, & le retour que » j'ai fait sur moi-même, en pensant à » l'absence cruelle que je vais éprouver, » m'a causé la plus vive douleur. Mais » votre aimable fille m'a laissé croire qu'elle » s'intéressoit à mon sort, & je ne puis » être tout-à-fait malheureux. J'emporterai avec moi cette douce consolation ».

Nous nous entretenions ainsi, en nous promenant sur le bord de la mer. Ma fille qui étoit à quelque distance de nous avec

une jeune personne de ses amies, vint en courant, nous apprendre qu'on entendoit dans le lointain des voix & de la musique, qui paroissoient venir vers nous. Nous vîmes en effet, paroître bientôt au clair de la lune plusieurs barques remplies de monde. Chacun s'empressa de descendre sur la plage pour voir passer ce joyeux cortège. C'étoit le Roi avec toutes ses femmes : ils alloient dans une de leurs maisons de campagne bâtie tout nouvellement dans une île à quelques milles de l'endroit où nous étions. Je ne crois pas vous avoir dit, ma chère amie, que le Prince qui règne actuellement, n'est plus le même dont j'eus tant de peur en arrivant à Achem. Ce méchant Roi a été détrôné par ses sujets, & celui qu'ils ont couronné à sa place est cet honnête Assan-Effendi dont je vous ai parlé autrefois. Il a conservé pour mon mari & pour sa famille le même attachement qu'avant d'être sur le trône.

Les lumières qu'il apperçut de loin dans la forêt, le surprirent. Il envoya un de ses

gardes pour s'informer de ce que c'étoit. Dès qu'il sut que M. Sping étoit sur la rive avec ses amis, il ordonna aux rameurs de rallentir leur mouvement, & fit avancer le navire qui le portoit jusque sur le bord du rivage où nous étions. Il salua toute la compagnie, & appella mon mari, en le priant de venir sur son bord. M. Sping se rendit à son invitation; il revint bientôt avec le Roi & quelques Seigneurs de sa suite. On s'empressa de couvrir les tables de fruits & de confitures. Mon mari offrit ces rafraichissemens au Prince qui les accepta de la meilleure grace, en invitant les Dames à se mettre à table avec lui. Il fit beaucoup de complimens à ma fille ». Elle
» ressemble parfaitement à sa mère, disoit-
» il à mon mari; je crois, en la regardant,
» voir encore la jeune Ninette dans la chau-
» mière de la montagne Rouge ». Enfin, ce bon Prince, après avoir dit des choses agréables à tout le monde, se rembarqua sur sa chaloupe.

Nous partîmes aussi dans nos petites

barques pour aller nous repofer. Il étoit grand jour quand nous fommes arrivés chez nous. Adieu : je vous quitte, ma chère amie, pour me rendre au falon ; on m'avertit qu'il vient d'y arriver une compagnie qui m'attend.

Ce mardi, 5 Août.

Depuis près d'un mois je n'ai pas trouvé un moment pour m'entretenir avec vous. La fête du Défert m'a fort occupée ; enfuite le départ de votre fils. Cette féparation m'a beaucoup affectée. Et comment vous peindrai-je la profonde triftesse où ma fille eft plongée ? Les efforts qu'elle fait pour cacher fa douleur me déchirent l'ame. Le fourire forcé que l'on voit quelquefois paroître fur fes lèvres, pendant que fes larmes font près de couler, la rendent fi intéressante, que fon père, fa gouvernante & moi ne pouvons la voir fans attendrissement.

Vous ai-je dit, ma chère amie, que

cette bonne gouvernante eſt madame Norton, l'ancienne intendante de la maiſon de mon père qui s'en eſt privé pour moi? Il me l'a laiſſée à cauſe de ma fille. C'eſt elle qui l'a élevée. Elle l'aime comme ſi elle étoit ſa mère. Nina l'aime auſſi & la reſpecte. Si je n'étois pas raiſonnable, je ſerois même quelquefois jalouſe de la préférence qu'elle lui donne ſur moi. On diroit qu'elle a plus de confiance en elle. C'eſt avec cette digne femme qu'elle pleure ſans contrainte l'abſence de ſon amant. « Ah! ma bonne,
» lui dit-elle, ſi maman voyoit le déſeſ-
» poir où je ſuis plongée, ſi elle connoiſ-
» ſoit la foibleſſe de mon cœur, elle ne me
» pardonneroit pas mon découragement.
» — Et moi, Mademoiſelle, croyez-vous
» donc que je l'approuve? — Non, ma
» bonne, je penſe bien que vous ne l'ap-
» prouvez pas. Hélas! vous me l'avez aſſez
» dit. Mais pourquoi me reproche-t-on
» l'intérêt que je prends à M. d'Ermancour;
» tout le monde ne le regrette-t-il pas ici?
» Son abſence a répandu un air ſi ſombre....

» Et l'on me gronde quand on s'apperçoit » que je ſuis inquiette. A combien de » dangers cependant, n'eſt-il pas expoſé ? » eh ! que font le courage & la prudence » contre la fureur des flots »!

Cette chère enfant paſſe une partie des jours & des nuits à ſe pénétrer de ces triſtes idées. Madame Norton a pourtant trouvé le moyen de calmer un peu ſes inquiétudes, & c'eſt au fruit de vos exemples & de vos leçons, que nous devons ce changement. Elle a inſpiré à ſa jeune élève les ſentimens religieux qui vous ont ſi ſouvent ſoutenue dans vos malheurs. Nina a ſenti que le ſecours du ciel pouvoit ſeul ſauver ſon amant des périls qui le menacent ; elle eſt plus calme, quand elle a prié pour la conſervation des jours de l'ami de ſes parens ; (c'eſt ainſi qu'elle nomme l'objet qu'elle chérit). Hélas! ma chère amie, quand nous avons deſiré que nos enfans s'aimaſſent, nous n'avons pas prévu la cruelle ſéparation qui les afflige aujourd'hui.

La veille du départ de votre fils, Nina,

pour n'être pas témoin de ſes adieux, ſe retira beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire. Je n'eus pas de peine à remarquer ſur le viſage du Chevalier, toute la douleur qu'il éprouva en la voyant ſortir. Un ſoupir & quelques larmes qu'il ne put retenir, parurent le ſoulager. Il ſe remit un peu; mais lorſqu'il fallut nous ſéparer: « Adieu, Madame, me » dit-il, je vais chercher à me rendre digne » de vos bontés, & mériter l'honneur de » vous appartenir ». Il ſe jeta dans les bras de mon mari, & ſortit précipitamment, en pleurant amérement. M. Sping le ſuivit juſque dans ſon appartement, & ne le quitta que lorſqu'il l'eût un peu tranquilliſé. Mais j'entends du monde qui m'arrive: adieu.

Ce jeudi, 10 Août.

Ma fille a été malade, ma chère amie; c'eſt ce qui fait que je ne vous ai pas écrit depuis cinq ou ſix jours.

Cette pauvre enfant a eû trois accès de

fièvre aſſez forts pour m'inquieter; mais heureuſement cela n'a pas eu de ſuite. Elle eſt ſans fièvre depuis deux jours; il ne lui reſte qu'un peu de foibleſſe, & une triſteſſe très-grande; quoiqu'elle ſoit moins agitée que les premiers jours après le départ du Chevalier, elle n'en eſt pas moins occupée de lui. Sa maladie m'en a fait découvrir de nouvelles preuves. Le premier jour qu'elle a été forcée de garder le lit, elle a beaucoup inſiſté pour obtenir, de ſa bonne, la permiſſion de ſe lever. « Eh! bien, lui » a-t-elle dit enfin, puiſque vous m'em» pêchez d'aller où je crois ma préſence » néceſſaire, promettez-moi de me rem» placer ».

Vous ſavez, ma chère amie, que M. Suple deſſert la chapelle que mon père a fait bâtir dans notre Déſert. Ma fille alloit y faire ſa prière tous les matins depuis le départ de votre fils; mais j'ignorois qu'elle eût commencé une neuvaine avec neuf petites filles qu'elle avoit choiſies parmi les plus pauvres, & qu'elle avoit fait habiller

à ſes dépens. Ces enfans ſe raſſembloient chez M. Suple, & ma fille ſe rendoit avec elles à la chapelle où ce bon Paſteur récitoit la prière des voyageurs que les enfans & Nina répétoient dévotement.

C'eſt à cette pieuſe cérémonie qu'elle pria madame Norton de la remplacer. J'arrivai dans ſa chambre au moment où l'on diſcutoit cette affaire. Je me chargeai de la commiſſion; j'allai trouver M. Suple, & je fis exactement tout ce que ma fille auroit fait à ma place.

A mon retour, la pauvre Nina ne ſavoit comment me marquer ſa reconnoiſſance. « Que vous êtes bonne, maman, me » diſoit-elle, & que votre jeune ami auroit » de joie, s'il connoiſſoit comme moi votre » attachement pour lui! Ah! j'eſpère qu'il » fera un heureux voyage; nos vœux feront » exaucés. Oui, ſes reſpectables parens le » preſſeront encore dans leurs bras. Hélas! » je penſe qu'ils ſont bien impatiens de le » revoir ». Enfin, elle étoit ſi animée par le ſentiment de ſon amour, & peut-être

aussi par la chaleur de la fièvre, que j'eus beaucoup de peine à l'empêcher de parler. Elle eut ce jour-là un violent accès; mais le lendemain matin elle étoit presque sans fièvre. Je la trouvai occupée à parcourir une carte géographique qui étoit étendue sur son lit.

« Maman, me dit-elle, je voyage avec » le Chevalier : voyez, il doit être là à pré- » sent; (en me montrant avec le doigt un » endroit marqué de la main de votre fils). » C'est ici qu'ils ont dû s'arrêter pour » prendre des rafraîchissemens ». Toute la route étoit indiquée jour par jour depuis Batavia où le Chevalier s'est embarqué, jusqu'au Havre où il doit descendre.

Cette carte, & des promenades sur la mer, voilà son unique plaisir & sa seule occupation. Elle a abandonné tous ses amusemens, pour se livrer entièrement à ce qui a rapport au voyage de votre fils. Il me paroît que les promenades sur l'eau lui font beaucoup de bien, soit par le plaisir qu'elle trouve à se voir sur le même élément que

celui qui porte son amant, ou que réellement l'air de la mer lui soit favorable; elle en revient toujours plus gaie; elle en fait deux chaque jour, une le matin, & l'autre l'après-dînée. Je l'accompagne souvent, ainsi que mon mari; mais ce matin elle est allée seule avec sa bonne & deux domestiques. L'heure où elle rentre ordinairement étant passée, je vais voir ce qui cause ce retard. Adieu, ma bonne amie.

Ce jeudi, 18 *Août.*

Ah! ma chère amie, je me jette dans vos bras pour avoir quelque consolation. Depuis huit jours je suis dans le déjespoir. Ma fille.... Hélas! comment vous raconter ce malheureux événement? Je l'ai perdue cette fille chérie qui faisoit tout mon bonheur. Des monstres plus féroces que les tigres & les lions de nos bois, me l'ont enlevée. Ils ont arraché cette innocente créature du sein de sa famille, pour la mettre au nombre de leurs vils esclaves, & la faire

ſervir à leurs honteux plaiſirs; c'eſt au moins ce que l'on cherche à nous faire croire; car celui qui eſt ſoupçonné d'avoir commis ce cruel attentat eſt le dernier auquel nous aurions penſé.

Les promenades que ma Nina aimoit tant à faire ſur l'eau, ont cauſé ſa perte. La dernière fois que je vous ai écrit, je vous quittai promptement, parce que j'avois quelque inquiétude, de ce qu'elle n'étoit par rentrée à l'heure ordinaire. Je la cherchai dans toute la maiſon : je me rendis chez ſa nourrice, la bonne Marie du Déſert, chez qui elle alloit quelquefois au retour de ſes promenades. Le mari de cette femme qui étoit toujours le gondolier de Nina & les deux domeſtiques, qui l'avoient accompagnée, arrivèrent pendant que je queſtionnois Marie. L'air morne avec lequel ils m'abordèrent m'annonça mon malheur. Je ne doutai pas que ma pauvre Nina ne fût noyée. Je tombai ſans connoiſſance. Il me rappellèrent à la vie en m'apprenant que ma fille n'avoit pas péri, comme je

le

le croyois. « Elle a été enlevée, me dirent-
» ils, avec Madame Norton, par plusieurs
» hommes masqués qui sont accourus du
» côté de la forêt, voisin de l'hermitage
» où elle faisoit toujours arrêter la gondole
» quand elle étoit seule ». Les ravisseurs
avoient pris la précaution de mettre un bandeau sur les yeux du gondolier & des deux domestiques; ils les avoient fait monter sur une petite barque, & ils les avoient conduits sur la plage, à peu de distance de notre maison.

L'espérance de retrouver ma chère enfant me ranima. J'envoyai promptement chercher mon mari qui étoit à la ville; je fis partir tous mes gens sur des barques & dans des chaloupes pour courir après celle qui emportoit ma fille : mon mari parcourut aussi les bords de la mer jusqu'au soir; mais quelques recherches que nous ayons faites, nous n'avons appris aucune nouvelle.

Nous soupçonnons que les hommes masqués ont été envoyés par le Roi ou par quelqu'un de ses Ministres. Ce qui paroît

presque démontré, c'est que ma fille est dans une maison de campagne où le Roi a son sérail, & auprès de laquelle ses Ministres ont aussi les leurs. Pour moi je me refuse toujours à croire que ce soit le Roi qui nous ait fait un si cruel outrage. Mon mari est parti hier pour se rendre à la nouvelle île où la Cour réside actuellement. Il n'est pas revenu : je l'attends à toute heure. Je suis dans une agitation terrible : le moindre bruit que j'entends me fait tressaillir. Ma main tremble si fort que je peux à peine former mes lettres. Et ma tête ! Ah ! mon dieu, quel trouble ! Ma belle-mère & une de mes amies sont ici avec moi ; je vais les rejoindre. Adieu : je ne sais pas ce que je vous apprendrai demain.

(*La correspondance de Madame Sping avec Madame d'Ermancour fut interrompue par une maladie longue & cruelle que la perte de Nina fit éprouver à sa mère ; mais des lettres de M. Sping vont apprendre la suite des tristes nouvelles qu'on vient de lire*).

Lettre de M. Sping à son beau-père, Milord Harture.

26 *Août.*

Nous sommes ma femme & moi dans la plus grande affliction. Je crains de déchirer votre cœur tendre & sensible, en vous disant que c'est la perte de votre petite-fille que nous pleurons. Des barbares que nous ne connoissons pas encore, nous l'ont enlevée. Oui, Milord, on a arraché de nos bras cette fille chérie qui faisoit le bonheur de sa mère & le mien. Cet événement a répandu un deuil général dans notre maison & parmi toutes les personnes de notre connoissance. Leur tendre intérêt nous fait mieux sentir le prix de l'objet que nous regrettons. Ma femme dont vous connoissez la sensibilité & l'attachement pour sa fille, n'a pu se la voir ravir, sans éprouver les plus vives douleurs. Son désespoir a manqué de lui être funeste. Une fièvre ardente qui a duré plu-

ſieurs jours, m'a fait trembler pour ſa vie. Heureuſement elle eſt hors de tout danger. Je m'empreſſe de vous l'apprendre pour prévenir vos inquiétudes.

J'eſpère que cette tendre mère ne ſera pas privée pour toujours de ſon enfant, & que je jouirai bientôt du plaiſir de les preſſer toutes deux dans mes bras. Uniſſez-vous à nous pour découvrir la retraite où l'on tient renfermée notre chère Nina. Je ſuis bien sûr du zèle & de l'activité que vous allez mettre dans la recherche des coupables qui nous l'ont enlevée. Si nos conjectures ſont vraies, on l'a menera à Londres ou dans quelque campagne voiſine de cette capitale. Sans le tems que j'ai perdu à la chercher dans les maiſons de plaiſance du Roi, où l'on croyoit qu'elle étoit, j'aurois pu la découvrir dans le port d'Achem où probablement ſes raviſſeurs l'ont conduite pour la faire embarquer ſur quelque bâtiment prêt à partir. Mais ceux qui cauſent notre déſeſpoir ont été aſſez lâches pour accuſer des innocens du crime

dont ils ſont eux-mêmes coupables. On diſoit preſque tout haut dans la ville que le Roi ayant vu ma fille dans une fête que j'ai donnée à l'Hermitage, en étoit devenu amoureux, & qu'il l'avoit enlevée pour la mettre dans ſon ſérail. Nous avons d'abord rejeté des ſoupçons ſi injurieux pour un ancien ami qui nous avoit donné tant de preuves d'attachement ; mais cédant aux nouveaux bruits qu'on s'efforçoit de répandre & qui accuſoient ſes Miniſtres, je ſuis allé dans l'île nouvelle où le Prince réſide avec toute ſa cour. J'ai demandé à parler au Roi ; je me ſuis jeté à ſes pieds, en lui diſant qu'il voyoit devant lui un père infortuné qui venoit implorer ſa protection contre les raviſſeurs de ſa fille.

Ce bon Prince a paru dans la plus grande ſurpriſe. « Quoi ! M. Sping, a-t-il dit, » en me faiſant relever & en m'embraſſant, » on a enlevé votre charmante fille ? Ah ! » malheureux père ! que je partage bien » ſincèrement votre douleur & celle de

» votre digne épouſe ! Que puis-je faire
» pour vous aider à retrouver celle que
» vous avez perdue ? Nommez-moi les
» coupables. Seroient-ils dans ma cour ? Je
» ne ſuis ni cruel ni injuſte ; mais j'abat-
» trois de ma main la tête du perfide qui
» auroit commis un ſi cruel attentat ». Je
me ſuis proſterné une ſeconde fois à ſes
pieds. « Pardon, Seigneur, lui ai-je dit ;
» j'ai craint que ma malheureuſe fille ne
» fût au nombre des jeunes eſclaves qu'on
» envoie à votre majeſté, & j'ai oſé eſ-
» pérer qu'elle daigneroit faire faire des
» recherches dans ſon palais. — Vous n'en
» croirez que vos yeux, m'a répondu ce
» bon Prince. Je vais donner des ordres
» pour que l'on vous ouvre les apparte-
» mens qui renferment mes femmes, &
» commander à tous mes Miniſtres de vous
» donner la même facilité pour entrer
» dans leurs ſérails. Et ſe tournant vers
» un Officier de ſes Gardes, conduiſez
» M. Sping, lui a-t-il dit ; ſi l'on trouve
» ſa charmante fille, qu'on la lui rende

» ſur le champ, & que l'on amène ſon » raviſſeur devant moi ». Nous ſommes allés en effet dans tous les appartemens des femmes; mais parmi toutes ces jeunes beautés, je n'ai pas trouvé celle que je cherchois.

Non, Milord, elle n'eſt pas ſi près de nous. Des avis anonymes que nous avons reçus depuis deux jours, nous avertiſſent de nous défier du Lord d'Ourling : c'eſt lui que l'on accuſe de l'enlèvement de ma fille. Pour mieux cacher ſon jeu, nous dit-on, il n'a pas quitté la ville d'Achem; il a même eu l'audace de ſe préſenter pluſieurs fois chez vous; mais depuis qu'il ſait qu'on le ſoupçonne, il ne ſort plus de ſa maiſon. Il s'embarquera ſur le premier vaiſſeau qui partira pour l'Europe, & dans ce cas, ajoute l'anonyme, il ſuivra de près celui qui conduit votre fille à Londres.

Je ne doute pas que cet avis ne ſoit bien fondé. Il n'y a que le Lord d'Ourling capable d'une entrepriſe auſſi témé-

raire. Il aime ma fille : il nous a fait demander ſa main par un ami commun. Le refus que nous lui avons fait l'a mortifié, & l'arrivée du jeune d'Ermancour a achevé de le déſeſpérer. Pluſieurs perſonnes ont remarqué qu'il ne pouvoit en entendre dire du bien ſans ſe fâcher. Toutes ces raiſons & d'autres encore que je ne peux vous expoſer ici, nous autoriſent à croire que les avis de l'anonyme ſont bien fondés ; mais je n'ai point de preuves aſſez claires pour faire arrêter ce Lord juridiquement. Cependant j'ai cru pouvoir lui demander raiſon des bruits qui couroient ſur ſon compte. Je n'ai pu le rencontrer nulle part, & toutes les fois que je me ſuis préſenté à ſa porte, on m'a toujours dit qu'il n'étoit pas chez lui.

Voilà, Milord, où nous en ſommes. Faites de votre côté les recherches convenables, & ſur-tout ne manquez pas d'envoyer des gens ſur leſquels vous puiſſiez compter, dans tous les ports d'Angleterre & de France. J'eſpère qu'avec ces pré-

cautions & le secours du Ciel, nous sauverons notre chere enfant du péril où elle est exposée. Ce sera probablement le même vaisseau qui vous portera ces nouvelles, qui conduira aussi le ravisseur de ma fille. J'écris à ma sœur Sophie; je me flatte que son mari ne sera pas le moins empressé de nos parens à nous servir, non plus que M. London & sa femme, mon autre sœur. Joignez-vous tous à nous, mes chers parens & amis; venez tous à notre secours. Dès que ma femme sera en état de soutenir le voyage, nous irons chercher parmi vous des consolations & des nouvelles de notre enfant.

Je suis,

Milord & très-honoré père,

Votre, &c.

(*Nous allons voir maintenant les Lettres de Nina à ses parens. Elles forment le journal de sa vie, depuis l'époque de son enlèvement. C'est elle qui va nous apprendre sa malheureuse histoire*).

Lettre de Nina à ſa mère, datée d'un pays qu'elle ne connoît pas.

Ce 25 Août, quinzième jour de mon malheur.

Quoi ! il y a quinze jours que je ne vous ai vue, ma tendre maman, & je ne ſuis pas morte ! J'exiſte encore, & je ne ſais pas ſi vous exiſtez vous-même ! Ah ! ſi l'eſpérance de vous revoir ne me ſoutenoit, ſi les tendres ſoins & les conſolations que je reçois journellement de la bonne madame Norton, ne m'aidoient à ſupporter la vie, j'aurois cherché à abréger mes jours ; mais je ſuis plus tranquille à préſent. Le plaiſir que j'éprouve en vous écrivant, me ranime ; l'eſpérance où je ſuis de pouvoir vous faire paſſer cette lettre, ſemble me rapprocher de vous & de mon papa. Je vous vois tous deux très-affligés de ma perte ; vos larmes déchirent mon cœur ; mais lorſque je penſe que je vais

calmer vos inquiétudes, j'oublie les peines cruelles que j'ai ſenties, & même celles qu'un avenir incertain me prépare. Ah! que je bénis de bon cœur l'ame honnête & généreuſe qui me procure cette vive ſatisfaction. Quand vous lirez cet écrit, mes chers parens, voyez-moi à vos pieds vous demandant pardon d'avoir contribué à notre malheur commun. Je me rappelle avec douleur, maman, que le jour même de ma malheureuſe cataſtrophe, vous ſouhaitiez que je n'allaſſe pas ſeule faire cette promenade ſur l'eau, qui m'a été ſi funeſte. Il ſembloit que vous prévoyiez ce fatal événement. « Ma bonne amie, » me diſiez-vous, va plutôt aujourd'hui » dans ton petit jardin du déſert avec » madame Norton ; je ſerai plus tranquille ». Et je n'ai pas cédé à ce tendre deſir! Ah! je ne me plaindrois pas d'être la victime de ma faute, ſi elle ne vous rendoit pas auſſi malheureuſe que moi.

Je dois pourtant vous raſſurer, en vous apprenant combien je ſuis ici conſidérée,

honorée & respectée. Il est vrai que je ne connois pas la maison où je suis, ni les gens qui demeurent avec moi; je ne sais pas le nom du pays où nous sommes; ma bonne Norton n'en sait pas davantage; & nous ignorons aussi par qui nous y avons été conduites.

Nous y sommes arrivées, au bout de six jours de navigation. On n'y parle pas notre langue : les seules personnes qui nous entendent, sont celles qui nous ont amenées, & une Dame qui habite avec sa fille le château dans lequel on nous tient renfermées. Nos ravisseurs étoient masqués dans le moment de notre enlèvement. Malgré cela madame Norton crut reconnoître un des six qui nous ont accompagnées, & depuis quelques jours, elle est sûre de ne s'être pas trompée. C'est un homme qu'elle a vu dans sa jeunesse chez le pere du Lord d'Ourling. Cette remarque vous fera penser que c'est ce méchant Lord, que mon pere croyoit son ami, qui m'a précipitée dans le péril

où je ſuis. Mais pourquoi ne l'ai-je pas vu depuis mon arrivée, ni pendant notre route? Que veut donc faire de nous cet homme cruel? Le domeſtique que madame Norton a reconnu ne veut nous rien apprendre. Il convient de la lâcheté qu'il a eue de ſe prêter à ſervir les intentions de l'homme qui m'a fait enlever; mais il ne veut pas le nommer. Il dit qu'il a juré de garder ſon ſecret, & qu'il ne ſera point parjure. C'eſt cependant ce même homme qui ſe prête à ce que nous deſirons de lui : il s'eſt chargé de vous faire remettre cette lettre. Il me promet qu'elle vous ſera rendue dans une quinzaine de jours; mais il cache auſſi la manière dont il s'y prendra pour vous la faire parvenir. Je craindrois beaucoup qu'il ne nous trompât, ſi madame Norton ne me raſſuroit ſur ſon compte. Elle dit qn'il a été trompé lui-même; que lorſqu'il s'eſt engagé à conduire une jeune Dame dans ce château, il ne ſavoit pas que c'étoit une jeune perſonnne innocente

& vertueuſe, que l'on enlevoit à ſes parens. « Madame Norton, a-t-il ajouté, » je tâcherai de réparer mes torts : je riſ- » querois même ma vie, pour ſauver votre » maîtreſſe du péril où elle eſt expoſée. » Il s'appelle Atquentil.

Malgré tout ce que je me reproche, maman, je compte ſur votre indulgence & celle de mon tendre père. Oui, vous m'avez déja pardonnée. Il me ſemble que vous me le prouvez, en me ſerrant dans vos bras. Cette conſolante illuſion fait couler mes larmes & ſoulage mon cœur. Quand pourrai-je goûter réellement ce dé- licieux plaiſir ? Quand pourrai-je raſſurer toute ma famille que j'afflige ? Que diront mes bons parens de Londres, quand ils apprendront mon malheur ? Et vos amis du château d'Ermancour ? Et ce malheu- reux Chevalier qui court les mers, & qui me croit heureuſe auprès de vous ? Ah ! maman, il ſembloit prévoir notre diſgrace, en me faiſant ſes derniers adieux. Il ne pouvoit quitter le lieu d'où il me

voyoit à ma fenêtre. Oui, maman, je l'ai vu partir ; je crois vous en devoir faire l'aveu. Je le lui avois promis, en me retirant le soir ; j'avois consenti à lui donner cette dernière preuve de ma tendresse. Hélas ! je n'aurois pu m'empêcher de regarder à ma fenêtre. Le bruit des chevaux que j'ai entendus dès la pointe du jour, m'a fait tressaillir. Ce moment que je redoutois m'a pénétrée de douleur. J'ai couru à la fenêtre, quand j'ai entendu sa voix. Je l'ai vu à genoux ; il imploroit le ciel pour ma conservation. « Grand Dieu, disoit-il, conserve ton plus » bel ouvrage, veille sur les jours de cet » ange charmant qui doit faire mon bon- » heur & ma gloire. Adieu, adorable Nina » a-t-il ajouté, en levant les yeux sur » moi. Je sens tout le prix de la faveur » que je reçois aujourd'hui ; mais je » pourrois en obtenir encore une qui » comblera mes vœux. J'ai osé vous écrire » a-t-il dit, en me montrant une lettre.

» Si vous refusez de lire cet écrit, si
» vous ne consentez pas à me jeter un
» ruban avec lequel j'attacherai ce billet
» que vous retirerez ensuite, je partirai
» désolé. » J'ai refusé d'abord, j'ai beaucoup hésité, & je me suis déterminée enfin à recevoir ce billet. Je l'ai lu. Mais ce n'est pas tout, maman; j'y ai répondu. Vous me blâmerez sans doute; mais je suis si malheureuse à présent, que je ne veux plus rien garder sur mon cœur. Hélas! je ne vous entendrai peut-être jamais me pardonner mes torts. Comment puis-je espérer de vous revoir? Je ne puis sortir de l'endroit où je suis, & vous ne pouvez m'y venir chercher. Vous ne connoissez pas le lieu où l'on me tient captive, & je ne puis vous l'indiquer. Sais-je seulement si vous recevrez cet écrit! Non, je ne sais rien, sinon que je suis loin de vous. Cette idée me décourage & me désespère. Ah! grand Dieu! viens à mon secours; prends pitié de mon sort; console mes tendres parens;

parens ; ne permets pas qu'ils ſuccombent aux regrets de ma perte. Je fonds en larmes, en vous diſant adieu.

On demande ma lettre. Le bon homme Atquentil vient nous avertir qu'il a trouvé une occaſion de la faire partir. Adieu, mes chers parens ; donnez-moi votre bénédiction ; béniſſez-moi tous deux. Je me mets à genoux ; je m'incline profondément pour recevoir les témoignages ſacrés de votre bonté paternelle. Dites à M. Suple que je me recommande à lui ; je compte qu'il ne m'oubliera pas dans ſes prières. Ah ! ſi je peux apprendre de vos nouvelles par vous même, je regarderai cette faveur comme un don du ciel & un bon augure pour l'avenir. Madame Norton me preſſe de donner ma lettre. C'eſt une bonne & ſincère amie qui me reſte. Hélas ! je n'ai plus qu'elle au monde.

Le premier Septembre.

Il y a ſix jours que ma lettre eſt partie.

Vous la recevrez peut-être demain, ma chère maman. En attendant le retour de celui qui doit me rapporter votre réponse, je vais, pour abréger un tems qui, cependant, me paroîtra bien long, m'entretenir avec vous. Je suis plus instruite que je ne l'étois la semaine dernière. Je connois le lieu où l'on m'a conduite, & le nom du méchant homme qui m'y tient renfermée. C'est le Lord d'Ourling. Il a ici une habitation considérable. Le régisseur qui est à la tête de cet établissement a conté à madame Norton ce que je vais vous dire. Nous sommes dans la presqu'île de Malaca, tout proche de la ville capitale de ce nom; elle appartient aux Hollandois, ainsi que vous le savez. Le château que nous habitons est près du port. Fasse le ciel que cette indication puisse vous faciliter les moyens de me délivrer de la triste prison où je gémis! mais je ne sais pas quand je trouverai une occasion favorable pour vous faire passer ma lettre. Cependant le tems presse; je suis

menacée de voir bientôt arriver mon persécuteur.

Toutes les personnes qui sont ici, même la Dame qui demeure dans ce château, croient que je suis la femme du Lord d'Ourling. C'est sous ce titre qu'il m'a annoncée. Il a eu l'audace d'écrire au régisseur qu'il m'envoyoit dans cette retraite, pour m'éloigner & me distraire d'une inclination que j'avois formée avant mon mariage avec lui. Quel fourbe! & comment le ciel laisse-t-il subsister une aussi méchante créature? Et comment soutiendrai-je la présence de cet homme abominable dont je ne puis prononcer le nom qu'avec horreur? Je presse, je sollicite madame Norton de nous sauver à quelque prix que ce soit: elle le desire autant que moi; mais toutes les tentatives que nous avons faites jusqu'ici, ne nous ont pas réussi. Elle a écrit une lettre au Gouverneur de la Ville. Personne ne veut se charger de la lui remettre. J'implore souvent la protection de la dame Calirée, (c'est le nom de la maîtresse du châ-

teau). Elle vit avec nous; elle ne nous quitte presque pas; elle s'attendrit quelquefois sur mon sort, mais elle finit toujours par me dire, qu'elle ne peut rien faire pour moi, qu'elle est malheureuse elle-même, & que je la plaindrois si je savois son histoire. Notre ami Atquentil est à la ville auprès de ses enfans & de sa femme qui est maloise.

Le régisseur est un gros Hollandais qui a bien fait ses affaires. On assure qu'il est très-riche. Il se nomme Van-Burler. Il a demandé plusieurs fois la permission de me voir; mais madame Norton l'a toujours refusé, & je l'ai approuvée. Je ne sors pas de ma chambre: nous nous défions de tous les gens qui nous environnent. Quelle cruelle situation! J'oubliois de vous dire qu'il y a un Evêque à Malaca, & que madame Norton cherche les moyens de lui faire savoir le besoin pressant que j'ai de sa protection, pour me tirer du péril dont on me menace.

Le 3 Septembre.

Ce pauvre Chevalier & son oncle que nous croyions bien loin sur la mer.... Hélas ! maman, comment vous apprendrai-je le malheur qui leur est arrivé ? Ils ont fait naufrage dans le détroit de Malaca. Le vaisseau a touché contre un rocher ; il s'est brisé, & presque tout l'équipage a été englouti dans les flots. Le Chevalier d'Ermancour est sauvé ; mais le Comte de Lizadie a péri. Je joins mes larmes à celles que la perte de ce digne parent vous fera répandre. On dit que son neveu est inconsolable. Il a risqué dix fois sa vie pour sauver celle d'un oncle qu'il aimoit comme son père. Je crains d'augmenter votre douleur, en vous apprenant qu'il a eu la jambe cassée dans son malheureux accident. On l'a porté sur des matelas & avec un brancard, jusqu'à la ville de Malaca. L'Evêque l'a logé chez lui. Il est, à ce que l'on dit, traité avec

tous les égards possibles. Le chirurgien du vaisseau en prend soin. Le bon Atquentil a raconté toutes ces nouvelles à madame Norton, sans savoir l'intérêt qu'elle prend au Chevalier, & elle l'a laissé dans cette ignorance, jusqu'à ce qu'elle puisse exécuter ce qu'elle vient d'imaginer pour nous sauver.

Je suis, maman, dans une agitation que je ne peux vous peindre. L'idée de savoir le Chevalier près de moi, sans pouvoir m'informer de son état ni lui apprendre celui où je me trouve, le projet de ma fuite, & la crainte de voir arriver à tout moment l'homme que je déteste, ont rempli mon ame de trouble & d'inquiétude..... Ah ! mon Dieu, j'entends un grand bruit sur le port ; je vais voir ce que c'est.

Je reviens à vous, maman. Heureusement ce n'est pas ce que je craignois. Non, le Lord d'Ourling ne peut pas être dans le vaisseau que je viens de voir entrer dans le port. Madame Norton a sçu que c'étoit un vaisseau Français qui ne s'arrête

ici que pour prendre des rafraîchissemens. Dieu soit loué ! Je vais continuer mon récit. Hélas ! je ne sais plus où j'en étois. Mais j'entends bien du mouvement dans la maison. Quoi ! on force les portes ; on entre : ah ! je suis perdue.

Ce 12 Septembre.

Il y a huit jours que j'étois dans une grande détresse. Heureusement vous ne m'avez pas vue dans ce moment d'effroi. Ah ! maman, comment croirez-vous ce que je vais vous raconter. J'en doute encore quelquefois moi-même. Ce sont vos meilleurs amis qui viennent de me sauver du péril où j'étois.

Rappellez-vous, maman, que je me crus perdue, quand j'entendis ouvrir brusquement la porte de ma chambre. Je n'osois lever les yeux sur un homme que je vis entrer précipitamment & s'avancer vers moi. Mais bientôt sa voix, que je crus reconnoître, me donna le courage de

fixer mes regards sur lui. Comment peindre le trouble & le ravissement que j'éprouvai, en voyant près de moi mon oncle Sir George. « Rassure-toi, ma chère » amie, me dit-il ; je viens t'arracher de » l'esclavage où l'on te retient ». A peine l'entendis-je. J'étois si fort agitée, & mon saisissement étoit si violent, que je perdis connoissance. On se hâta de me porter à bord de ce même vaisseau que je venois de voir arriver. Ah ! Dieu, je n'avois garde de croire alors que ce bâtiment renfermoit une partie de mes parens & de mes meilleurs amis. Quand je r'ouvris les yeux, je me vis dans les bras de ma tante Sophie, l'épouse de mon libérateur. J'apperçus en même tems une Dame en grand deuil, occupée à me faire respirer des sels. Je n'ose vous dire, maman, que c'étoit votre tendre amie, la Comtesse d'Ermançour. Son cœur est désolé. Elle a perdu l'époux qu'elle adoroit. Je vois couler vos larmes : je pleure avec vous ce digne ami. Ah ! combien, en quittant la

vie, il a dû regretter son épouse chérie, que je ne peux voir ni entendre, sans me sentir pénétrée de la plus vive admiration.

Quand ses soins m'eurent rappellée à la vie, je la remerçiai, sans la connoître. Son air noble & touchant m'avoit prévenue en sa faveur. « Ah! disoit-elle, en » me pressant contre son cœur, voilà » donc la fille de mon enfant! C'est ma- » dame d'Ermancour qui vous embrasse, » me disoit en même tems mon oncle ». A ce nom, je redoublai mes caresses; je mêlai mes larmes aux siennes. Elle m'apprit, en sanglotant, la perte qu'elle avoit faite, & elle me montra les restes de l'objet cher & sacré qui faisoit couler ses pleurs. Elle a renfermé dans une boîte d'or le cœur de son époux. « Voilà tout » ce qui me reste de lui », dit-elle, en me montrant cette boîte enveloppée d'un crêpe noir. Je me jetai à genoux, & inclinée auprès de cette triste représentation, je priai l'Être suprême de recevoir

dans le ſein de ſa miſéricorde, l'ame pure & vertueuſe de celui que nous regrettions. J'implorai auſſi à voix haute les graces céleſtes pour la conſolation de votre malheureuſe amie. Elle étoit à genoux près de moi ; ſon air étoit animé ; elle avoit les mains jointes, & les yeux attachés alternativement ſur la boîte & ſur moi. Elle ſembloit regretter douloureuſement de ne pouvoir partager avec ſon époux, le plaiſir d'embraſſer l'enfant de leur plus tendre amie. Entraînée par le même ſentiment, je portai mes lèvres avec une ſorte de reſpect religieux, ſur cette boîte qui renfermoit un cœur ſi digne de tous mes hommages.

« Ah ! ma chère amie, me dit madame d'Ermancour, que tu as bien deviné les ſentimens que j'éprouve ! . . . . » S'il n'a point entendu mes ſoupirs, ni » tes tendres prières, le ſouverain Être » les a reçus favorablement. Mon époux » jouit maintenant d'un bonheur que » rien ne peut troubler. Calme-toi,

» sèche tes pleurs; je ne veux plus te voir » dans cet excès de tristesse. Viens m'ap- » prendre des nouvelles de tes parens & » de mon fils. Hélas! je comptois le trou- » ver encore à Achem avec son oncle ».

On m'interrompt, maman; je suis obligée de vous quitter; mais ce ne sera pas pour long-tems; car j'ai encore bien des choses à vous dire. Dès que je trouverai l'occasion de vous envoyer cette lettre, je la ferai partir, afin que vous soyez instruite de tout ce que nous ferons ici.

Ce 23 Septembre.

Je ne sais pas encore si vous avez reçu mes premieres lettres, maman. Je n'entends point parler du messager qui a dû vous les remettre. Vous recevrez du moins celle-ci & la dernière que je vous ai écrite; car elles seront portées par des gens dont je suis sûre.

Sir George vouloit aller lui-même vous donner de nos nouvelles; mais nous l'a-

vons engagé à rester jusqu'à ce que madame d'Ermancour soit instruite de l'accident de son fils, du lieu où il est, & de la mort de son beau-frère, le Comte de Lizadie. Mais on veut qu'elle n'en soit informée, que lorsqu'on aura pu prévenir son fils de son arrivée, & qu'il sera en état de la recevoir. Il va bien, quoiqu'il soit encore foible & souffrant.

Madame d'Ermancour desire vivement d'être auprès de vous, maman. Elle demande tous les jours pourquoi nous ne partons pas. On lui répond que le vent n'est pas favorable, & elle ne réplique point. Quelle est bonne & douce, cette vertueuse femme ! & comme elle paroît résignée à tous les événemens ! Elle semble ne craindre que les malheurs qui peuvent affliger ses amis ; elle contraint sa douleur, & nous cache ses larmes. Dès qu'elle nous voit, ma tante & moi un peu rêveuses, elle cherche à nous distraire. « Allez, mes enfans, nous dit-elle, » allez vous égayer dans les jardins ; la

» promenade vous fera du bien & à moi » aussi, parce que je partagerai votre sa» tisfaction ».

Mais en vous peignant l'aimable caractère de votre amie, je ne pense pas, maman, que vous le connoissez mieux que moi, & j'oublie que je ne vous ai encore rien dit du lieu que nous habitons depuis notre sortie du vaisseau.

Nous sommes dans une maison de campagne à deux milles de Malaca. Elle appartient à l'Evêque qui nous y a conduites lui-même, & qui a soin de nous donner plusieurs fois par jour des nouvelles de notre malade. D'ailleurs, Sir George, votre aimable frère, va tous les matins à la ville. Quoiqu'il ne voye pas M. d'Ermancour, il fait son état, comme s'il étoit toujours auprès de son lit. Les Médecins & les Chirurgiens assurent que le Chevalier pourra recevoir dans trois jours, la visite de sa mère & celle de ses amis.

Ah! maman, quand je pense à cette triste réunion de la mère & du fils, je

ſuis penétrée de douleur. Nous parlons ſouvent, ma tante & moi, de cette cruelle entrevue qui va déchirer le cœur de la plus tendre épouſe & de la meilleure des mères. Je tremble auſſi lorſque je penſe à tout ce que le fils va éprouver, en apprennant la mort de ſon père qu'il adoroit, & dont il étoit l'ami le plus intime.

Mais, pour faire diverſion à cette idée, je vais vous dire, maman, par quel miracle j'ai été tirée de ma priſon. Ma tante, en me racontant le ſujet de ſon voyage, vient de me dire auſſi par quel heureux hazard ſon vaiſſeau s'eſt arrêté près de l'appartement où j'étois renfermée. « A » la premiere nouvelle de la mort du » Comte d'Ermancour, m'a-t-elle dit, » nous ſommes partis de Londres, mon » mari & moi, pour aller conſoler ſa » malheureuſe veuve. Nous l'avons trou- » vée dans ſon lit preſque mourante. Je » ne vous affligerai point, a-t-elle ajou- » té, par le récit de cette triſte entre-

» vue. Je passe rapidement au moment » où cette femme si intéressante nous fit » appeler dans sa chambre mon mari & » moi. Elle nous communiqua le projet » qu'elle avoit formé de retourner dans » son désert, pour y finir ses jours dans » les bras de sa Ninette ». *Je n'ai plus rien ici qui m'attache à la vie, nous dit-elle ; je ne peux plus souffrir les lieux où j'ai perdu ce que j'avois de plus cher au monde. Tous les objets qui m'entourent, réveillent des souvenirs trop douloureux. C'est dans cette maison de deuil que j'ai vu mourir les parens de mon mari & les miens : je n'ai plus sous les yeux que des tombeaux.*

J'interrompis ma tante, pour lui demander des nouvelles de la fille de Madame d'Ermancour. « Elle est mariée à » Paris, m'a-t-elle répondu, avec le Com» te de Saint-Farlot. J'ai cru que vous le » saviez. — Je le sais en effet ; mais je » ne croyois pas qu'elle eût quitté ses pa» rens pour suivre son époux. Hélas ! a

» dit la tendre Sophie, en soupirant :
» voilà notre sort, ma chere amie ; il
» faut tout quitter, quelque sacrifice
» qu'on soit obligé de faire. Heureuse la
» femme qui trouve dans le cœur de son
» époux, de quoi se dédommager de tout
» ce qu'elle a perdu ! Je doute que la
» pauvre Zélinette soit aussi fortunée.
» L'homme qu'elle a préféré n'auroit ja-
» mais dû fixer son cœur. C'est un jeune
» étourdi dont le caractère léger & pré-
» somptueux gâte la plus jolie figure du
» monde. Il n'annonce aucune des quali-
» tés propres à faire le bonheur d'une
» femme raisonnable. Je souhaite que mon
» pressentiment ne soit pas fondé.

» Mais revenons à ce que je vous di-
» sois de sa pauvre mère, a repris ma
» tante. Nous la priâmes de réfléchir en-
» core au projet de son départ, avant de
» l'exécuter ; mais voyant après quinze
» jours, qu'elle persistoit dans sa résolu-
» tion, & que nous ne pouvions pas la
» faire changer, mon mari lui offrit de
» l'accompagner

» l'accompagner avec moi. Elle reçut cette
» proposition avec la plus vive reconnois-
» sance. De mon côté, je fus enchantée
» de pouvoir me retrouver dans ma fa-
» mille, plutôt que je ne devois l'espérer.

» Nous écrivîmes à nos parens en An-
» gleterre, & nous partîmes sur le pre-
» mier vaisseau qui fit route pour Achem.
» Notre navigation a été très-heureuse
» pendant long-tems; mais les vents con-
» traires nous ayant obligés de passer en-
» tre l'île de Sumatra & celle de Java;
» nous avons commencé à manquer d'eau,
» vers la hauteur de Malaca. Mon mari
» sachant que le lord d'Ourling avoit une
» habitation auprès de cette ville, &
» soupçonnant qu'il pourroit y être, a
» fait arrêter le vaisseau, à l'entrée du port.

» La premiere personne qu'il a apperçue
» à la porte du château, a été la bonne
» madame Norton. Elle est accourue à
» lui, les bras ouverts, en lui criant que
» le ciel l'envoyoit exprès pour sauver
» sa nièce. Elle lui a conté ensuite votre

E

En attendant ſon retour, je viens m'entretenir avec vous de tout ce qui vous intéreſſe ici. Le Chevalier va de mieux en mieux. Il commence à deſirer vivement de pouvoir vous écrire. Il a prié l'Evêque de vous donner de ſes nouvelles, & il a beaucoup ſollicité ſon Médecin pour obtenir la permiſſion de dicter une lettre à ſon père. Vous ſentirez, maman, la peine cruelle que ſon déſir nous a fait éprouver. Il eſt fort content quand on lui dit qu'il ne ſera pas boîteux. Il a très à cœur de pouvoir ſuivre ſon état, & de s'avancer en ſervant ſa patrie. Mais on vient me dire de la part de ma tante de deſcendre au ſallon. Que me veut-on? Le cœur me bat: je vais voir ce que c'eſt.

Ah! maman, mon émotion m'annonçoit ce qui m'eſt arrivé. J'ai trouvé ma tante ſeule au ſallon. Elle eſt venue à moi d'un air fort gai, & elle m'a dit, en m'embraſſant qu'elle avoit une bonne nouvelle à m'apprendre. « Ton papa eſt ici,

» ma chère amie. — Papa, me suis-je
» écriée, où est-il ? Ma chere tante, ne me
» laissez pas plus longtems dans l'impa-
« tience où je suis de le voir. — Un mo-
« ment, ma chere amie ; calme toi. —
» Que je me calme ! suis-je maîtresse
» de retenir mon cœur ? Non, mon en-
» fant, ne le retiens pas, m'a dit ce ten-
» dre père, en paroissant tout à coup
» devant moi. Viens me rendre le bon-
» heur ». Je ne pourrai, chere maman, vous peindre le ravissement que j'ai senti dans ses bras, que lors que je me verrai dans les vôtres. Ah ! que je me reproche le chagrin que je vous ai donné ! Il a manqué de vous être funeste. Vous avez été bien malade, & vous l'êtes encore.

Sans la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire, je ne serois pas rassurée sur votre santé. Avec quel transport j'ai baisé cette lettre ! Et que je voudrois bien baiser de même la main qui l'a écrite ! J'ai mouillé de mes pleurs ces caractères chéris.

Assurez, je vous prie, de mon tendre

respect mon grand papa & ma bonne grand-maman. Ah ! j'ai bien des pardons à leur demander aussi pour l'inquiétude que je leur ai causée.

28 Septembre.

J'avois interrompu ma lettre ici, pour embrasser mon père. Il a eu la bonté de venir me voir dans ma chambre à son retour de la ville où il étoit allé avec mon oncle, pour savoir des nouvelles du Chevalier. Leur projet n'étoit pas de le voir ; mais on leur a dit, en arrivant, qu'il savoit son malheur. Ce sont ses domestiques & ses garde-malades qui l'en ont instruit sans le vouloir. Ils en parloient entr'eux dans un moment où ils le croyoient endormi. Ces pauvres gens ne se sont apperçus de leur indiscrétion, qu'à un cri douloureux qu'il a jeté, en apprenant la mort de son père. « Quoi ! mon père, a-t-il dit. Dieu ! que » viens-je d'entendre » ? Les domestiques ont couru à lui ; ils l'ont trouvé pâle & presque sans sentiment. On est allé bien

vîte avertir l'Evêque. Ce bon Prélat, après avoir rappellé le Chevalier à la vie, a tâché de le consoler, en lui apprenant l'arrivée de sa mère dans le pays, & en promettant de la lui amener, dès qu'il seroit en état de la recevoir. L'espérance de revoir sa mère a paru le tranquilliser pendant quelques instans. Il rêvoit profondément, lorsque tout-à-coup ses larmes ont coulé en abondance. L'Evêque, sans chercher à arrêter cette expression si naturelle de la douleur de son ami, s'est contenté de presser tendrement une de ses mains dans les siennes. Ensuite il l'a quitté pour écrire à mon oncle ce qui venoit de se passer. C'est dans ce moment que mon papa & votre frère sont arrivés au palais épiscopal. On a tenu conseil, pour savoir si ces Messieurs entreroient sur le champ auprès de M. d'Ermancour, & on a conclu que l'Evêque iroit auparavant l'en prévenir.

Cette visite inattendue dans un pays où il se croyoit loin de toutes ses connoissances & de ses parens, a répandu dans son ame

la plus douce conſolation. Il a pleuré ſur le ſein de ſes amis, & leurs larmes ont adouci l'amertume de celles qu'il répandoit. Il s'eſt calmé enſuite peu-a-peu, pour apprendre les projets de ſa mère, & le haſard qui l'avoit fait débarquer auprès de Malaca.

Il a demandé pourquoi vous n'étiez pas venue conſoler votre malheureuſe amie, & il a ajouté triſtement, en regardant mon père : « M. Sping ne me déguiſez rien; » ai-je encore quelques malheurs à crain- » dre? Votre charmante fille, la rever- » rai-je, a-t-il dit tout bas & en rougiſſant? » — Oui, mon ami, vous la reverrez. » Elle eſt ici; elle eſt en bonne ſanté ainſi » que ſa mère. — Dieu du ciel, s'eſt-il » écrié, en joignant les mains, & en laiſ- » ſant couler quelques larmes, je te rends » grace; tu ne m'as donc pas tout ravi ». Après un moment de ſilence, il a demandé avec empreſſement, pourquoi on le privoit du plaiſir de voir ſa mère? On lui a répondu qu'elle n'étoit pas encore inſtruite

de son accident, ni de la mort de son beau-frère, & on l'a quitté, en lui recommandant de se tranquilliser jusqu'au lendemain, pour qu'il pût recevoir les visites qu'il desiroit.

Madame d'Ermancour a été ce matin prévenue de ses nouveaux malheurs par l'Evêque, qui a bien voulu se charger de ce triste emploi. Hélas! maman, vous devinerez bien comment cette femme angélique a reçu ces funestes nouvelles. « Je suis » résignée, a-t-elle dit à l'Evêque. Le » Dieu tout-puissant, en m'enlevant mon » époux, m'a disposée à souffrir avec pa» tience toutes les privations de ce monde. » La mort de mon beau-frère m'enlève un » bon parent, & à mon fils un père & un » protecteur. Mais telle est la volonté du » ciel; il faut se soumettre sans murmurer ». » Mon fils me reste, a-t-elle repris, en » versant des larmes qu'elle s'efforçoit de re» tenir. Pardon, a-t-elle ajouté: hélas! vous » voyez combien je suis encore éloignée » de la fermeté que je desire d'acquérir »,

Elle a demandé la permiſſion d'aller voir ſon fils; mais on l'a fait conſentir à remettre ſa viſite à demain. Nous irons tous enſemble, maman, voir ce pauvre Chevalier. Je vous donnerai de ſes nouvelles à mon retour.

Le premier Octobre.

Vous avez donc enfin reçu mes lettres, ma tendre maman, & vous m'aſſurez que vous êtes tranquille. Je n'aurois plus rien à deſirer, ſi vous pouviez être témoin de la manière dont je ſuis fêtée & chérie par tous ceux de nos parens & amis qui ſont ici; mais vous n'y êtes pas, maman. Je ne ſerai complettement heureuſe, que lorſque je me retrouverai près de vous, & lorſque je pourrai vous aſſurer, en vous preſſant dans mes bras, que je ne vous quitterai jamais; oh! non, jamais, jamais.

Quoi! c'eſt le Lord d'Ourling qui vous a porté les premières nouvelles de mon enlèvement! Il a été aſſez généreux pour écouter ſes remords, & pour aller lui-

même vous déclarer ſon crime. J'ai cru, en voyant arriver mon père, que c'étoit d'après les avis que je vous avois fait paſſer, qu'il venoit me chercher. Ce n'eſt que d'hier que je ſuis informée que vous n'avez ſeulement pas reçu les premières lettres où je vous indiquois le lieu de ma priſon. Le Lord d'Ourling vous l'a appris. Il n'a pu réſiſter à votre douleur, & il vous a tout avoué. Ah! maman, je lui pardonne tout le mal qu'il m'a fait, puiſqu'il vous a ſauvé la vie. Il ne doit même inſpirer maintenant que de la compaſſion. On dit qu'il eſt malade. Dieu le conſole & le ſoulage dans ſes peines.

Mais je vous ai promis de vous donner des nouvelles du pauvre Chevalier. Il a vu ſa mère; il a pleuré dans ſes bras. Nous étions tous dans ſa chambre, un peu éloignés du lit, pour les laiſſer plus libres dans l'épanchement de leurs cœurs. Ils étoient tous deux fort troublés & très-agités. Après avoir cauſé enſemble pendant quelque tems, Madame d'Ermancour

m'a appellée auprès d'elle. « Venez, mon » enfant, m'a dit cette tendre mère, venez » rassurer mon fils ». Je me suis approchée timidement & avec beaucoup d'émotion. Madame d'Ermancour, après m'avoir fait asseoir auprès d'elle, m'a pris la main, & en la pressant dans les siennes, elle m'a dit que son fils desiroit, qu'avant de ratifier l'engagement qu'il avoit pris avec mes parens, je fusse informée du malheur dont il étoit menacé; que les chirurgiens lui avoient avoué, que jamais il ne se serviroit bien de sa jambe malade; en un mot qu'il seroit boiteux, & qu'il craignoit que cette incommodité ne lui nuisit auprès de moi. Ce doute offensant m'a profondément affectée; je n'ai pu m'empêcher de pleurer, & j'ai dit, en me jetant dans les bras de Madame d'Ermancour, après avoir regardé tristement le Chevalier : « Ah! Madame, votre » fils ne m'aime plus! — Au contraire, » ma chère amie, m'a-t-elle dit, c'est » parce qu'il t'aime, qu'il craint. — Non, » a dit le Chevalier, en avançant la main

» vers moi, non, charmante Nina, je ne
» crains plus que de vous avoir offensée
» par d'injustes soupçons. Que ne puis-je
» me jeter à vos pieds, pour vous deman-
» der une seconde fois le don de votre
» main »!

Madame d'Ermancour s'étoit retirée auprès de la compagnie. Je la lui donnai, maman, cette main que vous lui avez accordée. Ah! comme il a été content, ce pauvre Chevalier, quand il a pu librement la presser dans les siennes! Comme il l'a baisée tendrement, en la mouillant de ses larmes! Oserai-je vous avouer, maman, le ravissement de mon cœur? Oui, je vous dois l'aveu de tous mes sentimens. J'étois enchantée de pouvoir consoler ce fils malheureux de la perte de son père, de le rassurer sur ses inquiétudes, & d'effacer l'impression douloureuse d'une ame sensible cruellement affligée par un funeste accident. Je ne lui ai pas caché ce qu'il m'a inspiré. Je lui ai dit que je l'aimois, que je l'aimerois toujours. J'ai répété cet aveu

autant de fois qu'il l'a désiré. Je lui ai reproché le doute iujurieux qu'il m'avoit montré à l'égard de son indisposition, & je lui ai assuré qu'elle n'avoit servi qu'à me le rendre plus cher.

Je n'entreprendrai pas, maman, de vous peindre la joie vive & pure qu'il a éprouvée. « Ah! me disoit-il, adorable Nina; » vous êtes un ange de consolation. Cha» que mot que vous prononcez pénètre » mon cœur. Et! comment pourrai-je » reconnoître tant de bontés »? Le trouble que je ressentis m'empêcha de lui répondre. Je voulus aller rejoindre nos amis; mais M. d'Ermançour tenoit encore ma main dans la sienne, & il ne vouloit pas la quitter.

Tout le monde s'étant rassemblé auprès de lui, on le félicita sur la vivacité de son teint. Ma tante lui dit qu'elle espéroit que bientôt il renverroit ses médecins. « J'y » consentirai de bon cœur, à condition » que vous me laisserez celui que vous » m'avez amené aujourd'hui. C'est le meil-

» leur de tous, dit-il, en fixant tendre» ment ses regards sur moi. M. Sping » ajouta-t-il, c'est vous qui me l'avez » donné ». Papa l'a serré dans ses bras, & en même-tems Madame d'Ermancour m'a prise dans les siens, en me nommant sa fille. Ah! maman, vous nous manquiez à tous dans ce moment. Mon oncle, ma tante, tous mes parens m'ont embrassée. Mais ce pauvre Chevalier! il a été bien chagrin, quand nous l'avons quitté. Je n'ai pu voir ses yeux mouillés de larmes, sans en répandre aussi. Oui, maman, j'ai pleuré, en lui disant adieu.

Le 3 Octobre.

Il y a deux jours que je ne vous ai écrit, maman. Vous savez qu'hier nous devions tous aller voir le Chevalier. Je m'étois levée plutôt qu'à l'ordinaire, pour cueillir des fleurs dans le jardin, avant de partir. Je me faisois une fête de lui apporter un bouquet. Mais l'impatience de nous revoir,

le desir de se trouver près de nous & d'habiter dans la même maison, ne lui a pas permis de nous attendre. Il s'est fait porter ici sur les mêmes brancards qui avoient servi à le transporter à la ville. Tout le monde lui reproche ce voyage précipité qu'il a fait, sans consulter personne. On craint que l'effet de son empressement ne retarde sa guérison, & ne l'empêche de pouvoir se servir de sa jambe. Mais il ne peut réparer sa faute; & pourquoi ajouter au mal qu'il souffre, la peine de s'entendre blâmer par ses plus chers amis. « Je l'aiderai à marcher, ai-je dit à ma » tante, devant lui; qu'on le laisse en » repos ».

Ah! maman, quelle scène touchante cette expression (que vous trouverez peut-être indiscrette) a occasionnée! Le Chevalier n'avoit point l'air de faire attention à ce que nous disions ma tante & moi; il ne paroissoit occupé que de causer avec mon oncle; mais je me suis bien apperçue qu'il nous écoutoit, en le voyant prendre

tout d'un coup son mouchoir, pour essuyer des pleurs qui couloient malgré lui sur ses joues. Sir George les attribuant au mal que lui faisoit sa jambe : « Non, non, » a dit M. d'Ermancour ; ce n'est pas de la » douleur que j'éprouve, mais le plaisir le » plus délicieux »......

Je suis obligée de vous quitter, maman : on me prie de descendre promptement auprès de Madame d'Ermancour. Je tremble que ce ne soit pour la consoler de quelque accident survenu à son fils. On n'a pas voulu que je le voie aujourd'hui. Tout le monde est allé lui rendre visite, excepté moi. Cette réserve m'a bien affligée. Ah ! mon Dieu ! que va-t-on m'annoncer ?

9 Octobre.

Hélas ! maman, mes pressentimens n'étoient que trop fondés. Le Chevalier étoit dans un grand danger, lorsque je cessai de vous écrire, & que je descendis auprès de Madame d'Ermancour. Mon père, mon oncle

oncle & ma tante étoient occupés à le décider à souffrir une seconde opération plus cruelle que la première. Le chirurgien avoit trouvé la jambe du malade dans le plus mauvais état, & désespéroit même entiérement de pouvoir la conserver. Ce n'étoit pas faute de courage que M. d'Ermancour résistoit à ce que l'on exigeoit de lui. « Je ne » crains, disoit-il, ni la mort ni la dou- » leur; mais je ne veux pas risquer de perdre » le bonheur où j'aspire; je ne veux pas » m'exposer à quitter la vie, & à me sé- » parer de ma Nina pour toujours, sans » être assuré d'emporter avec moi dans le » tombeau le titre de son époux. Faites » venir un prêtre; qu'il nous marie, & je » consentirai à tout ce que vous desirez de » moi ». On a fini par faire ce que le malade a voulu. On a envoyé chercher un prêtre, & l'on nous a amené un bon Missionnaire fort vieux, qui a parcouru toutes les Indes, & qui paroît avoir acquis beaucoup d'expérience. Il a demandé la permission de visiter la jambe du Chevalier.

Après l'avoir attentivement examinée, il a assuré qu'on pouvoit la sauver, & même par un moyen plus doux que l'opération indiquée par le chirurgien.

Mais M. d'Ermancour a persisté à dire, qu'il ne vouloit s'occuper de sa guérison qu'après qu'il auroit épousé sa maîtresse. On est venu annoncer cette nouvelle à Madame d'Ermancour, pendant que j'étois avec elle. On lui a dit en même-tems qu'on nous prioit l'une & l'autre de passer chez le malade, pour lui donner la satisfaction qu'il desiroit.

Cette tendre mère, avant de répondre, m'a demandé si j'aimois assez son fils, pour consentir sans répugnance à ce que l'on exigeoit de moi. « Hélas! Madame, ai-je » dit à cette mère affligée, en me jetant » à ses pieds, disposez de la fille de votre » amie; regardez-la comme votre enfant, » & daignez m'en donner le titre, en » m'unissant à votre fils. Ah! si le ciel le » rend à mes vœux, rien ne pourra être » comparé au bonheur de mes jours. —

» Viens, ma fille, viens ma chère enfant, » s'est écriée Madame d'Ermancour ! Tu » feras la félicité de mon fils & ma conso» lation. Dieu tout-puissant, a-t-elle » ajouté, exauce ma prière; conserve-lui » l'époux qu'elle va recevoir de ma main ».

Mais, maman, avant de passer dans la chambre de M. d'Ermancour, j'ai demandé un moment pour vous prévenir de l'auguste cérémonie où je vais assister. Je ne veux pas la terminer, sans vous demander votre bénédiction. Je suis à vos genoux, maman, bénissez-moi comme si j'étois devant vous avec l'époux que vous m'aviez destiné. Priez pour la conservation de ses jours; ils me sont aussi précieux que les miens. Ah! il est bien cher à tous ses amis. Tout le monde est ici dans la plus grande consternation.

On vient me chercher : c'est mon père. Je lui cède la plume; il va profiter de ma lettre pour vous écrire. Pendant ce tems je vais passer dans mon cabinet, pour me préparer à recevoir dignement la bénédic-

tion divine. Je vais implorer pour mon époux & pour moi les bontés de l'Être Suprême; je vais le prier d'unir nos cœurs dans le ciel, comme ils vont l'être sur la terre.

M. Sping à sa femme.

Tu vas lire, ma tendre épouse, avec bien de l'émotion, la lettre de notre chère enfant. Penses pour ta consolation qu'elle jouit de la meilleure santé, qu'elle aime celui que tu lui as donné pour époux, & qu'elle est adorée. Ne t'inquiette pas de l'état fâcheux où se trouve notre jeune homme dans ce moment ci; nous espérons tous qu'il s'en tirera heureusement. Son bon tempérament, son courage, & sur-tout la satisfaction qu'il va goûter, doivent te rassurer, ainsi que nous.

Adieu, ma bonne amie; je vais retrouver notre chère Nina. Je regrette beaucoup de ne t'avoir pas ici pour me seconder dans la cérémonie dont je vais m'occuper; mais j'espère que dans quelque tems nous

ferons réhabiliter le mariage que ma fille va contracter aujourd'hui. Alors, nous accompagnerons ensemble nos jeunes époux à l'autel, & nous jouirons complettement de leur bonheur commun. Comme elle te ressemble cette charmante enfant! C'est le caractère doux & aimable de sa mère ; c'est la même sensibilité, la même vertu, c'est ma chere Ninette. Je crois te voir, quand je fixe les yeux sur ta fille. Elle me rappelle des jours bien chers & bien délicieux. Occupe-toi de cette agréable idée, pour effacer de ton ame tout ce qui pourroit l'attrister.

Ce 17 Octobre.

Il y a huit jours que je ne vous ai écrit, maman. J'ai passé tout ce tems dans la chambre du Comte d'Ermancour (c'est ainsi qu'on le nomme à présent).

Il est mon époux, mon amant, mon ami ; il est aussi mon malade, car c'est moi qui le garde maintenant, & qui veille à ce qu'il soit bien servi. Quelle satisfaction

je reſſens de pouvoir, par mes attentions, adoucir ſes peines, & calmer ſes inquiétudes.

Il ne faut pas vous le diſſimuler, maman, votre aimable gendre ſera boiteux; on lui conſerve ſa jambe, il eſt vrai, mais il ne pourra s'en ſervir. Vous ne l'en aimerez pas moins: tous ſes parens & tous ſes amis, ne lui en feront que plus attachés. Eh! comment ne lui pardonneroit-on pas un léger défaut, que mille bonnes qualités font diſparoître? C'eſt ce que je lui dis, quand je l'entends déplorer ſon malheur. Il me regarde alors tendrement, & il porte ma main ſur ſes lèvres. Comme il eſt ſenſible & reconnoiſſant! comme il intéreſſe par ſa douceur! comme il ſouffre patiemment les plus cruelles douleurs! A l'entendre, il eſt toujours bien, toujours trop heureux de m'avoir près de lui. Il ne regrette que les jours inutiles qu'il va paſſer ſans pouvoir ſervir ſon Prince & ſa patrie; ſans pouvoir mériter jamais l'honneur qu'il a de vous appartenir. « C'eſt un mal-

» heur, sans doute, lui dis-je ; mais n'y » a-t-il donc que la gloire des combats ? » Ne peut-on se distinguer que dans l'art » de la guerre ? Mon père n'a jamais couru » ces périlleux hasards qui font la répu- » tation d'un grand militaire, & malgré » cela ne jouit-il pas de la plus grande » réputation ? N'est-il pas honoré & esti- » mé par tous ceux qui le connoissent » ? Je ne sais si mes raisons le persuadent, mais il paroît les écouter avec plaisir.

Pour moi, maman, je ne me chagrine pas pour l'avenir. M. d'Ermancour se fera toujours remarquer & chérir par-tout où il sera placé. D'ailleurs, quoique je n'ose pas le lui dire, je ne suis pas si fâchée qu'il doit l'être lui-même de son accident. L'impossibilité de monter à cheval, le forcera de rester plus souvent auprès de moi. Je ne craindrai pour lui ni les malheurs de la guerre, ni ceux de la chasse, & mon amour-propre trouve aussi son compte dans cette fâcheuse aventure. M. d'Ermancour, beau, bien-fait, possédant toutes les grâces, toutes

les vertus, tous les talens, étoit trop loin de moi ; ce petit défaut l'en rapproche. Il sera souvent dans le cas d'avoir besoin de mon secours. Quand je ne lui servirois que d'appui, pour l'aider à marcher, je serois fière de cet emploi.

Une honnête femme qui veut mériter l'estime & l'attachement de son mari, ne doit pas se contenter de lui plaire par des attraits passagers, que le tems & l'habitude effacent promptement. Elle doit chercher à fixer son cœur par des liens plus forts & plus durables ; elle doit lui être utile, en partageant ses peines, en se conformant à ses goûts. Ce sont les principes que vous m'avez inspirés, maman. Je serois bien contente de moi, si je pouvois les suivre comme vous.

On vient me dire que Papa demande ma lettre, pour la faire partir avec les siennes ; on ajoute qu'il vient d'arriver un navire qui nous apporte de vos nouvelles, & plusieurs choses que vous nous envoyez. Je cours voir ce que c'est. Adieu, maman ;

j'eſpère que vous m'aurez écrit. Ah ! oui, je l'eſpère, & je vous en remercie.

Ce 20 Octobre.

Le navire qui m'a apporté une lettre de vous, maman, a conduit ici un homme dont la préſence m'auroit bien effrayée, il y a quelques ſemaines. C'eſt le Lord d'Ourling. Il a demandé, en arrivant à voir mon mari. On a différé pendant deux jours & ſous différens prétextes de l'introduire près de lui ; & ce n'eſt que d'hier qu'on a conſenti à lui donner cette ſatisfaction. On ne vouloit pas d'abord que je fuſſe préſente à cette entrevue ; mais j'ai tant inſiſté que l'on m'a permis de reſter auprès du malade.

Quand on a annoncé le Lord d'Ourling, je me ſuis avancé entre lui & mon mari. « Que venez-vous faire ici, Milord, lui » ai-je dit ; que demandez-vous ? — Un » pardon que je n'oſe eſpérer, Madame, » a-t-il répondu, en mettant un genou à

» terre. C'étoit pour implorer la protec-
» tion de M. d'Ermancour auprès de vous,
» que j'ai demandé à le voir. Je n'osois
» point m'adresser directement à vous : je
» dois vous faire horreur ; j'ai violé les
» droits sacrés de l'amitié, j'ai outragé la
» nature, j'ai arraché une jeune & ver-
» tueuse fille des bras de ses parens. Voilà
» mon crime : punissez le coupable, il
» vient se livrer à vos coups ; mais avant
» de frapper, lisez cet écrit ». Il m'a pré-
senté un papier. A peine l'avois-je reçu,
qu'il a ajouté, en tirant un poignard de
sa poche : « Ces caractères sont tracés
» de la même main qui va vous ven-
» ger » ; & il alloit se percer le sein,
lorsque mon père qu'il ne voyoit pas à
côté de lui, a arrêté son bras, & l'a dé-
sarmé. Aussi-tôt tous les gens de la maison
l'ont entouré, & on l'a fait sortir de la
chambre de M. d'Ermancour. Cette aven-
ture imprévue avoit beaucoup agité le
pauvre malade ; mais dès qu'il m'a vue
près de lui, il s'est bien-tôt tranquillisé.

« Ah ! ma bonne amie, m'a-t-il dit, en me voyant frémir encore de l'emportement du Lord d'Ourling, » ſon déſeſpoir ne » me ſurprend pas. S'il t'aime, il eſt bien » malheureux. En blâmant ſa conduite, » il faut le plaindre ; il faut engager nos » parens à le conſoler. Puiſqu'il a des re» mords, il ſent l'énormité de ſa faute, » & il eſt capable de la réparer. Mais, » a-t-il ajouté, voyons le billet qu'il t'a » remis ». En voici une copie.

A Mademoiſelle Nina, à préſent Comteſſe d'Ermancour.

« Madame,

« Celui qui vous a offenſé n'exiſtera plus, quand vous lirez cet écrit ; il n'éprouvera plus de cruels regrets ; il eſpère qu'alors votre haine pour lui finira auſſi. Ne le pourſuivez pas juſques dans le tombeau par d'injuſtes ſoupçons. Ne l'accuſez pas d'avoir eu le déteſtable projet de triompher de votre vertu par un crime.

Non, je n'emporte pas avec moi ce terrible reproche. Je n'aurois employé pour captiver votre cœur que la constance & les soins de l'amant le plus respectueux. Je me flattois que la solitude & une retraite absolue vous auroient décidée à m'accorder votre main. Je ne savois pas que ce cœur auquel j'aspirois, étoit engagé ».

« Mais quand je l'aurois sçu j'aurois peut-être été assez téméraire, pour m'abandonner à l'espoir qui m'a entraîné dans le malheur où je suis. C'est une fatalité que je n'ai pu éviter, & que je ne peux faire oublier à mes amis (s'il m'en reste encore), qu'en disparoissant de ce monde où je ne suis plus digne d'exister ».

« A présent, Madame, ne me voyez plus que comme une ombre errante & fugitive, qui vient recommander à vos généreuses bontés deux êtres infortunés dont vous avez captivé les cœurs. Ce sont les deux Dames qui habitent le Château où vous avez passé des jours bien malheu-

reux. L'une eſt ma fille, & l'autre eſt la mère de cet aimable enfant pour laquelle vous avez paru vous intéreſſer. J'ai trompé cette excellente femme, en lui laiſſant entrevoir que je pourrois l'épouſer un jour. Elle a quitté ſes parens pour me ſuivre. Il y a douze ans que nous partîmes enſemble de Londres, pour venir nous établir dans la même maiſon où j'ai eu la cruauté de vous tenir priſonnière. Là eſt née l'enfant que vous avez vue. C'eſt cette malheureuſe Henriette que je vous recommande ainſi que ſa pauvre mère. Je leur laiſſe du bien, mais aucun ami qui puiſſe les conſoler de ma perte ».

« Elles ont toujours vécu dans la plus grande retraite, ſoit à Achem, ſoit à Malaca dans la maiſon qu'elles occupent actuellement. Elles n'avoient que moi au monde, & vous leur enlevez leur ſoutien, leur protecteur, leur père. Je meurs avec l'idée conſolante de croire qu'elles retrouveront en vous & dans les bontés de vos honnêtes parens, les ſecours dont

elles vont être privées par ma mort. Adieu, trop cruelle & trop charmante Nina ».

Quel contraste de sentimens dans le Lord d'Ourling ! Il est alternativement bon & mauvais, doux & cruel, tendre & insensible. Ces inconséquences nous donnent à tous l'espérance de le tirer de l'état où il est. Mon père & mon oncle ne l'ont pas quitté depuis l'événement qui a failli à lui être si funeste. Il persiste toujours à vouloir mourir ; il ne prend aucune nourriture. Ma belle-mère est actuellement auprès de lui. Il me tarde qu'elle soit de retour, pour savoir si elle a pu gagner quelque chose sur son esprit.

Ce 19 Novembre.

Il y a près d'un mois, maman, que je ne vous ai écrit. Pendant cet intervalle, il s'est passé ici plusieurs choses bien intéressantes pour les amis du Lord d'Ourling, sans compter celles que je m'empresse de

vous apprendre, parce qu'elles vous touchent encore de plus près. C'eſt de mon malade que je veux parler. Il eſt à préſent en état de ſe lever ; il marche même fort bien dans la chambre avec des béquilles ; mais nous eſpérons tous, & les Médecins eſpèrent comme nous qu'il marchera inceſſamment avec un ſeul bâton. Ah ! ſi vous voyez, maman, comme il eſt content de cette eſpérance ! C'eſt pourtant la recette & les conſeils du bon Miſſionnaire qui l'ont guéri. On les avoit mépriſés d'abord ; mais les Médecins & les Chirurgiens eux-mêmes y ſont revenus ; ils s'en applaudiſſent tous les jours. Pour nous, maman, notre embarras eſt de ſavoir à préſent, comment nous témoignerons notre reconnoiſſance au bon Père. Il eſt ſi modeſte & ſi déſintéreſſé, que l'on ignore comment pouvoir le remercier. D'ailleurs, il eſt ſi bien accoutumé à ſe paſſer de tout, qu'il eſt parvenu à n'avoir beſoin de rien.

Le Lord d'Ourling n'eſt point mort, & probablement il ne mourra pas. Je ne

vous détaillerai pas tous les moyens que l'on a employés pour le ramener à la raison ; mais celui qui a réussi fait honneur à son cœur.

Il a passé deux fois vingt-quatre heures dans la plus affreuse situation, toujours desirant la mort, & cherchant continuellement à se la procurer. Pendant tout ce tems, il n'a point permis à sa fille ni à la mère de cette malheureuse enfant d'entrer dans sa chambre. Quand on le sollicitoit de la part de ces deux infortunées, il répondoit qu'il les avoit vues pour la derniere fois, & il prioit ses amis de ne pas l'exposer encore à rougir devant les malheureuses victimes de sa mauvaise conduite.

J'étois dans leur chambre, quand mon oncle qu'elles avoient chargé de faire une nouvelle tentative auprès du Lord, vint leur faire cette dure & cruelle réponse. La mère, après l'avoir entendue, regarda tristement sa fille ; ensuite elle resta les mains jointes & la tête penchée sur son sein, sans prononcer un mot. Cet état de

de douleur, que les pleurs & les gémiſſemens de la pauvre Henriette augmentoient encore, nous pénétrèrent mon oncle & moi.

Mais nous ne fûmes pas peu ſurpris de voir tout d'un coup cette mère déſeſpérée ſe lever courageuſement, & prendre ſa fille par la main, en lui diſant : « Allons, » ma fille, allons mourir auprès de ton » père ».

Elles coururent en effet dans ſa chambre : nous les ſuivîmes, ſans oſer nous y oppoſer. La mère entra précipitamment, en repouſſant avec vigueur ceux qui vouloient l'arrêter.

Le Lord couché ſur une chaiſe-longue où il paroiſſoit aſſoupi, ſe réveilla au bruit que nous fîmes. Il ſe leva bruſquement ſur ſon ſéant. « Ah ! malheureuſes, dit-il, en appercevant ſa fille & ſon ancienne amie, » que venez-vous chercher ici ? La mort, » lui répondit cette courageuſe mère ; » nous n'avons plus que cette reſſource, » puiſque vous nous abandonnez. La fin

» de vos jours doit terminer ma vie & » celle de votre fille infortunée. Laiſſez-» nous la conſolation de mourir à vos » côtés ; que le même tombeau nous réu-» niſſe tous trois. C'eſt la dernière faveur » que je viens ſolliciter pour moi & pour » notre enfant. Il n'y a plus de rang, plus » de décence à obſerver dans cette ſom-» bre demeure ; vous ne rougirez plus d'y » loger avec nous. — Arrête, cruelle & » trop digne femme, n'accable pas un » miſérable, déja trop ſurchargé du far-» deau de ſes peines. Il n'a jamais rougi » que de ſes crimes. Laiſſe-le quitter une » vie qu'il a empoiſonnée par ſes déſor-» dres. Il ne mérite plus de vivre ni de » mourir avec toi. — Ah ! ſi tu ne rougis » pas d'être le père de cet enfant, regarde » donc la mère avec quelque pitié. Vois-» la à tes pieds, t'implorer pour la con-» ſervation de tes jours. J'ai ſupporté ſans » me plaindre, l'abandon où tu m'as » laiſſée depuis pluſieurs années ; j'ai ſouf-» fert ſans murmure, le mépris & la hon-

» te ; mais je ne puis voir, ſans le plus » affreux déſeſpoir, la fin cruelle d'une » vie qui m'a toujours été chère. Avant » d'en diſpoſer à ton gré, arrache-moi la » mienne & celle de cette malheureuſe » enfant, ou rends-nous, en te conſer- » vant, le ſoutien de nos triſtes jours ».

« Grand Dieu! s'écria le Lord, en le- » vant, les yeux & les mains vers le ciel; » prends pitié de mon ſort. Je ne puis » donc vivre ni mourir en paix ». Il verſa alors un torrent de larmes qui parut le ſoulager, & qui nous donna l'eſpérance de le voir bientôt plus calme & plus diſ- poſé à faire ce que nous deſirions. Nous profitâmes, mon oncle & moi, de ce mo- ment d'attendriſſement pour nous préſen- ter à lui. Il ne nous avoit point encore apperçus, parce que nous étions reſtés à l'écart dans le fond de la chambre.

« Ah! Madame, pardon, dit-il, en me » voyant approcher de lui : ce n'eſt point » ma faute, ſi je ne vous ai pas tenu pa- » role. Et toi, cruel ami, ajouta-t-il, en

» parlant à Sir George, pourquoi m'as-tu » abandonné? Pourquoi m'a-t-on livré au » terrible aſſaut que je viens de ſoutenir. » Qu'eſpère-t-on de cette triſte entrevue » qui me déchire l'ame, & qui ne me » rend que plus coupable à mes yeux »?

« Ne ſois pas plus ſévère que tes amis, » lui répondit mon oncle; ils t'eſtiment, » puiſqu'ils deſirent de te conſerver ».

« Milord, lui dis-je alors, en pre- » nant une de ſes mains, rendez un ami » à mes parens, un père à cette charmante » enfant qui gémit à vos pieds, & un » époux à cette mère reſpectable qui vous a » ſacrifié ſa vie. — Qu'entends-je? Ah! » cette voix angélique eſt un ordre du » ciel.... Viens, ma tendre amie, viens » dans les bras de ton époux, ſi tu le » crois digne encore de porter ce titre. Il » m'honore, & il me rend la vie, dit » cette pauvre femme, en preſſant ſon » amant contre ſon ſein. Viens, ma fille, » ajouta-t-elle, en faiſant avancer Hen- » riette qui pleuroit à l'écart, ſans oſer

» approcher, viens m'aider à reconnoître
» les bontés de ton père ». Le Lord d'Ourling les prit dans ses bras, & en répandant des larmes de tendresse & de joie, il leur dit qu'il ne vouloit vivre que pour les aimer, & pour réparer les torts qu'il avoit à se reprocher envers elles. « Secon-
» dez-moi toutes deux, ajouta-t-il, pour
» témoigner mon immortelle reconnois-
» sance à ces généreux amis, à qui je dois
» non-seulement la vie qu'ils m'ont con-
» servée, mais le courage de la supporter ».

Vous sentirez mieux que je ne puis le dire, maman, la satisfaction que j'éprouvai à voir & à partager le bonheur de cette intéressante famille. « C'est vous qui
» m'avez rendu un époux, en rendant un
» père à ma fille, me disoit cette bonne
» mère. Ah! Madame, ajoutoit la jeune
» Henriette, en baignant mes mains de
» ses larmes, vous avez fait mon bonheur
» & la gloire de ma vie ».

Elles adressèrent ensuite leurs remercîmens à mon oncle, & la mère d'Henriette

me dit qu'elle avoit le plus grand empressement de remercier aussi mon père. Enfin, nous les quittâmes pour aller apprendre cette bonne nouvelle à nos parens. Ils en étoient déja instruits par les domestiques, & nous les trouvâmes qui se préparoient à aller féliciter le Lord & sa famille.

Deux heures après nous y allâmes tous ensemble. M. d'Ermancour étoit aussi avec nous; on le porta jusques dans la première anti-chambre. Dès que l'on nous eut annoncés, nous vimes bientôt paroître le Lord tenant sa femme & sa fille par la main. Ils se jetèrent tous trois à genoux, à quelque distance de nous, & ils nous dirent tout ce que leur ame sensible & reconnoissante put leur inspirer. Mon père courut promptement relever son ancien ami; & tandis qu'il le pressoit dans ses bras, ma belle-mère & ma tante étoient de même occupées à embrasser Henriette & sa mère. Mon mari, appuyé sur ses béquilles, regardoit, en versant des larmes, cette scène touchante, lorsque le Lord

d'Ourling, qui ne l'avoit pas encore apperçu, se précipita à ses pieds. « Ah! Mi- » lord, que faites-vous, lui dit le Comte » d'Ermancour ? Ne voyez-vous pas que » je suis dans l'impossibilité de m'opposer » à votre transport. Il m'humilie. Levez- » vous, trop reconnoissant ami ».

Enfin, maman, après ce premier moment de trouble, de joie & de tendresse, nous passâmes tous dans la chambre du Lord. Il nous communiqua ses projets, & ce qu'il avoit déja fait pour hâter la célébration de son mariage. « J'ai en- » voyé chercher le Vicaire qui dessert ma » chapelle, nous dit-il. J'espère que vous » voudrez bien assister à une cérémonie » que vous avez désirée. Venez, ajouta- » t-il, en voyant le Prêtre arriver, venez, » mes chers amis, couronner votre ou- » vrage ».

Adieu, maman; je suis obligée de descendre; je ne tarderai pas à vous apprendre le reste.

Le 28 Novembre.

Nos amis ſont heureux, maman, autant qu'ils peuvent l'être. Ils ſont mariés. Le Lord d'Ourling ne rougit plus d'aimer ſa femme. Il paroît au contraire s'enorgueillir du nom de ſon époux. Il ſe diſpoſe à partir pour Londres avec ſa famille. Il veut, à ce qu'il dit, rendre aux parens de ſa femme, une fille qu'il leur a enlevée. Mais il ne rendra pas la vie à la mère de cette malheureuſe fille fugitive. Il ne pourra jamais effacer de ſon cœur le reproche cruel qu'il doit ſentir d'avoir abrégé les jours d'une tendre mère, en la privant de ſon enfant.

A l'égard de Madame d'Ermancour & de mon père, ils ſont partis, il y a cinq jours, pour aller vous rejoindre, maman. Vous êtes à la veille de les voir arriver. J'attendrai avec beaucoup d'impatience les nouvelles de votre première entrevue avec cette reſpectable Dame, votre bonne & ancienne amie. Je partage d'ici les différens

ſentimens que vous allez éprouver, en la preſſant dans vos bras. Vous ſerez enchantée de la revoir ; mais quand vous la verrez revenir ſeule dans ſon Déſert, que de larmes vous répandrez ! Ah ! maman, ne vous laiſſez pas trop pénétrer des triſtes regrets que la préſence de Madame d'Ermancour va vous communiquer. Jouiſſez du bonheur de vous retrouver enſemble. N'oubliez pas que vous devez vous conſerver l'une & l'autre pour vos enfans.

Dites à cette tendre mère que ſon fils va de mieux en mieux. Il ſe ſoutient déja aſſez bien. Il a repris tous les agrémens de ſa taille, & la gaîté de ſon eſprit. Et moi, maman, depuis que je le vois content, je le ſuis auſſi ; mais je n'en deſire pas moins vivement le plaiſir de me retrouver avec vous.

Ce 8 Décembre.

Il y a dix jours que je ne vous ai écrit, maman ; mais dans cet intervalle j'ai lu pluſieurs fois la lettre intéreſſante que l'on m'a remiſe de votre part. Vous voilà enfin

réunie avec votre tendre & malheureuse amie. Hélas! maman, j'avois bien prévu le cruel effet que sa présence a produit sur votre ame. Le récit de votre entrevue m'a fait répandre bien des larmes, & je me sens toujours le cœur déchiré quand je vois cette digne femme arrivant dans sa triste maison du Désert.

En entrant dans cette chambre où elle avoit passé des momens si agréables avec son époux, elle n'a donc senti que le regret de ne l'y pas trouver. *Il n'y est plus; il n'y reviendra jamais*, s'est-elle écriée; *j'aurai beau le desirer, il n'arrivera pas; il m'attend dans le tombeau où j'ai fait placer ses précieux restes; c'est-là que nous devons nous rejoindre, pour ne nous quitter jamais.* Je suis aussi pénétrée que vous, maman, de ces affreux regrets, & je n'ai pu les lire sans frémissement. Mais j'espère que les sages réflexions de votre amie, sa résignation & les principes de religion qu'elle a toujours présents, adouciront sa cruelle situation. Ils vous rendront aussi

votre tranquillité & votre bonheur. C'eft mon defir le plus ardent. Ah ! que ne puis-je vous porter moi-même ces triftes confolations. Ma préfence les augmenteroit peut-être. Je me mettrois à vos pieds ; j'implorerois les fecours du ciel ; je le prierois de me conferver mes deux refpectables mères.

Nous commençons à nous occuper de notre départ. Quoiqu'il foit encore éloigné, je me plais à m'en entretenir avec M. d'Ermancour. Il defire autant que moi de vous revoir, & notre attachement pour vous eft le même.

Ce 18 Décembre.

O maman, que les nouvelles que vous avez fait paffer à M. d'Ermancour font cruelles pour moi ! Dans le paquet qui renfermoit plufieurs lettres, font des ordres de la Cour de France qui forcent mon époux à partir fur le champ pour fe rendre à Verfailles. On y eft inftruit de la mort du Comte de Lizadie, & l'on

exige que le neveu ne perde pas un moment pour aller remettre au Miniſtre les papiers importans dont le malheureux Commandant du vaiſſeau étoit chargé.

M. d'Ermancour, après avoir lu ces lettres, s'eſt déterminé auſſi-tôt à s'embarquer demain, ſur le vaiſſeau que le Lord d'Ourling a fait charger à ſes frais, pour le conduire à Londres avec ſa femme & ſa fille.

Mais, maman, M. d'Ermancour ne partira pas ſeul. Mon oncle & ma tante ſe ſont rendus aux preſſantes ſollicitations qu'il leur a faites pour les déterminer à l'accompagner dans ſon voyage, & votre chère enfant, votre pauvre Nina qui ne vous a pas vue depuis ſi long-tems, on va auſſi l'emmener. Je vais partir, ſans vous voir, maman, ſans pouvoir me jeter à vos pieds pour vous demander votre bénédiction. Mon oncle & ma tante vous écrivent tous deux à ce ſujet. Ils ſe chargent de vous expoſer les raiſons qui les engagent à prendre ce parti.

Ainſi, nous nous embarquerons demain avec le Lord d'Ourling & ſa famille. Demain ! ah ! Dieu, je ne puis me faire à cette idée ; je ne puis penſer, ſans frémir, à l'éloignement extrême qu'il va bientôt y avoir entre vous & moi. Et je ne ſaurai pas de vos nouvelles ! Les jours, les mois & peut-être les années vont s'écouler, ſans que j'entende parler de vous ! Ah ! maman, plaignez votre pauvre Nina ; aimez-la toujours, & conſervez-vous pour ſon bonheur. Je vais écrire à mon papa. Que vous m'êtes chers tous deux ! je fonds en larmes en vous diſant adieu. Daignez aſſurer Madame d'Ermancour de mon reſpect, ainſi que mes grands parens ; je n'ai pas la force de leur écrire.

A Paris, ce 4 Avril.

Notre navigation a été heureuſe, maman, & notre arrivée à la terre de M. d'Ermancour a été une eſpèce de triomphe pour lui & une ſatisfaction bien douce

pour moi. Tous les habitans du village ſont venus au-devant de leur jeune Seigneur. Tous, en l'abordant, lui ont témoigné la joie la plus vive de le voir de retour. Ils croyoient qu'il avoit péri avec le Comte de Lizadie, ſon oncle.

Deux jours après nous ſommes partis pour Paris. En arrivant dans cette grande ville, mon mari & mon oncle ſont allés à Verſailles. Ils en ſont revenus hier fort contens de l'accueil qu'on leur a fait à la Cour. Je paſſe légèrement ſur toutes ces choſes, pour en venir à une aventure qui nous eſt arrivée ce matin.

Nous ſommes allés au Palais-Royal, pour faire quelques emplettes. C'eſt une promenade publique, fort agréable, où l'on trouve tout ce que l'on peut déſirer. Après avoir acheté pluſieurs ajuſtemens, nous ſommes entrés chez un Libraire, pour y chercher des livres dont M. d'Ermancour avoit beſoin. Pendant que mon mari & mon oncle en examinoient quelques-uns, j'ai demandé des Romans.

On m'en a donné un, que l'on m'a dit être nouveau. Mais à peine ai-je jeté les yeux ſur le titre, que le livre m'eſt preſque tombé des mains. *Zélie dans le Déſert.* Qu'eſt-ce que cette Zélie, ai-je dit en moi-même ? J'ai parcouru le premier volume, ſans communiquer à perſonne mon étonnement ; mais quand j'ai vu le nom de Ninette répété pluſieurs fois, celui de mon papa, de mon oncle ſir George, de ma tante Sophie ; enfin, quand j'ai connu que c'étoit l'hiſtoire véritable de toute ma famille, j'ai dit au Libraire que le livre qu'il me donnoit pour un roman n'en étoit pas un. « C'eſt l'hiſtoire de votre mere & » de la mienne, ai-je ajouté tout bas, » en donnant le livre à mon mari ». Nous l'avons acheté, & nous ſommes retournés promptement à notre hôtel, pour le lire.

Que de réflexions, maman, cette aventure nous a fait faire ! Comment a-t-on pu ſavoir ſi parfaitement l'hiſtoire de toute notre famille ? Comment vous connoît-

on, maman, vous qui n'êtes jamais venue à Paris ? Il faut que ce ſoit M. de Marsfeld qui ait remis vos Mémoires à quelque perſonne de France, qui les aura fait imprimer. Faſſe le ciel que l'on puiſſe reconnoître dans la conduite de votre Nina, les vertus de ſa mère ! Ce ſont les vœux les plus ardens de mon cœur. Je ſens plus que jamais, maman, le bonheur de vous appartenir, & je n'en vois que mieux la néceſſité où je ſuis de faire tous mes efforts pour vous reſſembler.

(*Ici le Journal de Nina eſt interrompu. Il y a un intervalle de près d'une année entre ſa derniere lettre & celle qu'on va lire*).

Lettre de Madame Sping, à la Comteſſe d'Ermancour, ſa fille.

Achem, le 9 Janvier.

"Tes dernieres lettres, ma chere Nina, ont répandu la joie dans toute la famille. Nous

Nous avons appris avec une extrême ſurpriſe l'aventure qui vous eſt arrivée au Palais-Royal. Mme d'Ermancour & moi ne voulions pas croire qu'il fût queſtion de nous dans le livre dont tu nous parles ; mais ton père a bientôt fait ceſſer nos doutes, en nous remettant l'exemplaire que tu nous envoie. Nous penſons comme toi, que c'eſt M. de Marsfeld qui a rendu nos Mémoires publics.

Les lettres que M. d'Ermancour nous écrit, à ſa mère & à moi, font ſon éloge, & juſtifient bien le choix de ton cœur. Oui, ma chere amie, je crois que tu ſeras heureuſe avec ton époux. Ne cherche point d'autre gloire que celle de mériter ſon eſtime & ſon amour. Ces précieux avantages ſont pour une femme honnête & raiſonnable, le bonheur ſuprême. C'eſt le ſeul auquel j'aie jamais aſpiré, & celui que je goûte complètement aujourd'hui.

Adieu, ma chere enfant. Cette lettre ne partira que dans huit ou dix jours. Pendant ce tems, je ferai enſorte de m'en-

tretenir quelques momens avec toi, tous les matins. Je vais voir Mme d'Ermancour. Elle est depuis quelques jours, dans un état qui m'inquiète : elle a des foiblesses & des maux de cœur si fréquens, que je crains qu'ils ne soient l'annonce de quelque maladie sérieuse „.

Le 18 Janvier.

« Hélas ! ma chere amie, mes tristes pressentimens n'étoient que trop bien fondés. Nous avons perdu la plus digne des femmes, la plus respectable mère & la plus tendre amie. Elle n'est plus cette bonne Zélie : je ne la verrai plus chez moi, ni dans sa maison du Désert. Je l'en ai vue sortir, il y a trois jours, pour la dernière fois. Elle alla encore ce jour-là, quoique mourante, faire sa prière sur le tombeau où elle avoit placé elle-même le cœur de son époux. Je ne pus l'empêcher de s'y rendre, malgré les pressantes instances que je lui fis. “ Je n'ai jamais manqué à ce de- » voir, me disoit-elle ; laisse-moi, ma

» chere amie, la liberté de m'en acquitter
» encore aujourd'hui. C'est peut-être la
» dernière visite que je lui ferai ; ne me
» prive pas de cette satisfaction ». Je l'accompagnai, en fondant en larmes. Elle étoit soutenue par deux de ses femmes. Elle arriva enfin avec bien de la peine auprès de cette triste pierre, qu'elle désiroit revoir encore.

« Je ne viens plus, dit-elle, en adressant
» la parole à son époux, je ne viens plus
» chercher auprès de toi les consolations
» & le courage dont j'avois besoin pour
» supporter la vie. Je te rejoindrai bien-
» tôt, mon cher ami, je viens te l'an-
» noncer. Le Dieu tout-puissant a exaucé
» mes vœux, il va nous réunir ». Elle resta ensuite quelques minutes dans une profonde méditation, le corps à moitié courbé, & les yeux fixés attentivement sur le tombeau. Elle fit sa prière devant l'autel, & reprit courageusement le chemin de la maison, où ses femmes la mirent au lit en arrivant.

Hélas ! elle n'avoit que trop prévu la fin de ses peines. Trois jours après cette triste & dernière visite, elle a été pour jamais renfermée avec son époux dans le même tombeau.

Tes larmes coulent à ce récit, ma chere amie. Vas chercher, dans les bras de ton mari, la consolation que vous vous devez réciproquement. Pleurez ensemble, mes chers enfans ; pleurez la meilleure & la plus tendre des mères. Elle vous a bien désirés tous deux. « Ma mort, disoit-elle, » seroit un moment d'allégresse pour moi, » si j'avois ici mes enfans ». Ne pouvant jouir de cette satisfaction, elle a demandé vos portraits, elle les a fait placer sous ses yeux avec celui de son mari qu'elle avoit fait modeler en cire. Il étoit de grandeur naturelle, & si ressemblant, qu'on ne pouvoit le voir sans effroi.

Avant la mort de ma malheureuse amie, cette figure étoit placée dans le fond du jardin, sous le berceau de jasmin. Madame d'Ermancour avoit fait construire dans cet

endroit une niche pour mettre à couvert cette idole de ſon cœur. Il étoit repréſenté en robe de chambre, une jambe croiſée ſur l'autre, & un livre à la main.

C'étoit-là que, dans le tems de notre captivité, M. d'Ermancour nous attendoit ordinairement pour déjeuner. Je l'avois vu ſi ſouvent dans cette même place, & dans la même attitude, que je crus le voir encore réellement, la première fois que j'apperçus ce portrait, en arrivant dans le jardin. J'étois prévenue, malgré cela je fis un cri de ſurpriſe, & je dirois preſque de crainte, en portant mes regards empreſſés ſur cette figure que je déſirois cependant de voir depuis long-tems. « Hélas! » me dit ſa tendre veuve, ce n'eſt pas lui, » non, ce n'eſt pas lui, ajouta-t-elle, en » ſe jetant dans mes bras. Mais cette image » que je chéris, trompe mon cœur. Viens » la voir de près, ma chere Ninette, & » ſur-tout, dit-elle en remarquant que » j'étois en larmes, sèche tes pleurs, ſi » tu veux lui plaire. Ne te ſouvient-il plus

» que ce digne ami n'étoit heureux que » lorsqu'il nous voyoit contentes. Ne l'attristons pas. Vois, comme il te sourit ; » il semble se ranimer en notre présence. « La voilà, dit-elle en me tenant par la » main, & en me présentant à son époux ; » la voilà, cette chère enfant que tu aimois si tendrement.... Mais tu ne m'entends pas. Hélas ! répéta-t-elle, non, tu » ne m'entends plus. Malheureuse que je » suis, jamais, jamais tu ne m'entendras ». En prononçant ces derniers mots, elle pencha sa tête sur les genoux de la représentation, & fondit en larmes. Je donnai alors un libre cours aux sanglots qui m'étouffoient. Je pleurai sans contrainte, en regardant l'objet de nos tristes regrets. J'arrachai mon amie de ce lieu de douleur, où je ne suis jamais rentrée jusqu'à sa mort. Personne que moi n'avoit eu connoissance de cette derniere preuve de son amour pour un époux qu'elle adoroit. Elle est morte, en prononçant son nom & celui de son fils.

Le 19 Janvier.

J'ai quitté hier ma lettre, ma chère enfant, pour me rendre auprès de ton père qui vouloit me parler d'un projet dont il est fort occupé depuis quelques jours. Il ne m'en avoit encore rien dit, parce qu'il n'étoit pas sûr de pouvoir l'exécuter. Ma chère amie, si le Capitaine du vaisseau qui devoit te porter mes lettres, & qui est près de mettre à la voile, peut nous recevoir sur son bord, pour nous conduire en France, nous irons, mon mari & moi, voir nos enfans, & passer quelques années avec vous à d'Ermancour & à Londres, chez mon père, où je verrai mon fils. Mon mari est parti pour Achem. Il est allé parler au Commandant du vaisseau, & s'arranger avec lui pour notre passage. Nous espérons être auprès de vous dans cinq ou six mois. J'ai besoin de cette consolation pour me tirer de l'état où je suis depuis la mort de ma pauvre amie.

Quand tu presseras ton digne père dans tes bras, ma chère enfant, témoigne-lui

bien ta reconnoiſſance & la mienne pour ce nouveau bienfait. Mais je l'entends qui arrive de la ville ; je vais voir ſi nos projets auront le ſuccès que nous déſirons .....

Oui, ma chere amie, c'eſt-moi qui te porterai cette lettre. Quoique je ſache bien que je te verrai avant que tu puiſſes la lire, je ne puis me refuſer le plaiſir de t'annoncer notre départ. Que ne peux-tu l'apprendre aujourd'hui ! Mais il vaut peut-être mieux que tu l'ignores : tu n'auras pas l'inquiétude que notre voyage pourroit te cauſer. Adieu, ma bonne & tendre amie, je ne vais plus m'occuper que de mon retour vers toi.

Fin du Supplément.









